

A. SANCHO  
LA MÈRE ALBERTA

DR. ANTONIO SANCHO  
CHANOINE MAGISTRAL DE MAJORQUE

LA MÈRE ALBERTA  
PALMA DE MAJORQUE - IMPRIMERIE «MN. ALCOVER» - MCMXLI

NIHIL OBSTAT

Le Censeur

Dr. Francisco Esteve, Chanoine

IMPRIMATUR

Palmae Maioricarum, die 26 Novembris 1940

JOSEPH, ARCHIEPISCOPUS-EPISCOPUS MAIORICENSII

## PRÉFACE

*C'est le moment propice pour écrire la Vie de la Mère Cayetana Alberta Giménez Adrover, Fondatrice de la congrégation de la pureté de la très sainte vierge Marie.*

*Les Sœurs qui ont connu la Mère Alberta, qui ont partagé avec elle la dure occupation des débuts d'une grande œuvre disparaissent peu à peu tandis qu'augmente le nombre de ceux qui ont besoin de se nourrir de sa sève à travers l'évocation.*

*Elles continuent à voir la noble figure de la Mère qui est apparue de nouveau dans sa Maison, avec toute sa majesté et sa grandeur, au moment de la préparation de cette biographie. En regroupant le matériel, en fouillant dans les documents des archives, jaillissent de partout les foules de réminiscences ; et les Sœurs qui ont vécu avec elle ouvraient avec émotion les malles les plus profondes de leurs mémoires pour apporter une note, pour ajouter un trait au portrait de la Mère.*

*Ces dernières, les modernes, souhaitent et ont besoin de son contact.*

*«Comment nous changeons, nous, les mortels d'un jour à l'autre !» écrivit la Mère Alberta à l'une de ses Filles, en 1913, en faisant ses adieux aux élèves qui, après leurs années d'étude, quittaient l'École pour céder leur poste aux nouvelles.*

*Comment nous changeons, nous, les mortels d'un jour à l'autre ! Mais la Congrégation ne doit pas changer ; l'esprit du Fondateur doit toujours être maintenu vivant et la dévotion qui lui sera professée sera à la mesure de la perfection atteinte.*

*La Mère Alberta vit encore dans le cœur de ses Filles et pour qu'elle continue à vivre, nous écrivons sa vie.*

*C'est également une figure historique, son souvenir doit donc être gardé vivant dans l'histoire. De plus, la mère Alberta a été supérieure à ses œuvres, c'est pourquoi son image doit être tracée par l'un de ceux qui a eu le bonheur de la connaître, de la fréquenter et par conséquent de découvrir en elle des grandeurs occultes.*

*Les lustres écoulés depuis son passage permettent déjà de juger avec sérénité et sans aucune critique, les personnes et événements. C'est pourquoi, celui qui, il y a quelques années, n'a pu donner aux vénérables religieuses, ayant porté avec la Mère Alberta le poids de la Congrégation, la joie de lire la vie instamment sollicitée, peut à présent prendre la plume en leur mémoire et au profit des actuelles et des futures religieuses.*

*Mère Monserrate, Mère Arron..., votre demande est exécutée.*

*Sœurs de la Pureté, étudiez avec amour la figure de la Mère.*

*Lecteur bienveillant, accueille avec plaisir la Mère Alberta, qui est aussi grande que simple.*

## **NOCES**

«Compte tenu des qualités et circonstances recommandables présentes chez vous et exigées pour réaliser la profession de Sœurs à l'École de la Pureté de la très sainte Vierge Marie de cette ville, d'après les articles 1<sup>er</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> du CHAP 2 des Statuts de cette Maison, je vous nomme pour ladite qualité de Sœur ; en espérant que votre bon zèle et l'intérêt chrétien que vous prenez pour l'éducation et l'instruction des petites vous serviront à ma grande satisfaction et au profit de l'école qui est sous ma protection.

Dieu gue á V. m a.  
Palma, le 23 avril 1870.  
MIGUEL, EVEQUE DE MAJORQUE

Sœur Alberta Giménez, demeurant cette ville.»<sup>1</sup>

Il s'agit de l'extrait d'acte de mariage. C'est le document officiel de noces drôles et saintes. L'École Royale de la Pureté s'unissait à Madame Cayetana Alberta Giménez.

\* \* \*

L'École arrivait avec des traditions de gloire : elle était née du souffle d'un Évêque insigne. Tous les Prélats qui régirent le Diocèse de Majorque depuis le début du XIXe siècle jusqu'en 70 du même siècle étaient fiers de l'avoir sous leur protection et la considéraient comme des leurs ; les Rois d'Espagne et les Gouvernements de la nation lui avaient accordé des privilèges et avaient dispensé des présents ; les Institutrices qui l'avaient dirigée s'étaient consacrées de tout cœur à l'éducation de la jeunesse féminine, scellant leurs intentions et désirs avec le triple voeu de pauvreté, obéissance et chasteté ; les familles distinguées y avaient laissé tomber les reflets de leur éclat, ne dédaignant en aucun cas de lui confier l'éducation de leurs filles ; les mains fines et le goût exquis des maîtresses à l'enseignement des tâches et principalement en matière de broderies avaient mérité et obtenu que la renommée de l'École dépasse les confins de la Province et de la Nation.

L'École de la Pureté avait donné à l'Histoire de l'Art le célèbre tableau de Rebeca, digne de figurer dans les meilleurs Musées d'Europe. Par dignité de Fernand VII, Roi d'Espagne, c'était depuis 1829 l'École Royale.

Mais elle connaissait également les amertumes et situations critiques ainsi que les oublis et mépris.

Les lois iniques de certains gouvernements lui avaient réduit la dotation accordée par son fondateur, l'Évêque Nadal et, après plusieurs discussions et litiges, ils avaient fini par l'en priver complètement ; les secousses assez fréquentes de la politique espagnole à cette époque-là avaient ébranlé ses fondements ; les splendeurs s'étaient voilées ; le sévère froncement de sourcils de la situation critique de la pénurie avait brisé les espoirs et imposé des solutions d'Institutrices pas toujours en accord avec le but et l'histoire de l'Institut ; la déception était devenue amertume lente et... relaxation de la discipline.

---

<sup>1</sup> Archives de la Maison Mère de Palma, dossier : nominations et titres de la Mère Giménez

Le fils de lignée noble, aux blasons insignes, à l'histoire glorieuse arrivait sans éclat, sans fortune et moribond.

\* \* \*

Madame Cayetana Alberta Giménez arrivait avec humilité et simplicité, mais pleine de vie et irradiant partout - sans se rendre compte elle-même - de riches espoirs.

Veuve d'un Maître d'enseignement primaire, elle aussi était institutrice avec un diplôme élémentaire. Née de parents honnêtes et de position aisée, mais sans blason, elle pouvait montrer cependant des armoiries, des armoiries strictement personnelles :

Sur un fond doucement illuminé par la lumière d'un talent déjà testé et nullement vulgaire, se distingue la Femme Forte.

Enfant, ses parents la laissaient parfois garder son petit frère - chose qu'ils essayaient de ne pas répéter sans besoin véritable -. C'était alors une «femme sensée, une femme prudente».

En 1865, lorsque la maladie du choléra s'acharna sur les enfants de notre terre, Mme Alberta - qui était appelée ainsi - se trouvait à Felanitx. La nouvelle alarmiste se répandait partout et opprimait les poitrines des plus forts. Chaque nouveau cas de maladie produisait une tempête de sentiments et commentaires. Le pouls manquait, le souffle s'arrêtait. Madame Alberta, jeune de vingt-huit ans, encourageait tous ceux qui allaient lui rendre visite et le faisait sans harangue, sans discours, bien au contraire avec la seule ressource de sa sérénité et avare de commentaires. Elle faisait semblant ne pas croire à l'invasion du choléra et quand elle devait se rendre à l'évidence, elle en chiffrait le nombre avec ses interlocuteurs, écrivait posément les noms des personnes atteintes et en tirait ensuite calmement la conséquence : que signifient dix-neuf malades dans une ville aussi peuplée que Felanitx ? Et les gens s'habituaient à dire, au milieu de la panique et du découragement : «Allons voir Madame Alberta, elle nous remontera le moral»

Elle tomba malade ainsi que sa fille Catalinita de trois ans. La terrible épidémie faisait déjà des ravages dans la même ville de Felanitx. Quand elle s'approchait d'une maison et entraînait en brandissant sa faucille destructrice, ils ne pouvaient que s'en remettre à Dieu. Quelle panique et quel désarroi !

Mme Alberta était l'hôte d'une famille d'amis. Son époux, Mr Francisco Civera, était également là et, mort d'inquiétude, épiait les mouvements de l'agresseur cruel, explorant sans cesse l'état de la malade. Sa mère, Mme Apolonia, partageait ses efforts et sa peine profonde entre la fille et la petite-fille. Des visages tristes qui dissimulaient mal les angoisses et les craintes ! Mme Alberta, tourmentée par le mal, abattue et épuisée, voyant la douleur profonde de tous ceux qui l'aimaient, informée de la gravité de l'état de sa fille... répétait les oraisons jaculatoires que lui dictait sa mère, admettait obéissante et affectueuse les conversations entamées sur l'éternité ; mais, avec une sérénité plus que virile, encourageait sa mère et son époux en leur disant : je vais très mal, mais pas au point de mourir. C'était la seule personne à garder le calme dans ces moments-là. C'était la femme forte.

Sa mère et l'ancienne nourrice de l'enfant la sortirent du lit et de la chambre pour lui donner un bain sur décision médicale. Le bon sens de Mme Alberta et son cœur de mère donnèrent un jugement de concert : cet enfant ne revient pas. Mais les lèvres se fermèrent. Un long instant passa. Mme Apolonia et la nourrice revinrent. Elles n'apportaient pas l'enfant. Dieu l'avait emportée. La mère, qui conserva toujours dans les plis les plus profonds du cœur un amour très vivant envers sa famille, ne demanda pas après l'enfant. Elle ne voulait pas qu'on lui mente. Elle savait la vérité et ça lui suffisait.

Il n'est pas nécessaire d'en rajouter. La simple narration du fait nous accable de pur sublime. Quelle sérénité, quelle fermeté, quelle humeur !

Le même esprit, avec ses mêmes caractères, avec sa même fermeté et dignité se révèle quelques années plus tard, lors du décès de son époux. Elle prépare le cadavre, l'habille, l'arrange, fait tout, car elle juge que les soins de ce corps lui incombent. La femme forte suit les dictées de la raison.

C'est avec ces caractères : un talent évident et une humeur d'acier, avec une histoire personnelle de jugement serein et de fermeté frisant l'héroïsme, avec ces armoiries que Mme Cayetana Alberta Giménez arrivait à la Pureté en avril 1870.

\* \* \*

Les noces de cette époque-là étaient étranges.

L'École royale ne connaissait pas Mme Alberta. Tout au plus, elle avait dû entendre parler d'elle en de rares occasions.

Elle pouvait la considérer comme l'une de ces nombreuses Institutrices qui donnaient des cours particuliers, avec peut-être de meilleures qualités que les autres. Elle pouvait croire que c'était une femme chrétienne, aux coutumes pures, aux sentiments sensibles, irréprochable et remplissant son devoir, d'abord en tant qu'épouse et mère, ensuite en tant que veuve, consacrée au seul rejeton qu'il lui restait, son fils Albertito, et ses parents. Mais elle ne la connaissait pas à fond. Elle ne pensait pas à elle. Le Chanoine Écolâtre qui l'invita, Mr Tomás Pulían, ne la connaissait que par références. Selon Pomar<sup>2</sup>, Mr Rullán avait enseigné à l'École de Mr Francisco Civera, époux de Mme Alberta, mais, selon l'histoire qu'elle-même racontait, lorsqu'il l'invita au nom de Mr l'Évêque afin qu'elle se charge de la Pureté, il ne la connaissait pas et ne parlait que selon les données apportées au Prélat par un monsieur du nom de Moragues. Ni Moragues, ni Rullán, ni l'Évêque, ni encore moins la Pureté ne connaissaient ses armoiries. Seul Dieu les connaissait alors. Et nous-mêmes les connaissons à présent, après avoir fouillé dans les archives de l'École et après avoir évoqué les souvenirs des soeurs, transmis de vive voix, grâce à l'affection que la Mère avait gagnée de tous dès le début de son activité.

Mme Alberta non plus ne pensait pas à la Pureté. Elle vécut les aryens de sa jeunesse, se maria, eut des enfants, vit la mort de trois d'entre eux, perdit son époux, jeune, et se consacra entièrement à ce qu'il lui restait de sa famille. Sa vocation pour l'enseignement ne paraissait pas quelque chose de singulier et, naturellement, n'allait pas vers l'École Royale. Elle gagna des concours, avec la première place, mais n'accepta pas l'école qui lui fut désignée par le

---

<sup>2</sup> Essai historique sur le déroulement de l'Instruction Publique à Majorque, p. 335.

sort. Par engagement, elle se chargea d'un cours particulier, qui donna des résultats optimaux, les engagements et les cours se multiplièrent, elle organisa une école avec son époux, poursuivit ses tâches d'enseignement une fois veuve..., et un jour, lors de la prière du matin, elle songea à se consacrer à Dieu, si elle trouvait une solution pour ses parents et pour son fils. Elle songea à rentrer dans la Congrégation... de las Salesas. Ce jour-là, elle fut invitée par Mr Tomás Rullán pour... la Pureté.

Le mariage de Mme Alberta avec l'École Royale n'était pas un mariage de calcul. Ce n'était pas un mariage d'amour, mais l'École fut sauvée et Mme Alberta fut entourée de gloire et couverte de mérites. L'École Royale et Mme Alberta se remirent l'une à l'autre mutuellement, une remise enthousiaste de la part de la Pureté, dont les Sœurs saluèrent Mme Alberta en tant que salvatrice et Mère ; une remise absolue et courageuse de la part de celle-ci, comme on verra dans le présent livre.

Ce furent des noces préparées par Dieu et bénies par Dieu.

## DEUX ŒUVRES

L'entrée à la Pureté était un test et aussi une façon de remplir son âme de découragement.

Une maison délabrée avec quelques meubles. Un centre d'enseignement sans matériel d'enseignement et, pire encore, sans personnel adéquat. Une école pour filles n'ayant même pas à son actif une réputation irréprochable.

Dans la caisse : trente pesetas, avancées par une collégienne interne.

Il faut commencer par acheter des balais, une lanterne pour l'escalier... Il faut recruter d'un jour à l'autre le personnel enseignant... Il faut nettoyer l'air malsain que la calomnie a laissé...

Faire face aux difficultés extrêmes ! Si extrêmes que seule l'une d'elles suffirait pour tester les forces d'un esprit expert en lutte ! Élever une institution et l'élever matériellement, culturellement et moralement ! Une institution que tous ont expulsée !

Trente pesetas dans la caisse ! Mais Mme Alberta Giménez en entrant dans la Pureté ajouta... quelque chose à ce fond dérisoire, quelque chose qu'elle apportait en dot : sa confiance en Dieu. Et c'est avec ce fond sûr que commença l'énorme chantier de restauration : elle acheta des balais et une lanterne, elle commença à enseigner elle-même, ne répartissant les cours qu'avec le Visiteur, Mr Tomás Rullán, et préparant pendant ce temps les Institutrices pouvant l'aider par la suite et enfin purifia l'air rien qu'avec sa présence, à tel point qu'aujourd'hui encore ceux qui pointent leur nez à l'École de la Pureté sentent le parfum de vertu et de noble seigneurie... Ils y sentent l'air laissé par la *Mère Alberta*.

\* \* \*

Ce ne fut pas la première tentative de salut. L'agonie de l'École de la Pureté avait été lente et, pour cette même raison, triste et désolante. Sa crise ne fut pas l'une de ces crises latentes que peuvent éprouver les individus et Communautés et qui, seulement en guise de rumeurs légères, commencent à être connues du public. La crise, la décadence de l'École de la Pureté, avait déjà un état officiel, elle était consignée dans des documents provenant des Ministères ou adressés aux Ministères.

Le 23 septembre 1853, déjà, dans une communication du Ministère de la Grâce et de la Justice, il était demandé à l'Évêque de Majorque, Monseigneur Miguel Salva, un rapport historique de l'École, exprimant les causes de sa décadence.<sup>3</sup>

En août 1857, le Recteur María Ferrer exposait à Sa Majesté l'état précaire, la grande crise économique de l'École.<sup>4</sup>

L'Évêque Salva voulait à tout prix sauver l'École, protégée avec zèle et amour par quatre de ses prédécesseurs au siège de Majorque : Bernardo Nadal - le fondateur -, Pedro González Vallejo, Antonio Pérez de Hirias et Rafael Manso. Le protectorat de l'École de la Pureté avait déjà une catégorie de tradition pour les Prélats de Majorque.

La solution était épineuse et difficile. L'Évêque Salva ne s'effraya pas. Il voyait clair et savait qu'insuffler une sève fraîche et vigoureuse à la vie de

---

<sup>3</sup> 1 Archives de la Casa de Palma. Dossier 5.

<sup>4</sup> 1 Archives de la Casa de Palma. Dossier 5.

Communauté des Sœurs de la Pureté était aussi important que de donner une solution à la question économique.

Il se rendit aux Religieuses du Sacré Cœur et obtint qu'elles se chargent de l'École. Elles s'y installèrent en 1852 avec la Mère Alejandrina Teresa de Résie en tant que Supérieure. Il sembla alors que l'École allait récupérer son ancienne énergie, sa vie originelle. Les filles de familles nobles y retournaient en tant qu'élèves. Mais ce ne fut qu'une splendeur passagère, apparente. Dix-huit mois après, les Religieuses du Sacré Cœur abandonnèrent l'École, sur ordre de leur Supérieure Générale. Celle qui fut Supérieure de Palma, M. Alejandrina Teresa de Résie, le Vendredi Saint de 1854, qui tombait le 14 avril, adressait depuis Sarriá à l'Évêque Salva un exposé dans lequel elle décrivait l'état de l'École de la Pureté. En dépit de la charité dont la Mère sature son compte rendu, c'est un cri d'alerte accentué par la lettre privée adressée ce même jour à l'Évêque :

«S. C. J. M.            Sarriá, le 14 avril 1854  
                                  Vendredi S.<sup>1</sup>

Monseigneur<sup>1</sup>,

Je ne peux laisser partir l'Exposé ci-joint de l'état du Collège, sans l'accompagner de ces trois mots :

La pensée de l'Île de Majorque désolée ; de son Evêque qui *ne peut se consoler* !... des familles et de leurs enfants dans l'affliction - Sont trois glaives dans le Cœur de Mère Teresa : le Cœur et ces glaives, elle les dépose au pied de la Croix de JC et, elle se confie qu'y restant ainsi avec sa peine dans l'intégrité de l'Obéissance religieuse, elle ne sera pas indigne d'attirer des grâces sur Majorque et sur son Evêque Vénéré aux pieds duquel je suis le suppliant de prier à mon souvenir et de bénir mes bons désirs...

Je suis donc

Monseigneur

de Votre Grandeur la Soumise

Fille en J. C., A. Teresa de Résie

Religse. S. C.»

La première tentative de salut avait échoué.

Peu d'années s'écoulèrent et l'Évêque envisageait déjà une autre solution pour l'école de la Pureté. Il voulait qu'elle soit dirigée par les dames de Loreto. Après un échange de correspondance avec la Supérieure de Madrid, Mère Francisca Lesseps, la Congrégation envoya la Supérieure de Valence, Mère Galibert, avec une autre Religieuse, pour explorer le terrain et rendre compte de leurs impressions personnelles. Le jour même où les deux Religieuses entreprirent le voyage du retour après la visite d'information, l'Évêque - pour aplanir le chemin que lui-même voyait rempli d'obstacles - écrivit à la Mère Lesseps, en lui faisant des insinuations significatives :

<sup>1</sup> Tant l'original de cette lettre que l'exposé mentionné sont conservés dans les archives de l'École de la Pureté.

«5 décembre 1859.

Chère Madame : deux religieuses de Loreto sont venues depuis Valence ainsi que vous me l'aviez annoncé et ont pris connaissance des faits afin de voir s'il était possible de concilier la fusion entre le vieux et le neuf. Je compte sur votre venir et souhaiterais que l'école soit dirigée avec les progrès et la perfection que possèdent déjà vos sœurs en Espagne. Nous attendrons avec hâte le résultat. Il serait souhaitable que ces dames fassent preuve d'un caractère très conciliateur et agissent avec patience et prudence, Dieu bénira le reste.

Je suis toujours votre dévoué serviteur vous donnant, à vous et à vos sœurs, ma bénédiction pastorale.

MIGUEL, Évêque de Majorque.

P.S. Les deux religieuses prennent aujourd'hui le chemin du retour pour Valence. »<sup>1</sup>

Les souhaits de l'Évêque se virent à nouveau déçus. La Congrégation des dames de Loreto, après avoir constaté les choses de près et médité l'affaire, renonça au plan de la Pureté. La pauvre École fut à nouveau abandonnée. Le 27 décembre 1859, la Mère Galibert écrivait à l'Évêque depuis Valence et lui communiquait le triste diagnostic :

«Votre illustrissime sait très bien que l'esprit de notre institut... exige que nous nous établissions dans notre propre maison. Une autre considération : le grand nombre de personnes demeurant à l'École : on craint de ne pouvoir habituer à la vie religieuse dix-neuf d'entre elles, la plupart étant incapables de donner l'éducation exigée par l'École et représentant de plus pour la maison une charge trop élevée qui ne pourrait être soutenue actuellement sans l'assistance des fonds de réserve.»

Et plus bas :

«Moi qui ai eu le plaisir de connaître Votre Seigneurie, comme également la connaissance du désir de Votre I. de faire du bien, je regrette d'autant plus vivement l'impossibilité de réaliser la fondation. J'ai reçu la bonne hospitalité de Madame la Recteur et de ses associées, j'ai vu par moi-même l'état intérieur de l'École, ce qui fait que je m'y intéresse encore plus. Je sais également que l'état de vétusté dans lequel se trouve l'École ne peut se soutenir, comme le disent toutes les personnes notables que j'ai vues à Palma et regrette donc doublement que les bonnes Intentions de Votre I., celles de Mme la Recteur et de l'estimable Mme de Ribera,<sup>2</sup> restent sans issue dans

---

<sup>1</sup> Une note de cette lettre est conservée dans les archives de l'École.

<sup>2</sup> Mme María Inés de Ribera, Veuve de Cabanellas, entra à la Pureté en qualité de Collégienne et dispensa rapidement à l'Institut de grandes faveurs, dont la plus significative est celle d'avoir satisfait, par acte de 1860, par-devant le Notaire Maître Miguel Font y Muntaner, la somme de quatre mille quatre cent livres majorquines, que l'École devait pour capital et intérêts échus d'un prêt réalisé pour acheter la maison contiguë, propriété de Mme Manuela Gallará y Ceruti, maison acquise par la Recteur Madame María Ferrer, le 10 mars 1859. Le 13 janvier 1860, l'Évêque Salva nomma Mme de Ribera Protectrice de

cette présente circonstance. Je prie Dieu de bien vouloir ouvrir un chemin pouvant concilier les difficultés actuelles, pour sa plus grande gloire et à l'entière satisfaction de tous les bons habitants de l'Île».<sup>2</sup>

Dieu ouvrit un chemin en envoyant à l'École de la Pureté... une nouvelle Fondatrice.

Mme Alberta Giménez reprit l'idée de l'Évêque fondateur, Bernardo Nadal : «... l'objet de cet établissement vise à donner une éducation morale et civile aux personnes de sexe féminin souhaitant la recevoir et, au moyen de ces deux principes, produire les effets profitables importants de la vertu, de la dévotion, de la ferveur et de l'instruction dans la partie spirituelle ainsi que d'aptitude et de progrès dans les tâches et occupations qui leur sont propres dans tout état auquel la chance les conduira... »<sup>3</sup>. La Mère Alberta reprit cette idée et, avec son talent privilégié, l'appliqua à sa propre époque.

Lorsque l'Évêque Nadal fonda l'école, savoir lire et écrire était déjà un étalage dans l'«éducation civile» de la femme majorquine - tel que le rapporte avec plaisanterie une chronique manuscrite de l'École - et la résistance des parents et tuteurs, ceux qui craignaient les échanges de cartes amoureux, apportés en secret et pouvant leur arracher avec fraudes et tromperies leurs filles ou pupilles, avait encore ce sujet à maîtriser.

Cependant, il fallait enseigner les lettres, les sciences et bien d'autres choses à la femme majorquine.

Les soixante ans qui s'étaient écoulés depuis la fondation de l'Établissement furent très agités en Espagne. Tout le XIXe siècle fut le long prélude de la lutte qui éclata en 1936. C'est pourquoi, durant les dernières décennies de ce siècle, pour éduquer moralement et civilement la femme, il ne suffisait pas de lui communiquer les rudiments de la religion et les premiers mots. Il fallait lui donner une instruction générale, une éducation intégrale, un caractère solide, afin qu'elle sache se comporter, dans toutes les circonstances de la vie, en tant que chrétienne et que, sans démonstration de femme sage, elle puisse, elle qui avait été privée de l'accès au savoir, instruire les hommes de demain avec des principes sains.

Alberta Giménez reprit l'idée du Fondateur... et la modela. Elle fit de la Pureté une forge d'Institutrices et, grâce à elles, éduqua la femme et, par la femme, Majorque entière.

Et comme elle ne savait rien faire à moitié, elle vit dans l'éducation et l'enseignement non pas un métier, mais une vocation. Pour elle - tel qu'elle l'insinue dans une lettre - l'Institutrice est la semeuse de la semence divine. Et

---

l'École et lui conféra pour toutes les affaires une autorité égale à celle de la Recteur, considérant que «l'âge et les problèmes de santé de la Recteur rendaient très difficile le fait de mener seule, malgré son bon désir, la charge compliquée de son métier.»

Mme Inés de Ribera mourut le 22 novembre 1861, le lendemain de la bénédiction solennelle du jardin, après avoir abattu le bâtiment, dans la zone même de la maison acquise par la Protectrice spéciale.

Dans le Conseil Général tenu le 25 novembre 1919, Mme María Inés de Ribera fut déclarée Bienfaitrice insigne de l'École.

<sup>2</sup> L'original de la lettre est conservé dans les archives de l'École.

<sup>3</sup> Prologue des Statuts de l'École des élèves diplômée de la Pureté de Marie

pour qu'elle puisse l'être avec davantage de propriété, elle voulut marquer d'un cachet divin la vocation.

Elle releva l'établissement écroulé, le fit siège de l'École Normale d'Institutrices des Baléares et siège de la congrégation des sœurs de la pureté de la très sainte vierge Marie.

L'École Normale et la Congrégation : voici les fruits de ces mariages tenus entre l'École royale de la Pureté et Mme Alberta Giménez.

Voici les deux œuvres de la femme insigne que ses contemporains, par affection et révérence, appelaient habituellement sans autre qualificatif : la Mère.

I  
**L'ÉCOLE NORMALE D'INSTITUTRICES DES BALÉARES**

## LA FONDATION

«De manera que a Balears si hi hagué «Escola Normal Superior» va esser perque la Diputació, el «Senyor Bisbe» y *unes bones Monjes volgueren...*»

C'est ainsi qu'écrivait, le 17 août 1912, l'hebdomadaire majorquin «La Aurora», qui ne mâchait généralement pas ses mots quand il s'agissait de dire la vérité.

«S'il y a eu une École Normale Supérieure aux Baléares, c'est parce que le Conseil, Monsieur l'Évêque et de bonnes religieuses l'ont voulu.»

Dans le fond et dans l'intention «La Aurora» avait raison. L'École Normale d'Institutrices était une fondation véritablement baléaire et, l'article mentionné étant une revendication contre une disposition gouvernementale inique et anticléricale, l'important était de souligner ce point : les religieuses doivent être, plus que quiconque, des avant-gardistes dans l'instruction.

Mais une fois passée l'agitation et au moment de juger l'affaire de l'École Normale avec le critère impartial de l'histoire, il convient de faire une petite correction concernant l'affirmation de «La Aurora» : «S'il y a eu une École Normale d'Institutrices aux Baléares, c'est parce que le Conseil, Monsieur l'Évêque et ... Cayetana Alberta Giménez l'ont voulu.» Il est nécessaire d'insister sur ce point car le fait qu'un centre officiel d'enseignement se fonde sur le prestige d'une seule personne s'est rarement produit. L'École Normale d'Institutrices des Baléares ne put se fonder et être soutenu durant ses premiers pas que grâce à son appui total sur celle qui fut nommée sa Directrice.

L'éclat de la Congrégation des Sœurs de la Pureté, qui grandit avec rapidité et qui atteignit très tôt un niveau pédagogique très élevé, fit oublier aux contemporains eux-mêmes l'état précaire dans lequel se trouvait l'École dans les années 1870, quand Alberta Giménez fut nommée Recteur.

Lors de la création de l'École Normale en 1872, il n'y avait, dans l'École de la Pureté, que trois Sœurs d'âge avancé et sans instruction ainsi qu'une petite jeune qui réussit ensuite à se faire habilitier comme Enseignante. La seule à être diplômée et à «pouvoir aimer» l'École Normale était Mme Alberta Giménez. C'est elle qui devait porter tout le poids.

Pourquoi Mme Alberta accepta-t-elle une entreprise aussi ardue ? Par vanité ? ... Elle était veuve avec des espoirs brisés. Par intérêt ? ... La subvention qui lui fut fixée était dérisoire. Pour ériger une Congrégation ? ... Cette dernière, en parlant avec rigueur, n'existait pas encore alors.

Elle enlève un moment le voile pour faire pressentir les grandeurs secrètes d'une âme : un respect scrupuleux des plans de la Providence ; un courage toujours prêt à tout accepter, absolument tout ce que demande et impose la volonté de Dieu.

\* \* \*

L'École Normale d'Enseignants existait aux Baléares depuis l'année 1842, mais il n'y avait pas d'École Normale d'Institutrices. Les femmes qui voulaient diriger des écoles élémentaires subissaient un examen à l'École Normale d'Instituteurs. Cependant, une disposition souveraine du 17 août 1871 ordonna de ne plus passer désormais les examens d'Institutrices dans les provinces où il n'existait pas d'École Normale de femmes. Vu les circonstances

spéciales des Baléares, leur isolement et le coût du voyage à la Péninsule, la disposition s'avérait plus nuisible pour les Îles que pour d'autres provinces.

Des solutions furent recherchées pour remédier au mal. Tous songèrent à Mme Alberta Giménez et l'installation d'une École Normale d'Institutrices dans l'École de la Pureté, dont elle était Recteur, fut proposée. Pour réaliser ce plan, l'approbation de l'Évêque était nécessaire, car cet établissement se trouvait sous sa protection.

Après quelques entretiens entre Messieurs les députés provinciaux Fuster de Puigdorfil et Salva de Sa Llapasa avec Mr Tomás Rullán, Visiteur de l'École de la Pureté, le Conseil s'est adressé le 26 mars 1872 au Prélat du Diocèse, demandant son autorisation pour l'installation de l'École Normale dans la Pureté avec ces termes :

«Exc. et Illme Mr : Une fois prise, par le Gouvernement, la disposition de ne délivrer ici aucun diplôme d'Institutrices comme auparavant, en raison de l'absence d'École Normale de femmes, le conseil s'est occupé de la manière et forme pour en établir une dans cette ville de Palma de Mallorca, afin que toutes les candidates à Institutrices puissent recevoir le diplôme sans avoir à quitter la Province. Ayant décidé d'en établir une comme dans les autres provinces, le moment est arrivé de déterminer un local pour réaliser cette pensée : cette Corporation n'en possédant aucun, elle a été établie dans l'École de la pureté de la très sainte vierge Marie, qui pour cet effet réunit les meilleures conditions. Toutefois, cet Établissement est sous la protection immédiate de V. E. I. et cette Corporation aurait pensé en vain y installer l'École Normale, si V. E. I. n'aviez pas donné l'autorisation correspondante. Le Conseil ignore les conditions dans lesquelles a été fondée l'École, mais croyant que, lorsqu'il n'y a pas d'inconvénient formel, V. E. I. non seulement ne devez pas être indifférent à un bénéfice si grand pour toute la Province mais devez également vouloir coopérer de la manière la plus faisable à la réalisation d'une pensée aussi utile, il a décidé de s'adresser respectueusement à V. E. I., pour que ce faisant, vous daigniez consentir à l'établissement de ce centre d'enseignement dans l'École de la Pureté, car si, pour toutes les jeunes de la Province aspirant à Institutrices, il doit être d'une grande utilité, pour aucune il ne le sera plus que pour les élèves de cette École».

L'Évêque, Monseigneur Miguel Salva, accueillit avec bienveillance la Demande qui, au nom du Conseil, lui fut présentée par Monsieur Tomás Rullán et le 3 avril donna l'autorisation nécessaire, avec une condition : la Directrice de l'École Normale devait être la Recteur de l'École de la Pureté.

Le 2 mai, le Président de l'Exc. Conseil des Baléares, Mr Sebastián Vila y Salom, disait par communication adressée à Mme Cayetana Alberta Giménez ce qui suit :

«Compte tenu des circonstances recommandables présentes chez vous, dans la séance d'hier le Conseil général a décidé de vous nommer Directrice de l'École Normale d'Institutrices de cette province, avec la gratification annuelle de 500 pesetas et le tiers de la moitié des droits d'inscription versés dans l'établissement.

Ce que je vous communique pour votre connaissance et satisfaction.

Dieu güe a V. m.<sup>s</sup> a.<sup>s1</sup>»

<sup>1</sup> L'original est conservé dans les Archives de l'École, dans le dossier : Nominations et titres de Mère Giménez.

Le jour même, le titre correspondant fut délivré au nom de Mme Cayetana Alberta Giménez, conformément à la disposition seconde prévue par l'instruction et l'Ordre royal du 28 novembre 1851, afin qu'elle puisse entrer dans l'exercice de l'emploi «dans lequel lui seront gardées toutes les considérations ainsi que tous les privilèges et prééminences lui revenant». Selon l'«Ordre d'exécution» de ce titre, le 13 mai Mr Juan Muntaner, Prêtre, en qualité de Président du Conseil Provincial d'enseignement primaire des Baléares, mit Mme Cayetana Alberta Giménez en possession du poste de Directrice.

Ce jour-là, l'École Normale d'Institutrices des Baléares fut donc installée dans l'École Royale de la Pureté.

Elle occupait le second étage du bâtiment.

L'assemblée des professeurs se composait de Monsieur Tomás Rullán, Mr Sebastián Font y Martorell, Mr Jaime Balaguer y Bosch, Mr Juan Mestres y Bosch, Mr Mateo Planas y Homs ainsi que Mr Francisco Riutord.

Un budget pour le personnel et le matériel fut mis en place, s'élevant à 2 000 pesetas annuelles.

Le 17 mai, le Conseil Provincial d'enseignement primaire des Baléares communiqua au Ministère la fondation de l'École Normale d'Institutrices en demandant son approbation, ce à quoi répondit le Directeur Général de l'Instruction Publique par un communiqué daté du 22 du même mois, remerciant le Conseil Provincial et le Conseil, approuvant l'École et déclarant que celle-ci restait sous la protection des lois et que ses actes avaient la valeur académique correspondante.

Les Baléares avaient enfin leur «pépinière d'Institutrices».

Le bénéfice pour la Province était grand ... de même que le sacrifice pour Mme Cayetana Alberta.

Cela faisait deux ans qu'elle avait accepté le Rectorat d'une École à l'abandon. Elle portait à présent un nouveau poids : la direction d'une École très importante et misérablement subventionnée.

Ceux qui auront mis la main à la pâte, ceux qui auront dirigé au moins une école de premières lettres et encore plus ceux qui auront dû faire face aux innombrables et insoupçonnées difficultés annexes à la direction d'un centre d'enseignement d'une certaine importance, même ayant une bonne dotation, seront ceux qui comprendront peut-être le geste de Mme Alberta.

*Sub pondere crescit.* Elle grandit sous le double poids que portait sur ses épaules la volonté divine. L'École Normale n'allait pas lui enlever son énergie pour élever ou, plus précisément, pour créer la Communauté des Soeurs de la Pureté ; la Communauté n'allait nullement nuire à l'envol de l'École Normale qui, pendant la régence de Mme Alberta - une régence de quarante ans - fut, quant au niveau, à la tête des établissements similaires. Depuis l'aube jusqu'à la nuit bien avancée, la Directrice nettoyait, lavait, préparait les cours et les tâches, éduquait les Soeurs, enfants, normaliennes... et faisait tout sans ne jamais paraître affairée, sans avoir l'air un seul instant d'épargner son énergie et la chaleur à l'un de ses deux ouvrages pour les réserver en faveur de l'autre.

Il est possible que le Conseil, dans ses efforts louables pour apporter une solution à une affaire de cette importance telle que l'instruction et la formation des Institutrices, en ait trouvé une même dans le cas où il n'aurait pas été possible de compter pour cela sur la Pureté. Il est possible que la province ait eu son École Normale d'Institutrices. Mais il est certain que sans le dynamisme étonnant de Mme Alberta, sans le charme de sa personnalité, qui inspirait le respect et la confiance, sans cette formation et cette éducation d'âme à âme, qui lui était si particulière, l'École Normale d' Institutrices des Baléares serait née sans capacité d'enracinement et de tradition. Et cela aurait été funeste en ces temps où soufflait le vent meurtrier de la Révolution.

Sans Mme Alberta Giménez, Majorque aurait eu des Institutrices plus ou moins instruites... mais ce type de femme majorquine, au nom de laquelle se faisaient des revendications dans la presse, quand en 1912 un trait de plume ministériel retira de la Pureté l'École Normale, n'aurait pas été créé.

Les Institutrices n'auraient pas eu de tradition... ni cette source secrète de courage et d'énergies qui les encouragerait dans les moments difficiles.

«Combien de fois - disait une disciple des plus remarquables et des plus respectées de l'École Normale de la Pureté <sup>1</sup>-, combien de fois loin de Majorque au moment de la dissipation, au contact de la triste réalité, de l'illusion que nous inspirent de grands noms, nous évoquons la figure vénérable «de la Mère» qui, en vertu du contraste, acquérait des proportions grandioses et apparaissait à nos esprits, toujours émoussée, humble, très culte, austère, avec cette humilité inconsciente du propre mérite, avec cette culture sans pédanterie, avec la noble austérité qui a toujours rendu sa vie digne, et son évocation bénie était à notre âme comme un léger encens, comme une huile divine quand ce n'était pas une magique solution à nos doutes !»

À l'époque de la fondation de l'école Normale - année 1872 ! - ce fut une faveur spéciale de la Providence de trouver une femme - la femme forte ! - qui, au moment d'enseigner, savait et voulait envelopper les leçons d'un parfum d'encens.

<sup>1</sup> Mme Paula A. Cañellas de Mayol, dans le discours prononcé à l'occasion des Noces d'or de la Mère Alberta.

## VICISSITUDES DE L'ÉCOLE NORMALE

On ne peut dissocier Mme Alberta de sa profession de pédagogue. Celle-ci n'est pas quelque chose de fait ou d'acquis en elle. C'est elle-même.

Ses dons d'éducatrice naturels et profonds furent déjà révélés avant d'entrer à la Pureté, en ces temps où Dieu voulut peut-être qu'ils soient d'exercice et d'apprentissage.

Mme Alberta devint éducatrice par hasard, comme on dit en langage courant, mais, selon la mise en garde que la Mère répétait généralement d'un ton grave à ses Filles, le hasard n'existe pas : «Dites providence, le hasard n'existe pas. La feuille ne tombe pas de l'arbre sans la volonté de Dieu.»

Nous devons voir clairement la volonté de Dieu - maintenant qu'il nous est enfin donné de regarder tout le dénouement d'une vie vertueuse et sainte - dans l'activité pédagogique de Mme Alberta durant ses années de mariée. Elle ne songea pas à ouvrir l'École, c'est une dame connue qui lui demanda de se charger de l'éducation de sa fille unique. Le succès de Mme Alberta et la satisfaction de la dame furent tels que la renommée courut rapidement et d'autres élèves se présentèrent. L'enseignante improvisée se vit dans l'obligation d'ouvrir une École. Plus tard, les époux Civera-Giménez transférèrent leurs Écoles respectives à une même maison, située face au Couvent que les PP. Missionnaires ont à Palma. Devenue veuve, Mme Alberta transféra son École à une maison plus petite au coin des rues Torrella et San Jaime, face à l'église paroissiale de ce nom.

Au moment d'entrer à l'École de la Pureté, Mme Alberta dut fermer son École. L'affection que ses élèves avaient pour elle était telle que certaines suivirent la Professeur bien-aimée à son nouveau domicile.

Ce fut l'époque de préparation. C'est ainsi que Dieu formait l'Enseignante des Enseignants.

\* \* \*

Quelle fut son activité pédagogique à l'École Normale ?

«Mettant à contribution ses aptitudes exceptionnelles, elle fit tout son possible pour relever l'École et analyser les résultats féconds de son enseignement, ne lésinant sur les sacrifices d'aucun type. Pour cela, elle réalisa de nombreux voyages, visitant des centres similaires en Espagne et à l'Étranger, acquérant une grande richesse pédagogique et transformant les produits de l'observation pour les ajuster à notre idiosyncrasie particulière, étant donné que son intellect puissant ne fut jamais une plaque photographique recueillant à la fois les beautés et déchets, mais un burin d'artiste qu'elle adapte et modifie, sans s'éloigner de la réalité, et elle chercha toujours à vider l'or ancien de l'idée chrétienne dans les nouvelles formes de la culture et de la vie moderne.»

«Celles qui ont eu la chance de participer à sa tâche féconde en la sentant germer dans notre esprit avec toute sa splendeur dynamique, nous pouvons apprécier et exalter dignement l'œuvre éducative de l'insigne religieuse, œuvre informée de haute et souveraine idéalité et menée à bien plus avec des effusions généreuses de son grand cœur qu'avec des complexités,

artifices et tours d'adresse de l'intelligence et du savoir purement humain.» C'est le témoignage d'une disciple.<sup>1</sup>

Le regard est fin. Beaucoup soulignent l'éducation «chrétienne» que donnait la Mère Alberta. Elle l'était sans doute dans la substance et dans les accidents. Mais la phrase doit s'élargir, en donnant plus d'extension à l'éducation et plus d'intensité au facteur chrétien. La Mère Alberta éduquait intégralement, et comme elle éduquait ainsi, et comme elle voyait les racines, les branches et la sève même de l'esprit chrétien, elle éduquait chrétiennement. Sa pédagogie ne fait pas partie de ces recettes dans lesquelles sont ajoutés l'un après l'autre les divers éléments - selon la prescription ! - ; sa pédagogie est comme un processus vital dans lequel tout est non mélangé, mais assimilé. Si elle avait écrit un traité de pédagogie, elle l'aurait laissé incomplet, car elle aurait supposé comme acquises beaucoup de choses qui en elle étaient vie, naturel, jaillissement spontané d'un fond abondant.

Soulignons ce point : la figure de la Mère Alberta ne peut se réduire à un moule typique et exemplaire d'Enseignante. Il faut la voir toujours entière, au milieu de ses multiples occupations - faisant la lessive, étudiant à un âge avancé avec une énergie jeune, fondant des maisons, moulant les esprits, prenant soin des détails matériels les plus insignifiants et pénétrant d'un seul coup d'œil les mouvements de l'âme les plus secrets -. Ce n'est qu'ainsi que l'on pourra apprécier ce qu'elle a dû être pour ses disciples.

Il n'est pas nécessaire d'y insister, car en traçant plus bas son portrait, se distinguera nécessairement, comme par vertu spontanée, cet ascendant ineffable qui exerçait sur tous et qui fut la base de son œuvre éducative.

Il suffit de dire pour l'instant que l'École Normale de la Mère Alberta, en plus d'une école, était... un foyer.

Dans les notes que les Sœurs réalisaient pour sauver de l'oubli les souvenirs, gestes et mots de leur vénérée et bien-aimée Mère, revient avec insistance le tableau de l'École Normale, lorsque les élèves, après la classe, s'approchaient avec respect et affection de la Directrice pour consulter avec elle leurs difficultés dans telle ou telle matière ou pour lui demander des lumières dans les problèmes de l'esprit..., quand elles faisaient appel à «la Mère».

L'une des anciennes disciples dit : «Dans la classe de travail qu'elle a dirigée de nombreuses années en tant que Directrice de l'École Normale, elle a exercé un véritable apostolat. Toutes les normaliennes éprouvaient pour elle non seulement du respect mais également de la vénération. Près de la table, où elle leur préparait leurs tâches, il y en avait toujours une qui déposait dans le cœur de la Mère des secrets intimes qu'elle n'aurait pas dévoilés à sa propre mère. Elle avait des mots de courage et de vie pour toutes. «C'est la Mère qui l'a dit», «la Mère me l'a conseillé » : cela suffisait pour que tout se fasse. L'influence qu'elle exerçait sur l'esprit de celles qui la fréquentaient était telle qu'il n'y avait aucun doute que ses conseils étaient les meilleurs.»

\* \* \*

<sup>1</sup>Mme Paula A. Cañellas de Mayol, dans le discours déjà mentionné.

L'École Normale d'Institutrices suivait son cours bien rythmé quand, le 20 octobre 1874, la première tempête se cerna sur elle. Elle ne fut que passagère.

Mr Bergnes de las Casas, Recteur de l'Université de Barcelone - à laquelle appartenaient les centres d'enseignement des Baléares - en raison de rapports erronés, croyait que l'École Normale d'Institutrices instituée à Palma était une École libre et donna l'ordre de la fermer en invoquant que le Conseil n'avait pas envoyé la notification nécessaire au Rectorat. En conséquence, le Gouverneur Civil des Baléares ordonna la fermeture et saisit les documents du Secrétariat.

Le Président du Conseil, Mr Gabriel Reus, en protestation du fait instruisit un dossier qu'il éleva à la supériorité. En réponse à celui-ci, l'Ordre Royal fut expédié par le Ministère des Travaux Publics le 16 avril 1875, indiquant que «S. M. le Roi décide que l'École Normale des Baléares a un caractère d'établissement public officiel, que le Conseil n'était pas tenu d'instruire le dossier auquel il est fait référence dans le Décret du 29 juillet 1874, que l'ordre du Rectorat de Barcelone fermant cette École est annulé et que, par conséquent, y sont retournés les documents que saisit le Gouverneur de la Province».

L'incident de 1874 fut le premier nuage à couvrir le ciel, la première des dispositions légales que la Directrice dut éviter quelques années plus tard, lorsque les réorganisations ou, comme écrivit avec une juste ironie l'hebdomadaire «La Aurora» les désorganisations de l'enseignement officiel, mettraient la vie de l'École Normale en danger à plusieurs reprises. Malgré le titre officiel de Directrice, que le Directeur général de l'Instruction Publique, Mr Julian calleja y Sánchez délivrerait le 1er juillet 1887 (avec un salaire de 750 pesetas annuelles) en faveur de Mme Cayetana Alberta Giménez, l'École Normale des Baléares comme celle de Huesca, régie également par des Religieuses, courait toujours le risque d'être supprimée en ces temps libéraux.

Quand en 1898, il s'agit de réorganiser les Écoles Normales, le Conseil supplia, le 16 décembre, le Ministère des Travaux publics d'excepter l'École Normale des Baléares des dispositions générales dictées par le décret royal du 23 septembre de la même année et de déclarer que cette École devait poursuivre la même forme d'organisation que celle existante.

La demande fut satisfaite et, par décret royal du 5 mai, il fut ordonné que l'École Normale des Baléares obtienne le titre de supérieure, tout son personnel devant être féminin et les Professeurs avoir un diplôme officiel. Un Ordre Royal du 12 juin donnait les règles pour l'application du Décret du 5 mai. L'École Normale d'Institutrices des Baléares restait entièrement à la charge des Soeurs de la Congrégation de la Pureté, selon les articles 2 et 3.

«2. Sera Directrice de l'École Normale la Sœur exerçant en tant que Supérieure de la Congrégation des Soeurs de la Pureté, à la charge de laquelle se trouve actuellement l'École, à condition de posséder au moins le diplôme d'Institutrice de l'enseignement primaire supérieur.»

« 3. Les professeurs titulaires spéciales et surnuméraires de l'École Normale supérieure des Baléares, ainsi que la régente et les assistantes de l'école pratique graduée annexe à cet Établissement <sup>1</sup>, seront librement désignées en tout temps par la Directrice de l'École, parmi les Sœurs de la Congrégation de la Pureté étant en possession, au moins, du diplôme d'Institutrice de l'enseignement primaire supérieur. La désignation du personnel administratif et subalterne de l'École revient également à la Directrice de l'École Normale d'Institutrices.»

L'article 4. stipulait ce qui suit à l'égard du Professeur de Religion :

« 4. Le poste de Professeur de Religion de l'École Normale sera toujours annexe à celui de Visiteur de la Congrégation des Sœurs de la Pureté.»

La directrice fait face à l'entreprise. Dans sa correspondance, elle laisse à peine échapper une allusion à ses tâches considérables. Le 10 octobre 1899, elle écrit à une Sœur : «Nous n'avons pas un moment ; j'étudie comme je n'ai jamais dû étudié dans ma vie.» L'important était de soutenir l'École Normale contre vents et marées. La Communauté avait déjà grandi. La Directrice avait déjà à ses côtés de jeunes Institutrices, sur qui elle pouvait compter, des Institutrices sœurs qu'elle-même avait éduquées dans son École Normale.<sup>2</sup>

Mais les ordres et décrets royaux ne laissent pas la Directrice tranquille. Le Comte de Romanones «voulut également dire son mot concernant la réorganisation de l'enseignement» et, par décret royal du 17 août 1901, créa les instituts généraux et techniques et y intégra les études élémentaires et techniques d'enseignement primaire. Quelques jours d'alarme : Romanones est libéral ! L'École Normale des Baléares est entre les mains d'une Congrégation religieuse ! La tempête se conjure prochainement. Par Ordre royal du 26 août, dicté par Romanones lui-même, il est ordonné de mettre en vigueur entre-temps dans toute leur extension les préceptes du Décret royal précédent, que l'École Normale des Baléares soit toujours constituée dans la forme dans laquelle elle se trouve, l'enseignement de toutes les matières devant être réparti parmi son corps enseignant.

L'année 1902 apporte à l'École Normale d'autres angoisses. Cette fois, il ne faut pas craindre la suppression, mais en revanche l'inanition. Les postes correspondant au salaire du Professeur de Religion et des Professeurs suppléants ne sont pas compris dans le nouveau budget. L'affaire se prolonge. La Directrice fait appel au Sous-secrétaire de l'Instruction Publique et recherche des recommandations par l'intermédiaire de Députés. Elle a des entrevues avec l'Aumônier de l'«Institut» qui, s'appuyant sur une décision du Sous-secrétariat (4 juillet), prétend la chaire de Religion de l'École Normale.

<sup>1</sup> L'École pratique était dirigée par la Mère María de Monserrate Juan y Ballester, la grande collaboratrice de la Mère Alberta. La Mère Monserrate se présenta à des concours pour la place de Régente, le 21 juin 1880, méritant d'être reçue avec la place numéro un. Elle occupa ce poste jusqu'au 29 avril 1921 quand, ayant eu soixante-dix ans, elle dut partir en retraite.

<sup>2</sup> Conformément à l'Ordre royal du 12 juin, l'assemblée des professeurs suivante fut nommée le 20 septembre :

Mère Monserrate Juan (Régente de l'École Pratique) : Histoire de l'Espagne, Écriture, Calligraphie.

Mère María Arrom Riutort : Pédagogie, Grammaire.

Mère Margarita Bou y Bauza : Arithmétique, Géométrie et Algèbre.

Soeur Petra Palau Muñoz : Dessin.

Soeur Margarita Míralles Pocoví : Musique.

Les matières suivantes furent à la charge de la Directrice : Hygiène, Économie domestique, Lecture et Tâches. Il convient de rappeler à cet effet une observation de Mr Jaime Pomar y Fuster dans son livre «Essai historique sur le déroulement de l'Instruction Publique à Majorque», p. 348 : «la Directrice Mme Jiménez peut enseigner, grâce à son talent supérieur, n'importe quelle matière de la carrière».

Pouvoir remplacer sans difficulté, sans aucun détriment de l'Établissement, l'ancien corps enseignant par un conseil formé exclusivement de Soeurs fut la démonstration pédagogique de la Mère Alberta.

Le cours de religion, selon l'Ordre Royal, était dirigé par le Visiteur de l'École, qui était alors le Très Illustrissime Monseigneur Enrique Reig.

Elle fait appel au Prêlat, presse le Visiteur et poursuit ses innombrables tâches, sans faire à peine allusion dans ses lettres à l'affaire de l'École Normale et, malgré tout, est accablée par la tournure que prend la politique espagnole. Le 1<sup>er</sup> avril 1902, elle écrit :

«La situation s'aggrave et je ne sais pas ce qui va se passer avec le gouvernement actuel, hostile comme aucun aux congrégations religieuses. Je n'arrive pas à dormir la nuit tellement je suis inquiète par ce poids qui nous tombe dessus. Beaucoup de prières, ma Sœur, et beaucoup de confiance en Dieu, seul arbitre de tout. Obéissons, soumises, à sa sainte volonté.»

«Des difficultés avec la paie de l'École Normale. Depuis décembre, nous n'avons pas été payées, car, selon le règlement général, le Professeur de Religion doit être éliminé, celui de l'Institut l'étant déjà et cela ne convient pas à tous»

Les mois passent et, le 2 septembre, elle écrit à nouveau :

«Beaucoup de vacarmes avec l'école Normale et beaucoup de papiers, d'allées et venues et d'embrouillements qui me contrarient»

Il faut encore avoir de la patience, endurer beaucoup de papiers, d'allées et venues et d'embrouillements...

Le 4 novembre 1903, un Décret royal est dicté, ordonnant que l'école Normale continue dans la même forme qu'avant.

L'École Normale des Baléares est une épine dans le pied des Ministres anticléricaux. Ses jours sont comptés. Mr Amelio Gimeno, Ministre de l'Instruction Publique, par Ordre Royal du 14 septembre 1906, ordonne de procéder immédiatement à l'introduction du dossier nécessaire à la suppression de l'École Normale des Baléares et de Huesca et, par conséquent, pour annuler les dispositions des Décrets Royaux du 25 septembre 1898 et du 5 mai 1899, faisant au préalable la demande du rapport obligatoire du Conseil siégeant en formation plénière publique.

Il semble - selon l'expression pittoresque et vigoureuse de la Directrice - que cette fois l'École normale «tombera à l'eau».

Quelques années de prorogation lui sont encore accordées. Gimeno n'est pas irréductible. L'Ordre Royal dicté le 22 avril 1907 - suite au rapport du Conseil d'Instruction Publique- dit ce qui suit :

«Conformément à ce qui a été informé par le Conseil d'Instruction Publique, S. M. le Roi (q. D. g.) a jugé bon d'ordonner, en décision du dossier envoyé, d'introduire par O.R. du 14 septembre 1906, que les écoles normales d'Institutrices de Huesca et des Baléares continuent à être organisées dans la forme déterminée par la seconde disposition transitoire du Décret royal du 23 septembre 1898, le Décret royal du 5 mai 1899 et l'Ordre Royal de juin suivant.»

Il fut accordé à l'École Normale de la Pureté, condamnée à mort, le dernier délai pour l'exécution.

## HOMMAGE UNANIME

À la fin de la «Chronique-Journal» de l'École de la Pureté, correspondant à l'année 1912, une note laconique, avec l'objectivité la plus froide, exprime ce qui suit :

«7 septembre 1912. – il est reçu une communication de la Direction générale d'enseignement primaire disant :

Conformément aux dispositions de l'Ordre Royal du 12 août dernier, adoptant une consultation de l'École Normale d'Institutrices de Huesca sur les examens et examens de fin d'études, cette Direction générale a décidé de porter à la connaissance de Votre S. qu'en exécution du Décret Royal du 22 juillet dernier, le 30 de ce mois devront être terminés tous les examens et examens de fin d'études, cet Ordre religieux cessant de sa Supériorité dans la mission officielle qu'il exerce, les Archives et Documentation de l'École Normale devant être remises le premier octobre au fonctionnaire ou Centre désigné =ce dont je fais part à Votre S. pour votre connaissance et autres effets. = Dieu vous gue de nombreuses années.=Madrid, le 7 septembre 1912 - le Directeur Général. - R. Altamira.=Mme la Directrice de l'École Normale d'Institutrices des Baléares.»

«Suite à la communication précédente et en accord avec Mr Joaquin Botía, Directeur de l'Institut, les Archives et Documentation de l'École Normale sont remises au Secrétaire de l'Institut, Mr Magín Verdaguer, un catalogue ou Inventaire de ces archives étant signé par lui-même. Tant cet inventaire que le catalogue général de meubles, bibliothèque, etc., sont conservés dans un dossier, avec d'autres papiers concernant l'École Normale.

Les Archives furent remises le 22 février 1913, le jour même où Mr Verdaguer signa le reçu correspondant.

Les meubles et la bibliothèque furent remis quelque temps après.

La communication transcrite de la Direction Générale fut archivée à l'École Normale.»

C'est ainsi que faisait ses adieux la Pureté et avec elle la Mère Alberta, de l'École Normale d'Institutrices.

1872-1912 ! Quarante ans de difficultés et de peines, peut-être de découragements et d'espoirs ! Quarante ans de travail intense et de récolte abondante durent en finir avec ... «il est reçu une communication disant... »

\* \* \*

Le Décret royal du 22 juillet, supprimant l'École Normale d'Institutrices des Baléares, fut une bombe pour tous... sauf pour la Mère Alberta.

Elle avait la vue perspicace. Elle voyait la direction que prenaient les choses. Elle ne se faisait pas d'illusions sur le sort que devait avoir un jour ou l'autre une école Normale régie par des Religieuses. Elle savait qu'«elle devait tomber à l'eau... » Elle était préparée pour renoncer à l'École Normale... et il ne serait peut-être pas très risqué de prévoir que cela ne lui arrivait pas droit au cœur. De ses deux œuvres, l'une, l'École Normale, avait maintenant atteint la majorité : elle pouvait suivre son chemin sans avoir à ses côtés celle qui lui avait donné la vie. Une fois créée, les autorités ne pourront reculer et la soutiendront encore au prix de sacrifices considérables. D'une manière ou

d'une autre, l'école fonctionnera... Par contre, l'autre oeuvre, la Congrégation des Sœurs de la Pureté, avait besoin d'elle plus que jamais, non pas parce qu'elle se sentait faible, mais précisément parce qu'elle grandissait rapidement et absorbait toutes les forces vitales.

Tandis que les esprits s'agitaient et qu'il y avait comme un soulèvement spontané de l'avis général en faveur de l'école Normale de la Mère Alberta, elle était toujours sereine et tranquille.

Cette paix tranquille déconcerte tout en causant de l'admiration.

Un rédacteur du journal catholique de Palma, «Correo de Mallorca», écrit :<sup>1</sup>

«Seuls des mots d'admiration peuvent jaillir de notre plume face à la noble générosité de la Révérende Mère Madame Alberta Giménez ; elle nous déclara dès le moment où la nouvelle lui fut annoncée, «Correo de Mallorca» ayant été le premier à l'avoir à Palma après la signature du décret royal, qu'elle estimait la mesure parfaitement légale et, dans la bonté de son âme, seul le souvenir de ses élèves lui vint à l'esprit. Elle nous dit alors : « Croyez-moi, la seule chose qui m'inquiète en ce moment c'est de savoir quand et comment la réforme va être mise en pratique ; car vous comprendrez que le faire au milieu de l'année scolaire suppose des ennuis considérables pour les élèves ; à part cela, je suis très tranquille et ne penserai qu'à disposer la remise de l'établissement. »

«Vint ensuite la «Gaceta» avec le texte intégral du Décret royal et, déplorant le manque d'égards qu'impliquent les mots que nous avons expliqués, le manque d'égards qu'elle ressent plus pour la Révérende Communauté qu'elle dirige que pour elle-même, voici la Révérende Mère Alberta que vous trouverez, si vous lui rendez visite, dans le calme doux et digne d'une conscience tranquille et d'une religieuse de haut gouvernement.»

Calme, doux et digne.

Tous les grands personnages sont supérieurs à la situation dans le drame, quand il se présente, mais la Mère Alberta était supérieure au drame. Elle l'étouffait avant de naître ou se trouvait toujours dans un équilibre de forces qui ne donnait pas lieu à la situation dramatique.

«Depuis ma première nomination - c'est ainsi qu'elle s'exprima face au rédacteur du journal de Palma de Majorque «La Almudaina»<sup>2</sup> - voilà déjà 40 ans que j'occupe la direction, j'ai actuellement 75 ans et, voyez-vous, je crois qu'il est grand temps de se reposer. Je l'ai ainsi indiqué à plusieurs reprises à mes supérieurs et il semble que Dieu m'offre à présent une occasion propice.»

\* \* \*

Le texte intégral du «Décret royal au style Néron» - comme le surnommait «le Siècle Futur»<sup>3</sup> - qui occasionna à Majorque une unanimité de sentiments - sans distinction de convictions ni de partis - qui ne s'était jamais vue, ainsi qu'une indignation orageuse, était comme suit :

<sup>1</sup> 6 août 1912

<sup>2</sup> 1er août 1912.

<sup>3</sup> 13 août 1912.

«EXPOSÉ. - Monsieur : Les Écoles Normales des Baléares et de Huesca étaient jusqu'à présent soumises à une organisation particulière, confiée aux Sœurs de la Pureté et au Béguinage de Santa Rosa de Lima respectivement.

Sans que le ministre qui souscrit ait examiné pour l'instant les fruits qu'un tel régime aura pu produire pour la culture publique et sans se souvenir non plus, en s'adressant à Votre Majesté dans cet acte, même s'il était parfaitement légitime de le faire, des doctrines et pratiques au sujet de l'intervention de l'État dans l'enseignement, particulièrement dans la formation du Corps enseignant, qui constitue déjà un postulat commun à tous les partis et à toutes les tendances, dans la vie publique espagnole, il suffira de dire que le régime de ces Écoles lutte ouvertement pour la légalité établie, dans la propre Constitution de l'État et dans celle de 1857, comme dans toute une série de dispositions souveraines qui ont imprimé un caractère officiel aux études et Facultés confiées en d'autres temps à divers Instituts et Congrégations religieuses.

Et si les lois n'autorisent pas la continuation du régime à titre provisoire établi dans les Écoles Normales dont il s'agit ; et si les intérêts de l'enseignement ne le conseillent pas non plus ; et si enfin la même dignité du Pouvoir public impose que ce régime se conforme, sans exceptions ni privilège, au général de la nation, le ministre qui souscrit remplit l'un de ses devoirs les plus élémentaires en soumettant à l'approbation de V.M. le projet de décret suivant.

Madrid, le 22 juillet 1912. - Monsieur : A. L. R. P. de V.M., Santiago Alba.

DÉCRET ROYAL. – Sur proposition du ministre de l'Instruction publique et des Beaux Arts,

Je décrète ce qui suit :

Article 1. À compter du 1<sup>er</sup> octobre de la présente année, les Écoles Normales d'Institutrices des Baléares et de Huesca seront supprimées dans leur organisation actuelle.

Art. 2. En remplacement des deux et à compter de ladite date, une École Normale Élémentaire sera constituée dans chacune de ces capitales, avec le personnel établi par le Décret royal du 23 septembre 1898, son recrutement se soumettant aux préceptes réglementaires.

Art. 3. Il n'existera aucune session d'élèves libres au mois d'août dans aucune des deux Écoles Normales de référence.

Art. 4 Le ministre de l'Instruction publique et des Beaux Arts invitera les Conseils généraux des Îles Baléares et de Huesca à manifester s'ils souhaitent soutenir les Écoles Normales respectives dans la catégorie élémentaire ou supérieure, organisées comme celles similaires des autres provinces et vérifiant le paiement correspondant de manière directe à compter du 1<sup>er</sup> octobre prochain.

Fait à Palacio, le vingt-deux juillet mille neuf cent douze. - Alfonso - Le ministre de l'Instruction publique et des Beaux Arts, Santiago Alba. »

\* \* \*

Il existait à ce moment-là trois écoles normales qui faisaient exception au Décret royal du 17 août 1901 dont nous parlons et qui bénéficiaient dudit «entre-temps» de Romanones : l'École Normale Supérieure d'Institutrices des Baléares, l'École Élémentaire d'Institutrices de Huesca et l'École Élémentaire d'Instituteurs de Las Palmas aux Canaries. Les trois poursuivaient leur ancien régime.

Toutefois, le Décret d'Alba ne supprimait que les deux premières et ne touchait pas l'état privilégié de la troisième.

Le Décret royal fit beaucoup de bruit, non seulement dans le cercle des parties immédiatement lésées, mais également dans l'opinion publique des Baléares et de Huesca ; plus encore, l'indignation qu'il occasionna dépassa les frontières desdites provinces et le cas fut porté au Congrès comme affaire d'intérêt national. Dans la séance du 15 octobre, le député Mr Señante, Directeur du «Siècle Futur», demanda au Ministre de l'Instruction publique le dossier de suppression des Écoles Normales d'Institutrices des Baléares et de Huesca. Le journal madrilène «El Debate» illustra avec un commentaire très raisonné le pas donné par Mr Senante et découvrit face à toute la nation des ressorts secrets qui troublèrent le Ministre. «El Debate» disait :

«Si les libéraux et, parmi eux, ceux qui se vantent d'être les plus démocrates, tels que Mr Alba, n'étaient pas dans le fond de parfaits autocrates achevés, la question traitée dans la Chambre haute n'aurait rien de particulier ; mais étant donné qu'oubliant les lois, Monsieur Alba, en donnant son décret de suppression de ces Centres d'enseignement, non seulement contourne la loi, mais également, avec une phrase méprisante, dépasse les seuils du sérieux et même des convenances et du respect dû au Chef d'État, duquel il sollicitait la signature, je précise que cette question soit prise au sérieux... »

«Avant d'entrer dans le fond et dans l'esprit sectaire du décret royal de suppression desdites Écoles, observons la forme peu respectueuse avec laquelle commence le décret : «Sans que le ministre qui souscrit ait examiné pour l'instant les fruits qu'un tel régime aura pu produire pour la culture publique et sans se souvenir non plus, en s'adressant à Votre Majesté dans cet acte, même s'il était parfaitement légitime de le faire... »

«Nous croyions que précisément les préambules ou exposés des décrets écrits pour solliciter la signature du Chef d'État, avant le dispositif, étaient tout le contraire de ce que dit Monsieur Alba ; nous avons toujours vu dans ces préambules l'exposé des motifs qui conseillent à un ministre une modification de ce qui a été statué par une loi ou par un autre décret précédent ; mais nous n'avons jamais vu que cet exposé commence par refuser d'examiner les raisons existantes pour modifier un état des choses que le temps et l'opinion approuvent sans protestation et même sans aucune plainte.»

«Refuser de donner au Souverain les raisons du pourquoi sa signature est sollicitée est, à notre avis, une faute tellement grave que le Chef du Gouvernement n'a pas dû tolérer... »

«Si de la forme nous passons au fond légal dudit décret, nous voyons avec une plus grande peine la manière dont ici, et par des politiciens qui se glorifient d'être esclaves des lois, le respect leur est manqué pour le seul plaisir de ne suivre que leurs instincts sectaires. La loi d'Instruction publique, la seule loi organique que nous avons, dit dans son article 256 : «Le Gouvernement entendra le Conseil de l'Instruction publique :

«Premièrement. Dans la formation des règlements généraux et spéciaux qui devront être délivrés pour l'application de cette loi et dans toute modification devant y être réalisée.»

«Deuxièmement. Dans la création et la suppression de tout établissement public d'enseignement et dans les autorisations exigées par cette loi pour les établissements privés, à l'exception de la création d'Écoles d'enseignement primaire.»

«Cela est-il clair et concluant ? Monsieur le Ministre a-t-il respecté les dispositions de cette loi ?»

«Peut-être que beaucoup de gens ne s'expliquent pas la raison pour laquelle ne figure pas dans ce décret la formule légale qui, dans tous ceux de ce type, est toujours apparue : «le Conseil de l'Instruction publique entendu... » et la raison est très simple. Monsieur Alba qui, indépendamment de son sectarisme marqué et intéressé, ne manque ni d'habileté ni de talent, sait très bien que s'il examinait les raisons qu'il avait pour supprimer ou modifier le régime de ces Écoles, devait avouer qu'il n'avait pas d'autres motifs que ceux de remplacer les religieuses par un personnel laïque ; cette raison était encore très forte, trop insolente et les Catholiques nous ne la tolérerions pas ; mais même ainsi ça n'a pas marché pour Monsieur Alba, car les députés catholiques sont comme des sentinelles avancées, prêts à défendre, coûte que coûte, les intérêts catholiques... »

«Toutes ces questions concernant les Écoles Normales des Baléares et de Huesca ne sont ni des questions politiques ni administratives ; ce sont des questions purement religieuses ; il s'agit de déchristianiser l'enseignement et cette question est indépendante de machination politique ; elle touche la conscience, c'est pourquoi nous attirons l'attention, non plus seulement des politiciens, mais aussi des Catholiques.»

«Voulez-vous une raison du pourquoi Mr Alba n'a pas donné de raisons dans son décret ? La voilà :»

«Des milliers de signatures de Mairies et d'organismes des Baléares protestant du décret de Mr Alba sont en sa possession, dont celles de toutes les fractions politiques, y compris du Cercle libéral... »

Cet exposé d'«El Debate» et une simple donnée concernant l'École Normale des Canaries, c'est-à-dire, que celle-ci était régie par des laïques, explique le traitement d'exception reçu par l'une des trois Écoles Normales de régime spécial, tandis que les deux autres durent disparaître.

«Razón y Fe»<sup>1</sup> disait brièvement et graphiquement : «Tandis que Monsieur Canalejas agite à nouveau le drapeau anticlérical avec le projet de loi des Associations, Monsieur Alba met doucement en exécution une partie du plan scolaire anticlérical et maçonnique, dont la première étape consiste à expulser de l'école les ordres et congrégations religieux.»

\* \* \*

La protestation de Majorque face à Santiago Alba, à laquelle fait allusion «El Debate», était tout simplement triomphale. Majorque entière vibra comme un seul homme pour revendiquer l'École Normale. Si ces choses pouvaient atteindre la Mère Alberta, qui voyait tout spontanément depuis le plan

---

<sup>1</sup> Numéro de septembre 1912.

surnaturel, elle devait être réellement satisfaite de cette preuve retentissante et sincère d'adhésion, de cette explosion de sympathies.

Les deux Directrices des Écoles Normales, victimes de l'anticléricalisme de Santiago Alba, conservèrent à tout moment une attitude très digne et sereine.

La Directrice de l'École Normale de Huesca - qui était à la charge des Dominicaines du Béguinage de Santa Rosa depuis 1858 -, M. Felicitación Martínez, écrivait en date du 5 septembre 1912 à la Mère Alberta :

«Ma très chère et distinguée compagne : beaucoup de temps s'est écoulé depuis votre dernière lettre datée du 20 mai 1905 ; depuis cette date nous n'avons pas eu d'autres nouvelles directes ; toutefois, je n'en ai pas manqué de cette École Normale, que ce soit par notre disciple Adela González ou également par Mr l'Inspecteur de l'enseignement primaire de Gérone, Mr Manuel Ibarz, qui vous apprécie beaucoup.

Depuis la publication dans la «Gaceta» du fameux D.R. du 22 juillet dernier, j'ai senti la nécessité de vous écrire pour échanger nos impressions sur l'événement qui concerne les deux Écoles et, accablée de travail, les jours sont passés sans que je le fasse ; aujourd'hui, je me décide enfin et j'ai le plaisir de vous saluer affectueusement ainsi que toutes ces Religieuses.

Quand les premiers bruits de la nouvelle organisation de ces Écoles coururent, nous fîmes appel à des personnes influentes pour arrêter le coup ; mais Mr Alba se montra inflexible et cette attitude se poursuivit plus tard. Il débouta la demande que les élèves non officielles lui avaient adressée afin de modifier l'art. 3, bien qu'elle fût très pistonnée.

Je compris évidemment la portée de l'art.3 du D.R. ; cependant, j'exprimai au Directeur général l'interprétation que je lui donnais et consultai si je devais réaliser la session d'enseignement officiel pour la prochaine année scolaire ou s'il y avait une prorogation pour que la fassent les nouvelles professeurs ; tout afin d'agir avec sécurité et de les faire parler, puisque je ne savais rien en dehors du D.R. Le 21 août, je reçus la communication, conformément à l'interprétation que j'avais donnée à cet article 3, disant. - «En ce qui concerne la session pour l'année scolaire 1912-1913, ce Ministère fournira le nécessaire.» C'est ainsi que dans cette École, jusqu'à présent, il n'y a pas d'inscription pour la prochaine année scolaire. De plus, il me dit que «pour le 1<sup>er</sup> octobre, toutes les archives et documentation devront être remises au fonctionnaire ou Centre désigné».

J'ai des nouvelles de la retentissante protestation que cette Île a présentée au Ministre ; il y a beaucoup d'agitation à présent et plusieurs causes pour lesquelles ils ne l'ont pas fait auparavant, dont l'apathie ; un Gouverneur Civil de cette province disait avec raison, que «cette localité est l'indifférence résignée».

Nous nous en tiendrons à ce que le Seigneur veuille ou permette ; l'important est de respecter sa très sainte volonté.

Je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments les meilleurs dans le Christ et vous demande une intention dans vos prières,

M. Felicitación Martínez.»

Majorque était très loin d'être l'«indifférence résignée» dans l'affaire de l'École Normale. Toutes les batteries de la Presse, toutes les forces pour obtenir du Ministre la grâce de la condamnée : l'École Normale d'Institutrices,

furent mises en activité. La figure de sa Directrice grandissait et devint un symbole. Face au Ministre «morétiste»<sup>1</sup>, sectaire, «inflexible», la Mère Alberta représentait pour ses compatriotes la tradition familiale et pure du catholicisme.

Alba pouvait triompher dans toutes les choses matérielles, il avait des moyens de contrainte, mais dans les choses morales c'est la victime qui triompha et elle triompha avec une victoire si éclatante qu'elle entraîna même avec elle les éléments qui, de par leur appartenance, devaient applaudir sans restriction le décret du Ministre.

Ce sont des conseillers municipaux républicains, des conseillers municipaux de la gauche - Messieurs Obrador et Trián - qui demandèrent à la Mairie d'exprimer à la Directrice de l'École Normale la reconnaissance de la ville «pour les actions réalisées par elle et les autres professeurs dans leur tâche éducatrice, au cours de longues années, pour le bien de la femme majorquine.».

«El Ideal», hebdomadaire organe du parti républicain à Palma, ne pouvait s'empêcher de faire un panégyrique saugrenu, dont les traits d'esprit pittoresques n'arrivent pas à dissimuler le fond de vénération, le respect que tous éprouvaient pour la Mère Alberta, de bon ou mauvais gré. Sans souscrire évidemment toutes ses lignes, nous avons le plaisir de copier ce qu'il publiait en date du 21 septembre 1912 :

«Pendant 40 ans et quelques mois, cette École a préparé les Institutrices d'Écoles publiques qui diffusent l'enseignement dans toute la province et qui ont donné tant d'échantillons remarquables de leur dévouement à la culture... »

«L'École Supérieure est à présent (ceci n'est pas essentiel, bien que très pratique) unie au Collège d'internes de la Pureté. Mais celui qui ne souhaite pas que sa fille soit interne, personne ne l'y oblige, personne ne montre de préférences pour qui l'est ou cesse de l'être. Pour la villageoise d'un village de l'île ou des îles-sœurs, c'est un grand confort d'avoir une pension qui lui permet d'assister aux cours sans avoir à sortir dans la rue. Tous les pères de famille de toute ville le comprennent mieux que ceux qui ont le privilège de vivre dans la capitale.»

«Mais ne savons-nous pas déjà comment, pourquoi et par qui fut fondée cette école ? ... »

«L'Évêque Nadal !»

«Il n'existe aucun libéral de cœur qui ne se découvre pas en prononçant ce nom.»

«Car cet Évêque voulut établir une école où la femme apprenne à être une bonne mère de famille, non une nonne bigote ; ainsi que toutes les tâches propres à la maison et tous les enseignements permettant d'éveiller l'intelligence.»

«Il ne rechercha pas de religieuses, mais des travailleuses, pour Institutrices : deux dames, mère et fille, qui étaient de remarquables brodeuses et confectionneuses de linge de maison.»

<sup>1</sup> Partisan du libéral Segismundo Moret

«En disant qu'elles étaient mère et fille, il est également dit que la Fondatrice de cette école était celle qui était mariée. Devenue veuve, c'est à présent la très culte Directrice, qui pleure le décès récent de son fils et qui a en sa compagnie une ravissante petite-fille.»

«Les ineffables plaisirs de la maison, de la famille, ne sont pas un mystère pour elles.»

«Elles se soumettent volontairement dans l'usage de leur libre volonté aux règles et disciplines aussi respectables que les statuts de toute institution.»

«Devons-nous empêcher, au nom de la liberté, que des femmes maîtresses d'elles-mêmes établissent les normes de vie comme bon leur semble ?»

«C'est pourquoi, face à deux fanatismes, tous deux également injustes, nous établissons le niveau de la justice.»

«Les uns disent : avant que les professeurs de l'École Supérieure ne cessent d'être religieuses, supprimez cet enseignement à Majorque.»

«Et les autres répliquent : avant que l'École Supérieure ne continue à être régie par des religieuses, bannissez cette carrière, unique possible pour la femme majorquine... »

«Regardons l'essence des choses et non les détails externes.»

«Voyons, si de bonnes disciples en sortent, si elles obtiennent une bonne carrière, et éloignons les yeux du fait que si les Institutrices portent un habit.»

«De l'École des jésuites sortirent Dalember et Diderot !»

«Aspirons à avoir un peuple qui sache lire et écrire et célébrons la présence d'un moine qui nous aide dans cette entreprise.»

«Le fanatique qui enseigne la lecture tond la laine de la nuque de l'élève et lui ouvre les yeux.»

«Et n'oublions pas deux données :»

«L'École des élèves de la Pureté fut fondée par un Président des Cortes de Cadix.»

«L'École Supérieure d' Institutrices fut confiée à cette école par les révolutionnaires de l'année 1872, sous le Gouvernement de Ruiz Zorrilla, la veille de la proclamation de la République espagnole.»

«Et elle a continué ainsi pendant quarante ans !»

C'est précisément au nom de ces quarante ans de service dur et dévoué - la seule à avoir quarante ans de service était la Directrice - que les Instituteurs réclamaient justice pour la Mère Alberta Giménez.

«Aujourd'hui, il n'est pas du tout estimé, semble-t-il, le fait qu'une dame se consacre depuis quarante ans à l'enseignement, enfermée dans les salles de classe ; qui a formé le cœur de tant de mères de famille, qui bénissent aujourd'hui sa gestion altruiste ; qui a sacrifié sa vie, son bien-être ; qui possède un tas de documents qui publient clairement l'utilité des services fournis ; qui a été une martyre du devoir et à qui, enfin, par un D.R. sont donnés des adieux au style de ceux que reçut le célèbre cardinal, une espèce de couronne d'épines pour la récompenser d'une existence consacrée au bien et à l'altruisme.»<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> «La Región», 21 août 1912.

Cet adieu peu courtois irritait les esprits. La presse souligna la conduite rude du Ministre qui, oubliant malgré sa démocratie qu'au portier lui-même, s'il est déclaré révoqué de ses fonctions dans le poste, il lui est dit quelque chose pour atténuer les adieux, n'eut pas même un mot poli en licenciant d'un emploi des dames qui exerçaient leur fonction avec l'exactitude la plus consciencieuse. Encore plus, l'exposé du Décret donnait lieu à supposer que «les fruits que, pour la culture publique, aura pu produire» la tâche enseignante des Soeurs de la Pureté étaient très problématiques. «Il semblait naturel - c'était le commentaire du «Corps des Instituteurs Baléare» concernant ce point - que les excellents services fournis par notre École Normale d'Institutrices soient reconnus d'une manière ostensible par l'État lui-même, qui s'en est servi et qui les a acceptés si longtemps, et qu'il le déclare ainsi dans les documents, les considérant alors comme terminés. Cela aurait satisfait l'assemblée des professeurs et était dû à l'effort constant, à la discrétion exquise, au talent reconnu et au concept élevé dont elles bénéficient justement, tout particulièrement Madame la Directrice, et les aurait tous satisfaits en évitant la mauvaise impression produite par le manque de reconnaissance des mérites si positivement réputés.»<sup>1</sup>

Une réhabilitation était urgente, une réhabilitation spécialement pour la Directrice, une preuve palpable démontrant que l'on était au courant de sa longue tâche dévouée. «Nous demandons qu'il soit accordé à la Révérendissime Mère Directrice de cette École Normale supprimée une récompense publique pour ses longues années et services reconnus à la Province et à l'État ; nous entendons qu'il s'agit d'une question de justice et d'honneur.»<sup>2</sup>

Le 2 août déjà, Mr Francisco Castaño avait lancé l'idée que l'Association Provinciale des Instituteurs des Baléares devait prendre l'initiative et demander pour Mme Alberta Giménez la Croix de l'Ordre Civil d'Alfonso XII, créée pour récompenser les mérites extraordinaires dans l'enseignement ou la culture. «Si elle le fait ainsi - écrivait Mr Castaño<sup>3</sup> - en plus de fournir une action sociale de justice à haute signification éducative et moralisatrice, elle s'acquittera d'une dette de gratitude envers la Révérende Mère... », «comme l'appellent, l'ont appelée et comme la rappelleront toujours affectueusement ses disciples, les quatre-vingt-quinze pour cent des Institutrices des Baléares.» Et le promoteur lui-même délivrait la feuille de mérites suivante qui, de par la compétence du signataire, est à haute valeur : «La vénérable ancienne, Illustrissime, Madame la Directrice de l'École Normale Supérieure d'Institutrices actuelle, la Révérende Madame Cayetana Alberta Giménez Supérieure Générale et, nous pourrions presque ajouter, fondatrice de la Congrégation des Soeurs de la pureté de la très sainte vierge Marie (institution religieuse consacrée à l'enseignement) non seulement s'est acquittée de son devoir mais s'y est surpassée. Il ne s'agit pas d'une professeur qui a seulement satisfait son devoir bien consciencieusement - qui serait déjà assez à force de nombreuses années de persévérance - tous

---

<sup>1</sup> 10 août 1912.

<sup>2</sup> «Correo de Mallorca», 12 août 1912.

<sup>3</sup> «La Almudaina», 2 août 1912.

ceux qui ont suivi le cours de la culture pédagogique de l'Île ces 40 dernières années le savent bien.»

L'Association des Instituteurs présenta réellement une demande dans le sens indiqué par Mr Castaño, adressée au Ministre de l'Instruction Publique ; insistant sur les mérites de la Directrice de l'École Normale qui «a fourni des services extraordinaires». «Cela est prouvé par le fait - poursuivait la demande - qu'à présent, V. E. ayant ordonné l'intégration des Écoles Normales des Baléares et de Huesca au régime général, elle s'exprime publiquement à Majorque avec une unanimité absolue, une sympathie spontanée et sincère et de l'admiration en faveur de cette illustre professeur. À tel point que la proposition que nous nous permettons de formuler à V. E. est d'initiative populaire, figurant dans la presse locale ; cette Association n'y ayant que l'honneur de lui donner une forme administrative, pouvant porter à la connaissance de V. E. le désir de toute une Province espagnole admirée de la tâche pédagogique et culturelle la plus remarquable que cette Dame a exercée pendant quarante ans avec une activité et un succès peu courants.»

«La Aurora», approuvant l'idée de demander la décoration, expliquait : ««Ben merescuda la té, an aqueixa creu, la tan respectada M. Alberta Giménez. Ella no l'ha mester ni la demana; pero noltros estam en el cas de demanarla per ella, perquè la se té massa guanyada.»<sup>1</sup>

Le sentiment de «La Aurora» était général. Le «Centre de Défense Sociale» se mit à la tête du mouvement initié en faveur de l'École Normale pour obtenir une décoration à sa Directrice. Dans un exposé, il réunissait les deux aspirations, demandant au Ministre de laisser sans effet le Décret royal du 12 juillet et d'admettre dans l'Ordre civil d'Alfonso XII la très Révérendissime Mère.

Le ton de l'exposé, bien que respectueux, ne cesse d'être virilement vigoureux. Il affirme avec fermeté : «À peine connu le Décret royal souscrit par V. E., la presse de toutes les nuances, et singulièrement la professionnelle, les hommes politiques militants dans tous les partis, même les «plus avancés», les individus de Corporations populaires, le plus raffiné de ceux constituant l'ornement de leur Patrie pour leur savoir ou pour leurs prestiges personnels, se sont sentis douloureusement impressionnés par ladite disposition et ont extériorisé ces douloureux sentiments au moyen d'écrits journalistiques, de propositions soumises à l'approbation des Corps auxquels ils appartiennent, de visites aux Sœurs Directrice et Professeurs et d'intentions de faire appel à tous les moyens licites et nobles à leurs portées pour obtenir la persistance de l'Établissement actuel dans son état primitif ainsi que pour obtenir la reconnaissance, par les pouvoirs publics, des services réalisés par les Religieuses dévouées en faveur de l'enseignement Normal et, pour preuve de cela, l'admission dans l'Ordre Civil d'Alfonso XII de sa Directrice très distinguée...»

<sup>1</sup> «La si respectée Mme Alberta Giménez a bien mérité cette croix. Elle n'en a pas besoin et ne la réclame pas, mais nous, nous devons la demander pour elle, parce qu'elle l'a bien gagnée.»

14 Septembre 1912.

En octobre, «La Enseñanza Católica» publiait le communiqué suivant :

«L'Association de l'Enseignement, accédant avec plaisir à l'honneur confié par le Centre de Défense Sociale de Palma de Mallorca, présenta le 30 septembre au Registre du Ministère de l'Instruction Publique une demande justifiée que ce Centre adressa au Ministre sollicitant que l'École Normale d'Institutrices de Palma poursuive le même mode de fonctionnement que celui utilisé depuis son établissement.

Il faut remarquer que cette demande porte l'adhésion inconditionnelle du Conseil, de 47 Mairies (sur les 49 existant dans l'île) et de 91 organismes, toute l'île.

Les adhésions ne sont ni de vive voix ni par lettre, elles figurent sur document officiel au nombre des adhésions des Conseil, Mairies et organismes, résultant un volume de valeur colossale, car cette île n'est pas disposée à se laisser arracher ses droits.

Vive Palma !

Aux mêmes jour et Registre, cette Association, au nom et pour compte de 800 Instituteurs des Îles Baléares, des individus qui la composent et de plus de 4 000 Instituteurs adhérents à son actif, présenta une autre demande sollicitant l'abrogation du Décret Royal daté du 22 juillet de l'année courante, par lequel fut supprimée cette École Normale dans son organisation actuelle.

Vive les Instituteurs catholiques !»

\* \* \*

Malgré le plébiscite général, spontané de toute une province, qui arrivait dans une forme si palpable au bureau de Mr Santiago Alba, malgré les commissions qui lui rendaient visite et les lettres de recommandation, malgré une autre demande présentée par la Chambre de Commerce de Palma, le Ministre était toujours irréductible, «inflexible».

Il ne pouvait être imputé aucun inconvénient à l'École normale d'Institutrices des Baléares, ni dans la partie gouvernementale, ni dans la partie technique, ni dans la partie économique.

Pendant ses quarante ans de durée à la Pureté, l'école Normale «ne fit l'objet d'aucune visite de contrôle, on ne trouva ni à redire ni à critiquer aucun détail de fonctionnement ni de régime de la maison» ; cas notoire qui fut expliqué au Secrétariat du Ministère, où il fut dit que «l'École Normale d'Institutrices des Baléares était celle qui donnait le moins à faire parmi toutes celles d'Espagne». Sur son corps enseignant, «ils n'ont jamais eu d'efficacité, quant aux notes des examens, aux influences, si élevée que soit leur origine». «La perspicacité singulière», la «belle clarté des concepts», la «fermeté virile» de la Directrice rendaient son gouvernement irréprochable.

Techniquement, l'École Normale des Baléares étaient des mieux cotées. C'est un Conseiller municipal républicain qui déclara dans une séance communale que les élèves de l'École Normale de Palma attiraient grandement l'attention dans les concours de Barcelone, «louant toutes leurs vastes connaissances, leur culture et leur éducation». La Directrice, malgré sa vie très

affairée, malgré les changements d'Institutrices, conserva toujours brillamment le niveau de l'enseignement dans l'Établissement.

En ce qui concerne la partie économique, ce que faisait la Mère Alberta était vraiment héroïque. Le trésor de l'État était alors souffrant. Les défenseurs eux-mêmes de l'École Normale ne le niaient pas. «Il y a peu de temps, nous avons lu dans les journaux que l'État se trouvait à découvert avec une série d'entrepreneurs des travaux publics. Nous avons lu ces jours-ci que le Chef du gouvernement espagnol, en consultant le Capitaine général de Melilla, le Gouverneur militaire de Ceuta et le chef des forces espagnoles de Lárache et Alcazar, cherchait la manière de réduire les frais occasionnés à l'Espagne pour la question du Maroc, et pourtant le problème du Maroc est inabordable sans beaucoup d'argent, et nous allons faire le ridicule à côté de la France qui dépensera son or à pleines mains, et on nous chassera de l'Afrique pour notre pauvreté. Et nous avons lu... nous avons lu tellement de tristesses ! ... que pour payer le trimestre du revenu de 5 pour cent amortissable le Trésor va engager ses réserves... » Mais l'École Normale des Baléares n'était pas supprimée pour enrichir le Trésor. La Loi prescrivait<sup>1</sup> l'existence d'au moins une École Normale élémentaire ; et l'existence d'une École Normale Supérieure dépendait du Conseil s'il pouvait s'entendre avec l'État. Quel serait le budget d'une École supérieure ? «La Région»<sup>2</sup> faisait ses comptes : seulement 18 400 pesetas pour le salaire des enseignants, sans compter les frais de logements et matériels. Total : au moins 22 000 pesetas.

Quels étaient les frais de l'École Normale aux mains de la Mère Alberta ?<sup>3</sup>

1 Directrice. . . . .	750' 00 Ptas.
3 Professeures suppléantes avec la gratification de 495 Ptas....	1 485'00 »
1 concierge-Portier .....	60'00 »
Entretien de la Maison .....	600'00 »
Total.	2 895'00 »

L'École de la Pureté ne percevait pas de loyer et «la Révérende Mère Alberta Giménez, cette dame dont le talent supérieur a été reconnu non seulement à Majorque mais aussi dans le continent et même en dehors de l'Espagne, avait précisément le même salaire que la servante de l'École Normale de Madrid : 750 pesetas annuelles.»

---

<sup>1</sup> Décret Royal, 23 septembre 1898.

<sup>2</sup> 23 août 1912.

<sup>3</sup> «Diario de Mallorca», 26 septembre 1906.

## ÉPILOGUE

Publié dans un journal madrilène. 25 octobre 1912. Rubrique d'«Instruction publique» :

«La demande du Conseil général des Baléares sur l'abrogation du Décret Royal du 22 juillet dernier, supprimant l'École Normale d'Institutrices de Palma de Majorque, avec l'organisation exceptionnelle de son fonctionnement jusqu'alors, ordonnant de plus que le ministre du Gouvernement déclare au président de ladite Corporation de convoquer immédiatement la séance pour voter le budget extraordinaire, afin d'implanter rapidement la nouvelle École, conformément aux modèles remis au ministère du Gouvernement par Ordre royal du 20 août dernier, est déboutée.»

L'œuvre ardue de quarante ans, l'École Normale, échappait des mains de la Mère Alberta. L'une de ses œuvres la trahissait.

Il lui restait l'autre, qui ne lui serait jamais infidèle.

La Directrice respectée de l'École Normale allait désormais être uniquement la Mère très bien-aimée de la Congrégation des Sœurs de la Pureté.

Pas même un geste de déception ni de regret. Encore moins de révolte. Une phrase simple avec une paix profonde de l'âme et un doux sourire arrivant à peine à s'esquisser :

«Voilà déjà quarante ans que j'occupe la direction, j'ai actuellement soixante-quinze ans et... il est grand temps de se reposer.»

**II**  
**LA CONGREGATION DES SŒURS DE LA PURETE**

## COFONDATRICE OU FONDATRICE ?

Que représenta Mère Alberta pour la Pureté ? Une cofondatrice, qui, rassemblant les règles et structures d'un Etablissement existant déjà, lui offrit une nouvelle vie et l'amèna vers un nouveau printemps ? Une fondatrice, qui, avec la générosité de son cœur et toute la volonté de son être créa une nouvelle famille religieuse qu'elle pouvait considérer à juste titre comme sa propre œuvre ?

Dans le livre du « Personnel de la Communauté des Sœurs de la Pureté de Sainte Marie » que Mère Alberta commença à écrire de sa propre main, la biographie succincte qu'elle fait d'elle-même débute ainsi :

« M<sup>me</sup> Cayetana Alberta Giménez et Adrover, fille de M<sup>r</sup> Alberto et de M<sup>me</sup> Apolonia, originaire de Pollensa et habitante de cette ville, est née le 7 Août 1837.<sup>1</sup> Ayant le Titre de Maîtresse de l'enseignement élémentaire, elle fut nommée Sœur et entra comme telle au Collège le 23 Avril 1870. – Le 1<sup>er</sup> Mai 1870 elle fut nommée Rectrice. - Le 26 Mars 1872 elle réussit l'examen de Maîtresse de l'enseignement primaire à Barcelone. — Le 2 Mai 1872, on la nomma Directrice de l'Ecole Normale qui fut installée au Collège le 13 du même mois au profit des élèves. — Le 19 Septembre 1874, elle assista à l'acte d'installation de la Communauté des Sœurs de la Pureté, communauté qui subsistait sans forme ni règle observable, et dont la supérieure était la Rectrice de l'Etablissement.... »

...Elle assista à l'acte d'installation de la Communauté...! Le 19 septembre 1874 !

Il y avait déjà quatre ans qu'elle avait été nommée Sœur de la Pureté et une semaine après Rectrice du Collège ; et c'est seulement le 19 septembre 1874 que s'installa la Communauté des Sœurs de la Pureté, communauté qui subsistait sans forme ni règle observable.

Mais il ne s'agit pas d'une vieille tige qui repousse. Il s'agit d'un nouveau plant. Il restait toujours, certes, le terrain patrimonial qui, un jour, vit fleurir une abondante vie ; il restait toujours l'ancienne maison, appelée « Can Clapés », construite dans le quartier calme et aristocratique qui monte la garde d'honneur aux pieds de la Cathédrale de Palma ; il restait le bâtiment du Collège de la Pureté, mais il était endeuillé, désert, et avait le blason déchu.

La nouvelle vie qui jaillit entre ces tristes murs est œuvre de Cayetana Alberta Giménez. La Congrégation des Sœurs de la Pureté est complètement à elle.

---

<sup>1</sup> En ce jour elle avait l'habitude de fêter son anniversaire. Dans le livre des Baptêmes de Pollensa, de 1834 à 1840, gardé aux Archives de la Curie Episcopale du Diocèse de Majorque, il apparaît, page 126, que le 7 Août 1837 a été baptisée une enfant, née le 6 Août, fille légitime de M<sup>r</sup> Alberto et de M<sup>me</sup> Apolonia. Grands-parents paternels : Antonio et Antonia Ana Barceló. On l'appela: Cayetana, Francisca, Luisa. Les parrain et marraine furent : Pedro-Antonio Adrover, originaire de Felanitx et habitant de Pollensa et María Perelló, originaire de María et habitante de Pollensa.

Le 7 Août est la date à laquelle elle naquit à la grâce de Dieu. Elle reçut, comme de coutume dans sa famille, le nom du Saint que l'Eglise célèbre en ce jour, Saint Cayetano. Et c'est à cette date qu'elle célébrait son anniversaire dans un sens profondément chrétien. Elle alla jusqu'à croire qu'elle était née le 7 Août. Evidemment... elle ne regardait que sa naissance à la grâce de Dieu.

Monseigneur l'Evêque Bernardo Nadal, «ardent promoteur de l'enseignement et de l'éducation de la femme», n'avait qu'un seul objectif quand s'est fondé le Collège de la Pureté : doter la ville de Palma, et ainsi tout le Diocèse, d'un établissement exemplaire, dans lequel les jeunes filles de bonnes familles pourraient recevoir une éducation et une instruction soignées. Son intention était claire : fonder un Collège d'Enseignement et non une Communauté Religieuse.

En 1808, l'Evêque confia un ouvrage de broderie sur soie à M<sup>me</sup> María Arbona de Ferrer et à sa fille M<sup>me</sup> María Ferrer, toutes deux maîtresses indiscutées de ce type de travail. Quand elles achevèrent l'ouvrage et que l'Evêque vit l'excellent savoir-faire avec lequel elles l'avaient réalisé, il appela les femmes qui avaient brodé et leur proposa d'ouvrir un Collège sous sa direction. Madame María Arbona et Madame María Ferrer acceptèrent la proposition de l'Evêque. En 1809 le très illustre et révérend M<sup>r</sup> Bernardo Nadal, dicta quelques Statuts au «Collège d'étudiantes de la Pureté de Sainte Marie», Collège qui au début élit domicile dans la propre maison de Mesdames Arbona et Ferrer, puis en changea pour un lieu plus adapté.

Ces Statuts établissaient des normes pour la prise en charge de l'Etablissement : Protecteur, Délégué de celui-ci, Rectrice, Sœurs.

«...Nous pensons qu'il convient de désigner en qualité de Protecteur le très illustre et révérend Monseigneur l'Evêque de ce Diocèse qui est à ce jour, et restera, celui qui régit cette Sainte Eglise. Il accèdera sans nul doute à cette respectueuse requête et acceptera cette fonction, comme il l'a effectivement consenti, avec un contentement et un plaisir singuliers» (Chapitre I, article 2).

«Néanmoins, en considérant que les vastes et importantes obligations de son saint ministère pastoral ne lui permettront pas toujours de répondre aisément aux situations qui requièrent l'assistance et l'exercice de sa protection, il appartiendra au très illustre et révérend Monseigneur l'Evêque de nommer comme suppléant un Prébendier de la Sainte Eglise Cathédrale qui le remplacera et le représentera dans des situations similaires.» (Chapitre I, article 3).

«Dans le but d'assurer la première élection de la Rectrice, et toutes celles qui suivront, le Protecteur est tenu de la nommer. Il acceptera, au cas où cette fonction devienne vacante, de choisir parmi les Sœurs existantes, celle qu'il jugera, au regard de sa vertu, son adéquation, sa prudence et sa conduite, la plus compétente pour l'exercice de cette obligation. A ce jour sont Rectrice du Collège et Vice-Rectrice Mesdames María Arbona et María Ferrer respectivement, toutes deux nommées par Monseigneur l'Evêque» (Chapitre I, article 4).

«La Rectrice exercera son office à vie, tant qu'une incapacité confirmée ou qu'une conduite irrégulière ne l'obligent pas à se retirer.» (Chapitre I, article 5).

«Toute celle qui prétend accéder à la qualité de Sœur doit faire preuve, en plus de vertu et d'une conduite sensée et louable, d'excellence pour tisser, coudre, tricoter, rapiécer le linge, le laver et l'étendre, repasser, et broder, tel est le principal objectif d'éducation civique que l'on prétend réaffirmer dans cet établissement ; de même, elle doit savoir lire et écrire.<sup>2</sup> — Si toutes ces

---

<sup>2</sup> Un exemplaire manuscrit des Statuts se conserve aux Archives de la Maison Mère de Palma. En 1845 une version abrégée de ces derniers fut éditée. Dans ces Statuts imprimés, plus de conditions sont exigées pour l'admission des

habilités ne peuvent se trouver réunies chez une même personne, il existera une préférence, parmi les prétendantes, pour celle qui possèdera le plus grande nombre d'entre elles, de manière à ce que les Sœurs puissent aisément trouver complète disposition à l'enseignement des activités citées précédemment.» (Chap. II, art, 1 et 2).

«Les Sœurs seront dans l'obligation d'instruire les jeunes filles qu'elles auront à charge vis à vis des travaux et tâches dont il est fait mention dans le premier paragraphe de ce chapitre, et devront également leur instruire la Doctrine Chrétienne et les premiers écrits saints en leur donnant quotidiennement des leçons aux heures et moments qui s'établiront ultérieurement» (Chap. II, art. 4). L'Établissement étant sous la protection de l'Évêque, il était naturel que l'on donnât une telle importance à la prière — les journées commençaient et se terminaient avec une prière commune prononcée dans la chapelle — et que l'on prescrivit l'instruction de la Doctrine Chrétienne aux élèves internes et externes.

En ce qui concerne les biens de la Maison, les préceptes suivants sont dictés : «En supposant que les fonds récoltés par le travail, l'aumône, les fondations ou par d'autres recours doivent assurer la subsistance de la Rectrice et des Sœurs, et que celle des Pensionnaires sera assurée par la quantité annuelle à laquelle chacune devra contribuer, il est décrété que l'on réunisse ces fonds en un seul qui servira à toutes les nécessités, y compris à l'habillement de la Rectrice et des Sœurs.» (Chap. VII. art. 1).

Ainsi, la fondation de l'Évêque Nadal avait le caractère d'une association pieuse, mais ne prétendait pas être une Communauté religieuse.

L'illustre Protecteur, satisfait du cours que suivait le Collège, n'hésita pas à le consolider et à le faire grandir, en finançant lui-même les frais de loyer de la maison et même de manutention. En effet, les rentes de l'Établissement étaient faibles, du fait de la gratuité de l'enseignement et du fait de ne percevoir aucune autre somme que celle qui lui provenait des élèves du Pensionnat. Pour assurer l'existence et même l'épanouissement du Collège le jour où lui ne pourrait plus l'assurer, il réussit à faire céder au Collège de la Pureté l'usage et l'usufruit de la maison appelée «Can Clapers» par sa nièce M<sup>me</sup> Antonia Nadal

---

Soeurs. L'article 1 du Chapitre II dit: «Toute celle qui prétend accéder à la qualité de Sœur doit savoir lire et écrire correctement et faire preuve, en plus de vertu et d'une conduite sensée et louable, d'excellence pour tisser, coudre, tricoter, rapiécer le linge, le laver et l'étendre, repasser, broder, broder en relief, en point de chaînette, en reprise de soie à l'ancienne, pour broder des figures en or et en soie, en sachant les travailler pour qu'elles semblent faites au plus fin pinceau. Elle ne doit pas seulement être habile en couture de tous types, mais elle doit aussi savoir tailler n'importe quel vêtement, comme des parures sacrées, et ce en toute quantité désirée. Elle doit avoir des connaissances en arithmétique, en grammaire castillane, en langues italienne et française, en dessin et fleurs artificielles. Tel est le principal objectif d'éducation civique que l'on prétend réaffirmer dans cet établissement. » En 1816 et 1817, à cause de l'augmentation du nombre de Maîtresses ou Sœurs, l'enseignement s'est aussi élargi et des cours de Musique, de Dessin, de Peinture, de Français et d'Italien ont été introduits au Collège, d'où les plus grandes exigences qu'il y avait pour l'admission des Sœurs. A cette époque, le Collège comptait d'environ deux cents élèves.

et Rullán — avec le consentement de son mari M<sup>r</sup> Gabriel Palou — , maison qu'elle avait acquise le 31 juin 1814 de M<sup>r</sup> Francisco Rossiñol Desclapers et Suñer. Le Collège avait ainsi une demeure assurée. L'Evêque Nadal ordonna que se fissent dans l'établissement les réformes nécessaires afin que celui-ci pût servir à l'enseignement. Il dépensa dans les travaux la somme de 14.000 livres marocaines.

Mais le remarquable Protecteur en fit même d'avantage. Il attribua au Collège une pension qui s'élevait à mille livres marocaines annuelles taxées sur la troisième partie des biens de la Mitre, ce qui équivalait à 13.333 réaux. Cette pension se paya jusqu'en 1837. Elle ne se paya plus à cause de la suppression des dîmes. En 1850 plusieurs gestions permirent l'attribution de 8.000 réaux pour compenser ces mille livres. Mais on retira également cette pension réduite en 1859, laissant ainsi le Collège sans ressource.

De la première Rectrice, M<sup>me</sup> María Arbona, les papiers jaunâtres du Collège ne conservent pas beaucoup de souvenirs personnels. Sous son rectorat, le Roi Fernando VII approuva les Statuts du Collège, le 11 Mars 1819, date à laquelle commença à proprement parlé son existence officielle. Le 25 Janvier 1824 M<sup>me</sup> María Arbona regagna paisiblement Notre Seigneur.

Sa fille María Ferrer lui succéda au poste de Rectrice. Elle fut nommée par Monseigneur l'Evêque Pedro González Vallejo. En ce qui la concerne, elle et sa longue période de rectorat, les anciens documents et les notes sont déjà plus explicites.

Âme droite et pieuse, elle avait de grands désirs de perfection. Désireuse de mener une vie de plus grande sainteté, elle fit appel à l'Evêque, en le suppliant d'ajouter de nouveaux articles aux anciens Statuts.

Le document original se conserve aux Archives de la Maison Mère. Il est ainsi formulé :

«Monseigneur, très illustre et Révérend

La Rectrice et les Sœurs du Collège Royal<sup>3</sup> d'Etudiantes de la Pureté de Sainte Marie de cette ville de Palma, avec tout le respect et l'attention filiale qui se

---

<sup>3</sup> Il est intéressant de constater que, dans ce document daté du 24 Juin 1826, le titre de « Royal » s'utilise déjà, alors que, dans un autre document, également conservé aux Archives de la Maison Mère, on constate que la Rectrice María Ferrer ne fit appel au Roi que le 24 Avril 1827, date à laquelle elle lui demanda l'attribution du titre de «Royal». Cette grâce lui fut octroyée le 4 Février 1829. Comme curiosité, nous présentons ici le texte intégral de ce dit documento:

«MONSEIGNEUR FERNANDO VII par la grâce de Dieu Roi de Castille, de León, d'Aragon, des Deux Siciles, de Jérusalem, de Navarre, de Grenade, de Tolède, de Valence, de Galice, de Majorque, de Minorque, de Séville, de Sardaigne, de Cordoue, de Corse, de Murcie, de Jaén, des Algarbes, de Algésiras, de Gibraltar, des Iles Canaries, des Indes Orientales et Occidentales, des Iles et de la Terre ferme, de la Mer et de l'Océan; Archiduc d'Autriche; Duc de Bourgogne, de Brabant et de Milan; Comte d'Absburg, des Flandes, de Tyrol et de Barcelone; Monseigneur de Vizcaya et de Molina

PAR ordre Royal du vingt Juin mille huit cent vingt-sept, il a été remis à notre Conseil l'instance faite à notre Royale Personne par la Rectrice et Maîtresse du Collège de Jeunes Etudiantes de la Ville de Palma de Majorque exposant ceci : Seigneur, la Rectrice et les Maîtresses du Collège de Jeunes Etudiantes de la Pureté de Sainte Marie, établi dans cette Ville, ne peuvent que reconnaître la

---

Souveraine protection que la pitié Royale de Sa Majesté a offert à cette Maison d'éducation. Pour aider à sa subsistance, elle lui a gracieusement concédé par décret du dix-huit Décembre mille huit cent dix-huit une pension annuelle sur la Mitre de ce Diocèse, et par un autre décret du onze Mars mille huit cent dix-neuf elle a approuvé gracieusement l'ensemble des Règles proposées pour le régime intérieur du Collège. En son sein vivent et dorment continuellement les présents auteurs de cette requête, respectant le retrait et la clôture compatibles avec leurs état et condition= Tout ce que Sa Majesté a gracieusement concédé à cet établissement précieux sert de grand réconfort et de grande satisfaction aux Sœurs ; et, en considérant pour les motifs cités que cet établissement est œuvre de la main bénéfique de Sa Majesté, elles souhaiteraient que cet Etablissement pût s'appeler Collège Royal de Jeunes Etudiantes de la Pureté de Sainte Marie. C'est pourquoi elles prient la volonté Royale de Sa Majesté pour qu'il en soit ainsi= De plus,

Il serait d'un grand réconfort pour les Sœurs que leur corps et celui de celles qui leur succéderont puisse être entéré dans la Maison du dit Collège quand elles mourront. Il existe près de l'Eglise une Voûte en pierre de Silleria très appropriée pour cela et de laquelle aucun agent nocif pour la santé de la Maison ou du public ne peut en résulter. C'est pourquoi elles espèrent et supplient Sa Majesté pour qu'il accepte de leur concéder cette grâce ; et espèrent recevoir ainsi l'immense miséricorde de Sa Majesté pour tout ce qui a été mentionné et supplié. Palma de Majorque, le vingt-quatre Avril mille huit cent vingt-sept = Prosternée aux Pieds Royaux de Sa Majesté = María Ferrer et Arbona, Rectrice = La requête précédente ayant été reçue par Notre Conseil, notre Audience Royale du dit Royaume nous ayant informés ; le Ministère du Tribunal chargé de promouvoir la construction de Cimetières de ce Diocèse s'étant manifesté ; et surtout au vue de ce que notre Procureur a exposé à notre Royale Personne le vingt-quatre Décembre, après la Consultation qui lui avait été faite, et proposant ce qu'il jugea pertinent à ce sujet par résolution Royale publiée dans notre Conseil, accordant son bon respect le trois Janvier dernier, notre Royale Personne propose, comme il a été demandé, qu'il soit permis à ce dit Collège de posséder le titre de Royal et ainsi de l'honorer, et également qu'il soit permis à toutes celles qui décèdent à l'intérieur de celui-ci d'être entérées dans la voûte de pierre de Silleria qu'il possède à côté de son Eglise d'après ce qu'a exposé et manifesté la Rectrice à notre Royale Audience dans son courrier. Il leur est ainsi concédé la grâce donnée aux Religieuses par le Brevet de Notre Roi du dix Mai mille huit cent dix-huit ; l'annonce de cette faveur s'est faite le vingt-et-un Janvier dernier à notre Gouverneur Capitaine Général de notre Royaume de Majorque qui se chargera de la communiquer afin qu'elle soit appliquée et respectée. La Rectrice du dit Collège reconnaissant les grâces que notre Couronne Royale leur avait consenties, nous ordonnons, pour leur bon respect perpétuel, et pour qu'elles apparaissent dans les Archives de la Communauté, l'expédition de notre correspondante Provision Royale ; notre Conseil accepte d'accéder à sa demande par décret du vingt-six Janvier et à sa vertu nous envoyons notre Lettre ; AINSI, notre volonté est qu'à partir de ce moment et pour les temps à venir le Collège de Jeunes Etudiantes de la Pureté de Sainte Marie de la Ville de Palma, s'annonce accompagné du titre de ROYAL et ainsi l'honore ; et nous concédons le droit de trouver ++sépulture dans la Voûte en pierre de Silleria

doivent à l'illustre Monseigneur exposent: Que, désireuses de faire leur possible pour servir au mieux Dieu et le Roi, et être utiles à la Religion et à l'État, dans la mesure où la condition de leur sexe le leur permette, elles se sont consacrées, avec tout le soin qui est à leur portée, à l'enseignement chrétien et social de la jeunesse; leur résolution et entreprise ont suscité non seulement l'applaudissement général de cette Ville et de ses habitants, mais aussi la Souveraine approbation du Roi Notre Seigneur qui a confirmé de son Décret Royal du 11 de ce mois de 1819 l'institution de ce dit Collège et des Statuts qui le régissent actuellement. La misérable condition des temps présents et l'inéluctable corruption de mœurs, conséquence évidente de la terrible persécution de l'Autel et du Trône, ont montré qu'à ce jour, il était nécessaire et indispensable de faire preuve de plus de précautions et de vigilance face à la contagion de ce siècle, et d'ajouter aux Statuts quelques modifications ou Règles qui pourront au mieux préserver leur propre sanctification et l'éducation de leur sexe qui leur est confiée. Dans ce but elles ont dirigé leurs plus ferventes prières au Divin Compagnon des âmes, et à la Mère Immaculée de la Pureté, leur Sainte Patronne, pour qu'ils leur concèdent un Supérieur, Pasteur et Protecteur, dont la dévotion apostolique lui fera écouter leurs humbles prières, et leur permettent d'accéder à leurs plus ardents et fervents désirs. La Mère de la miséricorde et le Dieu de toute consolation leur envoyèrent en la personne de l'illustre Monseigneur leur Ange tutélaire. La prudence évangélique, la vigilance pastorale, la grande compréhension, la dévotion véritable de la maison de Dieu, qu'elles ont observées chez l'illustre Monseigneur, et la singulière estime que son bon cœur leur a déjà manifestée pendant la courte période de sa souveraineté, les amènent à présenter à l'illustre Monseigneur les articles suivants comme suppléments des Statuts Royaux pour qu'il les approuve.

Article 1. ... «L'éducation des Pensionnaires devra être complètement séparée de l'enseignement public.

Article 2. ... «La Rectrice, la Vice-Rectrice et les Soeurs collégiennes feront les quatre vœux d'obéissance, de pauvreté, de pureté et de clôture, la Rectrice aux

---

que possède le Collège à côté de son Eglise à toutes celles, qui, vivant dans le dit Collège, y décéderont. Il leur est ainsi concédé la grâce donnée aux Religieuses par le Brevet de Notre Roi du dix Mai mille huit cent dix-huit. En conséquence, nous confions à notre Gouverneur Capitaine Général de notre Royaume de Majorque, Président de notre Royale Audience qui réside dans la Ville de Palma, Régent et Magistrat de celle-ci, à notre Corrégidor, Régent et Maire de celle-ci et d'autres Ministres et personnes, que notre Lettre soit bien observée et respectée par tous ceux dont il en est l'obligation et qu'elle leur soit présentée afin d'en prendre connaissance, afin de la conserver, de la respecter, et pour qu'elle soit appliquée entièrement et par tous comme l'explique son contenu, sans l'enfreindre et sans permettre qu'on en enfreigne n'importe quel point. Ainsi est notre volonté.

ETABLIE à Madrid, le quatre Février mille huit cent vingt-neuf=» (Suivent les signatures et la clause: «Je, soussigné, Monsieur Manuel Abad, greffier de chambre de Notre Seigneur le Roi par sa demande écris en accord avec ceux de son Conseil. » Le document porte le sceau de Fernando VII et contient un paragraphe final du Gouvernement d'Aragon.)

maines du très illustre Monseigneur l'Evêque, ou de Monseigneur le Chanoine, protecteur, et les autres aux mains de la Rectrice.

Art. 3. ... «Ces vœux dureront deux ans, et devront être renouvelés le jour de la Vierge Pureté de Notre Sainte Marie ; au cours de ces deux années, les vœux seront réservés à Monseigneur l'Evêque.

Art. 4. ... «La clôture sera entière et absolue : l'entrée sera interdite à toute personne de n'importe quel sexe, sauf aux prêtres confesseurs, médecins et chirurgiens pour les malades ; dans ce cas, ceux-ci devront être accompagnés de la Rectrice et d'une autre Sœur. Aucune ne pourra sortir de l'enceinte de la maison, à part deux collégiennes que désignera la Rectrice selon son jugement, pour accompagner les Pensionnaires se promener une fois par semaine, ou pour les accompagner à un acte ecclésiastique solennel, sans qu'elles ne puissent entrer dans une autre demeure, et ce sous aucun prétexte.

Art. 5. ... «Il s'observera une parfaite vie en communauté pour les repas, les vêtements et toute autre nécessité, et aucune ne pourra disposer d'argent ou d'un propre pécule. Elles pourront cependant conserver les bijoux en or et en argent avec lesquels elles seront entrées, et disposer de ceux-ci et des biens qu'elles possédaient, via testament.

Art. 6. ... «Le Collège devra prier quotidiennement dans le Cœur l'office de Notre Sainte, office qui sera distribué de la manière suivante : le matin, avant ou après la Sainte Messe, il se dira Prime, Tierce, Sexte et None ; avant deux heures de l'après-midi Vêpres et Complies; à la tombée du jour Matines, avec une demi-heure de prière intérieure, et une partie du Saint Rosaire. Les soeurs qui, en raison d'une activité déterminée ou d'un empêchement légitime, ne pourraient pas assister au cœur, pourront être dispensées de l'obligation de la Prière par la Rectrice.

Art. 7. ... «Pendant les heures de classe, les sœurs ne pourront descendre parler à personne à la grille ; à moins d'un motif particulier dont jugera la Rectrice ; les Pensionnaires, toujours accompagnées d'une Maîtresse, pourront descendre parler à leurs parents, aux membres de leur famille ou à des proches décents; mais ceux-ci ne pourront jamais entrer dans le cloître. Ils pourront accéder, tout au plus, aux salles de classe les jours fériés ou si elles ne sont plus occupées les jours de classe, mais durant un très court laps de temps.

Art. 8. ... «Les sœurs qui auront prononcé leurs vœux pourront, à l'intérieur du cloître, porter un costume religieux ; celles qui sortiront de l'enceinte de la maison, pour les motifs exposés dans l'article 4 devront porter l'uniforme correct de Pensionnaire qu'elles portent actuellement.

Nous portons les présents articles à la connaissance supérieure de l'illustre Monseigneur pour qu'il puisse, éclairé par ses lumières perspicaces et sa grande prudence, les corriger, les amender et au mieux les approuver. Nous demandons avec ardeur cette grâce, et c'est avec les plus grandes avidités de notre cœur, à genoux devant ses pieds protecteurs que nous prions l'illustre Monseigneur pour la gloire de Dieu, un meilleur service à son prochain et pour la salvation de nos âmes. L'illustre Monseigneur peut très simplement apaiser ses servantes, elles qui n'espèrent dans leur cœur fervent et religieux, après Dieu, que voir le jour le plus heureux que l'on puisse désirer en cette vie de mortels où les précédents articles seront substantiellement approuvés et qu'elles pourront se consacrer à travailler pour le siècle à venir avec plus de

calme, de plus en plus libérées de la corruption du siècle présent. Veuillez, Illustre Monseigneur, nous accorder votre bénédiction apostolique.

Dieu Notre Père, protégez l'importante vie de l'Illustre Monseigneur pour le bien de son Eglise

Palma, le 24 Juin 1826

MARIA FERRER RECTRICE.»

Dans le même document suit l'ordonnance de l'Evêque Antonio Pérez de Hiriás :

«Désireux pour ce qu'il nous incombe de fomentier le bien spirituel de la Rectrice et des sœurs du Collège de la Pureté de Sainte Marie, et de faciliter par tous les moyens la meilleure façon de faire des progrès dans l'enseignement public et privé des pensionnaires, après avoir pris en considération les faits qui précèdent, nous décrétons ce qu'il suit

L'éducation des Pensionnaires sera complètement séparée de l'enseignement public, néanmoins, cette séparation ne se fera pas au détriment de l'enseignement public, ceci devra retenir l'attention première du Collège pour son établissement.

La Rectrice, et les autres collégiennes feront les trois simples vœux de Chasteté, de Pauvreté et d'Obéissance ; la Rectrice en notre présence, ou en présence d'un tiers que nous nommerons à cet effet, et les autres en présence de la Rectrice. Ces vœux dureront deux ans, et devront être renouvelés le jour de la Vierge Pureté de Sainte Marie ; durant ces deux années les vœux nous seront réservés à Nous, et à nos Successeurs.

Les collégiennes respecteront également une rigoureuse clôture, et ne sortiront du Collège que pour aller à la Cathédrale écouter la grande messe les Dimanches et jours de fête ; une fois la messe terminée elles retourneront au Collège. Elles sortiront aussi faire une promenade en dehors de la Ville les Dimanches et jours de fêtes, ainsi que les Jedis de toute l'année, en évitant les lieux très fréquentés et en retournant toujours au Collège avant la tombée de la nuit, sans entrer dans aucune autre demeure, ni se séparer les unes des autres. Elles devront donc toutes sortir ensemble, et revenir de la même manière.

Les portes du Collège seront toujours fermées, et aucune personne ne sera autorisée à pénétrer en son sein sous aucun prétexte (pas même les Prêtres Confesseurs), à l'exception des Parents des Pensionnaires, qui pourront entrer voir leurs filles les Dimanches et Jedis, dans une pièce signalée à cet effet par la Rectrice mais sans pouvoir aller ailleurs. Ces visites ne dureront pas plus d'une demi-heure. Elles ne seront cependant pas permises aux heures auxquelles les Sœurs devront assister à un acte communautaire, les temps prévus par les Statuts du Collège doivent être conservés de manière inviolable. La vie en communauté des Soeurs s'observera comme le dicte le Chapitre 8 des Statuts, elles pourront conserver les bijoux qu'elles possèdent, et rédiger un testament.

Nous approuvons le paragraphe 6 de cette présentation.

Nous approuvons également le paragraphe 7 sur le fait que les visites ne durent jamais plus d'une demi-heure.

Il ne se commentera rien de nouveau concernant les tenues des Sœurs et des Pensionnaires, puisque celles qu'elles utilisent sont tout à fait convenables.

La Chapelle ne sera pas ouverte au Public, sauf au moment de la messe prononcée les jours de fête, messe qu'il sera exigé d'écouter ; il ne sera pas

non plus permis d'utiliser la Chapelle pour un usage qui préjudicie le droit Paroissial. On l'ouvrira pour qu'entrent les Prêtres Confesseurs au Confessionnal, mais ils en ressortiront sans entrer dans le Collège et ce sous aucun prétexte.

Enfin, nous ordonnons le respect des Statuts du Collège, et du présent contenu, nous demandons aux Soeurs application et ponctualité dans l'enseignement des Jeunes Filles, afin qu'elles puissent être un jour des modèles de vertu, et qu'elles maîtrisent les travaux que doit dominer une femme d'un Etat dans lequel Dieu l'a nommée. De plus, les affaires importantes qui cernent notre Ministère Pastoral nous empêchant de visiter le Collège et puisque nous désirons nommer un Visiteur, et Protecteur, comme il est stipulé dans le Paragraphe 2 du Chapitre 1 des Statuts, le respect absolu de ce que nous avons exprimé sera aux bons soins de notre Secrétaire de Chambre surveillant. Il nous fera part de tous les faits pour que nous fournissions des solutions si besoin il en est.

Etabli dans notre Palais Episcopal de Majorque le 23 Avril 1827.

ANTONIO EVEQUE DE MAJORQUE

Palme, le 18 Janvier 1851.

Après avoir réfléchi sur tous les articles dictés précédemment par Notre Digne Prédécesseur sur la requête de la Rectrice pour les bonnes direction et gestion du Collège, nous recommandons leur respect à cette dernière et nous venons les corroborer en vous demandant de les lire aux Soeurs et aux Collégiennes pour qu'elles en prennent connaissance et les observent. Afin que ces articles ne tombent pas dans l'oubli ni en désuétude, cette lecture, ainsi que celle de la constitution du Collège, se répétera tous les deux ou trois mois au moins, et lorsque la Rectrice, à qui il incombe les observer et les faire observer, les leur rappellera chaque fois que sa prudence le lui conseille. Ainsi l'ordonne et le signe l'Illustre Monseigneur

RAFAEL REVEREND DE MAJORQUE

Sur ordre de l'Illustre Monseigneur l'Evêque

Ildfonso Vázquez et Ordoñez Pro. Sec.»

Les deux Evêques qui approuvèrent —par certains amendements comme on le constate dans les documents antérieurs— les nouveaux articles, étaient Monseigneur Antonio Pérez de Hiras et Monseigneur Rafael Manso, qui dirigèrent le Diocèse de Majorque de 1825 à 1842 et de 1847 à 1851 respectivement.

Avec les réformes introduites par les nouveaux articles, la vie du Collège était presque religieuse. Elle l'était en ce qui concerne les aspirations de la Rectrice et le respect avec lequel on exécutait les Statuts. Cependant, le Collège de la Pureté, dans les documents officiels, ne figure jamais en tant que Congrégation Religieuse.

Le Certificat Royal postérieur à l'approbation de l'Evêque Pérez de Hiras reproduit précédemment, fait toujours mention du Collège de Jeunes Etudiantes de la Pureté de Sainte Marie, et donne à toutes celles qui, habitant dans le Collège, y décèdent la grâce que l'on concède aux Religieuses de pouvoir avoir une sépulture dans la propre Maison. Ce n'est pas la Communauté des Soeurs qui fait l'objet de la bienveillance royale, mais le Collège.

Plus tard, quand en 1840 le Pape Grégoire XVI leur concède la Pleine Indulgence, sur la requête de María Ferrer, le document délivré à Rome le 5 Juin de cette même année spécifie les prénoms des Soeurs—sans leur donner

cependant ce titre<sup>4</sup>— et ne dit d'elles que «in Collegio Puritatis B. M. V. Palma Majoricarum degentes in Hispania». Le trait d'union, encore une fois, est le Collège.

María Ferrer, pendant son Rectorat de quarante ans (depuis la mort de sa mère en 1826 jusqu'à sa propre mort le 5 Mars 1865) vit des splendeurs et goûta à l'amertume des misères extrêmes. «La misérable condition des temps présents et l'inéluctable corruption de mœurs», «la terrible persécution de l'Autel et du Trône», dont elle fait mention dans sa requête adressée à l'Evêque en 1826, allaient laisser aussi au Collège les empreintes de ses griffes. Ce même qui naquit sous des présages de prospérité et de splendeur, qui humainement avait un avenir aisé assuré et sans nuage grâce à la splendeur et aux efforts de l'Evêque Nadal, connut des moments —qui se sont parfois trop prolongés— où il se vit réduit à la misère la plus extrême, quand les lois anti-religieuses le dépossédèrent de sa juste et légitime pension.

La Rectrice sut se montrer forte dans la tempête, allant souvent jusqu'au véritable héroïsme. Elle fit face aux nécessités. Et en quelques occasions elle dépassa réellement les limites de la prudence. Pour effectuer les travaux que l'augmentation du nombre d'élèves rendait nécessaire —il y eut des époques durant lesquelles le Collège comptait de plus de 200 externes et de 45 internes— elle et les Soeurs se privaient même de nourriture, portaient des habits rapiécés, profitaient des moments de libre qu'il leur restait après la classe pour faire de ravissantes broderies et destinaient l'argent qu'elles récoltaient de celles-ci à payer les frais de construction.

Les efforts continus et excessifs, les longues besognes de broderie, dans la nuit déjà avancée, l'intranquillité incessante provoquée par les humiliations officielles en ces temps franchement et furieusement opposés à tout ce qui même de loin touchait à la religion, finissèrent par miner la santé de la Rectrice. Avec sa vie allait également se terminer celle du Collège. La gestion manquant de fermeté, la discipline allait également s'affaiblir. Tout s'effondrait, tout s'écroulait. Les tentatives que fit l'Evêque Salva pour le sauver, l'alliance avec les Religieuses du Saint Cœur et les Dames de Loreto, comme nous le constatâmes<sup>5</sup>, furent un échec.

Des anciennes splendeurs du Collège il ne restait rien de plus qu'une toute petite flamme mourante, qui déjà vacillait : la pieuse, héroïque et pauvre Rectrice, qui, aveugle et courbée, s'éteignait peu à peu entre les murs froids du Collège de plus en plus désert. Sa vie n'était déjà plus qu'un douloureux souvenir... jusqu'à ce que ce dernier s'assoupisse à son tour.<sup>6</sup>

---

<sup>4</sup> La liste des prénoms est la suivante : Maria Mir, Rosa Oliasp. Michaela Martorell, Maria Pont, Joanna Ana Moragues, Maria Ferrer. Margarita Pdlou, Francisca Castelló, Maria Ana Palou, Ana María Capellá, Maria Barceló, Magdalena Frau. Margarita Ana Fíol. Catharina Fornés, Catharina Ra-rnis. Catharina Maria Campins, Francisca Maria Mir, Apolonia Barceló et Margarita Juan.

<sup>5</sup> Voir page 27 et suivantes.

<sup>6</sup> M<sup>me</sup> María Ferrer mourut à l'âge avancé de 88 ans. Elle naquit à Fornalutx le 28 septembre 1777 et, comme nous l'avons déjà dit, disparut le 5 Mars 1865. Son corps fut placé dans une niche creusée dans le mur de la sacristie du Collège. Dans une autre niche reposait déjà celui de sa mère M<sup>me</sup> María Arbona. Quand, au cours de la seconde République espagnole, les Institutions

L'alliance des Rectrices avec laquelle l'Evêque Salva essaya de detenir au moins l'écroulement ultérieur<sup>7</sup> ne fut pas non plus un succès.

Cette ancienne communauté de femmes pieuses in Collegio Puritatis B. M. V. Palma Majoricarum degentes in Hispania avait épuisé son courage. Le Collège périssait, et avec lui toute la communauté qui ne trouvait sa raison d'être qu'au service de celui-ci.

Il fallait libérer ce «château hanté », comme l'appelait Mère Alberta, de la malédiction des forces mortiphères vénéneuses qui s'approprièrent de lui. Il fallait l'abreuver de nouvelles et saintes espérances.

Celle que Dieu destina pour une telle besogne entra décidée au château. Elle leva la malédiction. Du château malheureux, elle en fit une demeure chaleureuse de laquelle s'épanouirent une multitude de Sœurs qui traverseraient les mers et iraient s'établir un jour dans la même Ville éternelle.

Le Collège de la Pureté persistera. Les Sœurs persisteront.

Mais il y aura un changement de catégories. Le plus important pour les Sœurs ne sera pas d'assister ce Collège de la Maison Des Clapers. Ce Collège servira "de soutien, de joyeux château, de demeure chaleureuse à une nouvelle et solide Congrégation religieuse qui, animée par une sève vigoureuse, franchira d'abord les frontières de la ville de Palma pour franchir ensuite celles de l'île de Majorque et ouvrir d'autres collèges et d'autres foyers de sainteté, et qui en récompense de ses peines, ses sacrifices et de son travail recevra un jour l'approbation pontificale.

\* \* \*

Cofondatrice ou Fondatrice ?

Nous ne croyons pas manquer à la vérité en précisant : Cayetana Alberta Giménez est Cofondatrice du Collège de la Pureté et Fondatrice de la Congrégation des Sœurs de la Pureté.

Le Collège fut fondé par l'Evêque Nadal, il eut son époque gloire et fit preuve d'une vitalité étonnante dans ces beaux jours. Mais en 1870 il avait dépéri à un tel point que nous ne savons pas s'il fallait le qualifier de moribond ou de mort. Mère Alberta l'a ressuscité. Elle en est la Cofondatrice.

---

religieuses se virent menacées, les deux corps, avec accord préalable de l'autorité ecclésiastique, furent transportés à l'ancien cimetière, dont on connaissait l'existence grâce à quelques documents. On creusa au niveau du palier qui se situe entre la Chapelle du Cœur de Jésus et le petit escalier qui monte vers le cœur ; la voûte qui servait de cimetière se trouvait située sous une des chambres habitées par le commissionnaire. C'est à cet endroit que l'on transporta les restes de M<sup>me</sup> María Arbona et de M<sup>me</sup> María Ferrer le 2 septembre 1931.

<sup>7</sup> Après la mort de M<sup>me</sup> María Ferrer, ont été Rectrices: M<sup>me</sup> Margarita Ana Fiol Mascaré, du 7 Juin 1865 jusqu'au 30 Novembre de la même année ; M<sup>me</sup> Francisca Castelló, Rectrice du 30 Novembre 1865 au 12 Avril 1866 ; M<sup>me</sup> Catalina Gili, du 12 de Avril 1866 au 1<sup>er</sup> Mai 1870 ; M<sup>me</sup> Cayetana Alberta Giménez fut nommée le 1<sup>er</sup> Mai 1870.

La Congrégation religieuse des Sœurs de la Pureté à proprement parler n'avait jamais existé. Les Maîtresses du Collège s'unirent pour enseigner, elles tâchèrent d'être de bonnes chrétiennes, elles vécurent en communauté, elles s'appelaient «sœurs», elles allèrent jusqu'à prononcer les vœux de pauvreté, d'obéissance et de chasteté, elles vécurent cloîtrées ; de plus, selon les Statuts approuvés par l'Evêque Pérez de Hiriás et confirmés par l'Evêque Manso, -la Rectrice devait prononcer ces vœux en présence d'un Prélat ou d'un de ses représentants nommé à cet effet. Cependant, il n'apparaît nulle part l'essentiel de la condition religieuse : le dévouement absolu de l'individu à l'Institution et l'acceptation de ce dévouement de la part de l'Institution au nom de l'Eglise. Mère Alberta fit ce pas : elle proclama comme premier but de la communauté de la Pureté la sanctification personnelle et la gloire de Dieu, par le biais de l'enseignement ; elle crea une Institution reconnue par l'Eglise, à laquelle les Sœurs se vouaient et qui au nom de l'Eglise accepte ce dévouement. Peut-être que les Sœurs qui la précédèrent suivaient ce même chemin ; peut-être y seraient-elles parvenues ou peut-être se seraient-elles arrêtées à mi-chemin ; peut-être que Mère Alberta essayait seulement, en 1870, de sauver le Collège. Néanmoins Dieu avait ses plans, et au fil des années cette femme élue fit du «château hanté» une Congrégation religieuse. Elle en est la Fondatrice.

*«Le 29 Septembre 1874, elle assista à l'acte d'installation de la Communauté des Sœurs de la Pureté, communauté qui subsistait sans forme ni règle observable, et dont la supérieure était la Rectrice de l'Etablissement....»*

## LES PREMIERS FRUITS DE LA MOISSON

C'est avec détermination que Cayetana Alberta Giménez entra au "Château hanté". Et bien qu'elle n'y vît que ruine et désolation, elle y trouva également un petit trésor qui lui permit de commencer les travaux de restauration. Elle trouva là-bas quatre âmes fidèles, dévouées qui, travaillant durement, l'aidant le mieux qu'elles le pouvaient, constituèrent sa première cour d'honneur lors de la cérémonie d'installation de la Communauté.

Quelques années plus tard, alors que les premiers espoirs fragiles étaient devenus une réalité vigoureuse et souriante, alors qu'un groupe plus grand de Religieuses, toutes éduquées par la Mère Alberta, l'entourait avec tendresse et affection, elle se souvenait avec émotion des lointains et durs débuts, et surtout des premières assistantes qu'elle eut à ses côtés.

\*\*\*

- Ça, María Aloy doit sûrement le savoir.

La phrase était répétée tel un refrain chaque fois que, lors de l'inventaire, la nouvelle Rectrice s'enquêrait de quelque chose.

La Rectrice avait déjà remarqué la jeune pensionnaire douce et discrète, simple assistante de maison qui était toujours prête à aider.

Madame Alberta ne se sentait plus aussi seule à l'École de la Pureté. Il y avait maintenant quelqu'un à ses côtés qui pouvait et qui voulait l'aider. Il s'agissait de María Aloy.

Elles eurent l'une pour l'autre une profonde tendresse. Elles établirent une étroite collaboration. Elles se devinèrent puis se mirent ensemble au travail.

Le travail pressait et demandait effort et sacrifice. Aucune des deux n'allait se ménager. A l'origine, madame Cayetana Alberta dut être tout à la fois : Rectrice, Institutrice, maîtresse de maison, lavandière... María Aloy s'efforçait de soulager le poids que celle-ci portait.

Ni les difficultés ni la fatigue ne l'arrêtèrent. Elle se mit à étudier pour obtenir le diplôme de Professeur. Et la jeune fille, n'ayant pas atteint l'âge requis pour être nommée Sœur, se présenta en tant que Vice-Rectrice de l'École de la Pureté devant le jury des concours de l'année 1872.

Ainsi, il y avait maintenant deux "Institutrices" à l'École.

En 1874 elle s'embarqua pour Barcelone dans le but d'étudier la direction ainsi que le fonctionnement de l'École que les Religieuses du Sacré Cœur dirigeaient à Sarria.

L'installation de la Communauté a lieu et le travail est réalisé avec ferveur et entrain pour la mener à bien.

Les notes et documents de l'École ne mentionnent pas la tâche attribuée à María Aloy pendant les préparatifs de cette installation. Cependant et malgré le caractère succinct des brèves et rapides biographies rassemblées dans le "Livre du Personnel", se trouve à la page consacrée à María Aloy une phrase très expressive, d'autant plus expressive qu'elle a été écrite par la Mère Alberta elle-même :

“Le 19 septembre 1874, elle fit partie de celles qui assistèrent à l’inauguration de la communauté des Sœurs, après avoir contribué de manière très efficace à sa tenue, grâce à sa foi et à son enthousiasme,.”

Il s’agit de mots sobres et pondérés mais qui en disent long, venant de la plume austère de la Mère Alberta.

Ce que la Rectrice ne peut exprimer en tant que Supérieure, c’est-à-dire l’affection, la tendresse profonde et la gratitude qu’elle ressent envers son petit valet de chambre, sa Vice-Rectrice encore enfant qui travaille à ses côtés avec ardeur, avec enthousiasme, qui la soulage dans ses peines, qui la reconforte, tout cela elle le lui dit en jouant, sous des apparences de conte, simulant une inspiration soudaine, chaque fois que María Aloy lui demande avec insistance une poésie en langue majorquine. Pendant un court moment le voile tombe, les sentiments du cœur jaillissent semblables à des bouquets de fleurs couchés sur le papier. Sous le voile subtil de la poésie bat un grand chapitre – le premier! – de l’histoire de la Congrégation.

La Rectrice prend la plume et, oubliant pendant un instant ses inquiétudes et ses chagrins, commence à raconter à la petite Sœur :

*Ab lo cor pie de tristezza. <sup>1</sup> Cansat de tant de sufrí, Vaig emprendre llarg camí  
Trescant sempre ab greu dolor. Escabrós era ' l camí, Trencat d'avenchs y  
clapers; Atgelagues y batzers Sois l'hi donavan verdor.*

*Camina, caminarás, Lassa ya y desanimada Vaig arribar á l'entrada D'un gran  
castell encantat; De bat a bat veig ubertes Las finestres y portáis: Aquí trobaré  
á mos mals Lo\*remey tan desitjat.*

Ya no pens res, res m'atura, Y sens demanar llecencia, Entr, y'm trob a Ja  
presencia D'un jay qui'm diu tristement: «D'aquest palau lo jardí Necesita  
cultiva |Ay d'aquell qui heu provera Si no hi té bastant d'esment!»

«Amiga o enemiga íada T'ha duyta avuy per aquí; No te'n anirás axí, Aquest  
jardi conrerás. Cava, exerma, sembra, rega; Tens llavors, bons saíeretjos, No't  
falta cap deis armetjos; Veurem lo que cullirás.»

«Cad'any, tal dia com vuy, De jasmins, murta y clavells, Me duras dos grans  
ramells Qui provin los teus afanys.

Si son, com esper, hermosos, De bona olor, sènze espines, Les recompenses  
mes fines Rebrás de tots mos companys.»

---

<sup>1</sup> “Le cœur peiné, fatigué de tant de souffrance, j’entamai une longue marche, tout en courant, accompagnée d’une profonde douleur. Le chemin était abrupt, parsemé de gouffres et de tas de pierre, seuls quelques joncs et quelques ronces lui apportaient un peu de verdure. Après une marche interminable, me trouvant extrêmement fatiguée et sans forces, j’arrivai à l’entrée d’un «château hanté» ; et c’est alors que je vois que les fenêtres et les portes sont grandes ouvertes : ici je trouverai le remède tant attendu à mes maux. Je ne pense plus à rien, plus rien ne m’arrête, et sans même y être invitée, j’entre et me trouve en présence d’un vieil homme qui me dit tristement: “il faut cultiver le jardin de ce palais; gare à celui qui, chargé de son exécution, ne la réalisera pas avec soin !”

“La fée amie ou ennemie t’a fait venir jusqu’ici aujourd’hui, tu ne partiras pas, tu cultiveras ce jardin. Laboure, enlève les mauvaises herbes, sème, arrose; tu disposes de semence, de grands étangs, les outils ne manquent pas ; nous verrons ce que tu seras capable de récolter.”

“Chaque année, à cette même date, tu m’apporteras deux grands bouquets de jasmins, myrtes et œillets, preuve de ton ardeur. S’ils sont, comme je le souhaite, odorants, beaux, sans épines, tu recevras les récompenses les plus délicates de la part de tous mes compagnons.” Une année passe, mais il m’est impossible de cueillir le bouquet ; que dirai-je au vieil homme lorsqu’il me le demandera? Puis une autre année passe, et encore une autre, et je sème avec tellement peu de chance que je ne puis trouver dans le jardin aucune de ces fleurs.

Y pasa un any, y es ramell No m'es possible cullí; ¿Que podré respondreli  
Quant me pregunt aquell jay? Y en passa un altre y un altre, Y sembr'ab tan  
mala sort, Que no puch trobar dins s'hort Una ñor d'aquelles may.

Fins qu'un dia de m a tí, Quant regava sa murtera, Me veig dins una pastera  
Un clavell lo mes hermós. Eli es blanch com l'assucena, Emblema de  
l'innocencia Y te la mes pura essencia Dins de son calis ayrós.

Hermosa flor, tu'm consolas De mos afanys y amargures, Gosant les teues  
dulures Trobaré á mos mals conhort; Ya no pens en ses fatigues Infructuoses  
qu'be passades; Totes les tench oblidades, Beneyesch sa meua sort.

Ara sois dirte me manca, Si es que tu no heu endevinas, Es palau quin es y  
quines Les flors qu'he degut cullí. Nines prudents y virtuoses He cultivat  
afanada Y tu ets la qu'he alcansada Mes bella en lo meu jardí.<sup>2</sup>

La fleur se fane, laissant derrière elle son sillage parfumé dans le jardin  
du "Château hanté".

Le travail est excessif. Sa constitution délicate se trouve à bout de force.  
La tuberculose pulmonaire emporte toutes ses forces. On craint la contagion  
dans l'École. María Aloy ne peut rester plus longtemps.

La Mère Alberta assiste impuissante au flétrissement de sa première fleur tant  
aimée.

Monsieur Tomás Rullán, le Visiteur, achète une maison à Son Serra,  
dans les faubourgs de la ville, afin que la malade puisse y passer ce qu'il lui  
restait de vie.

En silence, douce et tranquille, entièrement livrée aux mains de Dieu,  
ainsi mourut la petite Vice-Rectrice, la grande assistante de la Mère Alberta,  
dans la maison de Son Serra, loin de son École, loin... de la communauté.<sup>3</sup>

La Mère Alberta ne l'oublia jamais. Elle parlait d'elle. Elle continuait à lui  
demander des conseils.

Une Religieuse rapporte : "Après la mort de María Rosa Aloy, notre Mère  
disait qu'elle sentait toujours sa protection et souvent elle avait recours à elle  
pour prendre une décision. Quarante ans après sa mort, la Mère Alberta fit une  
neuvaine en son honneur, en souhaitant de nouvelles vocations ; avant qu'elle  
ne l'ait terminée, une jeune fille inconnue se présenta en demandant d'être  
admise. Elle demanda à la jeune fille de lui donner son nom et comme elle lui  
répondit qu'elle s'appelait Aloy, elle lui répondit émue : ma décision est toute  
prise, vous êtes admise, malgré tout, il faut que j'en parle aux Mères  
Conseillères et dites au directeur de passer à mon bureau. Peu de temps  
après, la jeune fille entrait à la Pureté et peu après avoir prononcé ses vœux,

---

<sup>2</sup> Jusqu'à ce qu'un jour, tandis que j'arrosais un petit arbuste, j'aperçois dans un coin un œillet  
extrêmement élégant. Il est blanc comme le lys, emblème de l'innocence ; et il dégage une senteur subtile  
dans son élégant calice.

Jolie fleur, tu me consoles de mes chagrins et de mes amertumes : jouissant de tes douceurs tu seras le  
réconfort de mes maux; je ne pense plus aux infructueux efforts que j'ai dû fournir, je les ai tous oubliés,  
je bénis ma chance.

Maintenant il me reste à te dire, si tu ne l'as pas deviné, quel est ce palais et quelles sont les fleurs que j'ai  
dû récolter. J'ai cultivé avec ardeur des jeunes filles prudentes et virtuoses et c'est toi la plus belle de mon  
jardin.

<sup>3</sup> María Aloy est née le 2 mars 1849 à Moatuirí. Elle est entrée à l'École en tant que pensionnaire le 1er  
aout 1867. Elle est morte le 24 mars 1876.

elle eut une attaque de méningite et le seigneur l'emporta au ciel. Et la Mère Alberta répétait : "Il semble que Sœur Aloy a voulu me montrer qu'elle souhaitait satisfaire à mes appels, mais cela ne devait pas convenir à Dieu qui me l'a enlevée si vite."

La tendresse de la Mère Alberta pour María Aloy est l'un des épisodes les plus délicieux de sa vie. Elle, la femme forte, se faisant aider avec douceur par la jeune fille fragile et tendre !

Hermosa flor, tu' m consolás De mos afanys y amargures, Gozant les teues dulsures Trobaré á mos mals conhort...

Combien de fois est-ce que Sœur Aloy, obéissante et respectueuse, a-t-elle dû répondre depuis le ciel à l'appel de la Mère Alberta lui demandant de la reconforter?

Lors de la cérémonie d'inauguration de la Communauté des Sœurs, María Aloy, la fleur débutante, était présente, mais il y avait aussi trois autres Sœurs que la Mère Alberta avait reçues avec l'École. Elles étaient toutes d'un certain âge. Mais toutes étaient de bonnes chrétiennes. Si María Aloy offrit à la nouvelle Rectrice sa tendre jeunesse et tous les espoirs de son futur, les trois autres lui apportaient, soumises et fidèles, le courage qu'il leur restait encore.

Sœur Catalina Fornés, Sœur Magdalana Frau, Sœur Dolores Guardiola.

Ni les observations écrites ni la tradition orale de l'École ne mentionnent Sœur Guardiola. Ame simple et juste, responsable dans le devoir ; tout comme elle a vécu dans le retrait et le silence, c'est avec humilité et résignation qu'elle est passée à la vie éternelle, après avoir humblement demandé pardon au Visiteur, à la Rectrice et aux Sœurs "de les avoir dérangé et d'avoir été un mauvais exemple" pendant les années où elle avait vécu avec eux.<sup>4</sup>

Les deux autres Sœurs, par contre, sont évoquées à travers une poésie rustique. Elles entrèrent toutes deux jeunes à l'École. Elles connurent même l'époque joyeuse de la Rectrice María Ferrer. Puis elles assistèrent à l'essor et à l'infortune de l'École. Elles souffrirent sa misère mais avaient de l'espoir quant à son avenir. Lorsque la nouvelle Rectrice fut nommée, elles comprirent avec l'intuition naturelle des âmes sensibles que le salut était enfin arrivé. Et oubliant les amertumes du passé, elles s'unirent à la Rectrice et à la Vice-Rectrice au moment de l'installation de la Communauté avec la confiance et l'énergie de qui semble commencer une nouvelle vie.

Sœur Fornés et Sœur Frau étaient – sans exagération aucune – compagnes de guerre. Elles vécurent ensemble les jours heureux ainsi que les épreuves de la vie. Elles avaient presque le même âge : sœur Frau avait seulement un an de plus que Sœur Fornés. Tandis que cette dernière avait retenu les leçons de la vie, Sœur Frau avait traversé la vie en conservant toute sa naïveté. La Mère Alberta avait recours à Sœur Fornés pour lui demander des conseils, et à Sœur Frau quand elle cherchait du réconfort.

Sœur Ferré, octogénaire, morceau de tradition vivante de la Congrégation, dit : "Sœur Frau et Sœur Fornés appréciaient beaucoup notre Mère, car il était impossible pour toute personne la connaissant de ne pas l'aimer. Notre Mère, quant à elle, avait beaucoup d'égards envers elles car elles

---

<sup>4</sup> Dolores Guardiola y Cornet est née en 1827. Elle fut admise en tant que pensionnaire le 2 juin 1867. Elle est décédée le 3 avril 1883

firent partie des premières religieuses et étaient âgées”.<sup>5</sup> Et une autre religieuse ajoute : “A plusieurs reprises j’ai entendu notre Mère raconter que souvent, quand elle se trouvait face à des situations difficiles qui la préoccupaient, elle exposait ses problèmes à Sœur Fornés, Coadjutrice, et suivait sans se poser d’autres questions les conseils ou opinions que celle-ci lui donnait. Quand elle avait des contrariétés ou des peines profondes, elle écoutait et acceptait avec reconnaissance les mots de réconfort avec lesquels Sœur Fornés tentait de soulager sa détresse.” Sœur Fornés était également l’oracle des collégiennes qui, à tout bout de champ l’appelaient la sainte et avaient appel à elle pour lui demander conseils. A mesure que le poids des années augmentait et qu’elle se sentait de moins en moins serviable, pour être utile elle employait son temps à prier pour les besoins de l’Etablissement.

Sœur Frau, d’abord professeur d’ouvrages de femmes, devint ensuite concierge. Elle avait une certaine ressemblance avec le saint concierge de Montesión, Alonso Rodriguez : candide, simple, humble et à toute épreuve. Dans les documents manuscrits de l’École se trouvent de délicieuses notes la décrivant. Impossible de ne pas les mentionner. En voici quelques unes :

“Dotée d’un cœur pur et d’une âme innocente, Sœur Frau était incapable de comprendre l’existence du mal, qu’elle méconnaissait. Pour elle, le mensonge était impossible, et c’est ainsi qu’elle croyait dur comme fer, comme une enfant candide qu’elle était, tout ce qui se présentait devant elle. Les collégiennes auraient pu profiter de son innocence plus d’une fois si la prudence prévoyante de la Mère Alberta ne l’avait évité.”

“La délicatesse de sa conscience était extrême ; et comme l’humilité accompagnait tous ses actes, on la voyait fréquemment implorer, confuse, le pardon de fautes qui seraient passées inaperçues... ainsi, cela n’a rien d’étonnant qu’après la mort presque soudaine de Sœur Fornés, elle se soit mise à genoux à côté de son cadavre et, le cœur transit de douleur à l’idée de devoir se séparer de cette Sœur si bonne et si chérie avec laquelle elle avait cohabité pendant tant d’années, lui demanda pardon pour les fautes de charité qu’elle avait commises contre elle, des fautes aussi graves que celle consistant à ne pas l’avoir aidée à rattraper une maille des bas qu’elle tricotait.”

La Mère Alberta, avec son inaltérable simplicité trace un portrait délicieux de Sœur Frau dans le Livre du Personnel : “Elle trouva la mort après une brève maladie le 24 janvier 1889 à sept heures et demi du soir, après avoir reçu les Saints Sacrements du Viatique et l’Extrême-onction avec une grande joie. Sa mort fut enviable de par la résignation et les sentiments pieux qui l’accompagnèrent, car elle demanda, peu avant de mourir, qu’on lui lise un chapitre de l’Imitation du Christ qui fut, sans doute de manière providentielle, “Du jour de l’Eternité”, ce qui provoqua chez elle un grand réconfort.

Ce chapitre portant sur les premiers fruits de la moisson que la Mère Alberta récolta, sur les primeurs qu’elle offrit à Dieu, serait incomplet si nous ne faisons pas mention, outre des Sœurs Aloy, Fornés, Frau et Guardiola qui étaient déjà à l’École lorsque la Rectrice fut nommée, d’une jeune fille qui assista en tant que candidate – la seule à ce moment là – à l’installation de la Communauté : Catalina Togores y Jordá.

---

<sup>5</sup> Catalina Fornés Vallespir est née en 1813. Elle fut admise à l’École en 1830. Elle est décédée le 7 janvier 1887. – María Magdalena Frau est née en 1812. Elle fut admise à l’École en 1832. Elle est décédée le 24 janvier 1889.

En 1871, dans le but de soutenir et d'encourager l'École, la Mère Rectrice et le Visiteur Monsieur Tomás Rullán firent un appel à candidatures pour deux places gratuites de pensionnaires, se réservant le droit de les fragmenter s'ils le jugeaient nécessaire. Lors de ces concours, Catalina Togores remporta une demi-pension. La jeune-fille était studieuse et progressait. Deux ans plus tard, elle obtenait le diplôme d'Institutrice. Le 1er janvier 1874, elle était nommée professeur de l'École. Elle confia un jour son secret à la Mère Alberta, avant même son installation à la Communauté : "Je souhaite ne jamais sortir de l'École, car même au sein de ma famille je ne me sens pas aussi bien qu'à vos côtés." Jamais elle ne partit.

Dotée d'une grande facilité pour les études, elle obtint le diplôme Supérieur d'Institutrice ; toujours prête au travail, elle se consacra corps et âme à l'enseignement et occupa également le poste de Secrétaire du Lycée. Eveillée, intelligente, active, elle conserva cependant une certaine candeur qui la rendait digne de figurer – bien qu'uniquement en tant que candidate – parmi la première cour d'honneur qui entourait la Mère Alberta au moment de l'inauguration de la Communauté.

Citons le témoignage spontané d'une religieuse : "Parmi les différentes Mères qui faisaient partie de la Communauté de Palma de Majorque, lorsque je fus admise au Lycée, je fus surprise par l'extraordinaire modestie de Sœur Togores ou Madame Catalina, comme certains l'appelaient. A cette époque-là, elle était chargée de la surveillance du pensionnat. Les petites l'aimaient beaucoup. Elle avait un charmant caractère, était très aimable et très impliquée dans l'éducation des petites... Elle était quelque peu scrupuleuse et souffrait beaucoup quand elle pensait qu'elle ne surveillait pas assez les petites... Elle ne considérait jamais qu'elle était suffisamment préparée quand elle devait s'accuser au tribunal de la pénitence et demandait aux Sœurs de prier pour elle et les laissait passer pour être la dernière. On nous obligeait à aller en cours de solfège. Ce cours lui exigeait beaucoup d'efforts, elle faisait un énorme sacrifice chaque fois qu'elle y allait et, avec beaucoup d'humilité, suppliait le professeur de ne pas se fâcher. C'est à cette époque qu'elle est tombée malade. Et dans le délire de la fièvre elle entonnait constamment les leçons de solfège sur un ton tellement plaintif que les Religieuses se trouvant à ses côtés durent s'éloigner, remplies de chagrin, afin qu'elle ne les voit pas pleurer.

Lorsque Monsieur Tomás, qui l'aida à bien mourir, lui donna le crucifix pour qu'elle l'embrasse et qu'elle lui dise qu'elle l'adorait, par peur de ne pas dire la vérité elle disait : "Jésus, je veux vous adorer". Monsieur Tomás eut beaucoup de mal à lui faire dire qu'elle adorait Jésus. Après lui avoir administré les Saints Sacraments, et voyant que le lycée perdait cette bonne religieuse en qui il avait fondé de grands espoirs, il dit en pleurant: " Pourquoi, mon Dieu, nous privez-vous si tôt d'elle ?"<sup>6</sup>

\*\*\*

Le vieil homme du "Château" pouvait être satisfait de la première récolte que la jardinière lui donnait comme preuve de ses efforts et de son travail.

---

<sup>6</sup> Catalina Togores y Jordá est née en 1855 et décédée le 22 octobre 1888.

## MONSIEUR TOMÁS

M. I. Mr Tomás Rullán, Chanoine Écolâtre de la Cathédrale de Palma, Vicaire Général de l'Evêché, Missionnaire Apostolique, Président de la Prière et Vélaire du Saint Sacrement...

À l'École de la Pureté on l'appelait tout simplement ... Monsieur Tomás.

L'Etablissement lui devait beaucoup ou tout d'après les notes et documents des Archives qui en étaient les fidèles témoins. La figure de la Mère Alberta se rétracte et passe à un second plan. Mais il faut dire – non pour diminuer le mérite du Visiteur, mais pour rendre justice à la Rectrice – que les notes et écrits des Archives furent écrits pendant la longue gouverne de la Mère Alberta - presque un demi siècle ! de 1870 à 1916 –, et que son humilité naturelle ne consentait pas qu'une attention spécifique – susceptible de passer à l'histoire - soit portée à son travail, réellement héroïque et courageux.

Monsieur Tomás travailla beaucoup, énormément pour l'École et ressentait pour elle une affection particulière. Il faut reconnaître que, sans son appui efficace, tant spirituel qu'économique, la Mère Alberta aurait très souvent eut à faire face à des difficultés plus qu'insurmontables.

L'École de la Pureté doit à Monsieur Tomás Rullán, avant tout, le plus grand présent qui pouvait lui être fait : la nouvelle Rectrice, Madame Cayetana Alberta Giménez. Monsieur Tomás fut chargé de la conquérir pour l'École et de conclure les détails avec elle. Ensuite, il lui doit l'orientation, la prestation personnelle de services, les conseils réellement paternels, et les grands sacrifices pécuniaires.

En relisant les très nombreuses notes manuscrites de Monsieur Tomás conservées à l'École, on est surpris par la méticulosité de ses attentions, et tout cela sans ne jamais perdre de vue les grandes normes qu'il avait adoptées, d'un jugement mûr et d'une clairvoyance aigüe, pour gérer l'Etablissement. En plus de la gestion des petites et grandes questions de l'École, en plus des heures de travail matériel qu'il lui consacrait, il lui restait encore du temps, de l'humour et de la générosité pour soulager les angoisses, les peines, les états spirituels de chacune des Sœurs. Il voulait que l'École de la Pureté soit "source de sainteté pour celles qui composaient la Communauté, et centre d'éducation chrétienne pour toutes celles qui en faisaient partie ou y vivaient".<sup>7</sup>

Monsieur Tomás Rullán possédait un remarquable talent d'éducateur. Il était "passionné par l'enseignement et l'éducation", comme il avoua lui même dans les Mémoires qu'il lut lors de la cérémonie de distribution des prix de fin d'année scolaire 1879-1880. Il envisageait l'éducation avec une autre dimension, et la considérait comme étant "le complément de l'œuvre de Dieu et la plus grande oeuvre de Charité".

Quand il fut nommé Visiteur de l'École de la Pureté<sup>8</sup>, il était conscient que cette distinction représenterait un poids de travail immense. Mais il était "passionné par l'enseignement et l'éducation" et l'École lui ouvrait un extraordinaire champ d'action. Le travail et la responsabilité, même s'ils étaient répartis entre lui et la Rectrice, étaient très gratifiants. "A plusieurs reprises

---

<sup>7</sup> Lettre du 6 août 1878, adressée par Monsieur Tomás à Mère Montserrat Juan.

<sup>8</sup> Il fut nommé le jour même – le 1er mai 1870 – où Madame Alberta Giménez reçut sa nomination en tant que Rectrice.

j'étais sur le point de défaillir – dit-il dans les Mémoires déjà nommées – et la constance et la foi en la Divine Providence ont mis sur le chemin du rétablissement l'École de la Pureté.

Dans les Mémoires que Monsieur Tomás lisait “année après année, au moment de la distribution des prix, il se profile un solide corps de doctrine relative aux principes de l'éducation. L'éducation donnée à l'École de la Pureté est une éducation saine, forte, robuste et complète. Monsieur Tomás l'explique de la manière suivante :

“C'est à juste titre qu'il a été dit que l'éducation est en partie création ; car elle participe de manière très efficace à l'épanouissement et au développement de l'œuvre de Dieu par excellence, c'est-à-dire de la créature rationnelle. Celui qui éduque poursuit l'œuvre de Dieu en éveillant chez l'enfant les facultés endormies et en lui faisant découvrir son origine ainsi que le but de la création, il lui montre qu'il porte dans son âme l'image sculptée de Dieu et il lui fait prendre conscience, en suivant l'élan d'une cause qu'il ne voit pas – et qui est Dieu - de la manière dont ses membres se fortifient, dont l'obscurité de son entendement disparaît et dont les sentiments du cœur sont canalisés. La Sœur de la Pureté le sait bien, et c'est pour cette raison qu'elle n'aspire à rien d'autre qu'à insuffler dans l'enfant qui lui a été confiée tout l'objet de sa vocation qui consiste à l'éduquer soigneusement et chrétiennement. Elle illustre son jugement par des connaissances générales et spécifiques dispensées dans l'Établissement et adaptées à son âge et à son développement ; elle fortifie son corps au moyen d'exercices hygiéniques et gymnastiques ; elle modèle son caractère sur les prescriptions de la morale la plus pure, elle la rend obéissante et respectueuse, simple et franche, forte et discrète, aimant l'ordre et la vérité, elle agit de manière à ce qu'elle considère la vertu comme étant le bien le plus grand, et le péché comme le plus grand des maux, qu'elle aime Dieu en tant que Créateur, Jésus Christ en tant que Rédempteur, l'Église comme étant sa représentante sur la Terre, la Vierge Marie comme modèle d'innocence, de candeur et de pureté ; elle fait en sorte qu'elle garde dans son cœur la foi, l'espérance et la charité comme le plus grand des trésors, qu'elle pratique les actes et œuvres prescrits par notre sainte religion et inspirés par la grâce divine, qu'elle soit capable de se défaire de ses biens pour secourir le pauvre, qu'elle ait plaisir à rendre visite au malade et à se sacrifier pour combler son frère de prévenances, en qui elle découvre l'image de Dieu tout comme en elle-même. Tout cela résumé en un seul mot signifie qu'elle poursuit chez l'enfant l'œuvre de Dieu en la complétant grâce à l'éducation chrétienne.”<sup>8</sup>

Nous avons là l'essence du Code de l'éducation, l'idéal pédagogique de la Pureté ; les principes généraux enrichis ensuite d'innombrables détails enseignés par la pratique vivante. Sur ce terrain également – la pratique – Monsieur Tomás a laissé des notes lumineuses et extrêmement intéressantes. Les projets d'étude, les horaires, les esquisses des cours ainsi que les opinions font l'objet de réflexions très précises et saines sur l'éducation. Nous pouvons supposer que lors de cette étroite collaboration avec la Mère Alberta, le Visiteur lui-même apprit beaucoup de cette dernière et, bien qu'elle n'exposât par écrit ses principes, elle leur donnait vie à travers l'esprit de ses élèves, aussi bien des Sœurs que des collégiennes.

---

<sup>8</sup> Mémoires de l'année scolaire 1882-83, p. 7-8

Monsieur Tomás consacrait une attention toute particulière à la formation des Sœurs. Il voulait leur inculquer une piété saine, sans excès ni excroissances. “Tachez de bien comprendre la piété et la dévotion.” Insensiblement, mais avec insistance il les formait dans l’esprit d’observance et les encourageait chaque fois qu’il les trouvait fatiguées.

Il ne négligeait jamais les détails extérieurs liés à l’orientation de la vie de la Communauté. Des minutes dans lesquelles il établissait des dispositions relatives aux devoirs de la Sacristie, et où il traite des postulantes, des vœux, de l’enterrement et des funérailles des Sœurs, de l’examen d’admission... sont conservées. En un mot il pense à tout.

Il pense aussi aux besoins matériels. C’est avec une grande générosité qu’il supporte les frais nécessaires : installation de gaz, travaux à réaliser dans le bâtiment... Et lorsque la Vice-Rectrice s’inquiète de savoir comment payer à Monsieur Tomás les grandes sommes qu’il a avancées, il répond avec simplicité et naturel : c’est déjà payé... et remet à son interlocutrice stupéfiée les reçus de la Maison qu’il avait gardés. Reçus...d’une valeur de 25 000 pesetas.

Le biographe aurait commis une erreur si, en rédigeant la vie de la Mère Alberta, il n’avait pas mentionné, bien que de manière fugace, le Visiteur Monsieur Tomás Rullán, qui l’aida à défricher les chemins, écharbonner les champs, “labourer, débroussailler, semer, arroser”.

- *Laboure, enlève les mauvaises herbes, sème, arrose*, tout comme ordonna le vieil homme du Château à la Rectrice – et c’est à travers les mains de ce dernier qu’elle offrit au Seigneur, le 19 septembre 1874, les premiers fruits de sa moisson.

## UNE AFFAIRE À RÉGLER

Le 19 octobre 1884, Monsieur Tomás Pulían commençait la lecture de ses Mémoires habituelles avec ce paragraphe :

«L'École de la Pureté de la très sainte vierge Marie compte une année de vie en plus ainsi qu'une année de plus de bénéfices reçus du ciel. Des événements prospères et défavorables dans l'appréciation des hommes ont mis à l'épreuve sa vitalité. Et si d'une part elle doit déplorer le détachement de la personne lui disputant, suivant des conseils intéressés, la maison-école de Valldemosa, dont elle est propriétaire, d'autre part, elle a le réconfort que tout le monde réproouve indignement une conduite pareille ...»

L'affaire de Valldemosa commençait à être connue du public. Le cas était connu et commenté. C'était l'une des affaires épineuses que la Mère Alberta avait reçues en dot avec l'École de la Pureté et qui venait augmenter les ennuis déjà amers par eux-mêmes du début de son Rectorat.

Par amour de l'École, pour lui reconquérir un patrimoine juste, la Mère Alberta dut consentir à se rendre de procès en tribunaux, une fois épuisés tous les moyens de patience chrétienne.

L'affaire de Valldemosa était importante non seulement du point de vue de la justice, mais également parce qu'elle pouvait influencer la destinée de la Communauté de Sœurs qui allait s'installer à l'École.

Il faut ouvrir les anciennes chroniques...

Le 26 octobre 1831, Madame María Ferrer, Rectrice de l'École de la Pureté, acquit une petite maison que Monsieur Bernardo Cirera possédait dans la ville de Valldemosa, rue de Sont Canonge. La maison s'avérant trop petite pour donner pension aux Sœurs Institutrices ainsi qu'aux filles pendant les vacances – étant donné que la Rectrice effectua l'achat dans l'intention de posséder une maison de campagne -, elle acquit un autre logement voisin le 19 février 1832.

Les deux contrats de vente furent réalisés au nom de Madame María Ferrer, en tant que simple particulier, sans faire mention de sa qualité de Rectrice de l'École Royale de la Pureté. Les chroniques citent comme motif de cette omission le fait que, le 11 octobre 1820, fut promulguée une loi dont l'article 15 interdisait l'acquisition de biens-fonds, soit par donation, soit par achat ou échange, aux Églises, Couvents, Maisons de Miséricorde et d'Enseignement. Bien que cette loi fût abolie en 1823, Madame María Ferrer, craignant de se trouver à nouveau dans des circonstances similaires, préféra assurer les achats en donnant son propre nom, malgré le fait d'avoir effectué le paiement du fond commun de l'École puisqu'elle n'avait aucune fortune propre.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Elle ne put jamais être considérée propriétaire des domaines acquis. Elle n'avait pas de patrimoine familial : elle était pauvre. D'autre part, les Statuts de l'Évêque Nadal, approuvés par Ordre Royal du 11 mars 1819 - Chap. VIII. art. 1er (v. p. 97) - et plus tard les ajouts à ces statuts, ratifiés en 1827 par l'Évêque Pérez de Hiriart art. 5<sup>e</sup> (v. p. 104) ne permettaient ni à la Rectrice ni aux Sœurs de posséder une chose propre particulière, subsistant et subvenant à leurs besoins grâce au fond réuni dans la maison par le travail, les aumônes et autres ressources.

Les maisonnettes acquises ne faisaient pas fonction de maison estivale pour l'École, des travaux durent donc être réalisés. C'est ainsi que, malgré les temps agités, en rien propices aux établissements à caractère religieux, se répéta à Valldemosa l'une de ces scènes anciennes et ravissantes, où les gens - petits ou grands - attirés par un même idéal, construisaient des œuvres, des cathédrales ou de petites chapelles, avec un effort solidaire, certains y contribuant avec du matériel, d'autres avec de l'argent, et d'autres avec leur propre travail.

D'après la chronique de l'École : «Madame María Ferrer entreprit les travaux de la maison-école en 1832. Le pharmacien de Valldemosa, laïc religieux de la Cartuja, assure que jamais les charrettes et chevaux du Couvent n'ont travaillé pour un particulier. Cependant, lors de la construction de l'École, ils s'y prêtèrent afin d'apporter les matériaux, les moines chartreux y contribuant même avec une certaine aumône, et l'*amo de Son Gual* (propriété foncière de Mr le Comte d'Ayamans, Gual de Torrella) vit comment un prêtre remit à Madame María Ferrer un sac contenant de l'argent pour le chantier». La nouvelle maison-école dont les travaux s'achevèrent en 1837, lorsque sa chapelle fut également bénie, commença à être désignée dans le village sous le nom de «es collegi» ou «Ca ses Colegiales», «l'École», la «maison des collégiennes».

En 1830, Margarita Ana Fiol y Mascaró entra à l'École de la Pureté.

«Madame Margarita Ana était une sœur Collégienne de faible signification dans l'Établissement, éloignée de la direction et consacrée principalement à la cuisine de l'École et au service de Madame María Ferrer. = Elle apprit ensuite à peindre et se consacra à la peinture et à la réalisation de fleurs et fruits en cire.= De tempérament nerveux et un peu excentrique dans ses idées.» Voici ce que ses notes rapportent d'elle.

Si le caractère farfêlé de Margarita Ana entravait sa cohabitation avec les Sœurs Collégiennes, elle fit son possible pour gagner les sympathies de la Rectrice. Au fur et à mesure que celle-ci vieillissait et que ses problèmes de santé devenaient de plus en plus lourds, Margarita Ana redoublait ses empressements et s'occupait très soigneusement de Madame María. Elle parvint peu à peu à lui imposer sa volonté et, profitant de l'état d'affaiblissement de la pauvre vieille dame, le 17 octobre 1861 elle obtint de celle-ci une donation entre vifs de la maison de Valldemosa. L'acte fut réalisé en secret, dans la maison que possédait la commissionnaire dans la même École, les charpentiers Bartolomé Nicolás et Juan Vicens faisant fonction de témoins.

Avec cette donation, le testament que Madame María Ferrer avait réalisé l'année précédente restait sans effet, laissant comme héritières de la maison de Valldemosa toutes les Sœurs et, en sa représentation, la Rectrice de l'École. La maison de Valldemosa était aliénée de l'École. Margarita Ana se considérait sa propriétaire absolue et unique.

C'est de celle-ci, de la bagarreuse et intraitable<sup>1</sup>, que Madame Alberta Giménez devait la reconquérir.

L'aliénation frauduleuse de la maison de Valldemosa, qui en rigueur de droit appartenait à l'École, était aussi lourde pour le Prélat que pour le Visiteur et la Rectrice. Il était naturel qu'ils souhaitent récupérer au moins ce qu'il était possible de récupérer des biens de l'établissement<sup>2</sup>. Au lieu d'entamer des

procédures judiciaires, il était préférable de parvenir à une solution amicale et pacifique.

À cet effet, Mr Tomás Rullán fit quelques démarches auprès de Madame Margarita Ana – qui, depuis son départ de l'École de Palma, vivait à Valldemosa, donnant une partie de la maison en location - et parvint à ce que cette femme invite la Rectrice, Madame Alberta Giménez, à passer l'été dans la maison de Valldemosa, avec quelques Sœurs et petites, comme il était de coutume à l'École durant le rectorat de Madame María Ferrer. Avec le consentement préalable du Prélat, l'offre fut acceptée et Madame Alberta, en compagnie de María Aloy et des petites se trouvant à l'École, se rendit à la maison de Valldemosa durant l'été 1873, cette occasion étant comme providentielle, puisque les collégiennes en profitèrent pour se mettre à l'abri de l'épidémie de variole qui frappait Palma cette année-là.

L'essai donna de bons résultats : madame Alberta, attentionnée, gentille, réussit à apprivoiser Madame Margarita Ana qui, flattée dans son amour propre, se laissa aimer. Cette entente inspira des espoirs à Monsieur Tomas, qui conçut le plan de faire revenir Madame Margarita Ana à l'École de Palma afin de faire partie de la Communauté de Sœurs dont l'installation était envisagée.

Cette tâche ardue incombait à Madame Alberta.

L'été 1874 fut donc un été d'essai et malgré tout de doux souvenirs. Là-bas, à Valldemosa, Madame Alberta et María Aloy, remplies d'aspiration et d'espoirs, préparaient leur grand plan d'installation de la Communauté. Dans le silence villageois de Valldemosa mûrissait le projet de l'installation, qui fut l'acte de fondation de la Congrégation des Sœurs de la Pureté.

Quelques lettres de cette période, adressées par Madame Alberta à Monsieur Tomás, sont encore aujourd'hui conservées, gardant mémoire de cette période d'essai pour la Rectrice :

<sup>1</sup> Margarita Ana Fiol ne se limitait pas à semer le désordre à l'École. L'année 1860, elle eut un démêlé avec Mr l'Évêque lui-même, qui en ce temps-là était Mr Miguel Salva. Elle complota avec une autre Collégienne, appelée Esperanza, et furieuses, Dieu sait pourquoi, elles calomnièrent le Prélat, lui adressant même deux lettres anonymes. Le 12 avril de la même année, l'Évêque adressa un rapport à la Rectrice en lui disant : «J'ai ordonné que les Collégiennes Esperanza et Margarita Ana quittent dès que possible cette École en raison de leur désobéissance et manque de respect à ma dignité et autorité, ainsi que pour la fausseté avec laquelle elles m'ont adressé deux lettres anonymes. De mon ordre vous l'ordonnerez ainsi.»

Madame María Ferrer ne put consentir au départ de Margarita Ana et se rendit à l'Évêque pour l'adoucir. Le Prélat consentit à révoquer son ordre à condition que les deux coupables se rétractent en lui demandant pardon. La collégienne Esperanza obéit en demandant pardon, ce qui ne fut pas le cas de Margarita Ana, persistant dans son entêtement. L'Évêque adressa un autre rapport à la Rectrice, révoquant l'ordre d'expulsion quant à Esperanza, mais le confirmant concernant Margarita Ana.

La Rectrice insista encore pour garder la collégienne indocile à ses côtés et sollicita un entretien à l'Évêque, qui se montra une fois de plus complaisant. D'autre part, Madame María Ferrer était parvenue à raisonner Margarita Ana, qui adressa une lettre très humble à l'Évêque, en lui demandant pardon,

Malgré cet incident, suite au décès de María Ferrer, l'Évêque nomma Margarita Ana Fiol comme Rectrice de l'École le 7 juin 1865. Mais sa gouverne fut de courte durée. Il faut supposer que son caractère excentrique et rebelle causa des ennuis au Prélat qui, le 30 novembre de cette même année, lui adressa un rapport de cette teneur : «Aussitôt que vous recevrez cet ordre, vous cesserez vos fonctions dans les ordres de Rectrice de cette École Royale et remettrez sa gouverne à la collégienne Madame Francisca Castelló avec les comptes, fonds, clés et autres appartenant à la Maison.»

Quelques jours plus tard, Margarita Ana quitta l'École et s'en alla vivre dans sa maison de Valldemosa.

<sup>2</sup> Au décès de Madame María Ferrer, il vint à manquer plus de 30 000 pesetas devant constituer le fond de l'École selon les livres comptables. Il fut impossible de vérifier par où se faufila cette somme.

D'une part, l'effort difficile de dompter un caractère indomptable, ne pouvant faire appel qu'aux moyens d'une sincérité franche contre un comportement félin. D'autre part, les angoisses causées par la grave maladie d'une petite de l'École, dont la Mère Rectrice prenait soin en veillant sur elle avec l'anxiété et l'empressement d'une véritable mère. De plus, et malgré tout, encourager le projet si caressé de la Communauté, profiter des moments libres pour échanger des impressions avec María Aloy, raviver ensemble le désir commun, lutter contre les insinuations de Madame Margarita Ana, encouragée apparemment par un désir vif également : celui de désorganiser l'installation de la Communauté dans le cas où elle ne pourrait en être la chef et la supérieure ! Elle voulait décourager Madame Alberta, à coups de demi-promesses mielleuses ; elle voulait lui arracher María Aloy en invitant celle-ci à rester avec elle à Valldemosa.

Tout cela... et même le souvenir de son petit Alberto, dont la Rectrice ne souvenait peut-être jamais comme au chevet de l'enfant malade, - la mère ! - qui rêvait déjà d'une maternité spirituelle : donner de la vie à la Communauté des Sœurs de la Pureté !

Les lettres de Madame Alberta adressées à Monsieur Tomás Rullán nous conservent des extraits de ces jours et nuits difficiles.

Dans une lettre datée du 9 août 1874, après avoir informé longuement Monsieur Tomás de l'état de la petite malade - Pilar - et des difficultés créées par Madame Margarita Ana qui ne consentait pas à faire appel à un médecin autre que celui désigné par elle, Mme Alberta écrit :

«Concernant notre projet de société, nous n'en avons parlé à personne d'autre que María, car la conduite de cette dame Margarita est tellement contradictoire et énigmatique que nous ne savons la déchiffrer. Gentille, souriante, prévenante et assidue dans le service de Pilar, joviale et attentionnée avec moi, comme avec toutes les autres, elle est cependant notre cauchemar continu, et María et moi avons convenu qu'il ne sera pas facile de maîtriser ce caractère. J'aurais souhaité pouvoir parler avec vous vendredi, mais mes désirs se sont vus frustrés. Si María ou moi pouvions descendre à la fin de la semaine, nous en parlerions longuement. Je suis convaincue que cette dame ne se rendra pas à l'École si ce n'est pas en tant que Rectrice, car elle l'a très bien laissé entendre. D'un côté, elle dit que ni moi ni María n'inspirerons confiance à aucune personne de vocation, d'un autre côté elle dit à Isabel de commencer à plier bagage, n'étant absolument pas nécessaires ici puisqu'elle doit partir avec nous ; d'un autre côté elle fait des propositions à María afin que celle-ci reste ici avec elle ainsi que quelques autres qui se réuniront dans cette maison, s'occupant au service de Dieu, et d'un autre côté elle coud et nous lui cousons des vêtements pour aller avec nous à Palma. Je sais également qu'elle a dit à María qu'elle avait besoin, comme Gedeon, d'un troisième essai pour aller à l'École. Vous comprendrez bien que tout cela me contrarie et que j'ai besoin de communiquer avec vous afin que vous me disiez ce que je dois faire concernant cette affaire... »

Le 9 août, une lettre d'angoisses : La Mère Alberta oublie tout pour ne plus penser qu'à la petite Pilar, l'enfant malade :

«Il est trois heures du matin ...

Je me trouvais au chevet de la malade et la nuit passait sans qu'aucune poussée de fièvre ne soit observée quand, aux environs d'une heure, une quinte de toux, bien que non violente, lui a fait cracher du sang, (à mon avis une quantité de deux ou trois onces environ) et, alarmées par cette nouvelle complication, nous avons aussitôt appelé le médecin, lequel considère cet accident assez grave. À présent, elle est calme mais avec la respiration un peu oppressée.

Si vous pouvez, venez avec G. et l'un et l'autre la verront. Nous mettons notre confiance en la Bigote Catalina<sup>1</sup> et lui prions de bien vouloir nous faire parvenir la santé de cette chère petite. Priez avec nous et Dieu recevra peut-être nos vœux...

Il est quatre heures du matin et la fièvre a sensiblement baissé. Le médecin assure qu'il n'y a pas de gastrique et que la fièvre est causée par le sang arrêté dans le poumon... »

Le 13 août, des nouvelles prometteuses de la petite malade ainsi que des soucis et aspirations pour le plan d'installation : «... la malade va mieux par moments, à tel point qu'aujourd'hui déjà elle a mangé des croquettes, avec beaucoup d'appétit. Hier, elle était debout et aujourd'hui aussi...

Hier et aujourd'hui, Margarita s'est montrée un peu ouverte avec moi, j'aborderai donc face à face la question pour voir si elle dit résolument ce qu'elle pense ou ce qu'elle souhaite. Je prie bien le Seigneur de recevoir mes vœux et de bénir ma chère École, en m'y accordant la paix si désirée ; assistez-moi avec vos prières sans aucun doute plus ferventes et dignes d'attention que les miennes...

Hier soir, en parlant avec Togores au sujet de l'école (sans ne rien lui dire de nos plans) elle m'a protesté qu'elle ne souhaite jamais la quitter, car ni même au sein de sa famille elle ne vit aussi bien qu'à nos côtés... »

15 août : «Pilar est complètement rétablie et mange à présent à table avec nous bien qu'il lui soit toujours servi un bouillon à part...

Mercredi, s'il n'y a pas de nouveauté, María y passera ... Elle pourra parler de Mme Margarita Ana, qui est toujours aussi gaie et prévenante, mais sans ne rien dire qui puisse l'impliquer. Avant-hier soir, elle nous a dit qu'elle prie la Bigote de lui faire savoir ce qu'elle doit faire et que la Bigote ne l'entend pas. Hier, elle m'a dit à moi seule qu'elle avait chargé deux femmes pieuses de confier notre affaire à Dieu et qu'elle était sûre qu'elles rempliraient leur mission. Maintenant que nous sommes enfin parvenues à parler avec une certaine liberté, je ne la lâcherai pas avant de la voir décidée...»

16 août : Une autre nouvelle de Madame Margarita Ana et une commission pour Alberto, que sa mère n'oublie pas. «María et moi venons d'avoir une longue conversation avec Madame Margarita Ana qui semble bien décidée à venir avec nous, toutefois, elle nous a dit qu'elle descendrait à Palma un de ces jours (peut-être mercredi avec María) pour prendre conseil du frère T... et du P. L..., des personnes de haute confiance. Elle nous a chargées de ne rien vous dire, c'est pourquoi je souhaite que vous lui manifestiez votre surprise en voyant cette gentille dame, car je ne doute pas qu'elle serait mécontente si elle comprenait que nous vous avons prévenue. Vous saurez s'il convient de faire un pas auprès de ces messieurs, bien que cela me semble

<sup>1</sup> Se réfère à Catalina Thomas (née le 1<sup>er</sup> mai 1533 et décédée le 5 avril 1574), canonisée le 22 juin 1930. La Sainte, dont le corps est conservé dans le Couvent de Santa Magdalena à Palma, propriété des chanoines régulières de San Agustín, est l'une des plus profondes affections des dévots majorquins. Sa maison est conservée dans la ville de Valldemosa.

Les fêtes organisées avec une réussite toute particulière, à l'occasion de la canonisation de Sœur Catalina Thomas, par l'Excellentissime Monsieur l'Archévêque-Évêque de Mallorca, Monseigneur Miralles y Sbert, à Palma, furent très brillantes et montrèrent à Las Claras l'enthousiasme, l'affection et la dévotion du village à sa Sainte.

Madame Alberta professa une dévotion particulière à Catalina Thomás.

dangereux ; elle pourrait se méfier si elle se figurait qu'il s'agit de couper court à sa liberté...

Faites à Alberto de bons petits sermons, car il me semble qu'il en a besoin, surtout à présent qu'il n'a plus les miens ... »

Le 15 septembre, Madame Alberta retournait avec son petit monde à l'École de Palma, sans être parvenue à ce que Margarita Ana les accompagne. Le 19, la Communauté était enfin inaugurée. La «gentille dame» de Valldemosa ne put l'empêcher.

Monsieur Tomás lui écrivit encore.

En date du 1<sup>er</sup> novembre, il recevait la lettre de réponse, dans laquelle Madame Margarita Ana lui disait avec un style de haut rang :

«Monsieur, et de ma plus grande attention : après vous avoir salué avec le plus grand respect que je vous dois, je dois vous dire en réponse à votre lettre que ce qui, pendant un certain temps, a été pour moi un motif de doute est à présent certitude et conviction. La décision définitive de ma venue à l'École a été confiée [sic] depuis [sic] très longtemps entre les mains de Dieu, je l'ai supplié jour et nuit de bien vouloir me révéler sa très Sainte Volonté, et je peux vous assurer que Dieu ne m'a pas inspiré [sic] de faire partie de cette Communauté mais que, une fois mon cœur éloigné de cette maison, il a brisé les liens qui m'unissait à elle et dissipé absolument mes doutes, ne voyant pas la volonté de Dieu je n'ai pas donc à me rendre à l'École.

Je suis de V. M. sa plus humble et à te Dem [sic]

Margarita Ana Fiol.»

Bien que la tentative de mener Madame Margarita Ana à l'École de Palma échouât, les relations ne se brisèrent pas : elle était toujours à Valldemosa, ayant à ses côtés deux Sœurs qui, en plus de s'occuper d'elle, donnaient des cours aux petites filles du village. Pendant l'été, les Sœurs et petites de l'École de Palma allaient passer leurs vacances à la maison de Valldemosa. Celle-ci n'étant pas en conditions d'héberger tant de personnes, elles emportaient le nécessaire - lits, matelas... - de Palma. L'Évêque prêtait son chariot de transport qui partait chargé pour Valldemosa. En ce temps-là, il n'y avait pas de communications entre la capitale et le village, la Rectrice et les Sœurs devaient donc profiter pour le voyage des occasions que la Providence leur offrait. Les Sœurs qui ont vécu cette époque-là ont gardé mémoire des célèbres voyages à Valldemosa. Elles utilisaient pour cela les charrettes qui, chargées de fruits, se rendaient au marché de Palma et retournaient au village de la Bigote une fois la marchandise vendue. Le carrosse de luxe des Sœurs était généralement la voiture de Mestre Gelat. Le patron ne se pressait pas. Il voulait vendre ses fruits. Les Sœurs devaient souvent l'attendre sur le marché. Enfin, un emplacement leur était donné sur cette barque de Noé. En plaçant deux chaises en corde dans la charrette, elles s'y installaient pour le long voyage - quatre heures ! - et tricotaient pendant tout le trajet. Les aiguilles en main, la Mère Rectrice, assise sur la chaise en corde dans la charrette de Mestre Gelat, se rendait également à Valldemosa.

Madame Margarita Ana n'était pas femme de longues trêves, et moins encore femme à déposer les armes. Il y avait toujours des petites

escarmouches, jusqu'à ce que les hostilités cessèrent enfin en 1884. Elle se fâcha avec les Sœurs qui se trouvaient près d'elle et les expulsa de la maison. Le 26 février de cette même année, la Mère Alberta adressait une requête au Maire de Valldemosa en lui exposant que : «l'École d'enfants à la charge des Sœurs de la Pureté qui fonctionnait dans la maison-école de ce nom, de laquelle elles furent expulsées par celle qui est ou qui fut Sœur et propriétaire de la même maison devant demeurer dans cette ville, et les effets des petites étant mis sous clef», elle lui demandait de bien vouloir autoriser la personne qu'il jugerait nécessaire à retirer ces effets des pièces qui avaient été scellées.

En mars, la Mère Alberta partit pour Valldemosa, où ce fut Troie !

En date du 14, elle communique à Monsieur Tomás : «Il me sera difficile de vous faire une liste des événements du jour, pouvant vous donner une idée exacte. Il y a eu de tout : de grosses colères de Madame Margarita, des pleurs et gémissements ainsi que de petits moments de grande entente et douceur, mais, en entendant les protestations, elle est sortie de ses gonds et s'est presque évanouie. Il a fallu lui faire du thé, lui porter secours et la consoler, ce que la Sœur Bernat a fait à merveille. Je ne l'ai pas cru capable de mentir, mais maintenant il me semble bien qu'elle sait le faire, car elle nous a nié des choses qu'elle ne peut ignorer nous appartenant, telles que les lits des Sœurs Fornés et Frau, ceux que ces sœurs durent même mettre en fer et dont l'un est ici depuis seulement deux ans.

Dès qu'elle m'a vue, je l'ai saluée, elle m'a baisé la main et faisant mes adieux, après tant de grondement, m'a retenue en me tirant sur la robe et me faisant asseoir à ses côtés pendant un petit instant. Demain, je pense envoyer la Sœur Bernat pour voir comme elle va et lui porter quelques sous afin qu'elle fasse nettoyer la maison car avec le remuement des débarras et le vide du garde-manger, elle est très sale...»

Malgré tout, les Sœurs durent chercher un autre local pour l'école. Madame Margarita Ana était toujours aussi capricieuse. Les moyens pacifiques étant à présent épuisés, Madame Alberta, conseillée par Monsieur Tomás, interjeta une demande le 21 janvier 1885, en jugement déclaratif, contre Madame Margarita Ana Fiol par-devant le Tribunal de première instance, demandant de déclarer la maison de Valldemosa comme propriété de l'École Royale. Le litige se termina par un accord. Le 28 mars 1887, un acte de transaction fut réalisé par-devant le Notaire Maître Miguel Font, selon lequel Madame Margarita Ana Fiol reconnaissait que la propriété en litige appartenait en propre à l'École Royale de la Pureté et remit cette dernière à Madame Cayetana Alberta Giménez à titre de Rectrice de cette École. L'usufruit de la maison était réservé à Madame Margarita Ana, lui étant accordé le droit d'être nourrie et servie par l'École ou, si elle le préférait, pouvant percevoir une pension mensuelle de 37,50 pesetas. De plus, elle recevait 666,66 pesetas destinées à l'œuvre pieuse de Madame María Ferrer ainsi qu'une autre somme de 200 livres dont elle pouvait disposer librement.

L'affaire épineuse et difficile était réglée : la maison de Valldemosa, où Rectrice et Vice-Rectrice, Madame Alberta et María Aloy tissèrent leurs rêves concernant la future Communauté, était à nouveau propriété de fait et de droit de l'École.

Madame Margarita fut bien soignée. En raison de quelques cataractes, à la fin de sa vie elle se vit complètement privée de la vue. Mais elle avait

toujours autant d'énergie : on raconte que l'année de sa mort, elle entendit même six messes d'affilée, toujours à genoux.

Une Religieuse rapporte l'épisode suivant concernant le décès de Madame Margarita Ana<sup>1</sup>, survenu le 3 janvier 1893, épisode qui dénonce toute une atmosphère. - «Deux jeunes Religieuses se décidèrent à faire appel à Mère Alberta en lui demandant de bien vouloir leur permettre de se rendre à Valldemosa car, attendant d'un moment à l'autre le décès de Madame Margarita Ana, elles souhaitaient offrir à Jésus le sacrifice de l'habiller lors de son décès. Mère Alberta sourit et leur dit :

- Vous ? ...

- Oui, oui, Mère, Jésus nous le demande – répondirent-elle.

- Bon, et bien vous viendrez avec moi et si elle décède lors de votre séjour là-bas...

Effectivement, la vieille dame décéda quelques jours plus tard et qu'arriva-t-il aux deux jeunes ferventes ? Et bien qu'en voyant cette personne morte – si célèbre vivante ! – toute courbée et avec cet aspect si répugnant, elles prirent peur et toutes deux se mirent à courir à la recherche de Mère Alberta pour lui manifester leur peur.

La Mère leur dit :

- Mes filles, vous ne m'avez pas trompée. Je sais bien que ce n'est pas la même chose de faire des intentions que de les respecter. La ferveur fait dire et promettre beaucoup. Mais regardez mes filles ; il ne m'est pas venu à l'idée de vous ordonner de faire une chose pareille, loin de là. Toutefois, n'ayez aucun doute que Jésus a été très heureux de cet élan que vous avez eu toutes deux. Je n'ai aucun doute qu'il s'agit d'une inspiration de sa part. Au début, vous avez été fidèles pour suivre l'inspiration de la grâce ; maintenant je ne veux pas vous obliger, mais... mais il vous est arrivé ce que Pierre...

Elle continua à leur dire des mots tendres, mais sans les obliger. Que se passa-t-il ? Les deux jeunes se regardèrent et, émues par les mots de Mère Alberta, se dépêchèrent à tenir un sacrifice qui en vérité méritait le qualificatif d'*acte héroïque*.»

La reconquête de la maison de Valldemosa fut un acte héroïque, tout comme la patience de la Mère Alberta, une patience de longues, de très longues années...

<sup>1</sup> Née le 1<sup>er</sup> décembre 1807, elle était d'âge très avancé.

## MERE ASSISTANTE

Lorsque que l'auteur de cette biographie qui a si souvent participé aux cérémonies familiales et officielles de la Pureté<sup>1</sup> fut invité le 2 février 1929 à prononcer un discours à l'occasion de la célébration de la fête des élèves fédérées et des Noces d'or de Mère Montserrate Juan, il prononça le discours qui suit :

"Je souhaite tout d'abord célébrer et exalter du plus profond de mon âme la suprême félicité que suppose la réunion de la fête des fédérées d'une part et des Noces d'or de la révérende Mère Montserrate Juan d'autre part.

Je m'en félicite, d'autant plus que cela me donne l'occasion de saluer personnellement et au nom de cette illustre congrégation d'anciennes élèves, la bienveillante Mère, qui, en symbiose avec cette grandeur d'âme, cet esprit entrepreneur, vigoureux, du nom de révérende Mère Alberta Giménez, a donné vie à la Congrégation de la Pureté. D'un autre côté, en tant que Régente de l'École, elle a marqué personnellement de son sceau les innombrables élèves qui sont passées par ce lieu.

La Mère Montserrate connaît bien tous ces souvenirs que nous lui apportons. Je ne vais pas les dépoussiérer aujourd'hui. Nous les lui apportons sans empreinte de poussière, quasiment vierges. Ainsi lorsqu'elle se retrouvera seule dans sa chambre ou devant l'autel, et qu'elle souhaitera raviver la mémoire de ces souvenirs, ils seront siens, elle pourra leur donner vie."

C'est pieusement que nous allons à présent dépoussiérer lentement ces souvenirs.

\*\*\*

*À ma fille bien aimée, de son temps Madame Montserrate Juan*

Ah ! Si mon âme endolorie  
pouvait mirer alentours sans vide croiser ...  
Souvenir effacé qui inonde ma poitrine d'amertume...  
J'élève une profonde prière  
à ta gloire et à ton bonheur !  
La rude fortune m'a privé d'une sœur bienveillante,  
j'en rends grâce au ciel.  
Qui voulut m'en offrir une autre  
prodigieusement douce et affectueuse.  
Pardonne-moi de t'affliger ainsi  
et accompagne-moi dans ma peine comme une bonne fille !

ALBERTA GIMÉNEZ, RECTRICE.

École de la Pureté, festivité du doux nom de Marie. 9 septembre 77.

La mère Alberta conservait encore dans son cœur mille souvenirs et une immense peine depuis la mort de sa petite Vice-Rectrice María Aloy, sa douce compagne de dévotion et de préparation. Cependant, elle sentait déjà à ses côtés l'affection d'un autre cœur fidèle et dévoué qui s'offrait à elle sans réserve

---

aucune. La nouvelle Rectrice : Montserrate Juan y Ballester se trouvait déjà à ses côtés.

Montserrate fut nommée Vice-Rectrice de l'École par l'Evêque Mateo Jaume le 20 avril 1876 en remplacement de María Aloy, décédée le 24 du mois précédent. C'est lors de la répétition des vœux — le 17 décembre 1876 — qu'elle occupa le poste de María Aloy. Lorsque la communauté s'installa le 19 septembre 1874, se trouvaient aux côtés de Mère Alberta les Sœurs Aloy, Fornés, Frau, Guardiola et Togores. En 1876, toutes l'accompagnèrent, excepté la première. La liste débutait alors par le nom de la Soeur Juan, Vice-Rectrice.

Montserrate Juan possède un véritable talent d'éducatrice. Talent qu'elle avait révélé à Porreras, son village natal, où elle offrait ses services en tant que Maîtresse auxiliaire de l'école publique. Ce sont ses supérieurs, témoignant de son talent exceptionnel, qui décidèrent de l'envoyer à Palma afin qu'elle y finisse ses études et obtienne le diplôme d'Institutrice. C'est en tant qu'élève externe du Pensionnat de la Pureté qu'elle suivit ses études. Elle y obtint le diplôme d'Institutrice de l'enseignement élémentaire le 26 juin 1872. Elle décida alors de rester à l'École. À l'automne 1874, elle soumit son souhait à la Rectrice et au Visiteur, qui la reçurent avec une satisfaction visible.

Le 1er janvier suivant, elle était déjà nommée Institutrice de l'École et commençait à la fois l'année de débutante pour devenir Soeur de la Pureté.

Montserrate Juan était d'une grande franchise, loyale, placide et vive à la fois, passionnée. Ce qui aurait pu provoquer une certaine discordance entre elle et la Rectrice, toujours maîtresse de ses actes et paroles, toujours maîtresse de la situation, en raison de l'admirable équilibre de son esprit. Cette différence de tempérament n'empêcha cependant pas que naisse une profonde harmonie en raison de leur affection mutuelle et de leur noblesse ; ce qui fut fort profitable pour tenir la maison. À l'affection de la Rectrice s'ajoutait la rigueur de la Vice-Rectrice.

Certaines Religieuses se souviennent encore que lorsqu'une Sœur se plaignait auprès de la Mère Alberta de la rigueur de la Mère Montserrate, elle répondait pleine de bonté : "nous devrions rendre grâce à Dieu de nous l'avoir donnée, si elle n'était pas parmi nous, nous devrions aller la chercher, pour tout le bien qu'elle nous apporte." Une Sœur remémorant l'ancien temps dit : "Le fort caractère de Mère Montserrate m'impressionnait et je n'osais m'en approcher, malgré l'amour que je lui portais. Comme rien n'échappait à la perspicacité de la Mère Giménez, celle-ci me dit : « N'ayez crainte de vous approcher à Mère Montserrate; elle s'en réjouira, elle vous aime énormément et vous estime; n'ayez donc pas peur. » Une autre s'exprima en ces termes : "Loin de moi l'idée de froisser l'image de Mère Montserrate en mettant l'accent sur l'aspect négatif de son esprit vif ; bien au contraire c'est ce même caractère qui lui permit pendant de nombreuses années de se dépasser elle-même et de parvenir à assagir son caractère. Pendant les dernières années de son existence, elle était devenue une vraie petite fille. Que de larmes et d'humiliations lui a valu ce caractère ! Que de bienfaits il nous a apporté ! Nous étions toujours promptes à réaliser nos labeurs du mieux que nous le pouvions, si la foudre de son caractère venait à nous frapper, le baume que nous appliquait la bienveillante Mère Giménez calmait nos blessures.

Mère Montserrate était la main de fer, la terreur ou, tout du moins, la crainte de la maison. "Nous la craignons, respectueusement." Avant de sortir

faire sa promenade, elle passait en revue la tenue des collégiennes... et des Sœurs. Sur le banc du jury d'examens, la "sévère", c'était elle. Elle le déclara elle-même dans une note écrite concernant la Mère Alberta : " La Mère Alberta était toujours complaisante. Lorsque nous faisons partie du même jury, nous n'étions pas ensemble et ne pouvions échanger nos commentaires, alors pour que mes notations soient similaires aux siennes, je devais les augmenter un peu plus que ce que selon moi elles méritaient. Il en était de même lors des examens, elle était toujours plus complaisante que moi."

Cette complaisance généralisée de la révérende Mère étonna Mère Montserrate. Elle mentionne ce trait de la Mère Alberta : "Je n'ai jamais vu ni entendu qu'elle jugeât mal qui que ce soit. Parfois je lui disais : « Si nous faisons telle chose, elles penseront que nous le faisons pour telle autre intention. — Que voulez-vous qu'elles pensent !» me répondait-elle. — « Si nous disons telle chose elles se figureront que nous pensons telle autre ou que nous le disons pour telle raison. — N'en croyez rien », me disait-elle. « Comme elle pensait toujours au bien d'autrui, elle pensait que les autres en faisait de même".

Mère Montserrate ne réservait pas sa rigueur aux autres mais à elle-même. Ses impulsions véhémentes, qui parfois lui échappaient, étaient un lourd fardeau pour elle. Son "caractère" lui pesait, elle en souffrait même au sens propre du terme. C'était une souffrance profonde qui l'accompagna dès les premières années de sa vie religieuse et ce jusqu'à la fin de ses jours. Elle voulait se dominer, se soumettre à elle-même. Elle, qui représentait la rigueur, avait besoin des encouragements des autres, voire de leurs réprimandes.

Monsieur Tomás lui écrivait à Valldemosa<sup>1</sup> : "Votre lettre ne m'a pas fait mauvaise impression, au contraire, elle me persuade une fois de plus de votre désir de suivre mes conseils et mises en garde. Je vous conjure de calmer les ardeurs de votre caractère, faites l'effort d'être toujours d'humeur égale, Dieu vous a donné la lumière qui, tant que vous ne vous faites pas de soucis, vous permet de trouver le bon chemin."

"C'est pour moi une grande satisfaction de savoir que vous ne vous êtes pas laissée abuser par ce maudit caractère comme vous l'appellez vous-même, lorsqu'il essaya de vous faire perdre la raison et la quiétude nécessaire dont vous avez besoin pour mener à bien votre devoir et votre mission<sup>2</sup>."

"Vous voir si enthousiaste et disposée à démarrer cette nouvelle année scolaire dotée d'un esprit charitable et dévoué, ponctuelle dans l'accomplissement de vos devoirs m'avait empli de satisfaction. Vous savoir si abattue m'attriste profondément. Pour l'amour de Dieu, ne faites cas des suggestions de l'ennemi qui cherche à vous tromper et à vous convaincre que tout cela est inutile. Ne le croyez point, il s'agit d'un mensonge, le créateur du Mensonge ne sait rien faire d'autre. Lorsque vous recevez soutien et conseil de vos supérieurs, n'ayez aucun doute, c'est Dieu qui vous soutient et conseil. Courage, écrasez la tête de ce mortel ennemi de votre paix et de votre mission ; croyez en celui qui vous parle au nom de Dieu<sup>3</sup>."

<sup>1</sup>6 août 1878.

<sup>2</sup>20 juillet 1879.

<sup>3</sup>3 septembre 1880.

Mère Montserrate avait toujours deux épines de clouées : le cauchemar qu'était pour elle son "caractère" et l'idée qu'elle ne servait à rien. Elle les conserva jusqu'à la fin de sa vie, même lors du paisible crépuscule de sa vie, qui fut longue et fructifère où elle put voir enfin voir son "caractère" plier ou tout du moins se soumettre à la suite d'un effort d'ascèse vigoureux. Cette ascèse fut providentielle pour son activité d'éducatrice, et fit que pendant ses longues années de régence de l'École Pratique elle mérita et reçut les louanges enthousiastes des autorités et de ses supérieurs. Elle pouvait également mesurer de façon palpable au travers des nombreuses élèves qu'elle avait formées et au travers de la Congrégation qu'elle avait dirigée que sa vie n'avait pas été inutile, qu'elle la Mère Assistante<sup>1</sup> "n'était pas inutile"<sup>2</sup>.

Dans ses "Résolutions" de l'année 1925, elle écrit : "Lorsque je m'agenouillerai aux pieds de Jésus sans ne rien avoir à lui offrir, je lui dévoilerai ma misère et mes défauts, seule chose que mon cœur aride produise, je lui prierai, qu'avec le feu de son amour, il consume toute cette mauvaise herbe ; le bon jardinier tire profit de ces cendres pour nourrir la terre ; je suis confiant que vous agirez de même, Ô Divin Jardinier ! ; pour y parvenir j'ai confiance en la

<sup>1</sup> Lors de l'érection canonique de la Congrégation le 6 août 1892, elle fut nommée Assistante admonitrice, Vice-Supérieure Générale, charge qu'elle exerça durant tout le mandat de Mère Alberta.

<sup>2</sup> Nous reproduisons ici sa feuille de service en tant qu'Institutrice pour donner une idée de sa stupéfiante activité. La feuille est de 1920, l'année avant sa retraite.

*Concours* : en juin 1880 elle participa aux concours pour la provision du poste de Régente de l'École Pratique couplé à celui de l'École Normale Supérieure d'Institutrices de la province, obtenant la première place parmi les trois finalistes.

*Honneurs et distinctions* : dans la classification générale d'Institutrices des écoles publiques de cette province, elle est dans la première catégorie pour les mérites obtenus en enseignant. Le 28 juin 1909, elle reçut des autorités provinciales le premier prix en raison du dévouement montré dans sa labour d'enseignement et pour avoir obtenu la mention Très Bien pour son Mémoire technique de 1908.

*Mérites obtenus dans l'exercice de ses fonctions.*

Depuis le début de l'année scolaire de 1881 jusqu'à celle de 1885, elle se dédia à l'enseignement dominical de jeunes adultes de l'École Normale dans le salon de l'École Pratique. En juillet 1885, après que l'Adjoint au Maire du deuxième district a présidé les examens de son École, celui-ci déclara officiellement sa satisfaction face aux brillants résultats des examens.

C'est à maintes reprises qu'elle reçut officiellement, de la part de la Directrice de l'École Normale, des félicitations pour les brillants résultats obtenus par son enseignement et pour l'augmentation constante du nombre de filles participant au concours d'entrée de l'école.

Le 3 mai 1903, elle reçut de l'administration publique d'instruction provinciale à instance de l'Inspecteur d'enseignement primaire les remerciements pour les excellents résultats obtenus.

Lors des examens du 9 décembre 1904, le prix remis par le Gouverneur de la Province à l'élève des Écoles publiques de la municipalité de Palma ayant le mieux compris la Doctrine Chrétienne fut gagné par une des élèves de l'École Pratique de l'École Normale d'Institutrice. Le 11 du même mois, une autre élève de ce même Établissement reçut le prix de Géographie des Îles Baléares décerné par la Mairie.

Elle fut de nombreuses fois nommée membre du jury du concours aux postes d' Institutrices vacants de cette localité.

*Services rendus avant d'être nommée Institutrice de l'Éducation publique* : De juin 1872 à Octobre 1874, elle remplit la fonction de Maîtresse-auxiliaire de l'École Publique de filles de Porreras, les élèves en tirèrent un grand profit à la grande satisfaction de la Municipalité et des parents d'élèves.

Entre octobre 1874 et juin 1880, elle remplit la fonction d'Institutrice au pensionnat, à l'externat ainsi qu'à l'école des filles de la charité à l'École Royale de la Pureté de Sainte Marie, encore une fois pour le plus grand profit des élèves et l'immense satisfaction de l'Illustre Évêque de l'Établissement.

De 1875 à fin 1880, elle s'occupa également de l'école dominicale à l'École Royale de la Pureté de Sainte Marie.

*Mérites obtenus en dehors de ses fonctions officielles* : auteure d'un précis d'Histoire sacré qui connut le mérite d'être reconnu par les Autorités ecclésiastiques, le considérant digne d'éloge "en raison de son abondante doctrine, son expression claire et son excellente qualité pédagogique" (rapport du censeur, le très Illustrissime Monseigneur José Miralles y Sbert).

Précis qui fut également approuvé par les Rectorats des Universités de Barcelone et Valence, puis par le Conseil d'Instruction Publique.

Si sa "feuille de services" en tant que Religieuse, formatrice de Sœurs et conseillère de la Congrégation ne peut être rédigée aussi concrètement — s'agissant d'une œuvre plus intérieure rendant compte non pas aux autorités, mais au Seigneur qui ne requiert aucun document — elle n'a rien à envier à la feuille de services officielle et a sûrement été davantage estimée, comme le montre la confession de la Mère Montserrate au tribunal divin.

protection de votre mère, qui est également la mienne..."

Résolutions de 1926 : "Mon doux Jésus, c'est honteuse et confuse que je me présente devant vous : je n'ai pas accompli les résolutions que j'ai prises l'année dernière. Je les renouvelle aujourd'hui et malgré mon ingratitude, j'ai foi en votre grâce et l'aide de votre Mère pour les accomplir.

Je prends de l'âge<sup>1</sup>, mais mon caractère lui ne vieillit pas et mon amour propre non plus, au contraire, avec le fil du temps tous deux se fortifient. Je me propose de leur livrer bataille. Si le Confesseur l'approuve, je les examinerai minutieusement ; je n'ai foi qu'en la grâce de Dieu, j'en réduirai tout du moins leurs victoires, et si je Vous suis fidèle, j'en viendrai complètement à bout. Oh mon doux Jésus ! J'ai foi en les mérites de votre précieux sang."

Mon poignet tremble, mais ma volonté persiste, mon désir douloureux de perfection également ainsi que mes constants efforts pour un jour enfin faire quelque chose, d'être bienfaisante.

Résolutions de 1932 : "Ma fin approche, je veux obtenir tout ce qui est à ma portée. Sainte Vierge, soyez ma Mère."

1933 : "Me rappeler fréquemment que cette vie est courte, que la mienne touche à sa fin. Si je ne m'empresse pas de travailler vraiment et à thésauriser les mérites, je vais me retrouver avec les mains vides. L'éternité durera toujours..."<sup>2</sup>

La Mère Alberta comprit dès le début quel trésor se cachait sous ce "caractère". Sa nouvelle Vice-Rectrice n'était ni une fleur délicate, ni cet œillet qui s'épanouit dans le jardin du «Château enchanté» ; c'était la jardinière, avec des manières brusques certes, mais elle était forte et résistante, faite pour le travail dur. Si la première Vice-Rectrice l'aida avec sa douceur à rêver la communauté future, la seconde l'aida de toute sa vigueur jusqu'à la fin pour cultiver, modeler, pétrir et mettre sur pied la Communauté existante.

La Mère Alberta le savait, c'est de tout son cœur qu'elle rendait grâce de cette aide loyale. Elle regardait avec tendresse sa fidèle assistante et pour ne pas blesser les sentiments de la Mère Assistante qui n'était pas faite pour les effusions, elle lui transmettait les siens au travers de vers facétieux. Lorsqu'elle célébrait son anniversaire ou celui de la Mère Montserrate, la Mère Alberta prenait la plume afin de lui dédier une poésie humoristique ; lorsque sa main finissait par la trahir, elle les dictait. Ses vers dédiés à la Mère Montserrate ne manquèrent jamais. Pas même la dernière année de la Révérende Mère.

Les sentiments profonds et délicats n'affleuraient hors de l'eau qu'un instant à peine avant de s'enfouir à nouveau avec pudeur dans le cours habituel des joyeuses et humoristiques félicitations :

<sup>1</sup> La Mère Montserrate est née le 29 Avril 1851. Lorsqu'elle écrit ces lignes elle a 75 ans.

<sup>2</sup> Le 29 octobre 1934, lorsque la Mère Montserrate se leva "à 5 heures du matin, comme à son habitude, elle chuta et se fractura la jambe droite, elle garda le lit jusqu'à son décès le 25 juin 1935. Pendant ces huit mois, elle reçut régulièrement le Saint Sacrement. Lorsque son état empira, elle reçut le Saint Viatique et l'Extrême-onction. Elle montrait sa gratitude pour tous les soins et attentions qu'on lui prodiguait, rendait grâce au prêtre lorsqu'il la confessait et qu'elle recevait la Sainte communion. Sa vie s'éteignit comme une lumière qui s'affaiblit jusqu'à s'éteindre complètement. Sa mort fut tranquille, à son chevet se trouvait la Révérende Mère Amalia Salvador Rubio et quelques Religieuses." (Livre du Personnel.)

Afageyx tot quant voldras,  
Si et pareyx massa poquet  
Que ja may consegirás,  
Ni en paraules dir podrás  
Quant per tu sent mon coret.

Vuy he cumplít vuytanta anys  
Y pesan vuyt mil quintas,  
Y tu, dolenta, no'm planys  
Com si te fossen extranys  
Ets apuros que jo pas.<sup>1</sup>

\*\*\*

Lorsqu'il apprit la nouvelle du décès de la Mère Alberta, le Cardinal Reig envoya non seulement ses condoléances à la congrégation, mais en plus il écrivit à la Mère Montserrate, considérant qu'elle devait souffrir de son absence plus que quiconque.

Le Cardinal qui connaissait bien la Pureté et le cœur... était dans le vrai.

<sup>1</sup> « Ajoute tout ce que tu voudras, si cela te semble peu, sache que ce que mon cœur ressent pour toi nulle parole ne pourra le traduire. Je viens d'avoir quatre-vingt-cinq ans aujourd'hui, lourd comme huit miles quintaux, et toi qui ne sent aucune peine pour moi comme si les affres que je souffre t'étaient étranger. »

## SŒURS ET COLLEGIENNES

La Mère Alberta qui, pendant les festivités de la fondation de l'École, l'avait comparé à un arbuste fragile duquel tous se méfiaient. « Un coup de froid l'emportera — disaient les insouciantes — , un ouragan le brisera — répétaient les pessimistes — ; cependant ni les grands froids ni le vent n'eurent raison de cet arbre... Celui-ci grandit, ses feuilles reverdirent, ses fruits furent abondants, il fut à même de résister aux coups de tempêtes, fécond, toujours en fleur, respirant toujours la vigueur et la vie. »

Dieu sait le travail que coûta qu'il reverdît et se gonfle de sève exubérante !

Dans les chapitres précédents, nous avons pu apprécier les rares éléments dont elles disposaient au début pour accomplir ce labeur de régénération, la Rectrice, la Vice-Rectrice, et une poignée de Sœurs et le Visiteur. Tout le personnel a été présenté dans ces pages. Pour réaliser ce miracle, une volonté de fer était nécessaire, un talent singulier, un cœur à l'épreuve du feu. Volonté, talent, cœur, tout ce qu'était la Mère Rectrice.

Son labeur fut fort complexe et difficile. Elle devait remplir d'élèves une École, au renom assombri ; improvisé le professorat, mais pas un professorat quelconque, un professorat exemplaire, qui verrait en son labeur la vocation divine, prêt à se sanctifier en enseignant. La Rectrice s'attaquait à une tâche éducative double : celle des collégiennes et celle des éducatrices, Sœurs de la Pureté.

Madame Alberta Giménez initia cette éducation en commençant par elle-même.

À la maison, elle était accoutumée aux commodités que permet une situation aisée. Son père, Lieutenant de Gendarmerie et sa mère, fille d'une famille aisée, lui ont donné une éducation soignée. Sa façon de vivre, bien que toujours fondée sur les préceptes chrétiens, était cossue. Une fois mariée, Madame Alberta n'eut pas à changer ses habitudes. Les siens l'aimaient et s'efforçaient de lui plaire. Elle était propriétaire de sa maison. À cette époque où le malheur n'avait pas encore frappé la chaleur de son foyer, ses méditations la menaient souvent à penser — comme elle le raconta plus tard aux Sœurs — qu'elle n'aimerait pas vivre nombreux sous le même toit, pensant que tant de personnes ne s'entendraient jamais. Une fois devenue veuve, elle dut se sentir terriblement seule dans sa demeure, c'est sans doute à ce moment qu'elle dut avoir la nostalgie d'un foyer rempli de personnes... toutes ensemble, réunies par un même désir de sainteté. Elle éprouva un désir impérieux d'entrer dans l'Ordre des Salésiennes...

C'est à la Pureté qu'elle fut appelée. Elle fut chargée de créer une "maison pour beaucoup" et montrer comment en étant nombreuses elles s'entendraient.

Madame Alberta initia son apprentissage.

Une Religieuse raconte : « Parfois, lorsqu'elle se souvenait des jours anciens où elle était entrée à l'École, elle racontait qu'elle avait eu du mal à

s'habituer à la nourriture et davantage encore à se passer de la tasse de thé qu'elle avait pour habitude de boire tous les soirs. Dans sa maison, plusieurs plats étaient servis à l'heure du souper, quand elle vit ici qu'après la soupe et un œuf à la coque les Sœurs repliaient leurs serviettes et priaient, elle craignit de ne pouvoir survivre avec si peu d'aliments, cependant elle ne consentait pas à manger autre chose, même si cela lui était offert. Elle se disait : « Aux autres, cela leur suffit, ce sera suffisant pour moi aussi, je m'habituerai à me servir davantage de soupe, je ferai tout ce qu'il faudra. »

Elle finit par s'habituer. Elle s'habitua à se contenter de peu, si peu qu'elle mangeait moins que les autres... En ce qui concerne son labeur, c'était tout le contraire. Là, elle était insatiable. Elle n'économisait aucunement ses forces. Depuis le début, elle se soumit à une discipline sévère et l'inculquait aux autres par l'exemple.

Au début cela lui coûtait. Celles qui l'entouraient, bien qu'animés de la meilleure volonté, n'étaient pas encore faites à la vie en communauté, à l'observance stricte, à un travail réellement excessif. La Rectrice ne cédait pas. Elle conservait un cahier de ces premières années-là où elle consignait avec exactitude l'horaire que chacune des Sœurs devaient suivre. Chacune d'entre-elles avaient un travail en fonction de leurs forces et de leurs capacités. Son propre horaire était effaqué. Elle ne disposait d'aucun moment de libre depuis le matin jusqu'au soir. Cours des pensionnaires, des externes, des normaliennes, horaires pour recevoir les visites, horaires pour la correspondance, préparation des labeurs, service au réfectoire des filles, instruction des Sœurs et des pensionnaires, révision avec les normaliennes, prière du petit Office, méditation, examen particulier, visite du Saint, examen général... Et comme s'il elle avait oublié quelque chose encore, comme si de rien n'était, après l'horaire elle rédigeait ses quelques notes (écrites par elle-même et Monsieur Tomás) :

"S'assurer du bon nettoyage de la chapelle de San José.

Le 2<sup>e</sup> dimanche du mois, elle prendra son jour de repos.

Chaque fois qu'elle le jugera nécessaire, elle aura une parole pour toute celle de l'Établissement qu'elle voit tentée ou malade, qu'elle soit fille ou Sœur.

Lorsque les petites filles écrivent des lettres, vous les vérifierez et en corrigerez la rédaction. — Dimanche — Si vous avez une idée, il conviendrait également de les divertir.

Vous vous assurerez que les Sœurs qui sont avec les filles le dimanche les entretiennent convenablement avec des lectures agréables ou bien avec des conversations édifiantes.

S'il vous reste un peu de temps les dimanches, vous pourriez le passer avec la Soeur, novice ou aspirante qui a le plus besoin de vos admonestations.»

Ces notes n'en disent pas assez, elles ne disent pas tout. La Mère Montserrate sur une note à part consignait ce qui n'apparaissait pas sur son horaire : « Elle participait aux tâches domestiques ; nous étions peu nombreuses; en plus des cours, il fallait tenir la maison, laver le linge, le nettoyage, etc.; labeurs que nous devons réaliser avant ou après les heures de cours. Que nous nous levions à l'aurore ou que nous nous couchions la nuit venue, la Mère était toujours la première sur les lieux du travail et la dernière à les quitter.» Il lui arrivait souvent dès trois heures du matin de laver le linge ! Une autre Religieuse ajoute une touche supplémentaire au tableau : «Elle ne

perdait pas une minute. Dès la première heure, avant le petit déjeuner, elle faisait cours aux Sœurs afin de les préparer aux cours qu'elles allaient donner aux filles. »

Malgré toutes ces informations, la liste de son labeur reste incomplète. Il reste encore une activité à ajouter sur cette liste. Les Sœurs veillaient la nuit le sommeil des filles dans leur dortoir. Les tours de garde de la veillée étaient partagées en deux, le premier tour de garde s'achevait à deux heures du matin et le deuxième allait de deux heures de matin jusqu'au lever du jour. La Mère Alberta aussi avait un tour de garde à accomplir. Comme au début, les Sœurs étaient peu nombreuses, les tours de gardent étaient fréquents. La Mère Alberta en avait un tous les quatre jours. Quand les Sœurs la réprimandaient affectueusement pour son insistance à accomplir cette lourde charge malgré ses interminables occupations et la lourde responsabilité qui pesait sur elle, qui lui demandaient force et vigueur, elle leur répondait : «Veiller non seulement me fait du bien, mais cela m'est indispensable.»

Voilà l'école qu'elle proposait aux Sœurs. L'épreuve était difficile. L'entraînement requerrait patience, compréhension et force également. Monsieur Tomás la secondait énormément dans la formation des Sœurs. Tous deux partageaient le même idéal. Lorsqu'un jour, une Sœur vint à se plaindre, de l'énormité du travail, du manque de personnel et que cela lui faisait de la peine de voir la Mère Alberta se lever de si bonne heure pour aider à laver le linge, Monsieur Tomás lui répondit : « Ma fille, soyons patients, je préfère en avoir dix que vingt ; si je le voulais, je pourrais t'en envoyer beaucoup, mais je ne veux pas que les Sœurs de la Pureté soient des religieuses parmi tant d'autres. Mieux vaut peu de Sœurs mais de bonnes Sœurs.» À la Mère Montserrate il écrivait la lettre suivante<sup>1</sup> : « Je ne pouvais attendre autre chose de ses bonnes Sœurs, après leur avoir mandé qu'elles assistent à la lecture des règles. S'il est vrai que la raison de ma contrariété avec vous toutes est cette inconstance dans laquelle vous tombez si rapidement après avoir pris une résolution ou résolu un accord, je ne l'ai jamais attribué à un manque de volonté... j'ai toujours pensé qu'il s'agissait de trou de mémoire ou de ne pas accorder l'importance aux choses qui semblaient insignifiantes, ou de manque d'intérêt ou de courage pour affronter les difficultés qui se présentent, d'obéir à un respect mal compris... ou de l'amour au confort qui va à l'encontre de la vie religieuse que vous suivez et devez suivre ! »

Inculquez aux nouvelles Sœurs la stricte observance de toutes les règles, même les plus insignifiantes ! Imbibez-les profondément, jusqu'à ce qu'elles les assimilent et que ces règles fassent partie intégrante de leur être, il n'existe rien d'insignifiant aux yeux de Dieu ! Convertissez les résolutions qu'elle faisait après ses exercices en règles de vie! "J'attribue mon faible avancement sur le terrain de la vertu au manque d'observance des Saintes Règles et au manque de ponctualité dans l'accomplissement des résolutions que j'ai déclarées préalablement, je me propose d'être d'une exactitude irréprochable dans l'accomplissement de mes résolutions, leur manquement sera sujet d'examen et de confession de toutes les fautes ou omissions les concernant."

<sup>1</sup>29 juillet 1880. La Mère Montserrate était à Valldemosa.

Sachant l'importance que revêt pour le profit spirituel et pour l'harmonie qui doit régner au sein de la communauté que les chemins de la vie et des activités des membres soient toujours les mêmes, la Mère Alberta et Monsieur Tomás instaurèrent des normes précises dès le début, faisant même un règlement pour l'École<sup>1</sup> et rédigeant les fondements de la Communauté des Sœurs de la Pureté<sup>2</sup>. Ces deux écrits furent le fruit d'un examen approfondi. D'une part ils révèlent un regard perspicace, connaisseur de la réalité, d'autre part ils montrent une profonde piété. Le 1<sup>er</sup> article exprime de la manière suivante l'extinction de la Société des Sœurs : «Son objet est la sanctification même ainsi que celle de leurs prochains, principalement à travers l'enseignement et l'éducation de celles qui leur sont confiées. Pour y parvenir, elles auront Jésus et le mystère de ses humiliations à l'esprit ainsi que Marie et le mystère de sa Pureté céleste ; en cet honneur la Société vouera un culte particulier aux Saints Sacrements et à la Vierge Immaculée.» L'activité éducative est subordonnée à la vie intérieure ; toutes deux forment une union admirable.

Ce qu'entendait la Mère Alberta pour labeur éducative des Sœurs de la pureté, labeur toujours inspirée par le côté surnaturel, se détache de l'extrait suivant d'une lettre — paroles simples, dénuées de toutes exagérations, d'expressions ou de couleurs—, qu'elle écrivait à un âge avancé, après quarante ans de labeur pédagogique et de gérance de la Pureté, à une jeune religieuse qui allait faire ses premiers pas dans la formation d'Institutrice<sup>3</sup> :

« ...Je réponds à votre charmante lettre et vous en remercie, je remercie également Dieu qui vous a insufflé le désir de me faire plaisir et de m'écrire. Et de répondre ainsi à mes peurs, je réponds à mon tour aux vôtres, en vous admonestant et conseillant pour parfaire l'accomplissement de vos devoirs et de la mission de formation de cœurs que Dieu vous a confié ! Quelle belle mission ! Je vous envie, petite sœur, non pas d'une envie pécheresse ou censurable, qui envierait le bien d'autrui, mais au contraire la sainte envie qui nous fait désirer le même bien dont d'autres profitent, sans porter préjudice à leur aventure. Les enfants sont fatigants, mais ils sont innocents et flexibles et on peut faire avec eux ce que l'on en veut, leur éducation n'implique pas la responsabilité morale que représente l'éducation d'enfants plus âgés.

Pensez donc aux paroles de Jésus : «Laissez venir à moi les enfants.» Cet exemple donné par notre Sauveur vous encouragera.

Dieu vous a placée parmi ces petits pour une bonne raison. Dieu n'agit pas sans raison précise et digne d'estime ; il vous a mis parmi ces petits pour que vous fassiez preuve de mérite pour leur sanctification ; chaque gêne, chaque parole pour l'accomplissement de la tâche que la Providence vous a confié, vous pouvez la transformer en un précieux joyau ou en une rose parfumée pour la couronne éternelle que vous êtes en train de vous gagner par votre labeur ; les anges eux-mêmes, s'il le pouvaient, occuperaient votre place, qui tant de mérites peut recevoir.»

<sup>1</sup> Règlement qui fut approuvé le 28 septembre 1870 par l'Évêque Mr Miguel Salva.

<sup>2</sup> Fondements qui sont conservés dans le manuscrit de la Mère Alberta.

<sup>3</sup> 26 mai 1910.

La Pureté, grâce au bon discernement, aux veillées de la Mère Alberta, fut une magnifique pépinière de Religieuses, qui à travers l'enseignement se sanctifièrent et atteignirent des sommets de perfection ; et qui versèrent à pleines mains la bonne graine, et embrassèrent de toute la force de leur âme la mission élevée, fatigante et laborieuse de former des cœurs. Institutrices et éducatrices faisaient partie de l'équipe de la Mère Alberta.

Elle ne se contentait pas de diriger et former les éducatrices. Elle aimait ses Religieuses, à tel point qu'elle les modelait avec une ardeur sans pareille, elle montrait le même empressement à chacune des collégiennes. Elle portait toute la charge de la maison — tant la responsabilité morale qu'économique — elle avait l'art de transformer de simples manières de bonne éducation en d'incroyables détails. Une Religieuse rapporte à ce propos : « Je l'ai vue bien souvent faire revenir en arrière les filles qui couraient dans la salle. Elle leur disait : «Maintenant marchez comme des demoiselles de bonne société ; on ne court pas dans la maison». Elle voulait qu'elles soient toujours sous surveillance stricte, sans pour autant attrister leur vie avec un contrôle étouffant. Surveiller pour redresser les mauvais penchants sans freiner les impulsions de la vie saine et innocente.

Ses parents lui avaient donné les meilleures maîtres, l'avaient dotée d'une vaste culture. Cette culture ample et solide, elle voulait la transmettre aux collégiennes de la Pureté. Elle n'économisait aucun moyen pour y parvenir. Selon la Presse même, l'École de la Pureté était le centre d'étude de Palma qui avait dépensé le plus pour se maintenir au plus haut niveau de l'instruction contemporaine. La Mère Alberta établit un musée d'histoire naturelle, créa un laboratoire de physique et introduit la gymnastique hygiénique.

Pour réveiller l'énergie endormie de ses élèves, elle utilisait des méthodes saines et équitables d'émulations. Pour motiver les élèves, elle instaura un système de médailles pour récompenser les bons comportements, lors de l'étude ou des labeurs. Elle organisa fêtes et expositions de labeurs, auxquelles assistaient le gratin de la ville. Elle habitua ses élèves à se présenter en publique, à soigner leurs manières, pour les préparer à la vie en société... avec prudence et réserve.

Une ancienne collégienne écrit remémorant la Mère Alberta : «Une dame délicate pleine de finesse, elle nous disait toujours que la femme devait être très digne, très éduquée, d'une grande finesse, qu'elle devait se rendre agréable auprès des autres, non pas par l'apparat de sa tenue et de ses bijoux, mais par l'exqu Coast de sa tenue et de son esprit.»

Elle ne s'arrêtait pas aux seuls milieux naturels. À une époque où soufflaient des vents contraires à l'instruction religieuse, si ce n'est, totalement opposés, la laissant tout du moins dans l'oubli, la Mère Alberta inonda l'éducation de lumières surnaturelles. Nous pourrions dire qu'elle en avait baptisé tous les moyens pédagogiques.

Si dans les salons elle faisait revenir les filles pour leur enseigner comment marcher comme des «demoiselles» de bonne société, dans la chapelle elle était plus rigoureuse encore et exigeait respect, sérieux et une exactitude dans tout ce qui retournait au culte.

Elle répartit les collégiennes en deux bandes, leur donnant pour patronne Sainte Thérèse et Sainte Ursule. Les thérésiennes et les ursulines, sous le regard de leurs saintes protectrices, se préparaient à leurs études avec une noble ténacité.

Elle planta dans l'École tout un jardin de belles dévotions, dont le parfum devait accompagner les élèves et leur servir de réconfort en leur remémorant leur enfance et leur jeunesse. Les fleurs et les preuves d'affection les plus copieuses étaient réservées à la Sainte Vierge, Protectrice de l'École. Dans la chronique manuscrite on peut lire :

« Elles célébraient avec enthousiasme et dévotion toutes les festivités de la Sainte Vierge, lui rendaient honneur avec la tendre et pieuse pratique du Baisemain. Les pensionnaires vêtues de leur habit de cérémonie et du voile blanc, venaient à l'unisson et en duo déposer leurs prières aux pieds de la Vierge ainsi qu'un pieux baiser d'amour sur les magnifiques rubans de couleur bleu qui, avec un emblème de la Vierge, pendaient des mains de la Reine des Cieux...

Pendant tout le mois de Mai et de Juin, pour prouver le tendre amour qu'elles éprouvaient pour Jésus et son affectueuse Mère, elles les honoraient avec ferveur d'actes d'amour, d'adoration, de sacrifices, de communions spirituelles, en sus de celle que chacune d'entre-elles recevait réellement chaque jour.

À chaque début de ces mois-là, étaient tirées au sort entre les filles et les Sœurs les pratiques de vertus et de mortifications pour honorer le Cœur de Jésus et la Reine des Cieux. Elles notaient sur des bouts de papier les actes d'amours, sacrifices, prières que chacune faisait individuellement et les déposaient dans un petit tiroir fermé à clé (sorte de boîte aux lettres), la nuit tombée, l'une des anciennes élèves, nommée antérieurement serveuse de la Vierge ou du Cœur de Jésus, en retirait le contenu.

Celle-ci prenait note de chacune de ces pratiques et en faisait des listes sur des colonnes séparées.

À la fin de chacun de ces mois-ci, ces listes étaient remises avec un enthousiasme religieux au Père Confesseur des collégiennes, lequel rempli de joie les donnait en offrande au Christ et à sa Sainte Mère, avant de les renvoyer plus tard à sa Sainteté le Pape, puis elles étaient publiées dans un bulletin ecclésiastique...

La fin du mois de Marie se faisait déjà à l'époque avec une grande solennité et splendeur. Hormis l'offrande quotidienne faite à la Sainte Vierge de la fleur indiquée pour chaque jour qui était placée dans un joli petit vase à ses pieds, le 31 Mai une grande couronne était tressée qui servait de repose-pieds à la Reine des Cieux. Pendant la Messe, était chantée l'Ave Maria avec la femme couronnée de douze étoiles, la musique de chaque Ave Maria étant différente.

Pendant la communion, deux Sœurs situées près du presbytère distribuaient des pétales, en souvenir du mois des fleurs, accompagnés d'une charmante poésie dédiée à la Vierge.

De magnifiques hymnes chantés avec piété et enthousiasme mettaient fin à cette fête placide.

Ce jour-là, les internes bénéficiaient d'une longue promenade qu'elles réalisaient l'après-midi avec une grande joie.... »

Ces descriptions suffisent pour savourer l'ambiance où vivaient les collégiennes de la Pureté. Ambiance de forte piété, que les filles atteignaient au travers de pratiques simples, poétiques, qui captivaient leurs cœurs. Après ce

doux hommage à Dieu, à Jésus, à sa Sainte Mère ou à une Sainte patronne, un divertissement ou une bonne surprise était réservé aux filles : une longue promenade ou bien une glace prise dans la «salle de formation», glace dont l'apparition était saluée entre applaudissements et vivats.

La Mère était une véritable mère ! Lorsqu'elle parlait des choses de Dieu et lorsqu'elle préparait les petites surprises ! En aimant Dieu et en l'aimant à travers ses filles, Sœurs et collégiennes !

## UN NOUVEL AMI

Même ceux qui connaissaient une certaine intimité avec le couple Reig-Casanova au village d'Agullent, croyaient qu'il n'y avait pas plus de deux fils sous le toit familial : Eduardo et Ramoncita. Le troisième ne pointait jamais le bout de son nez. Enfermé dans sa chambre ou caché dans le grenier... il étudiait.

Un jour, deux seigneurs de passage avaient besoin d'une boîte d'allumettes. Ils virent un jeune homme, pensant qu'il s'agissait d'un domestique, ils le mandèrent en acheter. Lorsque celui-ci fut de retour, ils lui donnèrent un pourboire.

Ils ne savaient pas qu'il s'agissait d'un des fils de la maison, Enrique.

Comment pouvaient-ils savoir qu'ils venaient de donner un pourboire au futur premier Cardinal des Espagnes ?

\*\*\*

En Février 1889, l'Évêque Mr Jacinto Cervera devait donner des exercices aux filles de l'École de la Pureté. Une fois les exercices commencés, le Prélat tomba malade, ne trouvant personne pour le remplacer, son assistant, Mr Enrique Reig Casanova s'offrit pour terminer les actes.

C'est ainsi que commença sa relation avec l'École de la Pureté.

L'École de la Pureté prospérait. L'École Normale, l'École Pratique intégrée à celle-ci, le Pensionnat étaient en plein essor. Un communiqué de l'époque dit : « L'École Royale de la Pureté est la plus renommée et la meilleure de toute l'île. Son instruction peut concurrencer les meilleures du Continent. Tant le Pensionnat que l'Externat sont remplis d'élèves, il y fleurit une éducation soignée et une solide instruction que reçoivent ses nombreuses élèves. Dans tous les départements, il y a des Sœurs illustres qui possèdent le titre supérieur de Maîtresse d'École. Tous les départements sont pleins. Le nombre de Nomaliennes qui pour obtenir le diplôme d'Institutrices viennent à l'Établissement Royal, est fort important. La Pureté ressemble à un beau jardin rempli de bourgeons prêts à s'ouvrir au grand monde de la vie. L'École Pratique intégrée à la Normale ne compte pas moins de 80 filles qui assistent aux cours quotidiennement. »

Monsieur Tomás Rullán, voyant la magnifique floraison de ce magnifique Établissement, la nouvelle vigueur et force de l'arbuste « fragile et amaigri » dit un jour lors d'une conversation intime qu'il tint avec la Mère Alberta et la Mère Monserrate, principales artifices de cette nouvelle germination : « Je peux enfin mourir tranquille ; l'École fonctionne seule et ne requiert plus de ma personne. »

Le 21 Septembre 1889, Monsieur Tomás célébra une messe — comme à l'accoutumée — à l'Oratoire de l'École. La nuit durant se répandit la triste nouvelle de son décès<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Nous reprenons ici quelques notes publiées par la presse de Palma suite au décès de l'illustre Monseigneur Tomás Rullán, Dignitaire Religieux de la Sainte Église Catholique et Prélat Majeur Apostolique:

« Monseigneur Rullán laisse un grand vide autour de lui, qui ne sera pas facile à combler. Il s'agissait d'un ecclésiastique des plus illustres et sérieux de Mallorca. Étant encore très jeune (venant d'être ordonné prêtre), il obtint par la voie des concours, un canonicat à l'église de Minorque. Il y reçut l'estime de Monseigneur l'Évêque Mateo Jaume, d'agréables souvenirs, en 1868 il fut nommé Dignitaire Religieux de Mallorca, charge restée vacante suite au décès de Monseigneur Pascual Morales. Lorsque Monseigneur Jaume occupa le siège épiscopal, l'illustre Monseigneur

Cette nouvelle telle une lourde pierre opprima le moral de la Rectrice de l'École de la Pureté. La mort de Monsieur Tomás représentait pour elle fermer la porte à toute une époque, riche en travaux et en satisfactions. L'École fonctionne toute seule, certes. Mais dans la vie de la Rectrice s'ouvrait un douloureux vide que laissait derrière soi la perte d'un ami fidèle qui l'aidait à supporter le poids du dur labeur, toujours prêt à tendre la main pour apporter son soutien au milieu des tribulations.

La Rectrice avait un bouclier pour se protéger. «Sur un fond légèrement illuminé par la lumière d'un talent mis à l'épreuve et nullement vulgaire se trouve la *Femme forte...* »

Elle enferma son deuil au fond de son âme. L'École continua sans vaciller le rythme auquel elle était habituée.

Le poste de Monsieur Tomás Rullán à l'École de la Pureté fut occupé et disons partagé entre deux de ses amis : Monsieur Guillermo Puig Fullana et Monsieur Enrique Reig Casanova.

Le 10 Novembre 1889, le Prélat nomma le Chanoine Monsieur Guillermo Puig Visiteur de l'École. Pour la chaire de Religion et de Morale de l'École Normale, il nomma, sur indication de Monsieur Guillermo Puig, Monsieur Enrique Reig. Ce dernier s'offrit à Mère Alberta pour dire quotidiennement la messe à l'Oratoire de la maison, comme Monsieur Tomás en avait l'habitude

Monsieur Guillermo Puig s'occupa toujours des affaires de l'École avec une grande affection et beaucoup d'intérêt, il aida de ses conseils la gestion de la maison. Cependant, sa gestion ne brilla pas spécialement dans l'histoire de l'École.

Il n'en est pas ainsi de celle de Monsieur Enrique Reig, que les Sœurs de la Pureté appelaient rapidement "l'autre Monsieur Tomás."

Nous serions injuste envers la Mère Alberta si nous ne nous arrêtons pas un instant, pour considérer les liens d'amitiés qui l'unirent avec Monsieur Enrique Reig, qui dans un premier temps fut ami de la maison en sa qualité de Prêtre et Professeur de l'École Normale, puis à partir du 13 Février 1897 — lorsque Monsieur Guillermo Puig renonça à son poste pour raison de santé et de son âge avancé — Visiteur de l'École.

Pour la Mère Alberta, Monsieur Enrique n'était pas simplement l'autre Monsieur Tomás". C'était Monsieur Enrique. Les sentiments ne sont pas des charges dont le "vide" se remplit avec une nouvelle nomination. Lors des festivités pour le centenaire de la fondation de l'École, la Mère Alberta parla de Monsieur Tomás rendant honneur de ses mérites de paroles pleines de louanges, qui auraient pu paraître exagérées pour celui qui ne connaissait pas ses antécédents. Pour elle, Monsieur Tomás occupait une place «particulière».

Rullán fut désigné proviseur et vicaire général de l'évêché, charge qu'il occupa jusqu'à la mort de Monseigneur l'Evêque. L'énergie dont Monseigneur Rullán fit toujours preuve était extraordinaire, organisant des associations religieuses, fondant et dirigeant des écoles catholiques afin de s'opposer à la propagande protestante, promouvant les œuvres de notre Cathédrale... Son intérêt pour l'instruction est démontré par l'état fleurissant de l'École de la Pureté, si bien cotée aujourd'hui, véritable centre d'éducation moral, littéraire et d'enseignement des labeurs et autres propres de la femme. » (Journal *El Diario de Palma*, édition du 23 septembre 1889.)

« Énumérer tous les actes réalisés par Monseigneur Rullán en faveur de la religion et de ses semblables pourrait se révéler très long. Il est suffisant de dire qu'il fut l'un de ceux qui lui offrit les meilleurs services, ainsi à la Citadelle de Palma, lorsque le choléra envahit ses cités, les Sœurs du bon secours s'y trouvant assistèrent les malades du choléra, notre prêtre les prit sous sa protection, leur donnant la communion, les confessant et assistant les derniers instants de celles qui eurent le malheur de mourir victime de la contagion. » (Journal *El Ancora*, 1<sup>er</sup> Octobre 1889).

Lorsque Monsieur Tomás Rullán fut nommé Visiteur, il rencontra une dure réalité. La Mère Alberta requérait encore de ses prudents conseils pour entreprendre un chemin de vie complètement nouveau pour elle. Il fallait encore, comme nous l'avons vu au chapitre antérieur, marqué au coin de l'École les Sœurs, inexpertes, bien que pourvues de bonne volonté. Il fallait remonter de nouveau une École abattue et l'acheminer dans la bonne direction.

Monsieur Enrique trouva une Mère Supérieure modelée par de nombreuses années passées à diriger, une femme en pleine maturité — par son âge et ses vertus —, des Religieuses entraînées à l'observance, une École en pleine floraison. Ses liens d'amitiés avec la Mère Alberta devaient forcément être autres que ceux qu'elle avait eu avec Monsieur Tomás.

La Mère Alberta regarda dès le début Monsieur Enrique avec la tendresse d'une mère. Monsieur Enrique était reconnaissant de cette tendresse maternelle qui lui était offerte en remplacement de celle de sa mère absente. Une Religieuse le dit clairement : «Lorsque Monsieur Enrique Reig arriva à Mallorca en tant que secrétaire de Mr. l'Évêque Cervera, il visita l'École avec un grand intérêt ; à la mort de Monsieur Tomás Rullán, il fit tout son possible pour suppléer l'absence provoquée par le départ du Père. Les parents de cet homme se trouvaient à Valence, la Mère Alberta, avec son cœur de mère, fit tout son possible pour que ce bon monsieur ressente le moins possible l'absence de sa bonne mère, qui ne pouvait se tenir à ses côtés, il se trouvait par conséquent privé de ses amoureuses attentions, elle s'intéressait à sa santé et s'assurait qu'il ne lui manquât aucun vêtement, allant jusqu'aux moindres détails.»

L'affection que Madame Alberta avait pour Monsieur Enrique Reig conserva jusqu'à la fin ce caractère maternel, même lorsque celui-ci grimpa les marches toujours plus hautes de sa carrière sacerdotale. De son côté, Monsieur Enrique ne changea en rien sa marque de déférence et de gratitude filiales, venant à Mallorca pour assister aux festivités de la Pureté... venant expressément — alors Évêque de Barcelone — aux Noces d'Or de la Mère Alberta, ainsi qu'à l'inauguration de la maison de l'Établissement, lorsqu'il était Archevêque de Valence et de Tolède.

Ils devaient forcément bien s'entendre.

Le chemin qui les avait menés tous deux à la vie sacerdotale avait quelques points en commun.

Tous deux connaissaient les joies du foyer. Tous deux eurent une famille. Tous deux perdirent conjoint et fils<sup>1</sup>. Tous deux conservaient la tendresse propre à un père et à une mère dans leur nouvelle vie. Tous deux connurent leur vocation suite à un changement de chemin brusque.

Leurs centres d'intérêts étaient également affins : tous deux possédaient un grand intérêt pour la question de l'éducation ; tous deux virent avec un regard perspicace que l'éducation était un champ — peut être le plus important — où se livre une guerre sans pitié contre la religion, où l'avenir de l'homme est en jeu. La Mère Alberta érigea un bastion d'éducation chrétienne à l'École de la Pureté. Monsieur Enrique prit partie prenante des escarmouches sur le terrain même.

<sup>1</sup> Monsieur Enrique Reig perdit sa femme et sa fille suite à l'épidémie de choléra.

Lorsque Monsieur Enrique Reig — avant d'embrasser la carrière sacerdotale — étudiait à l'Université de Valence, Blasco Ibañez y étudiait également, celui-ci se proclama chef des étudiants libres-penseurs, qui voulaient imposer leur domination dans les classes. Monsieur Enrique Reig, pour arrêter ces funestes manœuvres, réunit autour de lui les éléments catholiques universitaires dépourvus alors d'organisation. Il forma un groupe compact d'étudiants catholiques, prêt à œuvrer et à résister.

Les événements de Morayta provoquèrent une grève étudiante qui risquait de s'éterniser. Reig et son groupe se décidèrent à rompre la glace, et s'opposant aux libres-penseurs ils entrèrent en classe. Ils réalisèrent leur objectif. La grève prit fin. Ne se satisfaisant pas de cette seule victoire, ils déployèrent le drapeau religieux, célébrant au mois de Mars suivant — quelques mois après la fin de la grève — la fête de Saint Thomas D'Aquin. Ce fut le premier groupe d'étudiant qui, à cette époque, osait acclamer et rendre publiquement un hommage à l'Ange des Écoles. L'année suivante, lorsque la Vierge des Désemparés fut canoniquement déclarée Patronne de Valence formée par Reig, ils organisèrent une manifestation. Les universitaires libres-penseurs, portant sur leurs épaules à Blasco Ibañez, prirent également la rue, tentant d'arracher le drapeau des jeunes catholiques. Le combat finit par la victoire des nôtres.

Ce que Monsieur Enrique avait en commun avec Monsieur Tomás, c'est l'affection inconditionnelle qu'ils portaient à l'École. Reig aussi considérait l'institut comme lui étant propre. Ce qui explique que les gestions qu'il opérait en sa faveur étaient aussi transcendantes que celles de Monsieur Tomás. Si celui-ci engrangea d'éminents mérites pour avoir redressé l'École, Monsieur Enrique influa de façon décisive sur le développement de la Congrégation. Il eut une part — très importante — dans de grands événements, tels que la canonisation, les Constitutions faites par l'Évêque Cervera, l'accord pontifical, la fondation de nouvelles maisons. Nous reviendrons sur sa participation dans ces affaires. Ce que nous voulons à présent mettre en valeur ne sont pas ses interventions officielles, mais les innombrables et petites demandes d'ordre intime qui faisaient le portrait d'un homme entier.

Il s'offrit bien évidemment pour satisfaire les besoins spirituels des Sœurs et éducatrices. Le poids des conversations, des conférences générales et particulières, retombaient pour leur majorité sur lui. De plus, il se préoccupait de tout et il aimait que l'on fasse appel à lui pour les affaires mineures. Il continua à en faire autant même après avoir quitté Mallorca, lorsqu'il prit son poste de Chanoine à Tolède (1901). Lors des voyages qu'entreprennent la Mère Alberta et les Sœurs, il va les recevoir au port comme s'il s'agissait de sa propre famille. Depuis Valence, la Mère Alberta écrit : « Lorsque le bateau est arrivé, Monsieur Enrique et son beau-frère nous attendaient : nous sommes allés à la messe et avons pris le petit déjeuner.»<sup>1</sup> De Onteniente : « Don Enrique nous a laissés à Játiva et a poursuivi sa route jusqu'à Valence où l'attendaient des affaires. L'avantage sera pour les Sœurs Miralles et Vidal, qui

<sup>1</sup> Lettre datée du 17 juillet 1899

lorsqu'elles arriveront le trouveront en train de les attendre. Il les accompagnera, venant avec elles. Il s'en est fallu de peu pour qu'il ne vienne pas, la veille de Noël sa maman tomba malade, il se décida à rester à son chevet, mais les deux médecins qui lui rendaient visite lui assurèrent qu'il pouvait partir tranquille<sup>2</sup>.». «Nous étions anxieuses comme vous le comprendrez, de recevoir le télégramme attendu nous avisant de la venue des Sœurs. Les contrariétés dues au mauvais temps ont été nombreuses ; demain devaient se faire les vœux et nous ne savons toujours pas quand ils se feront. Dieu soit béni ! Depuis notre départ, rien ne nous avait contrariées, mais il était probable que quelque chose surgisse. Monsieur Enrique attendit deux jours durant à Valence les Sœurs, malgré la pluie, le bateau à vapeur n'arrivait pas. Il arriva enfin hier, impatient, car il désirait se rendre à Tolède le plus tôt possible. Ç'eut été plus commode pour les Sœurs de l'avoir retrouvé ; mais elles devront venir seules.»<sup>3</sup>

On fait appel à Monsieur Enrique pour les cas délicats, quand une intervention requiert que celle-ci soit assumée et dirigée depuis les indications du cœur. Il s'agit d'une malade qui doit être déplacée pour son bien, mais on ne veut pas l'apeurer. Certaines manipulations sont délicates et requièrent toute une conspiration d'attentions. Monsieur Enrique se trouve à Majorque et ne peut suivre les affaires de l'École au travers de la chaleur qu'irradie la vie en commun au quotidien. Cependant, la Mère pensait à lui. Le 10 juin 1902, elle écrit à la Supérieure de la maison d'Agullent où se trouve la malade. La lettre est une merveille de délicatesse. «Ma Sœur bien aimée : les nouvelles que vous me donnez, comme vous le comprendrez, ne me rassurent pas, pour autant que le cas de la pauvre Sœur ne soit pas grave. Je ne crois pas qu'il convienne qu'elle y voie une insistance à ce qu'on l'éloigne d'Allugent, c'est la raison pour laquelle je ne fais pas pression en ce sens. Il est préférable de le lui faire le désirer. Je crois que c'est à Son Serra, qui est un lieu sec et ventilé, qu'elle se trouvera pour le mieux ; mais j'insiste sur le fait qu'elle ne doit y voir aucune insistance de notre part. Monsieur Enrique et le médecin sont les personnes qui doivent y travailler. Aujourd'hui même, je vais écrire à Monsieur Enrique que je crois à Angullent, pour lui en parler.»

Tout comme il le fait au niveau spirituel, Monsieur Enrique apporte son aide à l'École et à la Congrégation au niveau économique. Il leur offre des cadeaux, entre autres un magnifique ostensor pour l'église de Manacor. Il ouvre discrètement son porte-monnaie et remplit les urnes de la Pureté. Le 12 juin 1900, la Mère Alberta écrit : «Monsieur Enrique nous a offert 1.000 pesetas afin d'acquérir des maisons dans la localité. Ne le dites à personne, sa famille pourrait s'en ressentir.»

Qu'il s'agisse de tableaux pour les classes, de travaux pour la maison, de festivités de bénédictions, on consulte auprès de Monsieur Enrique, qui fait «partie de la maison».

<sup>2</sup> Lettre datée du 28 décembre 1903

<sup>3</sup> Lettre datée du 2 janvier 1904.

Il en fait tellement partie, qu'il dut même supporter sans mots dire l'un des rares emportements de la Mère Alberta. Monsieur Enrique qui venait d'arriver de la Péninsule, alors Évêque de Barcelone, donna un discours à la Pureté et il lui prit d'encenser les vertus de la Révérende Mère. Après le discours, celle-ci le réprimanda comme une mère. Monsieur Enrique faisait vraiment «partie de la maison».

## LE PREMIER JALON

Un jour, une des Sœurs Coadjutrices s'approcha de la Mère Alberta et lui parla, la main sur le cœur. Elle souffrait de voir que la Supérieure, la Révérendissime Mère, portait l'habit rapiécé, bien que propre. Cela lui paraissait impropre pour sa personne. La Mère Alberta, lui répondit d'une douce tendresse : «Ma fille, je porte l'habit qui me sied le mieux.»

Ses filles allaient lui en offrir un neuf.

Il y eut quelques jours de secrète agitation dans la maison. Il y avait beaucoup de chuchotements et de secrets, d'enthousiasme et de préoccupation. Surtout la préoccupation que la Mère Alberta ne se rende compte de rien. Ses Filles allaient lui offrir un habit neuf. Quelques réunions secrètes se tenaient, où chaque Sœur avait un plan, une idée à proposer.

Enfin arriva le grand jour...

Le 1<sup>er</sup> mai 1895, la Mère Alberta se leva comme à l'accoutumée. S'habilla comme à l'accoutumée. Ce jour-là pourtant, elle eut plus de mal à l'enfiler que de coutume. Elle allait commencer un jour de travail comme les autres. L'habit un peu étroit, elle ne se rendit compte de rien.

La chapelle parlait déjà un autre langage. La chronique manuscrite de l'École en rend compte avec une satisfaction ingénue et un peu d'amour propre. «La Sœur Sacristine s'occupa de décorer la chapelle de fleurs et de lumières et bien que l'autel fût toujours joliment orner, ce jour-là il l'était encore plus, jamais on avait vu l'oratoire si joli.» «Sortant de la chapelle, une fois la prière matinale terminée, la Mère Alberta reçue de toutes ses filles une pluie de bénédictions, auxquelles elle répondait confuse sans comprendre : «je ne sais pas pourquoi vous faites cela.» La Mère Assistante Madame Montserrate Juan se réjouissant lui dit : «Mère, nous célébrons aujourd'hui vos Noces d'argent.»

Elle comprit alors pourquoi son habit était plus étroit. Il était neuf. Les Sœurs avaient manigancé cette surprise. La nuit d'avant, pendant que la Mère dormait, elles enlevèrent sans bruit son vieil habit et laissèrent un neuf à sa place.

La fête continuait.

Une des collégiennes récita une poésie de félicitations, écrite par les Sœurs : ensuite quelques pièces de musique sonnèrent, harmonium et instruments à cordes ; elles défilèrent toutes, Sœurs et internes devant la Mère, et la félicitèrent.

Continuons de retranscrire la chronique :

«Lors de la Messe solennelle, prévue à huit heures, il y eut une Communion générale considérable. Accompagnés d'un harmonium et d'une harpe, de précieux motets furent chantés. Les élèves internes et externes de tous les départements s'approchèrent pour recevoir la Sainte Communion, offrant ainsi à la Mère le cadeau divin et magnifique de leur transmettre au nom de Jésus la Sainte Hostie, et demandant pour celles qui le désiraient avec frénésie la perfection de toutes les vertus.

Dans la grande salle de formation, ornée de magnifiques tentures et de splendides fleurs, une estrade fut installée.

Après le dîner, toutes les filles de l'Établissement s'en allèrent une à une féliciter la Révérende Mère, qui les invita à passer la journée à l'École.

Durant l'après-midi, il y eut à la Chapelle une bénédiction avec le Saint des Saints et un solennel Te Deum d'action de grâce.

Immédiatement après, réunies dans la salle de formations, les Sœurs, élèves et personnes attachées à l'École, rendirent un fidèle hommage d'amour et de gratitude à celle qu'elle fêtait de tout leur cœur.

Les élèves récitèrent des poésies, qui évoquaient l'acte, de magnifiques dialogues et une belle histoire qui relatait, également en vers, les louanges que méritait la Révérende Mère Alberta Giménez. L'histoire fut composée par Monsieur Enrique lui-même. Quelques pensionnaires interprétèrent des pièces musicales ardues.

Depuis la présidence où était modestement assise la Révérende Mère, elle recevait confuse les félicitations de tous.

Rien n'était de trop pour témoigner de la profonde gratitude qu'elles éprouvaient pour cette illustre Religieuse et leur Mère à toutes.

\*\*\*

Si la Mère Alberta, arrivée à ce jalon de son chemin, ses Noces d'Argent, regardait en arrière ; révisant vingt-cinq ans de travail infatigable, elle pourrait lire à côté des pages de souvenirs relatant douleurs, privations, difficultés..., d'autres pages conservant en mémoire de tendres scènes, de profondes satisfactions et de joies. Son labeur ne fut pas stérile. Elle pouvait voir juste devant elle ses deux grandes œuvres : l'École Normale et la Congrégation. Et même si toutes deux le devaient à sa sueur et à sa détermination, à la marque de sa main et à l'éclat de son talent, elles n'en occupaient pas pour autant la même place dans son cœur.

Ces plus belles pages, c'est l'histoire de la Congrégation qui les lui avait données.

Cet été de 1874 semble bien loin, elle projetait alors en compagnie de María Valldemosa l'installation de la Communauté. À l'époque, elles étaient seules.

Bien des années étaient passées, la maison de Valldemosa recevait tous les étés des troupes entières de Sœurs et de filles. L'observance si difficile au début, que réclamait avec insistance Monsieur Tomás dans ses lettres envoyées à Valldemosa, était une belle réalité. C'est précisément là-bas, au village de Catalina Tomás, que le chapitre de l'observance et de l'obéissance avait atteint ses plus belles illustrations.

La Mère lisait lors de ses Noces d'Argent :

«À Valldemosa, étaient mis en pratique les exemples de l'obéissance ponctuelle. Les Sœurs qui accompagnaient les filles emportaient avec elles les instructions de tout ce qu'elles devaient faire, c'est avec ponctualité et grand soin qu'elles pratiquaient ce que la Mère avait ordonné. Elles ne faisaient pas les choses comme bon leur semblaient mais bel et bien comme l'avait ordonné la Mère.» Quel délice, quelle sainte joie, lorsqu'elle arrivait !

Continuant à lire :

«Lorsque les Sœurs avaient terminé leur labeur, elles montaient à la salle pour prier la Sainte trinité. Ensuite, elles lisaient un chapitre de l'Imitation du Christ. L'après-midi, après les labeurs de la cuisine et de la maison, elles montaient encore une fois pour prier la petite couronne de la Sainte Vierge et prier le Christ. Toutes ensemble sous le regard de la Mère !

Parfois, après le goûter, la Mère, les Sœurs et les filles partaient faire une excursion et parcouraient les endroits sanctifiés par Catalina Tomás, elles arrivaient jusqu'à Miramar, et soupaient ensuite près d'une fontaine sur le chemin.

On vivait si proche de Dieu à Valldemosa !

La page du 6 Août 1892 possède une luminosité hors du commun ! Il s'agit du jour solennel où l'Évêque imposa le port du voile aux Sœurs, jour où la Congrégation fut canonisée !

Cela faisait longtemps que les Sœurs attendaient ce jour.

L'atmosphère était chargée d'impatience et de curiosité. Il y avait à la maison de Palma comme une réminiscence de Valldemosa. Rêves, espoirs, désirs ! Avec quel enthousiasme la Mère Camps parlait de l'acceptation de l'Institut, expliquant aux Sœurs que l'idéal de ses aspirations était le Chapitre des fautes qu'il fallait introduire dans la Congrégation une fois canonisée !

Toutes désiraient échanger l'uniforme pour l'habit religieux. Monsieur Enrique Reig fut le confident de ces désirs. Il fut l'intermédiaire des Sœurs auprès du Prélat qui affable écouta sa supplique.

Le 25 juillet 1892, toute la Communauté était entrée en période d'exercices et lorsque ceux-ci s'achevèrent le 2 août, la Communauté reçut du Palais Episcopal les Constitutions écrites par le Prélat Monsieur Jacinto María Cervera y Cervera, accompagnées d'une lettre d'exhortation. Quelle joie dans tous les cœurs lorsque la Communauté se réunit pour la lecture des Constitutions et de la lettre, et des paroles suivantes du Prélat ! :

«À nos filles bien aimées, nous pensons que le moment opportun pour la réalisation de vos aspirations est arrivé. Cela fait des années qu'avec la collaboration tacite de notre autorité vous observez les règles que vous dicte votre Visiteur...<sup>1</sup> En nous fondant sur ces règles, nous avons pensé qu'il était plus convenable pour le bien de vos âmes, pour l'amélioration de l'Institut et pour la gloire de Dieu de vous constituer ou plutôt de vous reconnaître canoniquement comme Congrégation religieuse de vœux simples consacrée à l'enseignement, sous la dénomination de «Société des sœurs de la pureté de la très sainte vierge Marie», et de vous dicter les Constitutions régulant en définitive votre vie et stabilisant les statuts, conseils et pratiques que vous observez.

<sup>1</sup> Monsieur Tomás Rullán

L'opportunité que représente ce pas est grande. Votre esprit est convenablement préparé pour recevoir la réforme que vous attendez si ardemment, d'autre part, étant donné que votre soin et intérêt va agrandir le cercle de vos actions bienfaisantes, lorsque vous projetez et êtes en train de réaliser de nouvelles fondations, c'est là l'occasion de vous dicter les règles de perfection auxquelles vous devez vous soumettre et l'organisation que doit avoir votre institut.

Recevez, donc, ces Constitutions que nous vous donnons de notre bel esprit, tâchez de les suivre avec une exacte observance, comme étant le meilleur moyen pour votre perfectionnement et développement ; rendez grâce à notre inquiétude et à nos soins, en étant fidèle à votre vocation et à vos vœux, consolez notre âme et remplissez nos cœurs de joies en répondant à nos exhortations et en améliorant chaque jour votre vertu et votre sainteté. C'est pour qu'elles vous servent de marche pour grimper jusqu'à la plus grande perfection que nous vous donnons ces Constitutions... »<sup>1</sup>

Le 5, Monsieur Enrique Reig bénit solennellement l'habit que devaient à présent porter les Sœurs, et réserva la bénédiction des voiles à l'Évêque.

Le 6 août, jour de la Transfiguration du Seigneur, l'Évêque, vêtu de tous ses ornements pontificaux, bénit les habits, ceintures et voiles blancs que devaient porter deux aspirantes. Après leur avoir mis le voile blanc, le Prélat bénit les voiles noirs que devaient porter les Sœurs. Une à une — (la Mère Alberta fut la première d'entre elles) — elles s'approchèrent et le reçurent des mains de l'Évêque qui les plaçaient sur leurs têtes.

Durant la Messe, toutes communièrent, renouvelant pendant l'Offertoire leurs vœux et répétant à l'unisson les paroles que le Prélat prononçait.

.....

La Mère Alberta sentait encore dans son cœur les échos du solennel Te Deum...

Ces échos résonnaient à chaque félicitation qui lui était adressée lors de ses Noces d'Argent. La fêtée n'était plus la Rectrice de l'École de la Pureté, mais la Supérieure Générale d'une nouvelle Congrégation, dont elle était Mère et Fondatrice.

Il y avait encore une autre page de lumière... Celle-ci parlait de la première expansion de la Congrégation, de la première fondation, la maison-école de Manacor<sup>2</sup>.

Ici encore intervint Monsieur Enrique, son fidèle ami.

<sup>1</sup> Exhortation pastorale et Constitutions que l'Excellent et Illustre Monseigneur Évêque de Mallorca, Jacinto María Cervera, adresse à l'institut Religieux de la Société des Sœurs de la Pureté de la très sainte vierge Marie. Palma, Typographie de Juan Villalonga, 1892, pages 6-7.

<sup>2</sup> Localité située à 50 kms de Palma, comptant vingt mille habitants.

Le 13 Novembre 1891, le Prêtre Juan Aulet Sureda, cédait par acte notarié à l'Évêque Cervera la propriété de l'église del Sagrado Corazón qu'il avait édiflée à ses frais dans le quartier de Manacor, appelé Fartáritx.

L'Évêque, avisé par le Proviseur Monsieur Enrique Reig du désir des Sœurs de la Pureté de fonder une Maison-École dans un village de Majorque, consentit à céder à la Communauté la nouvelle église de Manacor. Le Visiteur Monsieur Guillermo Puig avait adressé une instance au Prélat demandant la cession de la nouvelle église en faveur des Sœurs de la Pureté et, le 1<sup>er</sup> mars 1892, le document suivant arriva du Palais épiscopal, soigneusement conservé comme s'il s'agissait d'une feuille d'or, en souvenir de la première expansion de la Communauté : « Vu l'instance précédente présentée le 18 février dernier et le rapport du Révérend Curé de la Paroisse de Manacor, nous concédons l'autorisation pour que l'Institut des Sœurs de la Pureté de Sainte Marie puisse fonder une maison-couvent dans la villa de Manacor citée auparavant, c'est pourquoi nous cédon à cet Institut l'Église du Cœur de Jésus édiflée à Fartáritx et les terrains annexes, tant que les Sœurs se consacreront à l'enseignement et autres fins déterminées dans leurs Constitutions et régies par ces Constitutions ou d'autres que nous ayons approuvées, ou par le Saint-Siège, tout cela sans préjudice aucun des droits paroissiaux, particulièrement en ce qui concerne l'église ouverte au culte publique qui dépend du prêtre, Jacinto M<sup>a</sup> Évêque de Majorque. »

D'autres terrains furent achetés, ainsi qu'une maison contigüe au terrain cédé par l'Évêque. Monsieur Enrique fut le directeur des travaux, indiquant les moindres détails, les dépendances que devait avoir la maison et même quelle devait être la dimension des pièces.

Les travaux commencèrent, mais avant même qu'ils ne soient terminés, les cours commencèrent dans un appartement que la Congrégation avait loué à cette fin. Le 26 août 1892, la Mère Alberta, Supérieure Générale de la Congrégation de la Pureté, emmenait à Manacor le premier essaim de Sœur (c'était la première fondation !)

Les travaux terminèrent. La Maison-École n'attendait plus que la bénédiction solennelle, fixée au 1<sup>er</sup> Octobre 1893. Que de mémorables souvenirs pour l'histoire de la Congrégation !

«L'Église de Manacor fut décorée de riches damas et de somptueuses fleurs naturelles qui, mêlées à l'intensité de la lumière qui brillait sur l'autel, formaient un ensemble beau et pieux qui servait de marchepieds à la vénérable et précieuse image du Sacré-Cœur de Jésus qui, tel un Roi puissant du haut de son auguste trône, présidait avec amour cette nouvelle Église et cette nouvelle École qui allaient sous peu recevoir sa bénédiction.»

«L'École fut également décorée d'un goût exquis. L'énorme patio qui servait d'accès à l'Église, était lui décoré de pots de fleurs et de magnifiques tresses vert myrte, qui lui donnaient un aspect agréable.»

« Arrivèrent de Palma, par le train du matin, le Très Illustre Proviseur et Vicaire Général Mr. Enrique Reig y Casanova, le Très Illustre Chanoine Mr. Matías Company et le Révérend Mr. Antonio Bosch, accompagnés de quelques prêtres.»

«Ce jour-là, la quasi-totalité de la Communauté de l'École Royale de Palma, accompagnée par un nombre toujours croissant de collégiennes

pensionnaires et d'élèves externes qui dépassait les quatre-vingt-dix, arrivèrent à Manacor dans le même train pour assister à l'inauguration de la nouvelle École. »

«C'était un jour splendide et lumineux comme un jour d'avril. La Vierge voulut que tous profitent d'une température agréable.»

«Tous les assistants débordaient d'enthousiasme et de joie en voyant arriver tant de personnes de Palma qui venaient partager avec eux les joies de cette inoubliable bénédiction.»

« ... Le moment de l'acte solennel enfin venu, il fut convenu que les filles de Palma et Manacor soient placées sur deux rangées et que l'une d'entre-elles porte l'étendard de la Pureté de la très sainte vierge Marie »

«Ainsi formées, elles se dirigèrent vers l'Église, accompagnées par les Chanoines, Révérends Prêtres, Autorités Civiles et Ecclésiastiques et toute la Communauté en une procession qui traversa la rue, passant par la rue de San Jerónimo avant d'entrer dans l'École en bénissant la Maison et les jardins. Elles sortirent ensuite par «l'école gratuite, puis passèrent par la rue de la Cruz avant d'entrer dans l'Église. Durant la procession, le clergé et les filles chantaient de somptueux hymnes à la Sainte Vierge.»

«S'ensuivit la solennelle grande Messe qui n'avait jamais été revêtue de tant de piété et d'une si extraordinaire grandeur.»

\* \* \*

Sur le premier jalon du long chemin parcouru par la Mère Alberta, pourrait être inscrite la phrase qui revient souvent sous sa plume :

Pour l'amour de Dieu !

Le bilan de ces vingt-cinq années de travail se soldait par un *excédent* exorbitant.

## LA MAÎTRESSE DES NOVICES

La Congrégation était déjà canoniquement fondée. Si une grande joie en découlait, il s'agissait aussi d'une bonne raison pour fixer des règles supérieures de perfection aux Sœurs et à toutes celles qui aspiraient à le devenir. Il fallait penser à une éducation solide des novices.

La Mère Alberta ne considéra pas ses Noces d'argent comme une fin en soi. A ses yeux, elles représentaient un nouveau point de départ. Elle voyait grandir ses responsabilités... Et elle redoubla par conséquent ses efforts.

Elle examina avec M<sup>r</sup> Enrique la nécessité perçue dans la maison de posséder un endroit approprié dans lequel les novices pourraient recevoir une éducation convenable. Ce problème était à résoudre. On décida de réaliser des travaux, de construire un appartement au-dessus de la lingerie et des toilettes des pensionnaires et d'y bâtir une salle de travail, une lingerie et un dortoir pour les novices.

Les travaux commencèrent le 11 Juillet 1898.

\*\*\*

Mais d'une part ceux-ci n'étaient pas suffisants. L'important était de réussir à doter le Noviciat d'un esprit adéquat et de déterminer une fois pour toutes le niveau que la Congrégation devait exiger à celles qui souhaitaient porter l'habit de Sœur de la Pureté. L'avenir d'une Congrégation se construit dans son Noviciat. La Mère Alberta le savait bien, tout comme le savaient les Sœurs les plus illustres qui avaient de l'influence sur l'orientation de la Maison, et tout comme le savait également l'Inspecteur.

Par ailleurs, les propres Constitutions, dictées six ans plus tôt par Monseigneur l'Evêque Jacinto María Cervera, soulignaient avec ardeur la délicate et décisive mission de la Maîtresse des Novices.

A ce sujet, elles disaient :

«La fonction de Maîtresse des Novices est de la plus grande importance. Celle-ci devra être exceptionnellement pieuse, de vertu solide et démontrée, faire preuve de grande prudence, de sérieux mais aussi d'affabilité, et devra allier au plus grand zèle une infinie douceur.»<sup>1</sup>

<sup>1</sup>Constitution XX, 1<sup>er</sup> point. Pag. 40.

«Les fonctions que devra remplir la Maîtresse des Novices sont si nombreuses et si difficiles que, pour que rien ne la distraie ou ne l'empêche d'exercer son office et pour qu'elle puisse se consacrer entièrement à former et connaître les novices, elles ne seront compatibles avec aucune autre charge de la Communauté ou de l'École.»<sup>1</sup>

«Elle aura pleine autorité sur tout ce qui concerne l'éducation et la formation des novices... En tant que religieuse, sa soumission à la Mère Supérieure sera entière et absolue et elle devra se montrer, plus que toute autre, humble, docile et obéissante envers sa personne...»<sup>2</sup>

Le deuxième Chapitre général allait avoir lieu.

Dans le premier,<sup>3</sup> M<sup>r</sup> Enrique Reig, Délégué de l'Evêque, loua devant les religieuses l'extrême transcendance de l'acte. Ses admonitions restèrent gravées dans les mémoires. L'ambiance solennelle peut se palper dans les livres de la Chronique Quotidienne, qui, à l'encontre de son habitude, font part des moindres détails.

En date du 21 Août 1898, on peut y lire :

«Le Chapitre général a lieu dans le salon des jeunes filles. La salle était accommodée de la manière suivante : un tapis a été disposé en face de l'entrée du salon, on y plaça une table assez grande, recouverte d'un damas ; sur cette table furent installés un secrétaire d'argent, un carnet en papier de "barba" (papier traditionnel espagnol servant principalement à l'écriture), des plumes et des crayons, la liste des Sœurs qui ont un vote actif et de celles qui peuvent être choisies ; les Règles et le livre des actes des Chapitres généraux et des points qui devaient être traités. Derrière la table se trouvait un fauteuil pour M<sup>r</sup> le Président. Au milieu du mur latéral de droite, sous un tableau de la Vierge, on plaça une table ornée d'un crucifix et quatre chandeliers munis de bougies. Elles restèrent allumées tout au long du Chapitre. Sur la gauche, près de la fenêtre du salon, se trouvait une autre table avec napperons où l'on y déposa des feuilles de papier blanc pour écrire les votes, un encrier, une plume et une chaise. Les Sœurs étaient assises, seules, de chaque côté de la table principale, de la plus âgée à la plus jeune...»

<sup>1</sup> Constitution XX, 2<sup>e</sup> point.

<sup>2</sup>Ibid. points 4 et 5.

<sup>3</sup>18 Août 1895. D'après les Constitutions de l'Evêque Cervera, le Chapitre Général doit avoir lieu tous les trois ans.

On y décrit également le “mode de réalisation du Chapitre” :

«A neuf heures, les cloches sonnent. La Communauté se réunit dans l'oratoire et y récite les mêmes litanies (mais en semi-tempo) que pendant tout le mois qui précède la célébration du Chapitre général. Le prêtre porte un habit... Quand la prière est achevée, la Communauté sort de l'Oratoire en formant deux files, de telle manière que la Révérende Mère se trouve près du bénitier et l'Assistante Mère à la sortie de l'Oratoire, c'est-à-dire à gauche de la Révérende Mère. Ainsi rassemblées, elles attendent le Délégué. Une fois que celui-ci est passé entre les deux files, les Sœurs qui doivent prendre part au Chapitre le suivent, de la plus âgée à la plus jeune, et vont occuper leur place respective. A genoux, elles récitent le Veni Sancte Spiritus, verset et prière, trois Je vous salue Marie et elles s'asseyent.»

« M<sup>r</sup> le Délégué s'adresse d'abord aux Sœurs. Il procède à la lecture de la Constitution XXIV, et à la liste de celles qui sont autorisées à assister au Chapitre.»

«Les points exposés par la Révérende Mère sont traités, comme il le figure dans la Constitution XXIV, paragraphe 5 ; le choix du personnel, c'est-à-dire la votation, est traité en dernier.»

« M<sup>r</sup> le Délégué s'adresse de nouveau aux Sœurs et le tout se termine par la prière «Gratias agimus tibi», et par trois Je vous salue Marie, prononcés à genoux. Les cloches retentissent à nouveau pour rassembler la Communauté dans l'Oratoire où on y chante le Te Deum. Ainsi s'achève le Chapitre.»

L'auteur écrit une ligne plus bas :

«Au cours du Chapitre général... la sœur Arrom a été nommée Maîtresse des Novices.»

\* \* \*

La Maîtresse des Novices !

Le 16 Septembre 1884, la jeune María Rosa Arrom et Riutort<sup>1</sup> entrait à l'École comme pensionnaire. Elle étudia à l'école Normale et obtint le titre de Maitresse de l'enseignement élémentaire le 23 Juin 1886<sup>2</sup>. Parmi toutes les élèves, elle retenait l'attention de par ses qualités extraordinaires.

Le mois qui suivit l'obtention de son titre, plus précisément le 14 Juillet, elle entra en tant que prétendante au titre de Sœur.

Son talent, quoique privilégié, n'était pas ce qui lui permettait d'être admise en tant qu'aspirante. Il existait quelque chose en elle de plus intime et de plus profond, qui révélait tout un caractère et que l'œil pénétrant de la Mère Alberta avait découvert au premier jour.

María Arrom n'avait pas conscience de sa valeur et craignait de ne pas être admise par la Communauté «parce qu'elle ne servait à rien». Pourtant, elle allait justement être une des plus éminentes figures de la Congrégation ; elle allait lui laisser son empreinte particulière.

<sup>1</sup>Elle naquit le 6 Mars 1863 à Costitx, ville de Majorque.

<sup>2</sup>Le 27 septembre 1888, elle passa et réussit l'examen de Maitresse de l'Enseignement Supérieur.

Dieu voulut la mettre à l'épreuve tôt et la forger dans la douleur.

Elle fut atteinte d'une douleur aiguë et continue au flanc gauche. Elle consulta un médecin. Le diagnostic fut très grave : fracture de la colonne vertébrale.

Les soins auxquels la malade devait se soumettre étaient extrêmement douloureux.

Elle dépendait de plusieurs appareils de manière à ce que sa colonne vertébrale, déviée par la fracture, reprenne une posture et un axe convenables.

Une Religieuse, se souvenant de l'affection de la Mère Arrom, raconte : «Elle garda le sourire pendant un an, abattue par son dos, sans pouvoir se pencher en seul instant. Elle devait manger dans cette position. Jamais une plainte ne sortit de sa bouche, elle ne formulait que d'affectueux remerciements pour tous les soins qu'elle recevait.»

La Révérende Mère et l'Assistante Mère durent emmener leur douce malade à Barcelone pour consulter des spécialistes et faire faire un corset qui soutienne et corrige la déviation vertébrale.

La probation de la douleur fut difficile, le Seigneur voulut après cela la soulager de ses souffrances. La Sœur Arrom recouvra peu à peu forces et santé, et en 1892 elle fut nommée par hasard Supérieure de la Maison de Manacor, nomination que l'on permuta avec celle de Supérieure de la Maison de Valldemosa, considérant que l'air de la montagne serait profitable à sa santé. Elle alla de mieux en mieux, et au bout de trois ans, la Mère Arrom put occuper la fonction qu'on lui avait attribuée avant. Elle passa Supérieure à Manacor.

Quand, en 1898, les Religieuses durent élire la Maîtresse des Novices, il ne leur fut pas difficile de s'entendre. Elles avaient sous les yeux le modèle idéal, décrit dans les Constitutions : *elle devra être exceptionnellement pieuse, de vertu solide et démontrée, faire preuve de grande prudence, de sérieux mais aussi d'affabilité, et devra allier au plus grand zèle une infinie douceur.*

Les Religieuses cherchèrent une copie de l'idéal dans la vie réelle et elles la trouvèrent fidèlement reproduite. Les votes pour la fonction de Maitresse des Novices choisirent la Mère Arrom.

Quand le 9 Octobre 1898 le Noviciat fut solennellement béni, la Mère Arrom et deux postulantes, María Mercadal Riboi et Consuelo Vidal Casanova, toutes deux dignes d'être les premières élèves d'une telle Maîtresse<sup>1</sup>, restèrent en son sein.

<sup>1</sup>La Mère Mercadal, d'abord Supérieure de la Maison de Onteniente, remplaça la Mère Arrom dans sa fonction de Maîtresse des Novices, quand celle-ci passa Supérieure Générale en 1916. La Mère Mercadal inaugura aussi en 1920, en qualité de Maitresse, le nouveau Noviciat installé à Son Serra. Ses élèves en gardent les plus agréables souvenirs et ne cessent d'en faire son éloge. Elle mourut le 15 Juin 1923.

La Mère Vidal fut Supérieure de la Maison de Manacor et de celle de Ollería, et succéda après cela à la Mère Monserrate en qualité d'Assistante Conseillère Générale, lorsque celle-ci cessa cette activité la même année (1916) que la Mère Alberta cessa sa fonction de Supérieure Générale. Dans le Chapitre de 1919, elle a été choisie Supérieure Générale, succédant ainsi à la Mère Arrom. En 1925 elle fut réélue. Elle cessa d'exercer sa fonction en 1932. Elle obtint de grands mérites dans la fondation de la Maison de Rome (1932). Elle jouit encore actuellement du respect et de la tendresse de toute la Communauté.

La Mère Arrom fut Maitresse des Novices pendant dix-huit ans — passant ainsi par trois votations — ; et en 1916, elle fut nommée Supérieure générale, c'est-à-dire lorsque la Mère Alberta présenta son renoncement pour perte de la vue.

La première Supérieure générale après la Mère Alberta ! Du vivant de la Mère Alberta !

Les souvenirs, les témoignages d'affection et d'admiration que les Religieuses offrent à sa mémoire, à la Maîtresse des Novices par excellence, révèlent une chaleur intime, un enthousiasme que le temps n'entame pas.

Une d'elles dit : «La Mère Arrom ! Que de trésors de bonté et d'attention maternelle renfermait son cœur ! Toujours disposée à répandre le bien autour d'elle, à consoler, à encourager et à soutenir non seulement ses Novices mais aussi toutes celles en quête de lumière et de conseils qui s'adressaient à elle ! Combien de fois nous l'avons vue, malgré ses nombreuses occupations, trouver un moment de libre pour rendre visite affectueusement aux Sœurs Adjointes, allant les chercher au beau milieu de leurs travaux domestiques, et leur adresser ces quelques mots qui soulagent l'âme !»

«Droite et juste, son intégrité allait de pair avec sa charité, et il n'y pas une seule des nombreuses Sœurs qui venaient lui faire part de leurs doutes, leurs peines, ou de leurs joies, qui n'en sortait réconfortée, consolée et comprise. Que d'égards et d'attentions elle avait pour les âmes qui lui confiaient ses peines ! Elle en prenait part, toujours très subtilement et délicatement, elle encourageait les Sœurs et les soutenait, jusqu'à ce qu'elle voie assurément que la tempête avait cessé.»

«Personne n'est donc surpris qu'elle fût respectée et chérie au plus profond de l'âme, et que grands, petits, proches ou étrangers eussent senti pour la Mère Arrom une tendresse des plus sincères et une profonde estime.»

Une autre Religieuse garde précieusement un plat que lui avait donné la Mère Arrom, et sur lequel on lit, entre autres : «Le paragraphe le plus doux de votre être est, ma fille, celui qui dit : «je vais très bien et je suis très heureuse, et si je ne le suis pas, j'essaie d'y parvenir, etc.» Cette phrase mérite réellement une mention d'excellence. N'est-ce pas Dieu qui permet que nous nous contrariions et nous rencontrions plusieurs fois des faits adverses ? Quel plus grand contentement peut sentir une religieuse que de souffrir pour Dieu ?

Soyez forte comme un chêne, et non pas faible ; si quelques fois vous sentez languir votre esprit, rendez-vous au sanctuaire et demandez de la force ; vous verrez comme bientôt vous vous convertirez en Sainte Thérèse : Rien ne vous trouble.»

Cette même Religieuse dressait ce portrait de la Mère Arrom : «Sa douceur était inaltérable, tout comme sa patience dont elle fit tellement preuve avec moi. Sa charité et son obéissance furent considérables — malgré ses souffrances qu'elle sut dissimuler avec maestria —, son union avec Dieu, son humilité, raison pour laquelle elle se considérait indigne de recevoir le moindre de nos services, furent extraordinaires.»

La beauté de ses vertus ne resta pas emprisonnée dans la Pureté. Les étrangers la découvrirent aussi, comme en témoigne une note du Livre du Personnel : «Elle fut exemplaire dans toutes ses vertus, elle méritait la confiance des religieuses qui l'aimaient comme on aime une véritable mère ; il en était de même pour les élèves et aussi pour les étrangers qui venaient se

confier à elle et qui cherchaient du réconfort et des conseils auprès d'elle ; il y avait de la place pour tous dans son cœur et elle accueillait chacun avec affection et attention maternelle.»

La Mère Arrom n'était pas que bon cœur, mais aussi intelligence. Sa formation était vaste et solide. Quand, en 1899, les Sœurs durent se charger de toutes les classes de l'École Normale, on lui confia les matières qui supposaient le plus grand compromis : Langue castillane, Grammaire générale, Philologie et Littérature castillanes, Anthropologie, Psychologie et théorie complète de l'Éducation. L'incroyable discipline qu'elle dut s'imposer à elle-même pour se former en tant que Professeur et celle qu'elle dut imposer à ses élèves pour leur transmettre les connaissances appropriées, façonnèrent l'énergie de son esprit sans pour autant la faire basculer dans la pédanterie, piège dans lequel tombent facilement les femmes instruites.

Bien que sa gouverne de trois ans<sup>1</sup> comme Supérieure Générale fut des plus réussies, là n'est pas la facette la plus marquée de son personnage. La Mère Arrom entra dans l'histoire en tant que Maîtresse des Novices.

Aux côtés de la Mère Alberta, Supérieure Générale, et de la Mère Monserrate, Assistante, la Mère Arrom, Maîtresse des Novices, fournit pour toujours la façon dont il fallait former les Religieuses.

Les trois colonnes de la Congrégation restent debout pour toute l'Histoire.

<sup>1</sup> Quand en 1916 la Mère Alberta renonça à sa fonction de Supérieure Générale, il restait encore trois ans avant les nouvelles élections pour ce dit poste. La Mère Arrom fut donc nommée pour ces trois années, en substitution de la Mère Alberta. Quand ce temps fut écoulé, au cours du Chapitre de 1919 célébré le 21 Août, la Mère Arrom fut réélue, mais elle n'accepta pas le poste. La convaincre fut impossible. On dut convoquer un nouveau Chapitre pour le 5 Septembre. Au premier dépouillement du scrutin, elle était à nouveau élue. Nouveau refus, que cette fois les Religieuses se virent dans la contrainte d'accepter. Mais elle fut nommée première Conseillère et Assistante Générale. Elle renonça également à ce second poste. En 1922, une nouvelle tentative se produisit et on la choisit Assistante Générale. Elle exerça les fonctions de première Conseillère et Assistante — le 16 Juillet 1933, on lui ajouta la fonction de Supérieure locale de la Maison Souche de Palma — jusqu'à sa mort le 15 Janvier 1936.

## LA PREMIERE MAISON SUR LA PENINSULE

Le 3 Juillet 1899, les Sœurs de la Pureté commencèrent une véritable campagne de prières. Jour après jour, après un Notre Père, elles récitaient la Litanie de la Vierge et imploraient avec ferveur le ciel d'une grâce.

Il s'agissait de la fondation d'une nouvelle maison... plus sur l'Île de Majorque sur la Péninsule.

La période qui précède les fondations est toujours fébrile. Les espérances fleurissent ; mais les inquiétudes grandissent aussi. L'atmosphère est teintée de solennité. Il existe un espoir saint, comme toujours lorsqu'une nouvelle vie doit voir le jour.

La Communauté des Sœurs de la Pureté passait par une période d'exaltation, d'espérances et d'inquiétudes. Cette atmosphère se répercutait et s'amassait dans l'âme de la Mère Alberta. Il fallait tout préparer, avec un enthousiasme saint, certes, mais aussi avec sage prévision. Il fallait bâtir des bases solides, si bien que la Mère ne pourrait plus être aussi près de ses filles. La Congrégation avait déjà fait preuve de vigueur.

Elle possédait déjà une fondation, celle de Manacor. Mais le nouveau déficit était plus important. Il fallait abandonner Majorque et s'adapter à un nouvel environnement.

Ce n'était pas un milieu complètement étranger, étant donné que l'on préparait leur départ avec tendresse et qu'on préparait leurs esprits afin que les Sœurs ne se sentent pas perdues dans le nouveau village où elles allaient s'installer.

M<sup>r</sup> Enrique Reig avait passé les premières années de son enfance et avait appris à lire et à écrire dans le village de Agullent, dans la Province de Valence. Il en conservait des souvenirs agréables. Il se sentait ému à l'idée de remercier d'une manière ou d'une autre cette initiation aux études. Il pensa à proposer à la Mère Alberta de fonder une Maison-École à Agullent, et de donner ainsi une opportunité aux jeunes filles du village qui voudraient recevoir une instruction solide.

La Mère Alberta, comprenant d'une part l'intérêt de M<sup>r</sup> Enrique, et savant d'autre part que la Congrégation était suffisamment solide pour résister à une nouvelle épreuve de force, accepta la proposition. Le 12 Juillet, elle embarqua,

<sup>1</sup>Quand en 1916 la Mère Alberta renonça à sa fonction de Supérieure Générale, il restait encore trois ans avant les nouvelles élections pour ce dit poste. La Mère Arrom fut donc nommée pour ces trois années, en substitution de la Mère Alberta. Quand ce temps fut écoulé, au cours du Chapitre de 1919 célébré le 21 Août, la Mère Arrom fut réélue, mais elle n'accepta pas le poste. La convaincre fut impossible. On dut convoquer un nouveau Chapitre pour le 5 Septembre. Au premier dépouillement du scrutin, elle était à nouveau élue. Nouveau refus, que cette fois les Religieuses se virent dans la contrainte d'accepter. Mais elle fut nommée première Conseillère et Assistante Générale. Elle renonça également à ce second poste. En 1922, une nouvelle tentative se produisit et on la choisit Assistante Générale. Elle exerça les fonctions de première Conseillère et Assistante—le 16 Juillet 1933, on lui ajouta la fonction de Supérieure locale de la Maison Souche de Palma — jusqu'à sa mort le 15 Janvier 1936.

accompagnée de la Mère Monserrate, en direction de Valence pour continuer par la suite le voyage jusqu'à Agullent, étudier le terrain et réaliser les premières démarches de l'installation.

De Agullent, elle écrivait vivement à une Sœur : «Ici il reste une maison louée, jusqu'à ce qu'elle soit à nous (je crois que nous ne tarderons pas), d'après ce que nous espérons. J'ai confiance en ce projet qui va prospérer, en fonction de la motivation des voisins et des villages limitrophes. Prière et confiance en Dieu à qui nous réservons la gloire de tout.»<sup>1</sup>

Le projet de la fondation s'approuva définitivement. La Mère Alberta revint le 29 du même mois avec sa fidèle collaboratrice, la Mère Monserrate.

Après peu de temps —le 16 Août- la Mère Assistante, accompagnée d'autres Sœurs, retourna à Agullent pour préparer la maison et la mettre en état pour sa prochaine inauguration. Le 30 du même mois, la Mère Janer et d'autres Religieuses les rejoignirent. Il incombait à la Mère Janer la tâche délicate et lourde de responsabilités d'exercer la fonction de Professeur de la première Maison-École hors de Majorque.

L'École se trouvait dans la rue de Saint Antoine, «une des meilleures que possède le village de Agullent». L'auteur le décrit de la manière suivante : «Le bâtiment était dégagé et propre, muni d'un rez-de-chaussée très spacieux où se trouvaient une chapelle, un salon pour les visites, une salle de piano, un réfectoire pour les jeunes filles, une cuisine et une salle à manger pour les Sœurs.»

«L'étage principal était destiné à l'enseignement : il était très spacieux et très aéré, le second étage servait de dortoir.»

«Une ample galerie accédait à un magnifique jardin, plein d'arbres fruitiers et de superbes rosiers ainsi que de plantes variées. Derrière le jardin s'étendait déjà la campagne, riche en majestueuses terres irrigables. Le village était situé sur une jolie colline de laquelle s'enfuyaient de beaux et charmants panoramas.»

On fixa la bénédiction pour le 5 Septembre. L'atmosphère était chaleureuse. Le village en masse, présidé par les autorités locales, était venu attendre les Sœurs. L'inauguration de l'École était une fête pour tous. Fête du village, fête des Religieuses emménageant dans leur nouvelle maison, fête des Sœurs qui restaient à Palma, mais qui, de loin, par l'esprit, participaient aux travaux et aux joies des préparatifs. La communion spirituelle entre la Maison Mère et ce premier essaim qui vola à la Péninsule s'était encore plus accrue.

On peut lire dans la Chronique Quotidienne de la Maison Mère cette note du 5 de Septembre 1899 : «En raison d'être le jour choisi pour l'installation de la nouvelle maison que la Congrégation fonde à Agullent, une fois terminée la méditation et avant la prière des Heures, on a prononcé la litanie de tous les Saints, et deux cierges sont restés allumés pendant toute la journée devant la Très Sainte Vierge.»

<sup>1</sup>23 Juillet 1899.

Pendant que les deux cierges brûlaient à Palma devant la Vierge, le feu de l'enthousiasme brûlait à Agullent, et la Très Pure Mère prenait possession solennelle du nouveau foyer que lui préparaient ses filles. «Depuis la Paroisse processionnèrent le Très Illustre Monseigneur Enrique Reig, M<sup>r</sup> le Révérend Curé de la Paroisse, Monseigneur le Vicaire, le Très Illustre Monseigneur Constantino Tormo avec d'autres Révérends. M<sup>rs</sup> les Prêtres, accompagnés de Mr le Maire et des Conseillers Municipaux se dirigèrent à la nouvelle Maison-École où les Sœurs les attendaient. Avec enthousiasme et amour, le Visiteur M<sup>r</sup> Reig bénit la Chapelle dans laquelle devaient se concentrer tous les amours divins ; il bénit également toutes les salles et dépendances de la Maison qui se consacraient au Dieu tout puissant.»

«Avec quelle effusion les nombreux spectateurs contemplaient la bénédiction solennelle de l'École qu'ils avaient si longtemps souhaitée !»

«Quand s'acheva la cérémonie, tous réunis dans le petit Oratoire, le Très Illustre Monseigneur Enrique Reig entonna le Te-Deum lauda-mus en remerciement de Dieu, Te-Deum que chantèrent tous les assistants avec une foi ferme. La cérémonie se termina au son d'un sublime chant de prière à la Vierge.»

Cependant, les pensées des Sœurs de Agullent traversaient les eaux. Elles refaisaient le chemin qu'elles avaient emprunté. Le crépitement des cierges allumés dans la maison de Palma face à l'image de la Vierge semblait plus gai. La plume appliquée de l'auteur annotait : «Un télégramme a été reçu, exposant que l'installation était faite ... dans la grande satisfaction et l'enthousiasme de tout le village.»

La Maison de Agullent dut passer par des moments difficiles. On alla jusqu'à songer à l'abandonner. Dieu voulut la soutenir. Les annales de l'École racontent que, pendant la période la plus critique, des âmes généreuses se manifestèrent et offrirent leur propre vie à Jésus pour qu'il entende dans sa miséricorde leurs supplications et pour qu'il ne laisse pas s'éteindre le foyer de sa Très Sainte Mère.

L'École de Agullent vainquit les difficultés. Et pas seulement... il se développa tellement qu'il s'en alla occuper une meilleure maison.

Le 5 Septembre 1924, M<sup>r</sup> Enrique Reig, déjà Cardinal Primat des Espagnes, pénétra de nouveau dans l'École de la Pureté de Agullent... qui encore une fois était en fête, célébrant ses Noces d'argent.

La Mère Alberta n'était plus en vie... mais son œuvre vivait. La première Maison qu'elle avait fondée sur la Péninsule demeurait. Le souvenir de la Mère dans les cœurs aussi.

## FLEURS ET EPINES

Le siècle nouveau—le XX<sup>e</sup> siècle— allait donner à la Mère Alberta de nouvelles satisfactions et allait permettre d'achever en toute beauté une de ses œuvres, la Congrégation des Sœurs de la Pureté ; mais il lui réservait aussi quelques épreuves et de grands malheurs.

La Mère Alberta ressentait le poids des années. «Je crois, bien que je m'efforce à ne pas m'en laisser convaincre—écrivait-elle le 17 Avril de 1900 à une de ses Filles—que mes 62 ans me pèsent de plus en plus et aigrissent mon caractère, ce que la vertu ne permet pas. Priez Jésus pour qu'il me confère la tolérance que doit avoir tout supérieur.»

Les Sœurs ne remarquèrent pas le moins du monde que le caractère de la Mère s'aigrissait. Dieu ne voulut pas encore s'occuper des années de sa fidèle servante. Il lui réservait une période difficile de gouvernement et—sans commettre d'injustice à l'époque antérieure—d'activité redoublée.

Deux affaires importantes tombèrent entre les mains de la Mère Alberta en 1900, aube du siècle nouveau : la fondation d'une maison dans la ville de Onteniente, dans la Province de Valence, et l'approbation pontificale de l'École et de ses Constitutions.

Dans ces deux entreprises, elle comptait sur le soutien et l'aide de M<sup>r</sup> Enrique Reig. Celui-ci fut celui qui servit de lien pour négocier le sujet de la fondation ; il fut celui qui s'offrit généreusement pour faire les pas nécessaires quant à l'approbation de l'École.

Le 28 Avril, la Mère Alberta adressait un office à l'Evêque, le suppliant de solliciter auprès de sa Sainteté l'approbation de l'École et de ses Constitutions. Le 5 Mai, M<sup>r</sup> Enrique partait pour Rome dans le but de faire personnellement là-bas les démarches opportunes et de tracer dans la mesure du possible le chemin de l'approbation. La Mère Alberta donnait la nouvelle avec gratitude à la Supérieure de Agullent: «M<sup>r</sup> Enrique est parti le 5 ; le 7 il devait quitter Mahón. Il a avec lui notre dossier. Que le Seigneur bénisse le cœur de notre bon Père et qu'il couronne de succès ses démarches. Il voyage avec l'Evêque de Minorque et conte sur son soutien efficace.»<sup>1</sup>

Au même moment se mettait en marche la fondation de la Maison de Onteniente.

<sup>1</sup>8 Mai 1900.

Le 6 Février, M<sup>r</sup> José Nadal écrivait à M<sup>r</sup> Enrique depuis Onteniente : «Très Illustre Monseigneur et ami vénéré. Nous conservons ici avec affection et chaleur l'agréable impression que votre visite ainsi que celle de la Révérende Mère et des Sœurs de la Pureté produisirent à tout le monde. Elles nous ont été à tous très sympathiques, et nous confions en Dieu et en votre volonté pour que votre promesse de fondation dans cette ville se réalise. De cette précieuse graine naîtra l'institution, suffisamment modeste pour s'établir et se développer en toute sécurité. Elle arrivera à être, comme vous l'avez prophétisé, une importante école d'internes et d'externes, doté d'un enseignement primaire et secondaire, une véritable Ecole Normale libre.»

«Beaucoup de personnes sont investies dans le projet que nous préparons et je donne à tous l'espoir que nous aurons les Mères de la Pureté ici l'an prochain. Votre manifestation de l'impossibilité de commencer cette année nous laisse du temps pour préparer sans précipitations les travaux nécessaires, mais il est indispensable que nous nous mettions en contact. Messieurs les Archiprêtres Boscá et Tortosa m'ont confié la mission de vous écrire, en supposant qu'il s'agirait d'une voie plus digne et plus agréable pour les bonnes Mères...»

L'approbation et la fondation étaient en bonne voie, avec de sérieuses espérances de succès. Une double satisfaction pour la Mère Alberta... La Congrégation, qui après tant de difficultés et de travail ardu en tant que sainte fondatrice, allait être une famille religieuse reconnue par l'Eglise universelle. Et au même moment, elle allait s'enrichir d'une nouvelle Maison sur la Péninsule.

Cependant, il plaît aussi à Dieu de dissimuler dans la vie spirituelle des épines dans les roses. Un temps des plus difficiles et une époque de grande mise à l'épreuve de ses vertus attendait la Mère Alberta. Elle voyait s'obscurcir le ciel et sentait des présages de tempête menacer tous les Ordres religieux d'Espagne.

M<sup>r</sup> Enrique Reig allait également lui faillir. Il partait de Majorque, appelé à Tolède.

La Mère Alberta pensait à cette séparation avec émotion et chagrin. De vifs sentiments se firent passage, toujours cela dit sous la fidèle soumission à la volonté de Dieu. Elle dit dans une lettre à une de ses Filles : «Mes prières ne peuvent manquer à M<sup>r</sup> Enrique, non; si elles atteignent le ciel, il obtiendra le succès voulu. Ne pensons pas à nous ; je crois que les siennes (les prières de notre bon et dévoué Père) doivent mériter ce qui nous convient. Le cœur résiste à l'épreuve, crie et s'émeut ; mais nous devons lui faire la sourde oreille.»<sup>1</sup>

Le 19 Décembre, M<sup>r</sup> Enrique vint dire au revoir aux Sœurs de la Pureté. Il cessait d'être leur Visiteur. En ce même jour il partit pour Tolède.

<sup>1</sup>9 octobre 1900.

La Mère Alberta savait ce qu'elle et la Communauté perdaient. Qui allait occuper dorénavant le poste de M<sup>r</sup> Enrique ? Qui allait être le nouveau Visiteur ? Sa nomination était de la plus haute importance pour la vie et le fonctionnement de l'École, ce qui s'exprime dans la note suivante de la Chronique Quotidienne : «19 Décembre 1900. – Le même jour que partit M<sup>r</sup> Enrique pour Tolède et qu'il fit ses adieux en tant que Visiteur de cette Congrégation, commencèrent les prières pour le bon choix du nouveau Visiteur. Celles-ci consistaient en sept Je vous Salue Marie et un Salve Regina, un credo au Saint Cœur de Jésus et la litanie de tous les Saints sans les prières finales. Ces prières sont réalisées le soir, à neuf heures, avant de commencer l'exercice de la nuit.»

Le 4 Janvier 1901, la Mère Alberta revenait de la Péninsule avec la Mère Monserrate, l'âme remplie de souvenirs. Deux jours avant, le 2 Janvier, la nouvelle Maison de Onteniente avait ouvert ses portes en toute solennité.

Le jour qui suivit son arrivée, la Mère Alberta reçut un office du Prélat—M<sup>r</sup> Pedro Juan Campins Barceló à ce moment-là— par lequel on lui communiquait la nomination du Visiteur, qui incombait à M<sup>r</sup> José Ribera Jaquotot.

Un nouveau Visiteur... une nouvelle ambiance pour la Mère Alberta et sa Communauté !

Nous ne prétendons pas ouvrir maintenant un procès pour juger les conduites. Nous savons tous que les bonnes intentions et l'intégrité n'excluent pas la possibilité des différends. Même avec la meilleure bonne foi des deux parts, les points de vue peuvent s'entrechoquer. Il ne sera pas nécessaire de rappeler les longues et fougueuses controverses des théologiens sur la célèbre question «De auxiliis», ces membres endurcis et parfois agressifs des partis populaires dominicains et jésuites qui prétendaient conquérir les opinions, défendant tous la vérité ; il n'est pas non plus nécessaire de rappeler l'atmosphère exaltée de cette lutte, souvent séculaire, dans laquelle on discutait le privilège—aujourd'hui dogmatiquement défini —de la Conception Immaculée de Marie ; nous n'allons de même pas nous efforcer à répéter les phrases véhémentes que Saint Jérôme adressait à un autre éminent saint, le grand Evêque d'Hippone Saint Augustin, pour qu'il soit bien clair dans l'esprit de nos lecteurs que la charité, l'humilité, l'obéissance et les autres vertus sont compatibles avec les faits de penser et de ressentir.

Entre la Mère Alberta et le nouveau Visiteur, le moment d'un désaccord d'opinions ouvert n'est jamais arrivé. La Mère Alberta avait toujours une parfaite maîtrise de soi, et de toute sa longue vie de religieuse, il ne s'est jamais noté sous aucune forme la moindre manifestation, non pas de révolte face à l'autorité, mais de simple contrariété ou de chagrin contre ce qu'on lui imposait.

Elle ne changea pas de conduite avec le Nouveau Visiteur ; elle l'atteignit toujours sans proférer un seul mot de protestation, même si elle devait beaucoup en souffrir.

Si l'on observe la façon de faire des Visiteurs de la Pureté pendant le gouvernement de la Mère Alberta, on peut la caractériser rapidement de ces trois sentences : celle de M<sup>r</sup> Tomás Rullán et de M<sup>r</sup> Enrique Reig a été «entraîner» ; celle de M<sup>r</sup> Guillermo Puig, «ne pas entraver» ; celle de M<sup>r</sup> José Ribera, «réduire». Il n'y a pas lieu ici de contester les différents critères qui informaient de la conduite

des Visiteurs. Ils étaient tous droits et honnêtes. Mais il nous est facile de prévoir combien d'épines il aurait fallu planter dans le cœur de la Mère Alberta, et ce en raison des circonstances suivantes : à l'époque du plus grand essor et de plus grande force d'expansion de la Congrégation —obtenus non pas en des temps pacifiques et favorables, mais en des temps d'agitation et de persécution religieuse — coïncide la présence du Visiteur dont la sentence est : «réduire».

Le 10 Janvier 1901, M<sup>r</sup> José Ribera fit sa première visite à la Pureté en qualité de Visiteur. Sept jours plus tard, la Mère Alberta écrivait confidentiellement à une de ses Filles, la Supérieure de Agullent : «Je passe des jours et des nuits tels que Dieu me le permet. J'ai pris du retard dans ma correspondance sans vous écrire ; ne vous surprenez pas ; nous avons un nouveau Visiteur et... il nous occupe beaucoup. Que tout se fasse par la volonté de Dieu !» On retrouve en d'autres occasions de nouvelles confidences sous la plume de la Mère Alberta. «Les événements me contrarient ; je ne suis pas encore prête à tout expliquer... Je voudrais que vous écriviez à M<sup>r</sup> Visiteur et que vous lui offriez les mêmes choses que celles que vous offrez à cette communauté. C'est un homme subtil et accompli et nous devons le satisfaire.»<sup>1</sup> La Mère insiste sur le même point : «Je souhaiterais que vous écriviez au Prêtre-Visiteur M<sup>r</sup> José Ribera Jaquotot, en vous offrant à ses ordres et en lui promettant de le confier à Dieu afin qu'il protège sa santé et qu'il bénisse son travail pour notre Congrégation. Je crois que nous lui devons cet égard ; n'y manquons pas ; c'est un homme très subtil, très distingué, très aimable et très attentionné.»<sup>2</sup>

Sur une autre feuille mais au sein de la même lettre, elle ajoutait : «...nos comptes sont examinés avec une minutie insolente ; je ne peux rien vous dire d'autre, à part que j'ai beaucoup pleuré, beaucoup, et qu'encore je pleure.»

Les mois passèrent mais le zèle exagéré des inspections du Visiteur — «réduire» et non «entraîner»! — ne s'affaiblit pas. Le 30 Avril la Mère Alberta écrivit à nouveau à la Supérieure de Agullent: «...j'ai beaucoup pleuré et souffert, et ma santé qui semblait inébranlable en a payé le prix... je vais mieux à présent, mais ces quatre mois m'ont fait vieillir de dix ans... Elle (Mère Monserrate) et moi n'avons pas su nous adapter au changement de Visiteur ; peut-être que Dieu nous fait payer tant de révolte. Continuons, ce sujet me désole... Je me réjouis de l'augmentation du nombre d'élèves mais les travaux m'effraient. Comment y faire face pour construire ce deuxième étage ? Ici nous ne pouvons pas faire de compte sans notre hôte et je ne crois pas que M<sup>r</sup> le Visiteur permette que de l'argent sorte d'ici. Il insiste beaucoup sur le fait que les fondations ont privé la Maison de son capital, surtout Manacor.»

<sup>1</sup>22 Janvier 1901

<sup>2</sup> 5 Février 1901

Nous manquerions à la charité et également à la justice, si nous ne soulignons pas les louanges que la Mère Alberta faisait du Nouveau Visiteur. C'était un homme très subtil, très attentif, d'une évidente intelligence, de droiture naturelle, un prêtre digne sous tous ses aspects.

Mais ce serait aussi ternir la figure de la Mère Alberta que de ne pas signaler son esprit d'obéissance, sa discrétion mêlée à son innée et jamais contestée sincérité, sa prudence et sa charité.

La Mère Monserrate ressentait les mêmes choses que la Mère Alberta ; la Congrégation aussi avec la Supérieure Générale et la Mère Assistante ; peut-être aussi que beaucoup de Sœurs ressentait les choses... et le Visiteur ; les étrangers qui visitaient l'École, et même ceux qui la fréquentaient —comme celui qui écrit ces lignes— ne voyaient pas la moindre trace de ce malaise. Ce fut là un épisode dont on parle le plus fortement en faveur de la Pureté et de la Mère.

Celle-ci voyait et *connaissait* la Congrégation, ses nécessités, sa force pour vaincre les obstacles, sa vie... la bonne foi des Sœurs, l'assiduité et la fidélité dans le travail, les difficultés, les dangers, la manière de les éviter, l'école de la Congrégation, déjà consacrée et consolidée... Le Visiteur, peut-être, ne ressentait pas la vie abondante et sainte de la Maison ; peut-être tomba-t-il dans l'erreur, pas si surprenante, de croire que le Visiteur est le Supérieur de la Congrégation ; et c'est pour cela que la vision claire, l'expérience et le ressenti de la Mère Alberta — ressenti droit, juste et correct — devaient parfois se heurter à l'intelligence un peu froide et inexpérimentée de M<sup>r</sup> José Ribera.

Celui-ci finit par louer au plus haut degré le talent de la Mère Alberta et par exprimer sa conviction qu'elle était une «sainte».

Alors que les épines, plantées par des mains familières, lancinaient le cœur de la Mère, l'horizon s'obscurcissait à son tour. L'anticléricisme redoublait en Espagne. La Mère Alberta sentait la fièvre de l'époque et en tremblait. «Des temps de mise à l'épreuve certainement nous attendent, mais dans le creuset se purifie l'or ; espérons tout de Dieu pour qui nous travaillons, et ne partons qu'à sa quête. Je supplie toutes les Sœurs de multiplier leurs prières. Attendons avec patience, si patience peut avoir le cœur des bons en voyant la Religion bafouée et ses ministres outragés.»<sup>1</sup>

Dieu répond toujours à ses élus, et sait leur donner le réconfort nécessaire en retour des souffrances.

Le 10 Mai de la même année 1901, les Sœurs de la Pureté entonnèrent un joyeux Te-Deum. Elles venaient de recevoir un télégramme annonçant la bonne nouvelle : Sa Sainteté Le Pape Léon XIII avait approuvé l'École et les Constitutions. Le 29 du même mois on reçut le Décret d'approbation dont suit une copie.

<sup>1</sup>Lettre du 16 Avril 1901.

## DECRETUM<sup>1</sup>

Anno Reparatae Salutis 1808 in Dioecesi Maio-ricensi, auctore fel. rec. Bernardo Nadal et Crespi ejusdem Dioecesis Episcopo, ortum duxit pium Institutum Sororum a Puritate B. M. V. vulgo «de la Pureza de María Santísima» nuncupatum. Peculiaris finis sive scopus praefatis Sororibus propositus in eo est ut ipsae primum quidem propriae consulant sanctificationi per vota obedientiae, pauper tatis et castitatis certamque vivendi normam suis in constitutionibus praescriptam, tum vero sedulo incumbant ad institutionem piamque educationem puellarum. Cunctae autem utuntur vestibus ejusdem formae, vitamque ducunt perfecte communem, sub regimine Moderatricis Generalis, et exacto novitiatu, recensita tria vota, prius ad tempus. dein in perpetuum, ritu simplici emittent. Porro enuntiatæ Sôrores, divina favente gratia, bonum Christi odorem jugiter effundentes, in pluribus maioricensis Dioecesis oppidis, adeo uberes, ad Dei gloriara atque animarum salutem, tulere íruc-tus, ut non solum ab ómnibus Episcopis praedictæ Dioecesi successive praepositis, sed etiam ab Hispaniae Regibus reique publicæ Moderatoribus peculiaribus íavoribus praeconiisque condecoratae fuerint. ítem r. p. d. Archiepiscopus Valentinus, qui Instituti domum sua in Archidioecesi se habere laetatur, egregiis earumdem Sororum meritis testimoni-um ultro perhibuit, ipsasque una cum Episcopo Maioricensi Sanctissimo Domino Nostro Leoni Divina Providentía PP. XIII pro Apostólica appro-batione enixe commendare non dubitavit. — Itaque Sanctitas Sua, re mature perpensa attentisque praesertim commendationibus praefatorum Anti-stitum, benigne annuens precibus a Superiorissa Generali ejusque Consilio humillime porrectis, ín audientia habita ab infrascripto Cardinali S. Congregationis Episcoporum et Regularium Praefecto die 6 Maii 1901, supramemoratum Institutum cum suis Constitutionibus uti Congregationem votorum simplicium sub regimine Moderatricis Generalis, approbare et confirmare dignata est, prout praesentis Decreti tenore approbat et confirmat, salva ordinariorum jurisdictione ad formam SS. Canonum et Apostolicarum Constitutionum. — Datum Romae, ex Secretaria S. Congregationis Episcoporum et Regularium, die 10 Maii 1901.—Fr. Hieronymus M." Card. Gotti, Praef.-L. Panicí, Srios.»

<sup>1</sup>DECRET.-En 1808 de notre Rédemption, la pieuse École des Sœurs de la Pureté de la Marie de Nazareth, appelée communément «de la Pureté de la Très Sainte Vierge Marie» trouva son origine dans le Diocèse de Majorque dont le fondateur était son propre Evêque, Monseigneur Bernardo Nadal et Crespi, que nous remémorons avec joie. La finalité ou l'objectif particulier de ces Sœurs consiste en premier lieu à s'occuper de leur propre sanctification au travers des vœux d'obéissance, de pauvreté et de chasteté et au travers des conséquentes règles de vie prescrites dans leurs Constitutions. En deuxième lieu, il consiste à se consacrer avec ardeur à l'instruction et à la pieuse éducation des jeunes filles. Elles portent toutes le même vêtement et mènent une vie en parfaite communauté sous la direction d'une Supérieure générale ; une fois accompli le Noviciat, elles prononcent, par un simple rite, les trois vœux indiqués, d'abord temporairement puis à perpétuité. A présent : les Sœurs, répandant continuellement, avec l'aide de la divine grâce, l'essence du Christ, montrèrent des résultats si abondants dans beaucoup de villages du Diocèse de Majorque, pour la gloire de Dieu et la salvation des âmes, qu'elles méritent d'être honorées d'éloges et de faveurs spéciales, non seulement par tous les Evêques qui successivement ont dirigé cet Evêché, mais aussi par les Rois d'Espagne et par ceux qui ont été à la tête des Gouvernements publics. De même, le très Illustre Monseigneur Archevêque de Valence, qui jouit d'avoir au sein de son Archidiocèse une Maison de l'École, témoigna avec joie des illustres mérites de ces mêmes Sœurs, et, avec l'Evêque de Majorque, il n'hésita pas à les soutenir et à les recommander auprès de Notre Saint Père Léon, pour la Providence de Dieu le Pape XIII, pour l'approbation Apostolique. Ainsi, Sa Sainteté, après avoir examiné de tout son soin la question, et prenant surtout en compte les recommandations des Prélats cités ci-dessus, accédant gracieusement aux requêtes que lui ont adressées la Supérieure Générale et son Conseil, au cours de l'audience du 6 Mai 1901 concédée au signataire Cardinal Préfet de la Sainte Congrégation des Evêques. a consenti à approuver et à autoriser, comme ce Décret l'approuve et l'autorise, la dite École et ses Constitutions, en tant que Congrégation de vœux simples, sous l'autorité d'une \* Supérieure générale, et appliquant la juridiction des Prélats conformes aux Saints Canons et aux Constitutions Apostoliques. Ecrit à Rome, dans le Secrétariat de la Sainte Congrégation des Evêques, le 10 Mai 1901.—Frère Jerónimo María, Cardinal Ootti, Préfet. - L. Panicí, Secrétaire.

L'après-midi, toute la Communauté et toutes les élèves se réunirent dans l'Oratoire de la Maison et on chanta à nouveau un Te-Deum et la litanie de la Vierge en action de grâce.

La grande œuvre de la Mère Alberta, la Congrégation des Sœurs de la Pureté, avait atteint l'approbation pontificale.

Le 6 Juillet, une fête solennelle se célébra à l'occasion de l'approbation. Le matin, il y eut une Messe de communion générale, à dix heures et demie un office solennel. L'après-midi, une veillée littéraire fut organisée. On chanta ensuite un Te-Deum dans l'Oratoire et on donna la bénédiction avec le Très Saint. La maison était décorée avec tous les accessoires de gala possibles. A la fin de la fête, il y eut même un feu d'artifice dans le jardin et la cour.

Contre vents et marées, le navire avançait courageusement. Le gouvernail se trouvait entre de robustes mains. Ni les offenses contre les Ordres religieux ni les innombrables difficultés causées à l'École Normale des Baléares à cause des persécutions religieuses, ni les modifications imposées au régime intérieur de la Communauté, ne suffisaient pour entamer le moral de la Mère Alberta. Toujours à son poste, toujours débordée de travail, et malgré le fait que sa santé en soit un peu affaiblie, elle conservait son talent pour les nouvelles fondations.

Dans le village valencien de Ollería on attendait avec grande impatience que les Sœurs de la Pureté fondent une Maison-École. De Agullent la Mère écrivait à une Religieuse :<sup>1</sup> «Ollería ! Malgré mon refus net et catégorique, ils insistent avec acharnement pour que nous y fassions une fondation ; les propositions s'améliorent considérablement. Ils se compromettent par écrit officiel, si quatre Sœurs s'y rendent, à nous donner jusqu'à 5 pesetas espagnoles par jours, c'est-à-dire à gagner jusqu'à 30 sous mensuels, ce qui ne se gagne pas des rétributions des filles. De plus, ils prendraient en charge les frais de la maison, apparemment en très bon état et avec un grand potager, d'après Monsieur le Curé, qui est allé là-bas et un jour l'a visitée. En un mot, mardi nous devons aller voir la maison et engager des conditions formelles. Ils prétendent nous donner également une certaine quantité pour les frais d'installation, près de 1.000 pesetas ; mais ce point ne fait pas partie de ce qu'ils nous offrent formellement jusque-là. Nous verrons bien ! Priez Dieu pour que se résolve ce qui convient à sa gloire.»

Dans cette nouvelle fondation, allait de nouveau seconder la Mère Alberta l'ancien Visiteur et ami fidèle M<sup>f</sup> Enrique, qui, même de loin, suivait l'évolution de la Congrégation et tendait une fois de plus la main pour accomplir sa sentence : «entraîner». La Junte de Ollería, chargée de gérer la fondation de l'École fit appel à M<sup>f</sup> Enrique Reig par le biais du Révérend Monseigneur Juan Miñana pour qu'il défende sa proposition auprès de La Révérende Mère.

On arriva à un accord. On fixa comme date le 15 Septembre 1907 pour la solennelle bénédiction. La Mère Alberta et M<sup>f</sup> Enrique allaient y assister.

<sup>1</sup>20 Juillet 1907.

Le matin, M<sup>r</sup> Enrique, la Mère Alberta, la Mère Monserrate et les Sœurs destinées à faire partie de la nouvelle Communauté partirent en voiture de Agullent. «Le Révérend Curé de la Paroisse, muni de la croix et revêtu de la chape, et son clerc, le Gardien des Capucins, les autorités civiles et la Junte protectrice allèrent les recevoir à l'entrée du village. Ils descendirent de voiture et se dirigèrent tous ensemble vers l'Eglise de la paroisse dans laquelle on entonna un solennel Te-Deum, suivi de la Grande Messe chantée. Ensuite, ils processionnèrent jusqu'à l'École : les Autorités civiles et ecclésiastiques... et un considérable nombre de jeunes filles qui allaient être élèves de l'École. En arrivant, on procéda à la bénédiction de l'École, les hommes d'Eglise distingués tout comme les gens du village manifestaient un véritable enthousiasme.»

La Congrégation possédait une maison de plus sur la Péninsule.

Lorsque l'on supprima l'Ecole Normale en 1912, on aurait pu craindre que l'École n'en soit du même coup ébranlée.

Dieu, préparait à nouveau de quoi compenser.

Le 1<sup>er</sup> Novembre de l'année 1913, la troisième Maison-École de la Péninsule s'inaugurait, à Alcacer. Dans son numéro du 6 de Novembre 1913 «*La Voz de Valencia*» (*La Voix de Valence*) publiait le compte-rendu suivant de la fête, à laquelle assistaient la Mère Alberta accompagnée de sa toujours fidèle Assistante, la Mère Monserrate:

### **«L'Inauguration d'une École.»**

«Le village catholique de Alcacer dispose depuis peu temps d'un ravissant édifice destiné à servir d'École, qui a été construite et fondée grâce à la générosité et à la religiosité de l'éminent patricien et fervent catholique M<sup>r</sup> Ricardo Hernández.»

«Désireux de vulgariser, pour servir d'exemple, tout ce qui touche au caractère socio-catholique, tellement important à notre époque, nous sommes heureux d'informer nos lecteurs au sujet de cette belle institution.»

«Le bâtiment, dont nous publions la photographie, porte le titre d'École du Saint Christ de la Foi.»

«Il mesure 48 mètres de long sur 30 de large ; sa solidité et la bonne distribution de ses dépendances sont remarquables.»

«L'édifice se destine à être une École de jeunes filles et se consacrera à leur instruction, il possède toutes les commodités conformément à cette fin.»

«Il dispose d'une spacieuse salle de réunion, qui mesure 22 mètres sur 8.»

«Au rez-de-chaussée se trouvent plusieurs salles de classe, le réfectoire des Religieuses, une salle qui doit être la salle à manger des internes, une cuisine, un garde-manger et une repasseuse.»

«A l'étage se trouvent la salle des visites, l'oratoire, les chambres, les lavabos, la lingerie, un grenier et une salle de broderie et de travail particulier ; à continuation on découvre deux terrasses, qui mesurent 10 sur 8 mètres carrés, et qui peuvent très bien servir à l'éducation sportive des élèves. Il existe aussi une bibliothèque et une infirmerie.»

«Un jardin spacieux et une citerne d'une capacité de 40.000 litres de parfont

le bâtiment.»

«La Direction de l'École a été confiée aux Religieuses de la Pureté, que préside la vertueuse Mère.»

«Le jour de Tous les Saints, à quatre heures de l'après-midi, s'est célébrée la bénédiction de cette dite École, faisant office au cours de la sainte cérémonie, par délégation de l'Excellentissime Monseigneur l'Archevêque, le très Illustre Monseigneur Constantino Tormo, Chanoine Pénitencier. Ont assisté à cet acte le Clerc, les autorités et la famille du Fondateur.»

«La bande de musique du village a animé ces actes, bande que dirige adéquatement M<sup>r</sup> Salvador Lácer Hernández, parent du Fondateur.»

«Acte suivant, pendant que se réalisait la répartition du myrte, une image de l'Immaculée fut bénie puis emmenée de la maison de M<sup>r</sup> Arturo Ferris, médecin titulaire du village, à l'Eglise de la paroisse.»

«Ensuite, le soir, il y eut de la musique et un feu d'artifice.»

«Le jour suivant, le dimanche, à huit heures, la première Messe fut célébrée dans le nouvel oratoire, par le Père Brocardo, Carmelita, Supérieur à Saragosse, fils de Alcacer.»

«Le même jour, à dix heures, on expérimenta une fête d'action de grâce pour l'Immaculée dans l'Eglise de la paroisse, fête officiée par Monseigneur le Chanoine Tormo, et pendant laquelle M<sup>r</sup> Cala-sanz Rebaza prêcha un sermon très éloquent.»

«Une fois la fête terminée, une brillante procession s'organisa pour transporter l'icône de la Pure Vierge jusqu'à l'École, et en arrivant à la dite École, on alluma un chapelet d'artifices pour annoncer la fin de la fête.»

«A une heure on éleva un banquet, auquel beaucoup d'éminents étrangers assistèrent.»

«Les membres du Syndicat Catholique du village méritent des applaudissements pour la dévotion, l'ordre et la religiosité avec lesquels ils participèrent aux célébrités, assurant une haute image du Syndicat. Ils assistèrent aux deux processions, où ils furent l'admiration de tout le village et des gens d'ailleurs. L'enthousiasme atteint le délire. Derrière l'icône avançait le Clergé, puis suivaient les Sœurs et les membres de la mairie. 200 hommes formaient la procession, munis de cierges, y les acclamations à l'Immaculée Marie se succédaient sans interruption.»

«La rue saint Martin, où se trouve l'École, mérite des félicitations. En effet, les voisins de cette rue la décorèrent de bouquets et de roses, élevant ainsi des arches et manifestant leur amour pour l'École.»

«Bienfait pour Alcácer, bienfait pour les autorités et bienfait pour tous les voisins du village qui ont su répondre à une œuvre si digne, espérance de culture et de progrès, et qui sauront y répondre comme elle le mérite. Quant au fondateur, nous ne voulons pas offenser sa modestie ; nous devons juste dire que s'il y avait un Ricardo Hernández dans chaque village, la question sociale aurait perdu de son importance...»

La santé fragile de la Mère Alberta dut à nouveau se faire sentir en raison de l'incroyable travail, que l'on peut qualifier de toutes les heures et de tous les instants, qu'elle réalisait depuis son entrée à la Pureté. La Mère Alberta conservait

la même vivacité d'esprit pur travailler, mais ses forces physiques allaient la trahir, surtout sa vue. Elle qui écrivait huit, ou dix, ou douze lettres par jour, commençait à perdre le contrôle de sa plume, devait reposer sa vue et attendre les moments pendant lesquels il lui était plus aisé de voir. Elle qui, avec tant d'assiduité, avait écrit à ses Filles destinées aux Maisons lointaines, qui les sentait proche d'elle grâce à cette ininterrompue correspondance, dut peu à peu renoncer au doux réconfort de leur écrire. Elle dut sacrifier ces moments si paisibles et si agréables à son cœur, moments durant lesquels, de nuit, dans un grand silence, après avoir prier dans le chœur avec les jeunes filles qui étaient à ses côtés, elle se sentait entourée des absentes bien aimées, qui, loin d'elle, dans d'autres villages, dans d'autres foyers saints, travaillaient humbles et passionnées pour Dieu et lui confiaient leur âme.

Ne plus leur écrire !... c'était une des épines les plus douloureuses que Dieu lui avait réservée.

Il est émouvant de voir, en feuilletant le recueil de la Mère, comme elle insiste, à chaque fois plus souvent, comme un refrain mélancolique, sur le chagrin que lui provoque ce silence forcé, imposé par la mauvaise vue à sa correspondance. Comme elle se refusait à abandonner l'habitude de ces douces conversations écrites avec ses Filles !

Ce problème de la vue lui venait de loin. Déjà en 1901, cette année difficile au cours de laquelle quatre mois l'avait vieillie de dix ans, elle avait écrit à une Sœur : «Je ne sais pas si c'est de tant pleurer ou de devoir tant étudier que mes yeux voient mal. Sur la pupille de l'œil gauche (le mauvais) se forme une sorte de nuage qui me gêne beaucoup et qui augmente mon ennui face à ma nécessité de travailler.»<sup>1</sup>

Elle fut à l'oculiste, et suivit imperturbable le même rythme de travail. Les années passèrent, beaucoup d'années, et la Mère ne voulut pas se plier aux exigences à chaque fois plus dures de sa vue. Mais les lettres— si fermes un jour, si ordonnées, si gracieusement cadrées — commencèrent à s'ébranler, à hésiter. Sa vue se fit peu à peu plus récalcitrante, elle refusait de diriger sa main. En 1914 la Mère Alberta se rendit face à cette force et écrivit : «Je ne peux plus essayer d'obliger ma vue, qui, de toute façon, refuse. Ma main écrit presque toute seule.»<sup>2</sup>

«Ma vue ne s'aggrave pas ; mais ne s'améliore pas non plus».<sup>3</sup> «Je me suis trop fatigué les yeux et j'écris sans voir.»<sup>4</sup> «Ma vue, loin de s'améliorer, s'aggrave ; je devrai renoncer au plaisir de vous écrire, même si cela m'est douloureux ; mais je résisterai autant que je peux.

<sup>1</sup>30 Avril 1901.

<sup>2</sup>3 Janvier 1914.

<sup>3</sup>2 Février 1914.

<sup>4</sup>24 Février 1914.

Priez vous aussi pour moi; la chair résiste à l'épreuve ; même si l'esprit est prompt.»<sup>1</sup> «Mal, je vais très mal de la vue ; je vois que je devrai absolument arrêter d'écrire. Quelle grande privation ce sera pour moi, ne pas vous écrire ! Priez pour moi».<sup>2</sup> L'épine s'enfonce à chaque fois un peu plus. La douleur au jour le jour est plus vive. «Ma vue ne s'améliore pas et je ne sais me résoudre à arrêter d'écrire, depuis un temps déjà je ne peux plus lire. Priez pour moi.»<sup>3</sup> «Ne jetez pas la faute à ma mauvaise vue ni à mes forces, je les défends, comme une bonne avocate, contre ces calomnies.»<sup>4</sup> «Il me semble que mon état général s'améliore ; pas la vue ; en ce moment j'ai l'impression que je vois quelque chose et j'en profite pour écrire ; le soleil est couvert et cette lumière m'est plus favorable.»<sup>5</sup> «Devoir arrêter de me communiquer directement avec vous m'est très difficile ; mais il ne me reste pas d'autre solution que de respecter les signes de la Providence, qui agit toujours pour notre plus grand bien.»<sup>6</sup> La Mère Alberta accepta tout avec une absolue soumission à la volonté divine, et s'exclama dans un soupir qui ébaucha un sourire de femme forte : «Cruelle maladie est la vieillesse !»

Mais même à ce moment là elle ne manqua pas de grâce, une nouvelle preuve de la vigueur que possédait la Congrégation.

Le 17 Janvier 1916 M<sup>r</sup> Enrique, l'ancien Visiteur, bénissait solennellement la nouvelle et splendide entreprise des Sœurs de la Pureté, les «Jardins de l'Enfance» qu'elles installèrent dans une maison de la rue Saint Pierre à Palma.

L'ancien Visiteur... déjà Evêque de Barcelone !

<sup>1</sup>9 Février 1915

<sup>2</sup>8 Mars 1915.

<sup>3</sup>26 Avril 1915

<sup>4</sup>11 Mai 1915.

<sup>5</sup>4 Octobre 1915.

<sup>6</sup>3 Novembre 1915.

## QUELQUES ANNÉES DE REPOS

Le Chapitre Général, tenu le 20 août 1916, sous la présidence de Mr. Francisco Esteve, Procureur Ecclésiastique, revêtit une solennité singulière : la Mère Alberta y présenta la démission de son poste de Supérieure.

La lettre de démission était très simple, tout comme l'était habituellement la Mère elle-même. Elle disait :

«Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.»

«Moi, Mère Alberta Giménez, Supérieure Générale de la congrégation de la pureté de la très sainte vierge Marie, poste pour lequel j'ai été choisi lors du Chapitre Général tenu en août 1910, ne souhaitant que la plus grande gloire de Dieu et le bien de cette Congrégation, compte tenu de mon âge avancé et de ma santé délicate, et aspirant au calme et à la paix matérielle pour obtenir la tranquillité de mon esprit, j'abdique le poste occupé jusqu'ici, suppliant le Très Illustre Mr Le Président et toutes les MM. Capitulaires d'accepter cette démission et de procéder à la sélection de ma suppléante.»

«Palma, le 20 août 1916.

Soeur ALBERTA GIMENEZ  
Sup. Générale»

La démission dut être acceptée, mais il fut ensuite lu un mémoire vantant les vertus et le succès de la Mère Alberta durant ses longues années de gouverne, ainsi que la douleur que le renoncement produisait à ses filles.

«C'est avec un immense regret et une peine très profonde que nous sommes forcées d'accepter la démission que la Révérendissime Mère Alberta Giménez présente de son poste de Supérieure Générale et, bien qu'avec une amertume inexprimable, nous sommes tenues d'accéder à ses désirs véhéments et aux raisons convaincantes de l'âge avancé, du manque de santé, de vue, etc. appuyant sa demande.»

«La Congrégation entière pleurera amèrement la démission d'une Mère si illustre et si gentille. Toutes les volontés sont les siennes et toutes la reconnaissent pour leur Mère illustre, tendre, affectueuse et vertueuse, des dons que le Seigneur a déposés en elle de façon culminante.»

«La Révérendissime Mère Alberta Giménez cesse ses fonctions en ce qui concerne le travail, mais jamais pour ce qui est des honneurs *qui lui sont dus et qu'elle mérite*»

«Toujours et à tout titre, nous la considérerons notre très chère et sainte Mère et, par conséquent, pour elle ce seront toutes les distinctions et attentions que notre amour pur nous suggérera, pour celle qui, avec une tendresse très douce de Mère, nous a accueillies comme des filles chéries et qui avec son amour nous a appris à l'aimer, amour dont notre cœur est solide et plein.»

«Il est inutile de dire que l'âme de la Congrégation en masse est la Révérendissime Mère Alberta Giménez. Elle a donné de la vie à l'Institut et, comme une autre Sainte Thérèse, en a été réformatrice et propagatrice.»

«À ses vertus parfaites, ses dons significatifs et sa sage gouverne, l'École Royale de la Pureté doit son rayon d'action.»

«Ses filles, ici réunies, et celles-ci au nom de toutes, adresse une fervente prière au tout-puissant, afin qu'il nous conserve durant de longues

années, cette Mère si désirée, gentille et aimée et, avec une main prodigue et tendre, bénisse ses filles qui, dans leur Jésus Aimé, l'aiment tant et tant.»

Nous souhaitons reprendre deux souvenirs concernant l'acte du renoncement. Ce sont des souvenirs personnels de deux Religieuses. L'un se réfère à la sérénité de la Mère Alberta, l'autre à sa *colère*.

La première Religieuse dit : «Étant alors novice, je me rappelle que la Mère Alberta a démissionné du poste de Supérieure Générale et le jour où s'est tenu le Chapitre dans lequel elle devait présenter sa démission, nous avons eu l'occasion de voir la sérénité avec laquelle elle a reçu le prêtre, délégué de Mr l'Évêque, qui est venu présider ce même Chapitre. Personne ne pouvait soupçonner que ce serait elle qui abandonnerait le poste de Supérieure Générale qu'elle occupa ou qui pesa sur elle durant tant d'années. Elle se comporta ensuite comme la religieuse la plus humble, obéissante et soumise aux supérieures.»

La seconde Religieuse rapporte : «La Mère Alberta écouta en silence la lecture du mémoire, en réponse à sa lettre de démission, mais après le Chapitre Général elle me saisit – c'était moi qui avais écrit et lu le mémoire - et me donna une forte réprimande pour toutes ces éloges et avec véhémence m'apostropha : mais quel concept avez-vous de Sainte Thérèse ?»

La Mère Alberta devait providentiellement avoir quelques années de repos. Pendant sa longue gouverne, de travail continu, d'activité très intense, d'agitation et de mouvement incessants, le regard des autres ne pouvait se fixer librement sur le fond de sainteté qu'il y avait dans la Mère, dans cette sainteté sensible, réservée, humble, qui dans le recueillement se concentre et à l'improviste fait irruption avec toute sa splendeur. Les dernières années de la Mère Alberta furent une douce épiphanie de sainteté.

Durant ses années de repos, elle ne s'éloigna pas de la Communauté, mais se joignit plus intensément à sa vie. De chef et Supérieure, elle devint son symbole.

Malgré son âge avancé, elle suivait toute la vie de la Communauté. La Mère Arron, qui la succéda dans le poste de Supérieure Générale, lui conseilla plusieurs fois de se lever à six heures au lieu de cinq et de se coucher avant la Communauté, car son âge et ses problèmes de santé la dispensaient de la suivre. Elle répondait avec grâce et en souriant : «Mère, quand je serai complètement vieille – elle avait soixante-dix-neuf ans au moment de sa démission ! - que je ne pourrai alors suivre la Communauté, je le regretterai beaucoup : laissez-moi à présent accomplir, dans la mesure de mon possible, ce que prescrivent les Constitutions.»

La même Religieuse dont les paroles ont déjà été citées au sujet de la sérénité de la Mère Alberta le jour de sa démission dit : «Je me rappelle que les Supérieures avaient pour elle des égards, comme si elle était supérieure à elles, ce qu'elle ne tolérait pas. Au moment des repas, elles attendaient un moment pour qu'elle prie la bénédiction, mais elles n'y parvenaient pas. Un jour, distraite, elle commença à prier et, en achevant, elle remarqua qu'une Supérieure pouvait le faire, elle se dirigea alors vers elle et lui dit en la caressant : «Excusez-moi, Mère ; distraite, j'ai prié sans penser que vous étiez là.» La Supérieure était la plus jeune Conseillère. Toutes les présentes furent étonnées et très édifiées par la conduite de la Mère.»

Une autre sœur nous écrit : «Cessant d'être Supérieure Générale, après avoir porté durant tant d'années tout le poids de l'Institut qu'elle avait dirigé avec tant de peine et si sagement et prudemment, elle s'est toujours comportée comme la dernière sujette, donnant l'exemple d'obéissance, de respect et de soumission à ses supérieures.». Elle ne voulait plus utiliser la ceinture aux pièces d'or, signe distinctif des Supérieures ; elle en utilisait une vieille dont les pièces n'étaient plus dorées.

Elle ne voulait pas non plus être exemptée du travail. «Peu de temps après sa cessation des fonctions de Supérieure Générale, elle monta un jour au Noviciat dont la porte était entrouverte ; elle appela avec beaucoup de douceur et on lui ouvrit. Ne voyant pas la Mère maîtresse, elle demanda de ses nouvelles et dit ensuite aux novices : «ne soyez pas scandalisées, j'ai demandé la permission à la Révérendissime Mère ; elle me l'a donnée et je monterai un de ces jours vous expliquer quelque chose sur le Calendrier.» La Mère montait fidèlement au Noviciat. Une des novices dit un jour. «Vous avez du mal à venir, ne venez pas, c'est nous qui irons.» Elle refusa doucement l'offre, disant : «Je suis fille d'obéissance.»

Non seulement elle instruisait les postulantes et novices, mais elle donnait également des cours de français dans le Pensionnat. Elle n'oubliait pas non plus ses Coadjutrices bien-aimées auxquelles elle inculquait tant de lui écrire même étant Supérieure. Elle se rendait tous les jours à la cuisine pour les aider dans tout ce qu'elle pouvait, car comme elle disait, «si elle n'avait pas d'yeux, elle avait des doigts ; égrenait les petits pois et, comme si les grains devenaient des grains de chapelet en passant sur ses doigts...tout en travaillant, elle apprenait des prières à ces humbles petites sœurs.

Elle voulait travailler et répétait sa phrase : «Qui ne travaille pas, ne mange pas.»

Et elle continuait toujours à travailler pour sa Communauté bien-aimée. Quand elle n'enseignait pas et n'aidait pas à la cuisine..., elle priait. Elle priait des salvés à la Vierge pour tous les membres de la Congrégation, pour toutes les affaires de l'Institut ; les Religieuses la trouvaient le chapelet en main lorsqu'elles allaient lui rendre visite. Elle interrompait alors respectueusement la prière et s'occupait des visites avec une douce bonté.

Par amour pour la Communauté, elle était prête à sacrifier les liens les plus étroits qui, durant de longues, de très longues années, l'avaient unie à la Mère Assistante. Une note de la Mère Monserrate dit : «Les deux dernières années de sa vie (moi, j'étais déjà retraitée) elle se réjouissait de me voir à ses côtés, car c'est avec moi qu'elle avait été le plus longtemps (plus de quarante-neuf ans) et je ne fus jamais destinée à une autre Maison. Malgré son désir, si la Supérieure lui indiquait si j'allais quelque part, elle répondait qu'elle disposait de moi en toute liberté, que la Congrégation passait avant elle. Elle m'ordonnait de n'opposer aucune objection et de ne pas manifester la plus petite contrariété.»

Avant elle... la Communauté !

Durant ses années de repos, tout comme celles d'activité, la Mère Alberta était toujours - avec d'autres nuances, mais avec la même intensité - «l'âme de la Congrégation».

## LES NOCES D'OR

C'était en 1920. Cela faisait quatre ans que la Mère Alberta était en repos, si ce n'est qu'elle redoublait son activité dans la prière et la pratique des vertus. Son intelligence était encore éveillée, sa fermeté indéfectible, son humilité et son obéissance peut-être accrues. Le Chapitre Général de 1916 l'ayant ainsi résolu, et celles lui ayant succédé dans le poste de Supérieure Générale tenant particulièrement à ce qu'il soit respecté, elle conservait tous ses honneurs,. Elle conservait ses honneurs, mais non les ordres. C'est pourquoi, de nombreuses choses pouvaient être faites dans son dos, et - parce qu'elle en convenait ainsi – quelques-unes de grande importance furent réalisées.

Le cinquantième anniversaire du jour où Madame Cayetana Alberta Giménez avait célébré ses noces avec l'École Royale de la Pureté approchait, il était nécessaire d'organiser de grandes fêtes pour rehausser autant que possible les Noces d'or.

Une commission fut nommée, des invitations que reproduisit la presse locale par des articles élogieux furent adressées, il y eut une ambiance dans tout Majorque, des souvenirs de jadis fleurirent sur les lèvres, des signatures recueillies, des œuvres musicales d'envergure composées, des poésies écrites, des discours préparés et il y eut même une main profane qui, exigée des Religieuses et des élèves, ébaucha une pièce théâtrale en deux actes : «Les deux muses».

Les fêtes commencèrent le 1er mai 1920 avec la Messe de Communion générale que célébra l'Excellentissime et Illustrissime Mr l'Évêque Doménech, actuellement Archevêque de Saragosse.

L'après-midi de ce même jour, un album fut remis à la Mère Alberta. L'illustre poétesse María Antonia Salvá, ex-élève de la Pureté, lut quelques vers écrits pour ces fêtes. L'insigne professeur Madame Paula Cañellas lut également quelques feuillets affectueux et bien médités. La lecture d'une lettre donnant les nouvelles de la concession de la Grande Croix d'Alphonse XII à la Mère Alberta fut réalisée. Des chœurs inspirés, également d'occasion, furent chantés. Il y eut un banquet de littérature et de musique. Les applaudissements ne furent pas marchandés. L'enthousiasme frisait la folie. Fête de fraternité et d'amour filial ! La petite comédie fut représentée en deux actes : «Les deux muses».

Les fêtes se poursuivirent le lendemain, dimanche, 2 mai. Il y eut une Grand-messe solennelle que célébra le Vicaire Général du Diocèse. L'orateur Sacré fut le verbe du sentiment général. Il le reprit et tenta de l'élever à l'honneur de Dieu. L'après-midi, un nouvel acte littéraire-musical fut célébré.

Le troisième jour, il commença par une Grand-Messe - sans sermon -, célébrée pour le repos des élèves défuntés. L'après-midi, un nouvel acte littéraire fut célébré.

Le programme fut respecté, mais plusieurs actes auxquels nous avons fait référence durent être répétés dans les jours qui suivaient - à la demande du public -.

Pour davantage de détails, voici quelques coupures de la presse locale.

«NOCES D'OR DE LA RÉVÉRENDISSIME MÈRE ALBERTA GIMÉNEZ.»

«Les fêtes, qui se terminent aujourd'hui, ont commencé samedi à l'École

royale de la Pureté, en commémoration des noces d'or de la Révérendissime Mère Alberta Giménez, ex-supérieure générale de l'Institut de religieuses de la Pureté de la très sainte vierge Marie»

«Les fêtes sont célébrées avec une solennité et une splendeur extraordinaire, organisées par un groupe de dames et demoiselles respectables, faisant partie de cette immense légion qui, petites, ont défilé dans les salles de classe de la Pureté, dont la Révérendissime Mère Alberta Giménez, vieille dame très respectable aux vaste talent et grandes vertus fut professeur et Supérieure Générale durant d'innombrables années.»

«Tous les actes sont très fréquentés par les ex-disciples de la professeur vénérée, ce qui démontre que subsiste encore l'affection envers celle qui fut sa maîtresse bien-aimée. Les ex-élèves de la Révérendissime Mère Giménez constituent une vraie légion, puisque différentes générations ont reçu leur éducation à l'École de la Pureté, d'où la présence à ces fêtes, comme ex-élèves, des jeunes demoiselles aux dames plutôt âgées.»

Mesdames María Luisa Olíver de Pujol, Pilar Covas de Mestre, Paula Cañellas de Mayol, Amelia Jaume de Alemany, Rosa Blanes de Sureda, Rosa Estarás de Jaume, Bárbara Esteve de Alomar, Rosa Esteve de Pascual, Monserrate Juan, Veuve de Frau, Anita Pagés de García, Catalina Juan de Calafell et Angela Casellas et mesdemoiselles Carmen Castaño, Margarita Clar, Angela Ferrer, Antonia Pizá, Magdalena Mora, Magdalena Guasp, Jerónima Puig, Catalina Rotger, Antonia Canet, Esperanza Corró, María Antonia Salva, Catalina Juan Mulet, Juana Rubira, Catalina Balaguer, Amparo Billón et Josefa Sampol constituent le comité d'organisation des fêtes.»

«Les fêtes, comme nous l'avons déjà dit, commencèrent samedi matin avec la Messe de Communion célébrée - dans la salle des fêtes spacieuse, transformée en chapelle, pour qu'une plus grande assistance puisse être présente à la fonction -, par l'Excellentissime et Illustrissime Mr l'Évêque Doménech, qui en outre prononça un discours approprié.»

«La Communion, distribuée par le Révérendissime Prélat pendant plus d'une heure, a été très riche. L'assistance, qui remplissait le salon transformé en chapelle et la salle spacieuse toute proche, était constituée par des élèves et ex-élèves, parmi lesquelles des dames accompagnées de leurs filles, également ex-élèves et de leurs petites-filles, éduquées aussi à l'École dirigée par la Révérendissime Mère Giménez.»

\*

«Le premier des actes littéraires-musicaux annoncés pour ces fêtes eut lieu l'après-midi, dans le salon même, dont l'autel portable du matin avait été retiré, remplacé par une belle scène.»

«L'Excellentissime Monsieur l'Évêque, président la fête, avec à ses côtés le Capitaine Général, Mr San Martín ; le Commandant de Marine, Mr Sbert ; les très illustrissimes Messieurs Sancho et Barceló, Chanoines, le premier de la Basilique de Palma et le second de la Cathédrale d'Avila ; l'ex-sénateur du Royaume, Mr Juan Valenzuela ; le Procureur Ecclésiastique, le Révérend Mr Esteve ; le Commandant d'Ingénieurs, Mr García Ruíz ; le Révérend Mr Bonet, aumônier d'honneur de l'Excellentissime Mr Prélat ; le Commandant de cavalerie Mr Ginard, assistant du Capitaine général ; le secrétaire de la Mairie, Mr Pons et Fábregues ; le Révérend Mr Antonio Truyols, professeur du Séminaire ; le directeur de l'école «Colegio Castellano», Mr Castaño ;

l'aumônier de l'établissement, le Révérend Mr Torrens, ainsi que de nombreuses autres personnes, dont malheureusement nous ne nous souvenons pas actuellement, assistèrent à la fête.»

«La Révérendissime Mère Alberta Giménez, entourée de religieuses de la Communauté, y assista également, occupant une place de préférence».

«Le salon et les salles contiguës étaient pleinement occupés par les élèves et ex-élèves, figurant parmi les premières les internes de l'École établie à Manacor par les religieuses de la Pureté, qui se rendirent à Palma à cet effet.»

«L'acte commença par la juste interprétation au piano, de mademoiselle Terrades, de «Grenade», la précieuse page musicale d'Albéniz.»

«Un très beau chœur fut ensuite interprété pour la première fois : «L'ange de la Pureté», musique et lettre du Révérendissime Mr Francisco Esteve, dédié à la Révérendissime Mère Alberta Giménez. Le chœur est divisé en deux parties : la première représente l'ange de la Congrégation de la Pureté ; il y est fait un peu d'histoire de l'Institut et y est adressé une salutation à la vieille dame invitée. Ensuite, dans la seconde partie, un chœur à quatre voix constitue une prière à la Vierge. Le chœur fut admirablement interprété sous la direction de la Révérende Mère Miralles. Le numéro, qui constitue un travail soigné, fut célébré par l'assistance choisie sous de chaleureux applaudissements.»

«La remise solennelle de l'album précieux dédié par ses élèves fut aussitôt remis à la Révérende Mère Giménez. Cet album constitue une véritable œuvre artistique, y figurant une émouvante dédicace ainsi que le portrait de la Révérende Mère Giménez. Il contient plus de 1 100 signatures d'ex-élèves à elle, dont l'une, madame Anita Monleón, au nom des ex-élèves, remit l'album à la vieille dame religieuse, venue ex-professo de la Péninsule, lieu de sa résidence, qui prononça des phrases émouvantes au beau souvenir.»

«Après le chant, par les enfants des «Jardins de l'Enfance», de «Félicitation et Histoire du pain», la comédie «les deux muses» fut représentée en deux actes, dédiée à la Révérende Mère Giménez. Son auteur s'avéra être le Très Illustre Mr Antonio Sancho, Chanoine. L'œuvre est un tableau allégorique de l'influence éducative bénéfique exercée par la Révérende Mère sur la femme majorquine. L'œuvre, toute poésie, fut d'une grande occasion et admirablement interprétée par les élèves internes. Le fait marquant fut le rôle de protagoniste fut joué par une petite-fille de la Révérende invitée, Mademoiselle Pilar Civera, qui reçut d'innombrables félicitations pour sa tâche artistique. L'œuvre et le travail de ses interprètes furent chaleureusement applaudis.»

«L'illustre poétesse, ex-élève de la Pureté, madame María Antonia Salvá, lut une poésie très inspirée, dédiée à la Révérendissime Mère, rappelant très sincèrement les temps de sa jeunesse. Face aux forts applaudissements de l'assistance, notre poétesse dut répéter la lecture de sa belle composition.»

«En complément du programme : «La grotte de Tingal, pièce à quatre mains, par les demoiselles Civera et Qués ; «Salutation», chant rythmique, par les petites élèves de l'«Externat» ; «Offrande royale», par les enfants des «Jardins de l'Enfance» ; et «Nocturne», gymnastique rythmique, par les élèves internes. Tous les numéros furent chaleureusement applaudis, particulièrement le dernier, interprété avec une rectitude et un ajustement rythmiques

admirables.»

«L'ex-sénateur du Royaume, Monsieur Juan Valenzuela, donna lecture à une lettre, accueillie avec une ovation enthousiaste, rendant compte de la concession à la Révérendissime Giménez, à l'occasion de ses Noces d'or avec l'enseignement, de la Grande Croix d'Alphonse XII.»

«La professeure illustrée madame Paula Cañellas de Mayol, disciple de la Révérendissime Mère, lut également de belles feuilles, très affectueuses, relatant les bénéfices reçus de la Mère par les ex-élèves ; des feuilles dont la lecture fut récompensée par l'assistance avec de forts applaudissements prolongés.»

«Une fois la sympathique cérémonie achevée, les autorités et autres invités passèrent au salon du rez-de-chaussée, où leur fut offert un splendide «lunch», servi par les dames et demoiselles du Comité d'organisation. Il y avait deux présidences, occupées par le Révérendissime Monsieur l'Évêque et la Révérendissime Mère Giménez, avec ses petits-enfants à ses côtés.»

\*

«Hier, deuxième jour de la fête, une grand-messe solennelle fut célébrée le matin par le Très Illustre Mr José Mur, Vicaire Général, assisté par les personnes suivantes : en diacre, le Révérend Mr Francisco Esteve, Procureur ecclésiastique ; en sous-diacre le Révérend Mr Sebastián Torrens, aumônier de l'établissement ; et en prêtre assistant, le Révérend Mr Antonio Truyols, Professeur du Séminaire.»

«La Messe d'*Angelis* fut chantée à plusieurs voix et le sermon prononcé par le Très Illustre Mr Antonio Sancho, Chanoine.»

«Après la Messe, le *Te-Deum* fut chanté à plusieurs voix.»

«Une grande assistance fut présente aux offices divins, particulièrement constituée d'élèves, dont de nombreuses externes de l'École de Manacor.»

«L'Excellentissime et Illustrissime Monsieur l'Évêque, l'Excellentissime Monsieur le Capitaine Général et Monsieur le Président du Conseil y assistèrent également.»

«Tous se déplacèrent ensuite au salon du rez-de-chaussée, défilant devant la Révérendissime Mère Alberta Giménez.»

\*

«Hier après-midi, à l'heure préalablement fixée, eut lieu le deuxième des actes littéraires-musicaux annoncés. L'assistance, comme aux autres festivités célébrées, fut extraordinaire et choisie.»

«Le programme interprété fut celui annoncé : «Sans grand-mère», chant, par Mademoiselle Balaguer, petite élève de l'Externat ; «Fabiola», drame en trois actes, par les élèves externes ; pièce au piano, de Mendelssohn, par Mademoiselle Qués ; «Les petites Fées», par Mademoiselle Cívera ; «Miss Flan», zarzuela en un acte, par les élèves internes ; discours à la Révérendissime Mère Alberta Giménez, par Mademoiselle Sampol ; et «la vision» comme finale, du Très illustre Mr Antonio Sancho, Chanoine. Toutes celles qui participèrent à la fonction furent chaleureusement applaudies. Le programme fut complété par une pièce musicale, admirablement exécutée au piano par Mademoiselle Francisca Tomás, ex-élève»

« L'acte s'avéra recevoir la pleine satisfaction de l'assistance et

constitua un digne couronnement des fêtes du second jour.»

\*

«Ces jours-ci, à l'occasion des fêtes, le bâtiment de l'École de la Pureté est apparu magnifiquement décoré et illuminé. La petite cour est ornée de guirlandes de myrte et illuminée, tout comme le jardin, par des lanternes à la vénitienne. Des plantes décorent également l'escalier et les murs du salon sont recouverts de beaux damas.»<sup>1</sup>

«Les festivités se terminèrent hier.»

«Le matin, l'office chanté fut célébré par le Chanoine Monsieur Sancho pour le repos des élèves et ex-élèves décédées.»

« L'après-midi, un autre acte littéraire eut lieu, auquel assista le Gouverneur Civil Monsieur Diez et une très nombreuse assistance.»

«Cette dernière se livra à de chaleureuses manifestations de sympathie à la Mère Giménez, à Monsieur Sancho qui contribua tout principalement à ces fêtes, et à la gentille Pilar Civera, qui consacra son âme entière à l'interprétation des rôles qui lui furent confiés dans cet hommage à sa grand-mère vénérée.»<sup>2</sup>

Non pour ajouter de nouvelles données à celles déjà transcrites, mais pour communiquer au lecteur un peu de ce feu qui brûlait dans toutes les poitrines, en d'autres mots, pour faire sentir l'atmosphère à ceux qui n'ont pas eu l'heureuse occasion de la sentir à cette époque-là, considérons utile d'apporter l'un de nos souvenirs personnels.

Les fêtes religieuses culminèrent par la Grand-Messe du dimanche, le 2 mai. La veille, les actes littéraires eurent un moment de frénésie et d'apothéose lorsque le salon de l'École se trouva rempli de hautes personnalités s'inclinant avec des armes et matériels d'équipement face à la figure vénérée qui était fêtée.

Il y eut alors un moment que ne pourront jamais oublier ceux qui eurent le bonheur de le sentir. Cet après-midi de banquet patriarcal, tout était solennel, tout était souligné par de retentissants applaudissements, tout humectait les yeux et faisait trembler les lèvres, tous les cœurs battaient à l'unisson avec celui qui se déchaînait sur la scène, tous croyaient que les expressions les plus chaleureuses étaient propres, même si c'était un autre qui parlait.

Ceci dit, la représentation des «deux muses» arriva... ainsi que le moment inoubliable que doit connaître et sentir le lecteur.

L'œuvre fut expressément écrite pour les Noces d'or, et en pressentant leur ambiance.

<sup>1</sup> «Correo de Mallorca», le 3 mai 1920,

<sup>2</sup>«L'Almudaina», le 4 mai 1920.

Les personnages sont les suivants :

Pilar Civera, collégienne et petite-fille de la Révérendissime Mère Alberta Giménez.

Silvia

Mercedes collégiennes

Beatriz

Rodríguez, ancien collégienne, pauvre et aveugle.

Isabel, humble villageoise, fille de Rodríguez. Dans le second acte, collégienne.

Plusieurs anges.

Les interprètes furent les suivants :

Pilar ..... Pilar Civera.

Silvia ..... Antonia Calafat.

Mercedes ..... Antonia Sampol.

Beatriz ..... Margarita Juan.

Rodríguez..... Dolores Andreu.

Isabel ..... Damiana Juan.

Angeles ..... Plusieurs collégiennes.

Dès le début de l'œuvre, il s'agit de fêter la Mère Alberta dans ses Noces d'or. Silvia, très amateur de la poésie et de toutes les manifestations d'art, propose de faire un tableau plastique, inspiré de la Mythologie.

«Nous pourrions interpréter – dit-il dans le premier acte - la page de Juno et d'Iris. Juno est généralement représenté par une femme aux traits austères et doux à la fois. Il lui est donné une attitude imposante et majestueuse. Son cortège est formé par quatorze nymphes appelées Hereidas, chargées de l'orner. À souligner Iris, messagère des dieux et spécialement consacrée au service de Juno, volant comme le vent ou le souffle de la tempête. Comme Homero la chante bien ! Rapide comme la grêle lorsqu'elle se dégage du nuage, elle descend du ciel à la terre et toutes les couleurs de l'Arc-en-ciel se dessinent sur son chemin parcouru. Elle met en communication la maison de l'homme avec la demeure divine et, glissant comme une hirondelle sur le vaste cristal des vagues, elle va remplir sa cruche d'or dans la lacune Estigia pour offrir ensuite l'eau cristalline à Juno dans le banquet des dieux. La Mère restera dans la demeure des dieux, servie par des collégiennes qui sont déjà disparues. Nous, nous resterons au rivage de la lacune Estigia, avec des verres étrusques dans les mains et avec le geste de les remplir. Beatriz sera Iris, portant l'eau du bonheur dans une cruche d'or au banquet olympique de la Mère.»

La conception est digne de la muse païenne.

Pilar oppose prudemment une objection : «Moi, plus que porter à présent la petite grand-mère au ciel, je voudrais apporter le ciel à la terre.» Elle respecte dans la mesure du possible l'idée de Silvia, mais la corrige. La sienne, propre de la muse chrétienne, est vue et développée dans le second acte.

«*Pilar*. - Connaissez-vous «Iris» de Guido Reni ?

*Rodríguez*, - Je ne me rappelle pas avoir vu ce tableau.

*Pilar*. -Il est très beau : sur le fond du firmament, avec quelques nuages pour donner de la variété au tableau, se distingue l'Arc-en-ciel, qui descend de gauche à droite sur un bosquet touffu. Dans l'angle inférieur de la gauche, se distingue une grotte, au fond de laquelle apparaissent les eaux de la lacune Estigia qui forment un cristal net où se reflètent les roches, les plantes et les fleurs. Nous, les collégiennes, nous devons être ici à remplir des cruches d'or

pour les remettre à Iris, qui semble traverser le firmament d'un vol rapide. Elle monte au ciel par le chemin qu'elle a tracé elle-même en descendant, laissant une traînée de couleurs. Ses bras helléniques, qui aux mains de doigts profilés portent la cruche d'eaux cristallines, ouvrent la marche. Dans le cercle formé par les bras, les mains et la cruche, se distingue le visage de la belle nymphe. Ses vêtements sont amples et flottants, tout son air est d'une sveltesse grecque.

*Rodriguez.* – Vous conservez l'Arc-en-ciel ?

*Pilar.* -Oui, parce que c'est le nôtre. Dieu l'a fait sortir après le déluge en signe d'alliance entre le ciel et la terre et la seule religion qui établit une véritable amitié entre Dieu et les hommes est notre religion sacro-sainte.

*Rodriguez* (transfigurée). - Je vois le tableau : voici l'Arc-en-ciel, transformé en escalier d'anges ; voici la lagune Estigia, transformée en sanctuaire dévot, où les collégiennes, au lieu de remplir des cruches d'or pour les envoyer au ciel, demandent à Dieu des flots de merci pour qu'ils tombent sur la terre. Le banquet n'a pas lieu dans les régions de la gloire, mais ici même entre nous. Les anges ne montent pas, mais descendent. Où sont les collégiennes ?

*Pilar.* – Elles forment un demi-cercle. Celles qui prient doivent participer au banquet. C'est ici que l'on suppose que commence la longue rangée de collégiennes, anciennes et modernes.»

Les collégiennes du premier acte sont à présent habillées en anges et apportent différents dons pour les offrir à la Mère. Le second acte des «deux muses» se limite à préparer le tableau plastique. La répétition générale est réalisée, avec des costumes, mais dans la même École de la Pureté et en pleines fêtes des Noces d'or.

Une fois toutes placées sur le perron qui remplace l'Arc-en-ciel, Rodriguez l'aveugle, imprégnée de l'ambiance, commence à prier sérieusement, demandant des bénédictions pour la Mère. Les anges s'animent et commencent à parler en expliquant les dons et symboles qu'ils apportent du ciel. Le tableau plastique acquiert du mouvement et de la vie. Les voiles des anges se déplacent dans le dialogue de plus en plus vif et, avec leurs couleurs, forment un Arc-en-ciel. Le public... Le public est entré dans le Salon-Théâtre avec l'âme échauffée, a entendu des discours, des poésies... ; il a ressenti toutes les phrases des «deux muses» comme les siennes propres ; il commence à se sentir partie principale de l'œuvre ; les larmes montent aux yeux ; les sanglots éclatent ; les collégiennes pleurent, tout comme les Religieuses ; les anges doivent lever la voix pour se faire comprendre :

- Je t'apporte des perles.
- Je t'apporte des bijoux.
- Je t'apporte des merci.
- Je t'apporte des roses ;

la Mère Monserrate, la Mère Assistante, colonne importante de la Congrégation et de l'École, femme impulsive et parfois grossière, domine le bruit... avec ses sanglots, forts comme une petite fille ; et Pilar, oubliée de toute fiction face à la réalité nue, affiche un cœur qu'elle tient dans la main, telle un ange de la Charité, et commence à parler avec une voix tremblante : «Grand-mère ! Grand-mère ! C'est Pilar, c'est moi, ta Pilar ; Dieu a mis dans mes mains un cœur enflammé ; il veut que la seule fille, qui en plus de te devoir la formation de son caractère te doit sa propre vie, t'offre le cœur de toutes tes filles. Il

appartient à elles et à... » Elle se met à pleurer et ne peut terminer sa phrase :  
«Il appartient à elles et à ... ta Pilar.»

Celui qui écrit ces lignes, assistait à la fonction, suivait avec intérêt les mouvements des interprètes et les sentiments du public ; mais doit toutefois avouer simplement qu'il ne se rappelle pas si les applaudissements étaient alors bruyants, ni même s'il y en eut. Ce qui est resté gravé dans son âme pour toute la vie est cette orchestration sonore de sanglots et ce flot d'amour, également bruyant, qui déborda lors des Noces d'or.

## FÊTE SANS LA MÈRE

Les doux reflets des Noces d'or illuminèrent les deux dernières années de la Mère Alberta, sans ne changer en rien sa position. Elle était toujours aussi simple et obéissante, telle la «dernière sujette». Une paix inaltérable enveloppait son âme... La Congrégation fleurissait.

Durant les années de repos, la Mère Alberta parvint encore à voir de nouvelles fondations. Cette même année 1916, deux mois après sa démission, le 9 octobre la Maison de Jumilla était inaugurée dans la Province de Murcie<sup>1</sup>. Quelques mois après ses Noces d'or, elle voyait se réaliser l'un de ses désirs les plus vifs : la Congrégation allait enfin avoir une maison spéciale de Noviciat.

Il y avait bien longtemps que s'était fait sentir le besoin d'une maison séparée, consacrée uniquement aux Novices. L'appartement construit l'année 1898 dans la Maison Mère de Palma était insuffisant. Le 20 avril 1915, la Mère Alberta, inquiète, écrivait déjà à une Supérieure : «Nous avons deux nouvelles postulantes ... si bien que «cela fait dix avec les trois novices et il y a de nombreuses aspirantes. Comment agrandir le Noviciat ? Il devient impossible de continuer à augmenter le nombre sans en donner la capacité, et je ne vois pas comment.»

L'année 1920, la Providence divine donna la solution.

Près de la maison de Son Serra que Monsieur Tomás avait achetée au moment de la maladie de María Aloy, - maison que l'ancien Visiteur laissa par testament à la Communauté - une autre assez grande avec jardin était en vente. La Congrégation l'acheta.

<sup>1</sup> Pour une meilleure gouverne de la nouvelle fondation, il fut décidé de laisser la Maison d'Ollería qui, pour les circonstances spéciales du village, ne promettait pas un avenir vigoureux.

«Les travaux de rénovation indispensables à la nouvelle destination commencèrent en toute hâte. Un Oratoire simple mais dévot, consacré à la Vierge Immaculée, fut construit».

«L'aspect, aussi gai que simple, de toutes les pièces de la Maison Noviciat invite au recueil et à l'union avec Dieu. Les chambres sont spacieuses et bien aménagées. L'ordre et le bon goût de l'agencement sont admirables.»

«L'heure indiquée par la Providence divine arriva et, une fois les préparatifs du voyage terminés, les Novices surveillées par le regard prévenant de leur Mère Maîtresse, M<sup>a</sup> Concepción Mercadal, entreprenaient le vol de Palma à Sont Serra, avides de se reposer doucement dans le nouveau nid que Jésus leur avait fabriqué. Quelles exclamations de joie s'échappèrent de tous les cœurs en découvrant la façade de la nouvelle demeure qui allait leur prêter refuge ! Elles élevaient le cœur à Dieu pour le remercier de ces remarquables bienfaits qu'il leur réservait».

C'est ainsi que la Chronique manuscrite décrit le déménagement à la nouvelle Maison-Noviciat, inaugurée le 30 août 1920.

Dans sa douce retraite, la Mère Alberta n'avait plus à se soucier de l'hébergement de ses novices bien-aimées.

D'autres nouvelles agréables à son cœur devaient encore lui parvenir, des nouvelles de fondations : le 17 octobre 1920, une Maison était inaugurée à Valence<sup>1</sup> ; le 13 novembre 1921 une à Puerto de la Cruz (Tenerife) et le 29 septembre 1922, une autre aux Canaries à Santa Cruz de Tenerife.

Il se préparait également à Majorque une bénédiction solennelle, une fête-sommet avec cortège d'Évêques... Une fête à laquelle pouvait assister la Mère, mais seulement de loin, seulement par le désir. Cependant, cette cérémonie n'était qu'un hommage de la hiérarchie ecclésiastique - la plus haute de l'Espagne - rendu à la figure vénérée, l'ancienne Fondatrice, Mère Alberta Giménez.

Avant de prendre possession de son siège, celui qui allait être Chef de l'Église espagnole se rendait à Majorque pour tenir une promesse faite à celle qui fut également pour lui *Mère*.

<sup>1</sup> En raison de sa saveur franciscaine ingénue et fraîche, nous avons le plaisir de copier ici les notes d'une Religieuse se trouvant à Valence au moment de la fondation.

«Choisie pour faire partie de la Communauté au moment de la fondation, j'ai eu l'occasion d'admirer à de très nombreuses reprises la providence de Jésus envers nous, et la joie avec laquelle sont subies la pauvreté et les inconvénients lorsqu'elles sont remplies d'amour et d'union».

«Dès que nous arrivâmes à notre petite maison, il eut fallu disposer les choses pour commencer les cours. Nécessitant de la main d'œuvre ou des aides-maçons, la Supérieure fut celle qui, suivie de toutes les sujettes, n'hésita pas à porter les cabas, enlever les décombres, etc. Encouragées par une sainte ferveur, nous catéchisions les ouvriers-mêmes, les invitant à dire, durant nos transports de pierre, des aspirations et oraisons jaculatoires à notre Jésus».

«La phrase si célèbre : «Pobrets, pero alegrets» - pauvres petits, mais heureux - pourrait s'appliquer ici avec toute son acception. Je n'avais jamais vu tant de pauvreté, ni non plus tant de joie. On peut dire que la base de notre alimentation était exclusivement le pain, qui se mangeait en grande quantité avec les *mullaorets*, nom donné à tous ces plats où les sauces foisonnaient plus que les tranches (celles-ci manquaient beaucoup), subvenant ainsi gaiement à nos besoins».

«Jésus était bon, très bon envers nous toutes. Nous n'avions pas un centime ni de provisions, mais il veillait sur ses filles. Un petit matin, après une pluie torrentielle, notre rue se vit, comme d'ordinaire, envahie par la boue. Un homme pauvre y guidait son charriot chargé de laitues qu'il allait vendre sur le marché. Ennuyé par son passage difficile, face à notre porte il décharge l'animal et laisse sur le sol les laitues à volonté du client. Une petite Sœur, qui suivait la scène de l'une des fenêtres, vint nous en informer avec une grande satisfaction, tandis que l'homme se dirigeait vers sa maison. Nous ramassâmes

Mr Enrique Reig, élu Archevêque de Tolède, Primat des Espagnes, arrivait à Majorque pour saluer la Mère Alberta... et pour lui faire ses adieux.

Le premier numéro de «Mater très Pure» - organe de la Fédération des ex-élèves des écoles de la Pureté<sup>1</sup> - souligne avec satisfaction la raison qui mena le Primat à Majorque :

«Le séjour de Mr Reig à Majorque doit être presque entièrement consacré aux religieuses de la Pureté.»

le délicieux mets à foison, dont nous profitâmes durant plus d'une semaine. Jésus nous offrait également des mollusques (petits escargots), dont il remplissait le jardin et que nous ramassions pour le dimanche car, disait-on avec beaucoup de grâce, c'était le plat exquis. Il n'est pas nécessaire de dire que les conserves, charcuteries, etc., ne se voyaient que de temps en temps. Le jour de Noël, ce fut la première fois qu'une sobrasada (sorte de saucisson originaire de Majorque) fut à notre disposition, trois mois déjà après la mise en place de la fondation.

Et... comment était la petite chapelle ? Il ne pouvait y avoir une plus grande pauvreté, mais comme elle était belle ! Exprès pour traiter intimement avec Jésus, car pour y être nous ne pouvions nous séparer de deux pas du sanctuaire ; telle était son étendue. Mais comment parer notre Roi ? L'amour utilisait les stratagèmes les plus ingénieux.

En l'absence de pots, de jardinières, etc., toute marmite servait à cet effet ; couverte de papier ou déguisée de la meilleure manière possible, personne n'aurait deviné l'origine de cet excellent grand pot à fleurs. Mais Jésus aime voir sa petite maison bien aménagée et, avec une adresse divine, inspirait les personnes riches de se défaire d'une partie de leurs économies pour la parure de son autel. C'est ainsi que les candélabres en verre, seuls disponibles, furent vite remplacés par d'autres en or richissimes que la charité de Mr Ricardo Hernández mit à notre disposition. Mr l'Archevêque nous apportait également d'agréables surprises et, lors de ses fréquentes visites, toujours empreintes d'un amour paternel, il savait unir avec une adresse admirable sa coopération matérielle aux Conseils spirituels.

1 L'idée de cette Fédération se doit également à Mr Enrique Reig. Dans son article de présentation, «Mater très pure» rapporte la circonstance qui donna vie à la Fédération (N° I. Année I. Palma, novembre 1922) :

«Trois Prélats (celui de Valence, élu de Tolède ; celui de Majorque et celui de Tenerife, préconisé de Gérone) quittaient la salle des fêtes de notre École de Palma, après la dernière distribution des prix, emportant derrière eux les regards de gratitude des professeurs et élèves.

Un groupe de demoiselles sortit à leur rencontre ; dont l'une - Carmen Castaño - se dirigeant vers celui qui allait être Primat des Espagnes et qui venait de prononcer un très beau discours, dit respectueusement : «Père : tout n'a été que joie et bonheur pour les collégiennes ; mais vous ne vous êtes pas du tout souvenu de celles qui l'ont été. Allez-vous partir sans nous bénir ?» «Ah, mes petites-filles !» - s'exclama doucement le très bon Archevêque. - «Je me rappelle bien de vous ; et j'ai même rêvé d'une fédération d'ex-élèves de toutes les écoles de la Pureté, celles établies à Majorque, dans la Péninsule et dans les Iles Canaries, ainsi que celles établies à l'étranger. Pourquoi vous, ex-élèves de l'École de Palma, ne travaillez-vous pas pour que ces rêves se réalisent ? ... »

L'Association fut réellement constituée le 16 novembre 1922.

«L'après-midi,<sup>1</sup> l'Excellentissime et Révérendissime Mr l'Archevêque se rendit à l'École royale de la Pureté pour saluer les Religieuses, mettant en évidence le désir de féliciter la gentille et exemplaire ex-Supérieure Générale, Mme Alberta Giménez, à qui cette venue à Palma avait été offerte de jadis, en raison de la vieillesse et du même désir de cette religieuse.»<sup>2</sup>

Il allait en même temps bénir la nouvelle Maison-École de Villa-Alegre, que la Congrégation de la Pureté avait acquise dans les environs de Palma, à Establiments. La cérémonie allait revêtir un éclat extraordinaire, car outre l'Archevêque élu de Tolède, deux autres Prélats, très aimés des Sœurs de la Pureté, devaient également être présents : Mr Rigoberto Doménech - à ce

<sup>1</sup> 20 octobre 1922.

<sup>2</sup> Les étrangers remarquèrent et soulignèrent également la déférence affectueuse de Mr Reig envers les Religieuses de la Pureté. Dans l'article de fond publié le 26 août 1927 à la suite du décès du Cardinal-Primat, le journal de Palma de Majorque «La Almudaina» rapportait que la dernière cérémonie tenue par Mr. Reig à Majorque, avant de partir pour Tolède et Madrid, fut de donner le voile à une Sœur de la Pureté. L'article poursuit :

«Et la dernière fois qu'il se trouva à Palma ce fut en 1922 lors de l'inauguration de l'École-Succursale de la Pureté à Establiments. Il s'ensuit que la journée d'hier était d'un deuil intense, d'un grand malheur pour les Sœurs de l'École de la Pureté, car avec Mr Reig c'est un véritable père qui disparaissait pour elles.»

moment-là Évêque de Majorque et Mr Gabriel Llompart, Évêque de Tenerife et Préconisé de Gérone.<sup>1</sup>

Le 21 octobre, Mr Enrique célébra la Messe de Communion à l'École de Palma. À onze heures, il partit pour Villa-Alegre où il déjeuna pour faire l'après-midi la bénédiction solennelle de la maison. Nous prenons l'histoire de la cérémonie du numéro de «Mater très Pure» déjà cité qui, bien évidemment, rapporte tout soigneusement et attentivement.

«Ce fut une fête très suggestive et sympathique. L'Excellentissime et Révérendissime Mr Enrique Reig, Primat élu d'Espagne, qui professa toujours une grande affection pour un Institut aussi bénéfique, vint presque ex professo depuis Valence pour cette cérémonie. Les Illustrissimes et Révérendissimes Prélats de Majorque et élu de Gérone, le Maire de Palma, Monsieur Oliver Roca... et de nombreuses familles distinguées de Palma assistèrent également à la bénédiction.»

«L'aspect que présentaient les alentours de l'École au moment de la bénédiction, à quatre heures de l'après-midi, était très animé : automobiles et convois remplissaient la route et les invités qui en descendaient formaient une nombreuse affluence.»

«La vue que présentait l'intérieur de l'École et les jardins attenants n'en était pas moins animée. Dans les salons et pièces, dans les galeries et terrasses, passaient de nombreux groupes, parmi lesquels se distinguait la note bleue foncée des uniformes des collégiennes avec leurs bandes bleues. Au cours de la visite, de chaleureux éloges spontanés jaillissaient de toutes les lèvres et bien sûr ne pouvaient être plus justifiés. Quelle splendeur de bâtiment, quel enchantement de jardins et quelle magnificence de perspectives celles que l'on aperçoit depuis les balcons, fenêtres et toits, les unes ouvertes sur la plaine où est élevée Palma et où moutonne sa baie incomparable ; les autres sur la montagne, sur la proximité abrupte, toute majesté et grandeur !»

«Dans toutes les pièces de l'École, on observe la sage disposition qui prévoit toutes les éventualités propres au but auquel est destinée la maison : des salles de classe propres et spacieuses affichant, peints sur les murs, des cartes et graphiques ingénieux facilitant l'enseignement, des chambres soignées, de bonnes salles d'hygiène et à l'étage sous la salle à manger, et présidant le tout, la chapelle, très belle et tranquille, avec une image magnifique de l'Immaculée, la Patronne divine de la maison.»

<sup>1</sup> C'est à lui que se doit l'initiative des fondations des Canaries.

«Et ensuite les jardins très soignés où, après la tenue de la cérémonie de la bénédiction, comme nous l'indiquions auparavant, par Mr Reig, revêtu des ornements épiscopaux, eut lieu un acte littéraire-musical intéressant.»

À la fin de cet acte, Mr Reig prononça un discours dans lequel il rappela la magnifique tâche pédagogique des Sœurs de la Pureté et l'histoire de l'Institut. Il y eut un moment de profonde émotion. Toutes les personnes présentes regrettèrent qu'une figure majestueuse, et simple malgré tout, une figure vénérée et aimée, préside - bien qu'invisible - cette session solennelle : l'ancienne Fondatrice qui dut rester dans la Maison Mère de Palma.

Pendant quelques instants, la voix de l'orateur du Primat des Espagnes fut «saisie d'une forte émotion» ; sa pensée était fixée sur l'absente bien-aimée. Il disait ainsi : «En cet instant de félicitations, je ne dois jamais oublier le labeur éminent, pédagogique et chrétien de celle qui, du fait de son âge et de ses problèmes de santé<sup>1</sup>, ne peut assister aujourd'hui à cette grande fête, ayant toujours été l'âme et la vie de cette Institution...»

Une fête sans la Mère !

<sup>1</sup> Le brouillon d'une lettre, qu'une Sœur adressa sur ordre de la Mère Alberta à sa nièce, la Révérende M. María del Pilar Giménez de San Alberto, est conservé. Dans ce brouillon, quelques lignes retracent un doux tableau de la paix sereine et calme que la Mère Alberta ressentait les temps derniers : «Notre Révérendissime, votre tante est très délicate : cela fait environ 20 jours que son seul aliment est le lait ; elle n'est pas descendue à l'oratoire depuis le 17 septembre dernier, bien qu'elle se lève tous les jours car elle ne peut rester au lit où elle a plus de mal à respirer. Elle dit qu'elle ne compte pas sur son amélioration et qu'elle ne le souhaite pas non plus ; ce qu'elle souhaite c'est de partir au ciel. Le médecin ne voit pas de danger pour l'instant, bien qu'il craigne ses 85 ans.»

Mais il y avait au moins le réconfort de pouvoir lui porter les nouvelles de la fête, lui raconter l'animation et la sympathie manifeste de tous.

Les Sœurs durent vite trouver manque de ce réconfort d'être les messagères de la Mère.

Toujours avec l'intelligence éveillée, toujours sereine, toujours avec une paix sainte, elle sentait que ses forces physiques s'épuisaient. Malgré cela, elle était toujours... la *Mère Alberta*.

La Mère Monserrate note : «Lors de sa dernière maladie, quand elle tenait à peine debout, en lui rendant quelque service elle répondait gentiment : «Je ne suis pas venue à la Religion pour être servie, mais pour servir.» Poursuivant ce principe, elle faisait tout ce qu'elle pouvait et même plus.»

Les 36 derniers jours, elle ne parlait pas.

Ne pouvait-elle ou ne voulait-elle pas parler ?

Beaucoup de sœurs soupçonnent que la Mère *ne voulait pas* parler, que son silence était une pénitence qu'elle s'était imposée.<sup>1</sup> Gentille et aimable, elle suivait les conversations, elle remerciait les mots affectueux qui lui étaient adressés... mais ne répondait pas.

<sup>1</sup> La Religieuse qui la servait alors rapporte le cas suivant : un jour, elle reçut une lettre d'une nièce à elle et dit à la Mère de la confier à Dieu. La Mère Alberta allait spontanément demander des nouvelles de la santé de la nièce, mais laissant les mots à moitié dit, elle se tut.

C'est-à-dire, elle répondait, mais avec un langage particulier... Quand ses filles s'approchaient d'elle pour la saluer, pour lui demander sa bénédiction - la bénédiction de *Mère!* -, elle leur prenait la main et l'embrassait et l'embrassait encore, et encore !

Elle, la Fondatrice, à la plus petite de ses Filles !

\* \* \*

Un tendre souvenir d'une Religieuse,

«La Mère Arrom entra une fois dans la chambre et dit à la Mère Alberta : «Révérendissime Mère, dites-moi quelque chose.» Et elle lui prenait les mains avec une grande affection, comme si elle voulait les réchauffer. La Mère répondait avec des gestes pleins de tendresse et de remerciement. Je fus émue par cette scène, car je n'avais jamais vu entre elles de telles démonstrations. Les derniers moments de la vie sont si tendres !»

\* \* \*

Nous ne savons pas si le long silence de la Mère Alberta fut imposé par Dieu, ou si c'est elle-même qui le lui imposa par amour pour Lui. Nous penchons pour croire que ce fut un sacrifice spontané de la Mère, puisque dans l'agonie elle put... prier ! Mais pas même cela ne représente une preuve indiscutable, puisque Dieu pouvait l'avoir favorisée avec la grâce singulière de délier sa langue pour l'aider dans la prière dans ses derniers moments.

En recherchant parmi les papiers de la Mère Monserrate, nous trouvâmes un petit cahier décoloré par le temps, décousu par l'usage. La Mère Assistante par excellence, y nota des données succinctes concernant les derniers jours et l'agonie de sa toujours bien-aimée Mère Supérieure.

Sans ne toucher pas même un accent, sans ajouter un mot, nous copions ce témoignage fidèle :

«1922»

«Le 15 novembre, la Révérendissime M. Giménez s'est levée sans pouvoir parler, en raison je crois d'une paralysie des organes de phonation.»

«Ce même jour à 10 heures et demie, la Mère reçoit le Saint Viatique, car malgré son silence elle conserve ses facultés d'intelligence et de mouvements.»

«Le 4 décembre, la Mère reçoit l'Extrême-onction, consciente qu'elle la recevait puisqu'elle conservait ses facultés, mais toujours avec le silence»

«Elle disait quelques mots et dit ensuite plusieurs fois la Salve, l'Ave-María, Bénie soit ta pureté puis répondit, l'avant-dernier jour je crois, aux louanges du Trisagion et l'après-midi à la prière de la Couronne. Elle donna plusieurs fois la bénédiction à des Sœurs qui la lui demandaient, hormis dans le cas où elles la demandaient l'une après l'autre, la donnant alors seulement à la première.»

«Dès l'instant où elle reçut le Viatique, elle communia tous les jours, y compris le 20, hormis le lendemain du Viatique.»

«Le 21, à quatre heures moins six ou huit minutes du matin, elle décéda. – Ce jour même, 4 messes lui furent célébrées dans l'Oratoire et une au cimetière, entendue par 6 Religieuses de cette Communauté et celles de la Maison Noviciat avec les Novices ; les unes et les autres assistant ensuite à son enterrement. Les funérailles eurent lieu le 22 même. Dans la Croix levée vint le clergé Paroissial de la Cathédrale, puisque c'est notre paroisse, et le Chapitre. L'office fut célébré par le Chanoine Très Illustre Mr Antonio Sancho, le diacre Très Illustre Mr Francisco Esteve l'assistant.»

\*\*\*

Le décès de la Mère Alberta - comme dix ans avant la suppression de l'École Normale - affligea toute l'île d'un chagrin unanime. Tous ceux qui le purent allèrent lui rendre leur tribut d'hommage pour la dernière fois. Des dames et chevaliers distingués s'agenouillaient devant son cadavre et, avec respect, avec vénération, lui baisaient la main. La main de la Mère !

Des télégrammes et lettres arrivaient de partout, apportant des sentiments de vive adhésion au deuil de la Congrégation.

Un riche florilège pourrait être fait des lettres de condoléances, reflet fidèle de l'affection profonde et de la sainte vénération que tous ceux qui la fréquentèrent<sup>1</sup> avaient pour la Mère. La silhouette de la bien-aimée défunte n'est ébauchée dans aucune lettre avec des caractères aussi propres que dans les deux lettres qu'en ce temps-là l'Évêque de Lérida et aujourd'hui Archevêque-Évêque de Majorque Mr José Miralles y Sbert écrivit à la Supérieure Générale et à la Mère Arrom. Après l'expression des sentiments de condoléance, la première mise en accusation de l'histoire relative à la Mère Alberta y est déjà notée.

«Lérida, le 22 décembre 1922.

Révérendissime Supérieure Générale des Sœurs de la Pureté.

Ma Révérende Mère : Dans «La Vanguardia», je viens de lire la grande perte éprouvée par votre Institut méritant et je m'empresse de vous présenter mes condoléances à vous qui le régiez et le représentez, en ajoutant la concession d'indulgences d'après le Rescrit ci-joint.

Je perds la plus ancienne de mes amies. En août 1865, l'épidémie de choléra asiatique confina à Felanitx les familles Civera-Giménez et Miralles-Sbert, lesquelles, dans cet exil forcé de Palma, eurent l'occasion, étant voisines, de lier des amitiés de celles qui ne s'effacent jamais. Je reste le dernier représentant de ces familles, témoin de cette époque et, voyant que «Madame Alberta», comme nous l'appelions toujours, disparaît, je viens à dire, parodiant le poète :

Quelle solitude, mon Dieu !

Seuls les vieux restent !

Vous vous expliquerez à présent l'affection toute particulière que je professais à la défunte.

Saluez toute cette Révérende communauté et envoyez votre dévoué les  
bénir  
l'Évêque.»

Et à la Mère Arrom :

« Lérida, 29-12-1922.

Ma chère Mère Arrom : Je reçois votre lettre d'avant-hier.

Êtes-vous à présent Supérieure Générale<sup>1</sup>, ou Mère Vidal est-elle absente ? Celle que j'ai écrite, je pensais la lui adresser. En vous écrivant, je lui aurais présenté mes condoléances en particulier et prié de les présenter à la Mère Monserrate Juan, car toutes deux, étant les plus anciennes, êtes identifiées avec la vénérable défunte...

Lorsque je rendis visite à Mère Alberta en septembre, je pensais déjà que je ne la reverrais pas. C'était plus qu'une dame, qu'une Institutrice et qu'une Religieuse : c'était une Institution.

Pas plus, parce que je ne peux pas.

Affectueusement,  
vous bénit  
l'Évêque »

\* \* \*

Une Institution !

1 Dans la séance tenue par la Mairie de Palma le 23 décembre, il fut décidé à l'unanimité de donner le nom de Cayetana Alberta Giménez à la rue de la Cuesta del Caserío de Establiments.

## VERGER FLEURI

Le jardin du «Château hanté», ce jardin, inculte et abandonné un jour, était devenu par l'œuvre de la Mère Alberta un verger fleuri.

«Cad'any, tal dia com vuy,  
De jasmins, murta y clavells,  
Me duras dos grans remells  
Qui provin los teus afanys.  
Si son, com esper, hermosos,  
De bona olor, sense espines,  
Les recompenses mes fines  
Rebrás de tots mos companys...»

Après le premier œillet, la Mère Alberta prit à pleines mains de belles fleurs exquisement parfumées. Après María Aloy, nombreuses furent les Mères, Sœurs et élèves qui parfumèrent, embellirent le jardin et répandirent un parfum de sainteté. Les fleurs étaient tellement belles que souvent Dieu les prit au plein printemps afin de les transplanter au jardin céleste.

Ce chapitre serait agréable et utile avec un bouquet de fleurs étranges, cueillies seulement parmi les plus voyantes, qui poussèrent dans le verger du «Château hanté». Mais même dans le cas de faire la sélection difficile, ce chapitre s'avérerait interminable à l'excès, en raison des proportions extraordinaires du bouquet.

Les élèves de la Pureté, dispersées dans Majorque et Valence, donnaient le ton aux demoiselles pieuses et aux mères chrétiennes. Sérieux, honnêteté, piété, distinction, convictions profondes, esprit de sacrifice étaient les notes qui en général dénotaient partout l'éducation reçue à la Pureté ; et tous ceux qui vécurent à cette époque-là non très lointaine et fréquenterent de près les anciennes élèves, pourraient raconter sans doute des cas de vertu héroïque ou d'innocence étonnante.

Les Mères et Sœurs de la Pureté, celles qui précédèrent la Mère Alberta dans son heureuse étape et celles qui l'ont suivie de 1922 jusqu'à l'heure actuelle, donnèrent au jardin du Château les couleurs les plus variées et les plus belles. Celle qui admire par sa candeur franciscaine, qui par son austérité ignatienne, qui par sa patience de Job... et toutes en général par leur esprit de charité et d'obéissance. Au milieu de tant de coloris et de tant de richesse, se distingue une note qui donne au verger un caractère particulier : les Mères et Sœurs, formées par la Mère Alberta, donnaient toujours l'impression d'une vigueur spirituelle saine, robuste, sobre, dirigée par la raison sereine vers l'accomplissement du devoir, sans aucune pointe de sentimentalismes, sans ardeur de magnificence, livré complètement – même dans l'esprit d'apostolat - aux mains de Dieu.

Celles qui sont restées et continuent à vivre, ont agrandi le verger, ont diffusé le parfum dans les terres lointaines, ont démontré, chaque fois que nécessaire, un esprit de sacrifice et d'amour chrétien, ont attendu les ordres de Dieu pour les exécuter et se lancer dans de nouveaux champs. Elles offrent tous les ans un bouquet du verger fleuri au nom de la Mère Alberta.

Passé un certain temps, une nouvelle histoire pourra être écrite.

## UN GRAND TALENT

«Sur un fond légèrement illuminé par la lumière d'un talent mis à l'épreuve et nullement vulgaire se trouve la *Femme forte...* » Ce sont les armoiries avec lesquelles Mme Cayetana Alberta Giménez arriva à l'École de la Pureté en cet avril lointain de 1870, tel que nous l'avons dit dans le chapitre intitulé «Noces».

C'était une veuve qui arrivait. Une femme qui connaissait les plaisirs et les chagrins, qui connaissait les labeurs de la vie domestique, qui apportait sur ses tempes l'auréole d'une maternité chrétienne. Cet amour de mère, cet amour pour la famille est ce qui, transplanté à un nouveau verger, donna les fruits assaisonnés et savoureux que nous venons de voir dans les deux chapitres précédents : «Amour pour la famille», «Amour pour la Communauté».

Les plus proches savaient non seulement que Madame Alberta était une bonne mère et qu'elle avait été une épouse exemplaire, mais aussi qu'elle avait un talent privilégié. Les quelques années qu'elle aida son époux dans les tâches scolaires et les résultats obtenus dans l'instruction des élèves particulières, dont le nombre avait augmenté d'année en année, l'attestaient déjà comme institutrice unique, intègre et cultivée.

La femme au talent privilégié, l'institutrice à la compétence reconnue - sans mépriser ses dons moraux - était ce que recherchait l'Évêque Salva pour l'École de la Pureté. Des nuages de lumière, c'est ce que Madame Alberta Giménez apporta. Un autre rayonnement de son caractère et de son valoir sur la vie religieuse.

Les complications de son époque : révolutions sanglantes, République, régences, libéralisme croissant, lois impies et vexatoires, traîtres élevés au pouvoir, gouvernements instables, laïcisme cru et effronté, ainsi que l'importance des entreprises qu'elle mena à terme, réclamaient un talent capable d'éviter tous les dangers.

Sauver le navire au milieu de tant de tempêtes si furieuses ! Élever l'école ! Donner de la vie à une Congrégation religieuse consacrée à l'enseignement !

La Mère Alberta éleva seule l'École de la Pureté et au bout de deux ans mérita que le Conseil Général lui demande refuge pour l'École Normale d'Institutrices. La Mère Alberta dut enseigner aux élèves, dut former les Institutrices qui l'aidèrent à soutenir le poids énorme et à donner un nouvel éclat au centre d'enseignement. La Mère Alberta dut constamment négocier avec les autorités, avec les parents des élèves, avec les amis de l'Établissement et avec les ennemis ; elle dut capter les volontés, trouver des solutions, convaincre les indociles, préparer et diriger des labeurs, ouvrir des intelligences et former des caractères.

Durant son long gouvernement, on remarquera trois Visiteurs : Mr Tomás Rullán, Mr Enrique Reig et Mr José Ribera. Du premier, on conserve une infinité de notes manuscrites parmi les papiers de la Maison Mère. Des notes de lettres microscopiques, écrites par le premier Visiteur. La chronique de l'École rapporte son activité minutieusement et avec une affection profonde. Du second, on conserve également de nombreuses notes et de nombreuses interventions décisives lui appartenant s'accroissent sur la chronique. Du troisième, mis à part son intervention officielle, absolument rien. L'impression que l'on ressent en lisant et en relisant les documents des Archives et les

quelques notes des dossiers est que Mr Tomás Rullán faisait tout, la Mère Alberta lui servant de *manus longa* ou réalisatrice de ses plans ; que Mr Enrique Reig travaillait beaucoup, collaborant en grande partie avec la Mère Alberta ; que Mr José Ribera ne faisait rien, à part contrôler, fiscaliser, «freiner».

Et bien : Mr Tomás décéda et la Maison ne sentit pas la moindre secousse ; Mr Enrique cessa dans son poste de Visiteur pour occuper d'autres postes plus importants et ni l'École ni la Congrégation ne changèrent leur rythme ; Mr José Ribera arriva, et ni le Visiteur ni le Lycée ne subissaient apparemment de changements.

Il y avait en lui une force vive qui ne changeait pas : le talent de la Mère Alberta.

C'était l'âme véritable de la Maison, même si, humble, elle attribua tout à Mr Tomás en écrivant ou dictant ou inspirant la Chronique, même si obséquieuse elle multiplia les mérites de Mr Enrique et prétendit en vain dissimuler ses propres mérites lorsque les yeux qui les voyaient étaient déjà nombreux, même si, ferme dans ses points de vue, elle dut obéir à Mr José ou lui faire changer d'intention :

C'était elle qui élevait la maison. C'était elle qui formait les caractères.

Avec quelles ressources ? Avec son talent.

De nombreuses écoles se succédèrent de 1870 à 1922. De nombreuses méthodes d'enseignement se propagèrent avec la prétention de les superposer à toutes les autres. Il y eut même une invasion de méthodologie au désavantage de la véritable pédagogie ; et les instituteurs et institutrices finirent par penser pratiquement que leur métier était d'enseigner, sans se souvenir d'éduquer. Plus clair : la même Pédagogie subit des faux pas et déviations, elle arriva à perdre dans les grands courants de l'époque la notion d'elle-même ; et dans de nombreuses écoles finit par se voir mêlée à la subtile toile d'araignée que lui tissait la méthodologie excessive.

La Mère Alberta lisait avec ardeur et étudiait avec succès. Elle démontra dans toute son activité qu'elle savait facilement juger les différentes méthodes qui sortaient sur le marché public, qu'elle savait discerner l'or du faux brillant, que *tamquam apis argumentosa*, en guise d'abeille prévenante, elle tirait le miel de toutes les fleurs qu'elle trouvait sur son passage. Et elle démontra autre chose. Elle démontra que dans l'art d'éduquer et de former des caractères elle partait de principes solides, visait des fins indiscutables et utilisait des moyens à l'efficacité extraordinaire.

Elle n'écrivit pas de livres. Ses élèves et toutes les Professeurs souhaitaient très vivement qu'elle en écrivît, pour emprisonner ainsi les lumières qu'elle irradiait, les leçons qu'elle expliquait et les principes aussi féconds qu'élevés avec lesquels elle se guidait. Elle n'écrivit pas de livres, mais s'était appropriée de ce qui était écrit dans les livres. Aux pages scientifiques des livres, elle ajoutait une lumière qui ne peut rester enfermée dans les livres, une lumière qui est la vie.

C'est principalement dans l'art d'éduquer que le talent du pédagogue est d'une importance capitale. Il est possible de connaître sur le bout du doigt, de savoir par cœur et de comprendre ce qui est écrit dans les meilleurs livres, et en même temps de ne pas savoir éduquer. Pour cet art comme pour la direction des âmes et le gouvernement des peuples, il faut posséder un talent particulier.

De vastes études bien orientées sont nécessaires, ainsi qu'une vocation dans le sens de penchant ou tendance ; mais le talent est également nécessaire. Et celui-ci est mis à l'épreuve par les effets. *Ex fructibus eorum cognoscetis eos.*

Regard perspicace, esprit d'observation qui voit les mouvements les plus imperceptibles, facilité d'expression, rapidité dans le jugement pratique, connaissance de la vie et du coeur, richesse de ressources pour inoculer avec mesure et efficacité ce qui convient..., tout cela est nécessaire à l'éducation ; et la mesure de toutes ces qualités nous donnera la mesure de l'éducateur.

La Mère Alberta n'écrivit pas de livres, hormis ceux intitulés «la femme majorquine» ou «la Soeur de la Pureté», des oeuvres de grande envergure, dont les pages – en suivant la comparaison – laissaient constamment deviner un talent extraordinaire.

Elle n'écrivit pas de livres. Si elle en avait écrit, elle aurait été au-dessous du nombre. Elle aurait été bien supérieure à son oeuvre.

Des vers, en revanche, elle en écrivit. Elle en écrivit même beaucoup. Elle les écrivait avec une facilité étonnante. On aurait dit qu'ils sortaient tous seuls, comme d'une source. Souvent, elle les dictait, occupée à préparer un dessin pour la classe de labeurs ou à corriger quelque travail. Elle voulait que toutes sachent exprimer leur pensée en vers et l'exigeait habituellement de temps en temps, mettant dans l'embarras la pauvre Soeur chargée de le faire. Elle se réjouissait de pouvoir être félicitée en vers et s'empressait de répondre à cette délicatesse. Elle semblait avoir de la familiarité avec les Muses.

Mais il n'est pas possible de nous l'imaginer poussant l'imagination des poètes, invoquant les Muses, cherchant fébrile le moment de leur inspiration soupirée, se croyant élevée sur un autre plan, se transfigurant pour dire des vérités sublimes ou exprimer des sentiments transcendants.

Un jour, elle voulut se rendre au Parnasse, où se rendent les poètes, elle y reçut une raclée phénoménale. Une autre fois, elle appela les Muses ; elle écrivit une pièce théâtrale, dans laquelle toutes se présentent avec leurs attributs respectifs et chantent leurs propres éloges. La pièce est écrite en vers. Il y a élégance, naturel, lyrisme... mais les Muses discutent entre elles, se chamaillent. C'est un spectacle d'amour propre, une fête de vanités. Un ange du ciel prononce le procès, situe les Muses dans le poste leur correspondant, les laisse en état d'humiliation.

La Mère Alberta n'établit le contact avec elles que par plaisanterie. Quand petite, même s'habillant avec une élégance sobre, elle ne voulait pas de bagues, parce qu'elles représentaient «une gêne» dans les mains. Quand femme mûre, elle ne voulait pas perdre de temps avec de vaines décorations.

Elle écrit des vers, non transfigurée, mais simple ; non pour chanter, mais pour parler. Au lieu de prendre l'inspiration, elle prend la plume. Elle écrit pour remplir un trou, pour faire un nombre de programme. Si elle avait voulu passer à l'histoire en tant que poétesse et prendre la poésie au sérieux, elle aurait probablement foulé de hauts sommets et laissé les pages très lumineuses, pleines de lyrisme, dans le domaine littéraire ; mais elle ne voulut pas le faire, elle avait d'autres fins, et le lyrisme ne tombait pas juste - à moins d'être voilé et par le biais d'exception - par sa figure.

Elle est également supérieure à son oeuvre dans l'art d'écrire des vers.

Son talent était une douce lumière qui illuminait tous les domaines. On aurait dit une lumière lointaine, beaucoup plus puissante de ce que pouvaient

indiquer les objets illuminés. C'est pourquoi il ne peut être mesuré par ses œuvres. C'est pourquoi celles qui s'approchaient d'elle, la voyaient grandir. C'est pourquoi celles qui eurent le bonheur de la fréquenter, doivent forcément penser que les traits de ce portrait manquent d'éclat. Et c'est pourquoi aussi il est de tout point de vue nécessaire à ce sujet d'entendre la voix de ses contemporains et d'accepter leur témoignage.

Ce portrait s'avèrerait terne, même si nous rassemblions quatre phrases d'hommes insignes et prétendions y renfermer ce qui flottait dans l'atmosphère. Le sentiment général considérait le talent supérieur de la Mère Alberta comme une note caractéristique de sa personnalité. Tous voyaient en elle un air de supériorité. Et c'est avec ce trait unique que la décrivent nombreux de ceux qui la fréquentèrent. Ce n'est pas qu'elle se sentait supérieure aux autres. C'étaient eux qui la sentaient supérieure.

Le respect que Mr Tomás Rullán, Écolâtre de la Cathédrale de Palma, Protonotaire Apostolique, etc. etc., et Mr Enrique Reig, qui fut plus tard Cardinal Primat d'Espagne, est déjà un argument puissant. L'impression qu'elle causait à tout moment aux poètes, professeurs, chanoines, évêques, est un autre argument. Le sentiment général est sur ce point peut-être le plus catégorique.

Beaucoup voudraient corriger les armoiries que nous lui avons données : «sur le fond doucement illuminé... », et voudraient présenter un tableau tout de lumière vive. Son talent leur paraît si fulgurant et remarquable. Ils voulaient voir des faisceaux de lumière, formant eux même la même figure.

Nous pourrions consentir que la lumière soit intensifiée dans le portrait, mais... toujours en harmonie avec l'ensemble, toujours en éclairant des objets, perspectives, activités, vertus.

## PORTRAIT

Nous avons vu les œuvres de la Mère Alberta. Des œuvres de grandes haleines et de grandes dimensions, dont chacune suffit à donner du relief à une figure. Il pourrait sembler que celle-ci a déjà été présentée pleinement.

Mais la Mère Alberta est toujours supérieure à ses œuvres. Son activité dans l'École Normale d'Institutrices et dans la Congrégation des Sœurs de la Pureté sert en effet à nous faire pressentir les lignes générales de sa figure, mais ne la recouvre pas entièrement. Son humilité et peut-être la pudeur instinctive de son esprit ou de sa dignité majestueuse elle-même laissent toujours voilée une grande partie de ses hardiesses ; et Dieu, qui paraît lui prendre la main et favoriser son humilité et y collaborer, comme une invitation, avec la grandeur extérieure des œuvres réalisées, à chercher la profondeur de l'esprit qui les encourage.

Il est nécessaire de tracer le portrait.

Et il est difficile de le faire pour deux raisons : pour la forte personnalité qui va être projetée sur la toile et pour la douceur de ses teintes.

L'enthousiasme que produit son caractère unique peut nous inciter à en rajouter et à chanter des louanges excessives. La modération constante avec laquelle se manifeste ce caractère, l'équilibre parfait, le naturel et la simplicité insurmontables qui représentent son fond et son auréole, nous obligent à mettre la dernière main, à corriger des phrases, à adoucir le ton et à bien mesurer les éloges.

Vue fine, impulsion ferme et loyauté à toute épreuve sont nécessaires pour tracer ce portrait.

La Mère Alberta était une femme de grandes qualités et vertus. Il faut les saisir.

La Mère Alberta était un esprit amoureux de la vérité. Il faut la respecter.

Par amour pour elle, nous devons nous efforcer d'être justes et fidèles, de lui garder la loyauté.

Voici la Mère. Assise, simple, telle que la vit le biographe à de nombreuses reprises et non debout, dressée, comme il pourrait correspondre à sa dignité auguste. Voici la Mère, la vue levée, le regard franc. Elle regarde le biographe, sans donner le consentement ni mettre son veto...

—Qu'est-ce que vous allez dire ?

—La vérité.

—Dieu est la Vérité.

—Que Dieu m'aide !

## AMOUR POUR LA FAMILLE

La feuille de l'arbre ne bouge pas sans la volonté de Dieu. La Providence s'étend à tous les êtres ; même plus, pour l'organisme qu'ils représentent, à toutes les modalités de l'être. À la fin des temps, le jour du Seigneur, la Philosophie ou plutôt la Théologie de l'Histoire se verra sans voile ni ambages ; la contexture épaisse et fine des faits, le rapport de cause à effet, la subordination du fortuit au prévu seront alors mis en évidence et la Providence de Dieu brillera alors partout. Mais il plaît au Seigneur de graver si profondément son empreinte, qui désormais ne laisse plus de doute.

La vie de la Mère Alberta porte le sceau de la Providence bien visible.

Avant d'entrer dans la Pureté, elle fut épouse et mère. Elle vécut la vie de famille avec ses joies et ses peines, souffrant de rudes coups dans une atmosphère constante, mais sobre et douce, de paix chrétienne. Elle fut épouse et mère, elle fut fille en même temps. Elle vécut avec ses parents même après s'être mariée, même lorsque son foyer augmenta avec des fruits de bénédiction. Elle y apprit à aimer, à prier, à souffrir, à se soucier de l'économie domestique, de l'ordre, de l'hygiène, à traiter en famille les affaires communes, à procurer le bien-être des autres, à célébrer collectivement et avec un esprit chrétien profond les festivités de la Sainte Mère Église, à nuancer avec des couleurs de surnaturalisme les faits les plus banals et les sentiments les plus intimes du cœur humain.

Nous y voyons le sceau de la Providence. Le Seigneur la prépara pour la mission qu'il lui avait assignée dans ses décrets. Il la décora de caractères qui ne devaient jamais s'effacer. La Mère Alberta devait centrer sa vie de famille sur la vie de Communauté. La Mère Alberta devait toujours être fille, épouse et mère.

Elle ne pensait pas être religieuse. Elle fut appelée à une nouvelle vie par des chemins spéciaux, sans préparation visible aux yeux mortels, ni même aux yeux perspicaces de sa propre conscience. Et lorsqu'elle fut appelée, elle dut avoir des tâtonnements et délibérations pour ne pas abandonner la vie de famille. Ses parents vivaient encore, ainsi que son fils Albertito. Elle dut veiller aux soins de tous.

Quelqu'un a comparé la Mère Alberta à Francisca Fremiot de Chantal, qui dut passer sur le corps de son fils pour entrer dans la religion. La Mère Alberta lui professait réellement une dévotion spéciale, elle voulait copier sa force de caractère et lui ressembler. Mais les chemins de Dieu sont infinis ; et apparemment ils ne se sont pas répétés ici. Si Santa Francisca avait pu suivre sa vocation sans causer de contrariété à son fils, elle l'aurait fait. Si la Mère Alberta avait dû passer sur le corps d'Albertito, elle n'aurait pas abandonné la partie. Mais dans ce cas, il manquerait à Santa Francisca la solide fermeté dont elle a fait preuve dans l'Église, et la Mère Alberta serait une figure assez différente de celle que Dieu a voulu nous présenter : fille, épouse et mère durant toute sa vie.

Chez les veuves qui ont atteint la sainteté et chez les religieuses qui furent auparavant épouses et mères, il apparaît généralement une succession de figures, plusieurs phases tout à fait différentes et séparables. Chronologiquement, elles furent d'abord modèle de filles, puis épouses et mères et enfin de parfaites religieuses. Chez la Mère Alberta, la religieuse est fille, mère et grand-mère. Elle conserve à ses côtés, dans l'École même de la

Pureté sa mère Mme Apolonia, lorsque celle-ci devint veuve, jusqu'à ce qu'elle la voie fermer ses yeux et passer à l'éternité ; elle s'occupe toujours de l'éducation de son fils, elle court à ses côtés quand époux et père laissera son épouse veuve et ses enfants orphelins de père ; elle recueille sa petite-fille Pilar et la place à ses côtés à l'École dont elle est Mère Rectrice.

\* \* \*

Sa vie de famille se projette sur sa vie de religieuse.

Sa mère vécut jusqu'au 30 décembre 1888. Elle donna de hauts exemples de femme chrétienne aux mêmes religieuses qui l'entouraient. L'affection filiale pleine de désir et de tendresse ne lui manqua pas un moment ; bien au contraire, le cœur de sa fille s'emblait s'être agrandi, s'être transplanté dans la poitrine de toutes les Sœurs. Lorsque Mme Apolonia - la mère de Mère Alberta s'appelait ainsi – souffrit sa dernière maladie, la Sœur Ferré prit soin d'elle. Celle-ci, plus qu'octogénaire à présent, dit émue et transfigurée par les souvenirs : «Pendant la gravité, notre Mère – maîtresse d'elle-même comme toujours – s'occupa des cours, me confiant les soins de la malade.» Et elle ajoute que la Mère lui a toujours remercié dans l'âme tout ce qu'elle avait fait. La gravité dura deux jours et une nuit. Cette nuit-là - poursuit la Sœur Ferrá – elle resta veiller sur la Mère «quoique quelque peu cachée afin de ne pas alarmer la malade. À 5 heures du matin, Mr Tomás arriva pour célébrer la Messe de Communauté, à laquelle la Révérendissime Mère Giménez se rendit. Pendant l'absence de la Mère, Mme Apolonia eut un malaise. Je préparai le nécessaire pour les Saints Sacrements ; et comme la Messe arrivait déjà à la fin, j'en informai la Mère Giménez, qui monta alors, ainsi que d'autres religieuses. Monsieur Tomás monta ensuite et administra l'Extrême-onction à la malade. Mme Apolonia décéda la nuit suivante. La Mère regretta énormément ce décès, mais comme elle était si bien élevée et si gentille, elle ne fit rien pouvant attirer l'attention et resta à tous moments sereine et digne.»

Il lui restait son fils. Aimant beaucoup exprimer en vers ses sentiments, elle lui souhaitait tous les ans son anniversaire. L'un de ces jours, elle commence à simuler un rêve :

Il y a quelques jours, je me suis endormie  
Avec une pensée fixe...  
L'anniversaire de mon fils,  
je veux le lui souhaiter...  
Comment pourrai-je obtenir  
Quatre vers bien mesurés,  
doux, sonores, peaufinés,  
Pour pouvoir lui chanter ?

Il lui vient à l'esprit de voler au Parnasse, où se rendent les poètes. Elle essaie et s'en tire mal.

Après l'avoir raconté avec une plaisanterie toute particulière, elle devient sérieuse et s'exclame :

Pourquoi chercher dans les chants  
Et les agréables rondeaux

Ces phrases messagères  
De tendresse et d'adhésion ?  
Si l'être de mon si bien-aimé  
Doit être emporté, la joie  
Par un si bref moment  
Comme un bonheur heureux ?  
Il vaudrait mieux remplir son devoir  
Comme une mère gentille et pieuse  
Et dans une prière fervente  
trouver tout mon soulagement.  
Seigneur, avec ferveur j'implore,  
Avec la confiance la plus pure,  
Pour mon fils le bonheur  
de son saint à l'occasion.  
Qu'il trouve partout où l'emportera  
la fortune velléitaire,  
Comme aujourd'hui, une famille affectueuse  
Qui remplira son cœur.  
Je jouirai ici dans son bonheur,  
mon âme sera avec lui,  
même si Palma est si loin  
des terres où il se trouve.  
Mon cœur battra pour lui  
Avec l'amour le plus profond,  
Et même quand le monde sera absent  
Mon amour vivra toujours.

Et une autre fois :

D'envoyer j'ai aujourd'hui besoin  
Une tendre embrassade  
A une terre très distante,  
Très lointaine  
Où j'ai un fils  
A qui je souhaite dire  
que je vis pour lui.

le soleil rayonnant  
parle toujours de lui à mon âme  
Quand il se montre à l'est  
Ou qu'il va se cacher.  
Le soleil qui l'éclaire  
Parle pour moi clairement  
avec sa voix muette.

La lune argentée  
Lorsqu'elle scintille,  
les étoiles brillant  
par la nuit sereine calme  
A mon oreille répètent  
toujours son prénom

avec un doux accord.

De petits oiseaux mélodieux  
avec leurs gazouillements,  
Forêt dense, sombre,  
jardin agréable,  
tous murmurent  
Seulement le prénom Alberto  
avec leur voix pure.

Si devant l'autel je me prosterne  
et du ciel j'implore  
Des faveurs et grâces,  
je prie pour lui,  
car il prie pour moi  
dit ensuite à mon âme  
une voix mystérieuse.

Dites-lui soleil radieux  
lune argentée,  
Et étoiles resplendissantes,  
que mon âme est la sienne,  
à lui ma joie ;  
Sans sa présence je ne trouve  
Ni paix ni repos.

Petits oiseaux mélodieux  
allez et dites-lui  
Que pour son anniversaire je lui envoie  
Des baisers par milliers ;  
forêt sombre  
Murmure à ses oreilles  
Mon prénom.

Douce voix mystérieuse  
qui me console,  
adoucis ses chagrins,  
efface ses peines,  
toi qui proviens  
De celui qui peut tout  
et lui obéis.

La prière affectueuse  
Que je vous adresse aujourd'hui,  
Écoutez, Mère :  
Veillez sur mon fils,  
et que des centaines d'années encore  
Il profite en ce jour  
Des bonheurs sans histoire.

C'est à travers ces lignes et à la lumière de ces sentiments, profonds, vifs, fulgurants, que doivent se lire les données suivantes, voilées par une modération exemplaire.

Alberto tomba malade à Saragosse, où il s'était marié le 1<sup>er</sup> janvier 1896. Il fut tenté en vain de l'emmener à une clinique : la Providence lui avait ouvert de nouveaux chemins. Il fut transporté à Barcelone. Mais sa mère affectueuse avait auparavant couru jusqu'à lui et emmené avec elle Pilar, fille d'Alberto, petite-fille de sept ans, pour s'occuper de son éducation.

Peu de temps après, la Mère reçut la triste nouvelle que la maladie dont souffrait son fils avait empiré. C'était l'époque des examens à l'École Normale. La Femme forte voulait rester à son poste et ne savait pas si sa place était alors à l'École Normale ou aux côtés de son fils. Les Professeurs, qui comprenaient sa douleur et avaient pour elle une grande affection, l'obligèrent à suspendre les examens. Elle ordonna tout ce dont ils avaient besoin pour le voyage. Elle se montra sereine, sans affliger les autres avec sa tristesse. La Sœur Ferrá l'accompagna – évoquant à présent d'anciens souvenirs. - Elles arrivèrent à Barcelone la veille de la Fête-Dieu. Alberto vivait encore. Sa mère, comme toujours : tendre et affectueuse. Mais elle respecta les soins qu'une sœur de son épouse avait du malade. Le lendemain matin suivant, elles se rendirent à la messe, où le malade eut un malaise dans l'Église. On fit appel à un prêtre. La vie du malade put être prolongée durant plusieurs heures encore. La nuit de ce même jour, Fête-Dieu, le 18 juin 1908, Alberto se rendit au monde de l'éternité. Il laissait sur terre une jeune épouse et trois enfants en bas âge : Joaquin de neuf ans, Pilar de sept ans et Alberto de cinq ans. La sœur Ferrá dit : «Il était très triste de voir ces enfants sans père. Le plus âgé disait à sa mère qu'il grandirait et qu'il l'aiderait en étant sage.»

Que sentirait ce cœur de si profondes affections, en voyant la peine et la tristesse, non des étrangers, mais des siens ?

Sa conduite était «d'une grande mesure, sans tomber dans l'extrême ; la Mère était chagrinée oui, mais tranquille et maîtresse d'elle-même, comme toujours.»

Le 30 du même mois, elle écrivait à l'une de ses nombreuses amies : «Le 21, je rentrai de Barcelone, où décéda mon fils très bien aimé le 18, et où je m'étais rendue, en tant que bonne mère, pour recueillir son dernier soupir. Son décès et la situation afflictive dans laquelle il laisse son épouse et ses enfants m'ont causé le chagrin le plus profond... Demandez pour moi à Dieu la résignation nécessaire et pour son épouse et ses enfants tout ce qui leur sera nécessaire pour leur vie temporaire et spirituelle.»

Mr Saturnino. Lieutenant Colonel de la Garde Civile Apuesto. Brave. À l'allure digne. C'était son frère. Il y eut également des vers pour lui, récités par Pilar, affectueux, émouvants... Il fit également l'objet de demande et de soins de la part de la Mère Alberta. «Mon frère est toujours aussi gravement malade – écrivait-elle le 3 février 1911 - ; ceci augmente mes occupations, car je cours à ses côtés dès que mes cours me laissent un peu de temps libre. Pour mon malade bien-aimé, je demande également des prières.»

«Je vous remercie beaucoup, au nom de ma petite-fille ; vous comprenez bien que c'est la fibre la plus sensible de mon cœur et que je

remercie plus un cadeau fait pour elle, que mille reçus par moi directement.» Elle se réfère à Pilar. La «petite grand-mère» devait renforcer ses normes de prudence. Elle était Supérieure Générale d'une Congrégation religieuse, elle avait à ses soins la formation des Sœurs et élèves, elle devait toutes les traiter avec justice, sans acception de personnes. Elle était mère des élèves et institutrices.

Son talent privilégié, sa droiture naturelle, son affabilité et sa force de caractère, je ne dirai pas qu'il avait été trouvé un moyen de conjuguer ses devoirs avec ses sentiments, il semble plutôt qu'elle avait des ressources sans l'effort de les chercher. Elle aimait profondément sa petite-fille, l'éduquait et remerciait les gentilles à son égard. Et si Pilar mérita quelque fois une punition - que je ne sache pas - c'est l'affection de la «petite grand-mère» qui la lui imposa. Pilar était une institution à l'école, non pour un traitement d'exception - elle ne l'avait pas -, mais pour ces ondes silencieuses et invisibles d'amour qu'irradiait, sans le vouloir et sans résister, sans délibération et sans dissimulation, avec droiture et naturel, le cœur de la Mère Alberta.

Nous n'aurions pas repris ni encore moins transcrit ces notes, si nous tentions seulement de souligner que la Mère Alberta aima les siens même étant Religieuse. Toute âme droite, toute âme profondément chrétienne, toute Religieuse parfaite sait conjuguer sa remise sans réserve à Dieu avec l'amour droit à l'égard de la famille. Il s'agit d'une caractéristique commune, mais chez la Mère Alberta c'était quelque chose de particulier. C'était une projection de son ancien état. C'était quelque chose de non concomitant et secondaire, mais quelque chose de fondamental et d'important, que Dieu avait mis dans sa poitrine en la préparant pour sa mission. En grâce à la clarté des concepts et à la pureté de notre doctrine nous voulons faire observer que Dieu pouvait la préparer d'une autre manière, car il l'a fait avec de nombreuses supérieures et fondatrices ; mais il lui plut de la préparer ainsi. Et la Mère Alberta est ainsi.

\*\*\*

La vie de famille resta greffée sur la vie religieuse. La Mère Alberta souhaita que les collégiennes respirent toujours une atmosphère de foyer, que les religieuses sentent sans cesse l'esprit de famille.

Former de bonnes filles de famille, futures épouses et mères sentant et constituant elles-mêmes le charme du foyer entrain dans ses principes fondamentaux d'éducation. D'où les leçons de sagesse chrétienne, les vers qu'elle écrivait elle-même aux collégiennes pour les réciter dans les anniversaires ou fêtes onomastiques de leurs parents, l'œil aux aguets et l'empressement constant avec lequel elle cherchait à modeler les cœurs. D'où les fêtes et jours de congé.

«Lors des fêtes de la Pureté, de Sainte Thérèse et Sainte Ursule, les petites filles se réveillaient avec la chanson de Diane. La professeur de musique et d'autres Sœurs montaient un petit harmonium au dortoir des filles et, avec des tambours de basque et des violons, chantaient des hymnes à la sainte fêtée ce jour-là. Avec une gaieté inhabituelle et au milieu de la joie la plus enthousiaste, les filles sortaient des blancs pavillons leurs belles petites têtes roses. Parmi les rires et les cris, elles se dépêchaient de s'habiller, impatientes de voir les ornements et tentures des lits que les Sœurs avaient décorés. Tout rentrait

dans l'ordre peu de temps après et, avec une grande contenance, elles descendaient à l'oratoire offrir au Dieu Tout-puissant les hommages d'adoration, entendre la Sainte Messe et nourrir leurs âmes du pain eucharistique.»

«Les jours de congé, elles se rendaient à la maison de campagne de Sont Serra, d'une distance d'environ quatre kilomètres de Palma. Les filles s'y rendaient, accompagnées de quelques Sœurs. Une fois la sainte Messe entendue, dans laquelle toutes communiaient et, après avoir pris le petit déjeuner, elles en sortaient correctement formées, remplies d'enthousiasme, à tel point de se distraire et se recréer avec les gentilles et bien-aimées Sœurs, qui étaient pour elles le plus agréable des charmes et auxquelles elles confiaient comme à de prudentes conseillères les choses de leur esprit. Les filles étaient très à l'aise avec les Sœurs. Que leurs cœurs se réjouissent !»

«D'autres Sœurs s'étaient devancées pour préparer le repas, bien qu'il fût parfois à base de charcuterie.»

«Les turbulentes collégiennes passaient leur journée à jouer et à sauter jusqu'à ce qu'elles soient appelées pour le retour, après la prière de la Couronne à la Très Sainte Vierge fêtée. Elles se rendaient toutes rapidement devant l'autel de la Vierge pour lui chanter la Salve et en recevaient sa bénédiction affectueuse.»

«Telles une envolée de colombes, elles entreprenaient de nouveau le chemin menant à la capitale. À leur approche, l'allure et la tenue leur était enseignée, avec un maintien parfait, jusqu'à leur arrivée à l'École, où elles étaient accueillies par les Mères et Sœurs restées à la maison.»

C'est ainsi que la Chronique manuscrite de la Congrégation décrit les fêtes de l'École de Palma et un jour de congé.

Une ancienne élève s'exprime ainsi quant à la formation prévenante des futurs épouses : «La Révérendissime Mère Giménez nous donnait des cours d'Hygiène et d'Économie domestique aux élèves de 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années, en nous disant parfois : certaines d'entres vous sont sans doute destinées à assumer l'entretien d'une maison et à former une famille. Rappelez-vous et pratiquez ces conseils : le bien général dépend de la femme. Si la maîtresse de maison est propre et soigneuse, l'époux trouve dans sa maison le bonheur et ne ressent pas le besoin de le chercher ailleurs. La femme doit prévenir les goûts et souhaits de son époux afin de les satisfaire. Les vêtements soignés et raccommodés avec soin et en temps voulu peuvent contribuer au bonheur commun. Si après le travail ou le bureau, l'époux rentre chez lui et trouve le désordre, les vêtements sans bouton, le costume non lavé..., le mal-être s'empare alors insensiblement de lui et, nécessitant repos et distraction, il va les chercher à l'extérieur. Pour l'éviter, la femme prudente dissimule ses peines et rend aux autres la vie agréable.»

Il n'est pas étrange qu'elle fût appelée «la Mère», «la Mère» tout court, «la Mère» par antonomase. Elle l'était, car c'est elle qui forma la femme majorquine et par elle la famille.

L'esprit de famille dans la Communauté.

La Mère Alberta aimait les siens par caractère et par conviction, par nature et par vertu. Il n'est donc pas étonnant qu'elle attisât le feu d'amour pour la famille dans la poitrine de ses filles, non seulement avec son exemple, mais aussi avec ses mots et ses soucis constants de ce devoir. Elle savait que la

religieuse se livre sans réserve à Dieu, que le Seigneur ne veut pas de cœurs partagés, que l'amour à l'égard de la famille court le risque de tomber dans les excès et d'être un obstacle dans l'accomplissement des autres devoirs», que la mission d'éduquer les jeunes nécessite tous les moments de la journée et toutes les énergies du cœur ; mais elle savait aussi qu'avec la grâce de Dieu les sentiments peuvent être tenus à distance, et espérait grâce à elle pouvoir conserver la mesure, et voyait avec une fine perspicacité que ces amours purs portés par Dieu dans la nature de l'être humain peuvent être un représentant de l'ordre et une règle imperceptible, mais sûre, du juste sentiment.

Lorsque la famille d'une religieuse pleurait la perte de l'un de ses membres, la Mère Alberta la pleurait également et écrivait pour la consoler avec ses sentiments de compassion et avec la perspective des biens éternels ou en faisant ressortir la volonté de Dieu. Elle chargeait également la Sœur d'écrire plus souvent à ses proches, d'augmenter ses gentilleses, parce qu'elles leurs étaient plus nécessaires, de leur envoyer un souvenir, de leur envoyer un cadeau, d'adoucir leurs peines.

L'une des Sœurs fut destinée à une maison du Continent. La Mère n'était déjà plus Supérieure Générale. Elle était d'âge avancé et avait déjà – dirions-nous - un pied dans la tombe. Lorsque la sœur lui fit ses adieux, la Mère se mit à pleurer et la prit dans ses bras, pensant au chagrin de la mère de la religieuse. Elle disait avec douceur : «Si vous restez à Valence, ne tardez pas trop à lui écrire, et racontez-lui bien des choses, tout ce qui, selon vous, sera susceptible de lui faire plaisir. Si sa destination est les îles Canaries, lorsque vous en aurez l'occasion, envoyez-lui une banane ou d'autres fruits.» Voyant que ses mots attendrissaient la Sœur, elle lui donna une image de la Vierge et lui dit : «Donnez cette image à votre mère et dites-lui que chaque fois qu'elle pensera à vous de la regarder et de se confier à elle.»

Elle souhaitait une ambiance de foyer parmi les Sœurs. Pour l'obtenir, elle ne reculait devant rien : fêtes typiques célébrées comme en famille par la Communauté, piques-niques champêtres, goûters, joie sainte, jusqu'à une certaine liberté modérée en temps de vacances. «Que le compte du pain des goûters champêtres - écrivait-elle avec un doux sérieux – augmente.»

Voici quelques notes d'une Sœur : «Les jours de congé, elle nous emmenait à Sont Serra, où elle levait la sainte austérité de ne pas toucher sans autorisation les fruits du jardin ni de montrer préférence pour aucun aliment. Elle souhaitait ainsi que notre gentille Sœur Ginart apportât à chacune d'entre elles un certain plaisir particulier au déjeuner. Elle nous voyait avec plaisir jouer et prendre les fruits. Elle le faisait même avec nous. Elle autorisait même aux jeunes l'espièglerie de manger des fruits verts, avec modération. Cette chaleur maternelle, qui s'étend à toutes, saturait de *vie de famille* notre Lycée bien-aimé. »

On retrouve une note ravissante dans ses notes spirituelles : «L'une de ses choses auxquelles nous devons veiller avec le plus d'acharnement c'est la sanctification des jours de fête. Nous avancerons la veille tout ce qui devra être achevé, afin de ne pas nous exposer à avoir à le faire le dimanche, que ce soit le travail ou le ménage, etc. Profitons de tous les instants que nous pouvons, pour être réunies entre Sœurs, et tant que nos devoirs ou le bien commun ne nous appellent ailleurs, nous serons ensemble, toutes les Sœurs.»

Être ensemble, comme en famille ! et sanctifier ainsi les dimanches et fêtes !

Les coutumes patriarcales, fuyant le foyer, transplantées à la vie religieuse ! Il y a un demi-siècle, les enfants se promenaient le dimanche avec leurs parents ; et s'ils étaient mariés et avaient déjà des descendances, les enfants et petits-enfants laissaient leurs maisons pour passer l'après-midi du dimanche dans le manoir, servant de couronne, de charme et de soutien au vieux tronc qui les a vu naître. La Mère Alberta, de sentiment exquis et de sentiment chrétien, transplantait cette coutume à sa Communauté religieuse.

Amour pour la famille dans laquelle elle a été élevée !

Amour de famille dans laquelle elle a formé !

## AMOUR POUR LA COMMUNAUTÉ

Il n'est pas difficile de prévoir ce que la Mère Alberta devait représenter pour la Communauté.

Un talent extraordinaire, un cœur magnanime, aussi grand que son intelligence privilégiée, une habitude d'aimer chèrement les siens, avec tendresse, avec esprit de sacrifice, avec la vue toujours centrée sur Dieu, un amour bien prouvé à la famille – qu'elle voulut et parvint à greffer sur la vie religieuse -, sa préparation éloignée et proche pour remplir le devoir que le Seigneur lui indiqua dans ses hauts desseins, tout ceci entre les mains de l'Artisan suprême devait produire un chef-d'oeuvre : la Mère.

Si tous ceux qui s'approchaient d'elle étaient épris de sa bonté, si lors du défilé de milliers de personnes devant son cadavre, toutes faisaient de grands éloges sur sa vertu et beaucoup exprimaient avec différents mots la même pensée : «au milieu de sa force de caractère, elle sut mériter toutes les volontés et passa sa vie sans offenser personne, car lorsqu'elle devait réprimander ou donner un refus, elle le faisait de telle sorte qu'elle laissait tout le monde satisfait et heureux», si tout le monde sentait les ardeurs et tendresses de son cœur maternel, comment devaient la regarder ses véritables filles, les Sœurs de la Pureté, et comment la Mère Alberta devait-elle les aimer ?

Avec un amour filial, sincère et profond, les postulantes, novices, Sœurs, Mères faisaient appel à elle pour lui exposer leurs doutes, chercher courage et réconfort.

Elles y trouvaient davantage de paix, davantage de lumières et davantage d'amour que ce qu'elles attendaient, du fait de tant la connaître et par expérience propre.

Elle les aimait toutes d'un amour maternel.

Nous pouvons lire ces principes dans ses notes spirituelles :

«Dans une Communauté, il ne peut rien y avoir d'inconnu à la Supérieure et, pour la même raison, la Mère Rectrice étendra son zèle et sa surveillance à tout ce qui constituera l'Établissement ou qui y sera en rapport de près, mais spécialement aux Sœurs.»

«La Communauté étant considérée comme un corps moral, il est nécessaire que la Supérieure, considérée comme chef, dirige l'action commune et coopère de toutes ses forces à la réalisation et au résultat heureux dans l'exercice des fonctions particulières de toutes les Sœurs. À toutes sans distinction ni préférence elle doit amour, conseil et assistance ; mais les manifestera ou prêtera avec un plus grand intérêt selon le caractère des Sœurs, les circonstances spéciales dans lesquelles elles se trouvent, etc.»

«Elle prodiguera soin et tendresse aux malades, «s'approchant d'elles dès qu'elle se lève, leur rendant visite pendant la journée et les saluant avant de se coucher. Elle s'assurera que l'on s'occupe d'elles dès que leur état le nécessitera, les encouragera et les consolera dans leurs souffrances, ne renonçant pas à les adoucir et à leur inspirer résignation et conformité avec la volonté divine.»

Ceci quant à la Supérieure.

En ce qui concerne les Sœurs et d'une manière particulière la charité avec laquelle elles doivent traiter les malades, nous lisons ces autres lignes :

«Encouragées par la charité, nous devons nous aider mutuellement dans tout ce que nous pouvons, que ce soit dans la confection et le raccommodage

de vêtement, qu'en lavage, repassage, etc. Ces services, nous devons les rendre principalement à ces Sœurs devenues infirmes, quelle qu'en soit la raison ; et celles-ci à leur tour exerceront la vertu de la charité en se faisant le moins gênantes possible et en se prêtant à ces travaux dans lesquels elles pourront se rendre utiles à la Communauté. Nous essayerons toutes de faire le plus rapidement possible le travail des Sœurs.»

«Même si les soins et le service des malades sont à la charge d'une Sœur, nous ne le considérerons pas comme une exclusivité à elle, mais nous nous prêterons à tout ce qui pourra servir de soulagement aux patientes ou d'assistance à celle qui prendra soin d'elles ; et en cas de maladie grave nous ne reculerons devant aucun moyen de contribuer aux soins et service des malades.»

Joli code de charité !

Qui l'a écrit le met en valeur avec sa conduite.

«*Dans une Communauté, il ne peut rien y avoir d'inconnu à la Supérieure ...* ». Dans toutes les lettres qu'elle adressait aux Sœurs, on sentait son cœur de mère palpiter. Elle participait à leurs joies et à leurs peines. Elle s'intéressait à tout ce qui les concernait, elles et leurs familles, tant dans les affaires spirituelles que temporaires. «Donnez-moi, donnez-moi des nouvelles de tout et de toutes» - écrivait-elle à l'une de ses filles. Et dans une autre lettre : «Vous ne savez pas la soif que j'ai d'avoir des nouvelles de mes ouailles.» Et nous savons qu'elle en souhaitait toujours. C'est pour cette raison, parmi d'autres, qu'elle répondait toujours aux lettres que lui écrivaient les religieuses, et leur donnait des nouvelles. Le cas n'était pas rare d'écrire cinq ou six lettres et même douze après l'examen de la nuit, elle qui était si prise durant la journée et qui avait besoin de tant de repos !

Elle élargit son zèle et sa surveillance aux familles des religieuses.

Elle demanda parfois à l'une d'elles si elle devait continuer à prier la Salve pour son neveu, étant donné qu'il avait terminé ses études.

-Comment ? Vous priez pour lui ? - lui demanda la Sœur.

- J'ai prié tous les jours depuis qu'il a commencé ses études.

L'une des religieuses vivant actuellement raconte qu'étant alors aspirante et très pauvre, la Mère lui procura les moyens pour faire ses études à l'École Normale, sans que sa pauvre mère, veuve et avec de nombreux enfants, eût à se soucier d'aucun frais. Plus tard, entrant comme postulante, elle lui fournit le nécessaire, lui remettant les vêtements pour qu'elle y inscrive la marque sans que l'on sache qu'elle ne les avait pas apportés de chez elle et elle lui donna entre autres des chemises qui avaient appartenu à sa mère (Mme Apollonia) ; et lui dit : «arrangez-les puis apportez-les avec votre ballot afin que l'on vous voie arriver avec une certaine provision de vêtement.»

Elle demandait aux Sœurs des nouvelles de leurs parents, elle voulait qu'elles lui parlent d'eux et soulagent leurs cœurs dans le sien si une affaire de famille les troublait ou les attristait. Si leurs parents étaient absents, elle leur conseillait de ne pas être avares de lettres et le leur rappelait si elle remarquait que le temps s'était écoulé sans qu'elles le fassent.

«*À toutes sans distinction ni préférence elle doit amour, conseil et assistance ; mais les manifestera ou prêtera avec un plus grand intérêt selon le caractère des Sœurs, les circonstances spéciales dans lesquelles elles se trouvent, etc.*» Elle les connaissait en profondeur et s'adaptait au caractère de chacune d'entre elle. L'une, elle l'incitait à lui ouvrir le cœur et à montrer l'épine

qui la tourmentait ; à l'autre elle parlait, non du motif qui la chagrinait, mais de quelque chose qui lui faisait plaisir et dissipait ainsi la mauvaise humeur ou la contrariété, oubliant ses propres chagrins ou motifs sérieux de préoccupation qui ne lui manquaient jamais. À l'une, elle écrivait des vers sensibles, tendres, sincères ; l'autre, elle la félicitait par des vers d'humour fin et sain.

À cette fleur de jardin fermé, appelée María Aloy, elle dédia la belle poésie que le lecteur a pu savourer. À la Mère Monserrate Juan, intègre, fidèle, digne, humble, mais impulsive, elle la félicitait avec plaisanterie, lui écrivait des vers qui semblent souvent des variations sur un même thème : «Tu es fâchée, parce qu'on ne t'a pas félicité ?» Et la Mère Arrom, réservée, modérée, toujours correcte et parfaite dans ses pensées et sentiments, elle la félicitait d'un ton plus grand et solennel, sans perdre un instant le naturel.

Lorsqu'une sœur s'approchait d'elle pour lui annoncer qu'elle avait abîmé un objet, chez laquelle on pouvait observer une certaine timidité ou de la gêne à le dire, la Mère l'encourageait en lui disant : «Petite Sœur, ne vous inquiétez pas, qu'allons-nous y faire ? Les choses se cassent en les utilisant. Vous ne l'avez pas fait exprès, pas vrai ?»

Je ne peux résister à la tentation de copier textuellement un fragment d'une histoire écrite au courant de la plume par une Sœur. Il est simple et expressif.

«Étant Postulante, j'ai cassé six cruches en quelques jours. La pauvre institutrice des Novices ne savait plus comment me dire de ne pas me précipiter autant et de ne pas être aussi impulsive. Le jour où je cassai la septième, après avoir beaucoup admiré sa patience, je souffris énormément lorsque j'entendis qu'elle m'envoyait confesser ma faute à la Révérende Mère. Je m'y rendis en pleurant et en pensant que j'allais être congédiée. «Asseyez-vous à côté de moi et dites-moi ce qui vous arrive.» En lui demandant la pénitence pour mes catastrophes, elle me dit avec beaucoup d'amour : «Ne vous inquiétez, ma fille - Jésus est plus gentil que nous méchantes. Il nous pardonne toutes les catastrophes que nous faisons quand, humiliées, nous lui demandons pardon.»

*«Aux malades, elle prodiguera soin et tendresse ... »*

Voici des extraits de lettres :

«Ma Sœur très bien-aimée : vos nouvelles, comme vous comprendrez, ne me tranquillisent pas, même si elles n'annoncent pas de gravité pour l'instant chez la pauvre Sœur. Je ne crois pas qu'il convienne qu'elle voie de l'acharnement à l'éloigner de là, c'est pourquoi je ne fais aucune pression sur elle en ce sens. Il est préférable qu'elle se fasse désirer. À Sont Serra, sec et aéré, je crois que c'est là qu'elle pourrait être le mieux ; mais je répète, il ne convient pas qu'elle voie en nous de l'acharnement... Caressez et rendez la malade heureuse dans la mesure du possible.»<sup>1</sup>

«Comment allez-vous ? Mettez-y du vôtre ma Sœur quand vous pourrez pour vous rétablir. Réduisez le travail et augmentez le repos et la nourriture.»<sup>2</sup>

<sup>1</sup> 10 juin 1920, déjà transcrite à la page 202.

<sup>2</sup> Idem.

« Ne laissez pas perdre une once de force ou de robustesse qu'il est tant difficile de récupérer. L'actif de notre travail quelque peu excessif nous dispense de la rigueur dans les jeûnes.»<sup>3</sup>

«En ce qui concerne la santé de M. Martí, il faut travailler dans la mesure de son possible ; je la sermonne en ce sens, je lui dis qu'elle ne commande pas en elle-même et qu'elle doit se soumettre à vous quant à l'alimentation, les promenades, le repos, etc. ; dans tout ce qui influe puissamment sur sa santé. Vous devez me tenir au courant de son état afin que je puisse, d'ici, travailler pour la réalisation du bien que nous nous proposons.»<sup>4</sup>

*«Même si les soins et le service des malades sont à la charge d'une Sœur, nous ne le considérerons pas comme une exclusivité à elle, mais nous nous prêterons à tout ce qui pourra servir de soulagement aux patientes ou d'assistance à celle qui prendra soin d'elles.»* Voir le cas suivant qui manifeste la demande et en même temps l'habileté de la Mère Alberta dans les soins et le service des malades :

Une Sœur avait tout un bras à vif, et bien que de l'onguent ou de la pommade, prescrite par le médecin, lui fût appliquée, personne ne s'avancait. Ayant pitié d'elle, la Révérendissime Mère Alberta, voyant avec peine que la malade avait déjà passé plusieurs nuits sans pouvoir trouver le sommeil, lui dit : petite Sœur, voulez-vous que l'on essaie d'appliquer sur une partie de la blessure une petite pommade de mon invention ? La Sœur, très reconnaissante, accepta. Cette nuit-là, elle put se reposer un peu et, le lendemain matin, elle avait déjà de la peau, bien que très fine, à l'endroit où la pommade avait été appliquée.

*«En cas de maladie grave, nous ne reculerons devant aucun moyen de contribuer aux soins et service des malades.»* Le 3 mars 1915, la Sœur María del Carmen Espí décéda et le 8 de ce même mois, la Mère Giménez écrivit :

«Je suppose que vous êtes déjà au courant, par la circulaire de M. Palau, du décès de notre petite malade. Je suis restée avec elle les derniers 20 jours de sa vie, car je lui avais promis de ne pas la laisser. Son décès a été calme plutôt qu'angoissant. Que Dieu ait son âme.»

L'âge de la Mère frisait alors les soixante-dix-huit ans. Elle allait les avoir le six août.

Presque octogénaire et faisant encore fonction d'infirmière ! Absente de la Maison Mère, à Sont Serra, durant vingt jours pour assister une malade jusqu'au dernier moment ! «Elle lui avait promis de ne pas la laisser !».

Il n'est pas rare que toutes et chacune des Religieuses l'appellent «Mère» sans mâcher leurs mots et avec la voix du cœur.

3 11 février 1902.

4 28 avril 1910.

Voici deux témoignages que toutes les Sœurs pourraient signer en substance. Les détails ne se répètent pas dans une vie très riche de coloris et abondante en sentiments, comme celle de la Mère Alberta ; mais la substance des faits est constante et ses filles se l'approprient.

Premier témoignage.

Une Religieuse dit :

«Un jour, j'entrai dans la chambre de la Révérendissime Mère et rencontrai une vieille dame disant : aïe, aïe ! Je vis en elle une âme grande, je la pris dans mes bras et lui dis : vous êtes ma mère. - Oui, ma fille, vous avez ici une mère ; je suis vieille, mais pour aimer mes filles je ne le suis pas. Soyez pleine de vie, la Vierge vous a amenée ici pour être sanctifiée.»

«Avec l'intérêt d'une mère, elle me demandait si je m'étais reposée, si je souhaitais voir mon père, etc.»

«Les fois où je lui rendis visite étant novice, mon cœur débordait de joie, il m'arrivait ce qu'il arrive à une mère et sa fille lorsqu'elles ne se sont pas vues depuis longtemps.»

«Étant professe, elle était heureuse que je lui raconte mes chagrins, mes joies et mes tristesses ; et ses mots et conseils me consolait et m'encourageaient toujours. Un jour, au moment où j'entrai pour la saluer, je lui dis que j'étais pressée par le travail ; elle, avec beaucoup de grâce, me répondit : n'est-ce pas un bon travail que de me faire compagnie un instant et me raconter ce qui vous arrive ? Je sais bien que vous avez toutes beaucoup de travail.»

«Une nuit, lorsque sa maladie était déjà bien avancée, je restai la veiller, elle m'appela, asseyez-vous ici, me dit-elle, appuyez la tête et dormez ; si j'ai besoin de vous, je vous appellerai ; demain vous devez travailler ; les ragoûts sont grands et vous avez besoin de force, dormez ; et après un instant me dit : vous ne dormez pas ? Excusez-moi, ma sœur si je ne vous laisse pas dormir, c'est pour moi un soulagement de répéter : aïe ! aïe !»

Second témoignage, d'une autre Sœur.

«Je ne pourrai jamais oublier la douce bienveillance avec laquelle elle me parla lorsque je m'approchai d'elle pour lui exposer mes désirs de rentrer au Lycée ; je le fis avec une certaine timidité, car je reconnais que j'avais beaucoup de mal à lui ouvrir mon cœur pour lui parler de cette affaire ; mais en entendant de ses lèvres ces doux mots avec un accent très tendre : «Si Jésus la veut pour épouse, moi je la veux pour fille», je me sentis si émue que je regrettai de ne pas m'être décidée auparavant à lui dévoiler mon secret.»

Et la même Religieuse poursuit : «Quelques temps plus tard lorsque, ma rentrée ayant été reportée, la Providence ordonna de m'absenter de Majorque pendant quelques années, je me rappelle la tendresse des adieux, elle me serra longtemps dans ses bras et m'embrassa même, me remettant une image avec Jésus et la Vierge afin que tous deux me guident à la fin souhaitée. J'éprouvai beaucoup de peine et ne cessais de pleurer, mais je vis également que la Mère pleurait et me parlait avec la voix brisée par l'émotion. Elle avait un cœur très maternel.»

«Quelques années et quelques mois s'écoulèrent avant ma rentrée, je lui écrivis en lui annonçant mon proche retour et en lui ajoutant une photo faite à cette époque-là. Elle se dépêcha de me répondre avec la plus grande affection et, faisant allusion à mon portrait, me disait : «Vous êtes très maigre, notre pain, nos galettes et nos soupes vous alimentent-ils?»

Et la même Religieuse ajoute :

«Lorsque le jour de ma rentrée au Lycée s'approcha, je ne sais qui lui offrit un grand voile et un autre petit, lesquels, dit-elle, seraient conservés pour le jour où je prononcerais mes vœux. Quelle gentillesse de mère était la sienne !»

Et voici un troisième témoignage qui les résume tous :

Après une Visite Pastorale, l'Évêque Campins, qui était généralement très avare d'éloges, dit à la Mère Alberta qu'elle avait l'affection de toutes les Religieuses.

Devant l'ensemble des Sœurs, devant la Communauté, elle nous rappelle la conduite des Infantes, Princesses ou Reines qui s'inclinent et soumettent leur altesse ou majesté devant le drapeau, symbole de la nation.

Sa Sainteté le Pape rassemble tous ses privilèges et grandeurs pour s'incliner et les rendre en hommage devant la majesté auguste de la Sainte Mère Église. Les rois s'inclinent devant le drapeau et se déclarent au service de la nation. Les Supérieurs et encore plus les Fondateurs des Ordres religieux se sentent de humbles serviteurs devant la Communauté. Ils l'aiment comme une «fille du ciel.»

Toute la vie de la Mère Alberta, ses vertus, ses sacrifices, ses peines et ses soucis, son activité à l'École Normale, au Pensionnat, dans toutes les branches d'enseignement et d'éducation, son amour pour les élèves et les Sœurs, le rayonnement lumineux et fort de son caractère sur la vie religieuse, sa forte personnalité, trouvent leur explication dans le bien de la Communauté.

La Sœur de service sortit quelques fois sur la table une louche en bois, assez usée et noire. La Mère Alberta l'appela et lui dit : «Ceci est pour moi plus qu'il ne faut, mais la Communauté mérite un peu plus ; ayez donc l'obligeance de ne pas ressortir cette louche.»

Quelques lignes manuscrites de la Mère Monserrate sont assez expressives en ce qui concerne le sujet. Le lecteur les connaît déjà. Ayons le plaisir de les transcrire de nouveau :

«Les deux dernières années de sa vie (moi, j'étais déjà retraitée) elle se réjouissait de me voir à ses côtés, car c'est avec moi qu'elle avait été le plus longtemps (plus de quarante-neuf ans) et je ne fus jamais destinée à une autre Maison. Malgré son désir, si la Supérieure lui indiquait si j'allais quelque part, elle répondait qu'elle disposait de moi en toute liberté, que la Congrégation passait avant elle. Elle m'ordonnait de n'opposer aucune objection et de ne pas manifester la plus petite contrariété.»

Le déclin de sa vie commençait. Elle conservait encore ses énergies. Elle dirigeait l'École Normale et devait surmonter encore beaucoup de dangers et vaincre de nombreux combats. Mais elle voyait déjà des centaines d'élèves qui semaient la ville et la campagne de la bonne semence de la Pureté et voyait également de nombreuses filles de la Congrégation qui lui formaient une couronne. Elle écrivit alors une poésie à l'ermite Elias de Valldemosa, d'âge avancé comme elle, couronné de cheveux blancs et de vertus. Dans la dernière strophe, elle semble déjà faire ses adieux à la vie. C'était en l'an 1905, mais il n'est pas difficile de voir une sorte d'«au revoir », et de cantique triomphal à la Communauté dans ces vers avec lesquels nous fermons le présent chapitre.

Je suis une créature pauvre  
pour laquelle le temps s'achève

Sans avoir encore entrepris  
De la vertu le sentier.  
Je suis un tronc vermoulu,  
Tordu, noueux, sec,  
Encerclé de plantes fraîches,  
Avec leur arôme méritant  
De ne pas arracher le vieux tronc  
Qui les soutient,  
Offrant son pauvre appui  
Aux tiges, qui sont tendres  
Et donnent des fruits abondants  
Poussant et grossissant toujours :  
Tout pour une plus grande gloire  
Du Jardinier Divin.  
Priez pour moi, frère Elias,  
Et j'arriverai à une fin heureuse.

## UNE ATTENTION DE FEMME ET UNE VIGUEUR VIRILE

En révisant la correspondance abondante de la Mère Alberta, notamment la correspondance officielle - bien que ce qualificatif puisse être difficilement appliqué aux lettres de la Mère, simples, modestes, toujours affectueuses - adressée aux Supérieures locales, l'image parfaite d'une minutieuse maîtresse de maison, dont l'oeil au guet a enregistré tous les coins, laquelle, connaît par coeur l'endroit où se trouvent tous les objets et, avec prudence, s'occupe de l'économie domestique pour que rien ne soit gaspillé, se profile devant le lecteur.

Toutefois, les personnes qui la connurent, qui la fréquentèrent de près, étaient étonnées par «l'aspect viril de son talent», par «ses façons masculines» ; «les hommes les plus savants la respectaient et la considéraient supérieure à eux».

Ni le portrait que nous présentent les lettres, ni l'impression suscitée par le contact vivant ne mentent. Une attention soignée de femme, amoureuse des détails, dotée d'un sens pratique sain de la vie et d'une large conception d'homme, avec une prudence ferme pour la gouverner, avec une tendance innée à envisager les choses depuis un plan supérieur, sont des traits solides, fondamentaux, dans la physionomie de la Mère Alberta.

\*\*\*

La minutie avec laquelle elle procédait dans le soin des choses les plus futiles était étonnante. Il n'y avait pas un détail, si insignifiant fût-il, auquel elle ne montrait pas d'intérêt. Et non à la manière d'un rayon fugace qui illumine un objet un instant puis le laisse plonger dans l'obscurité antérieure. C'est un intérêt toujours concentré dans lequel les sujets les plus insignifiants semblent se situer au centre de toute la capacité d'attention. Il n'y a rien – si volumineux soit-il - capable de distraire la Mère, s'il s'agit de figurer un détail. Tout ce qui influe sur le bon fonctionnement et l'ordre de la maison est important pour elle. Les petites nécessités de tous les autres, même celles des étrangers, méritent son attention et accaparent son temps. Elle connaît les prix des choses et en tient bien compte au moment de faire des achats. Elle garde tout en mémoire, comme si son seul labeur était d'enregistrer tous les jours minutieusement les dépenses et recettes jusqu'au dernier centime. Cette minutie dans la bonne gouvernance de la maison ne l'empêche pas d'être généreuse et de préparer avec le sens exquis de la femme, de la vraie dame, des friandises surprises aux autres.

En butinant dans ses lettres, on peut faire un florilège de grand coloris et la présenter comme une femme extrêmement passionnée des petits travaux de la vie quotidienne.

«Je vous adresserai la semaine prochaine des cahiers d'écritures ronde et gothique, graphiques et donc pratiques pour les institutrices.»<sup>1</sup>

<sup>1</sup> 15 mai 1900.

«Nous avons, finalement, la collection de cadres pour l'Histoire sainte. Ils nous l'ont cédée à un prix dérisoire, avec la moulure juste pareille à celle des nôtres. J'inclus une feuille de papier à la mesure juste des estampes que nous avons pour ladite collection. J'y ai ajouté un papier, la mesure juste des estampes que nous avons pour celle-là. Je suppose qu'ils sont faits là-bas au même prix, car ici ni les verres ni les tiges ne sont fabriqués. Dites que nous souhaitons protéger l'industrie du village et ne pas avoir à donner le travail à l'extérieur. Si les tableaux sont prêts, les clouer sera question de quelques instants ; nous apporterons les images. La forme longue, non en largeur ; je le dis pour la pose des anneaux.

Le jeudi abattage à Son Serra. J'ai demandé le porc de 12 à 13 arrobes ; la moitié de tout pour Vous»<sup>1</sup>

« Nous avons acheté une marmite et des casseroles qui plairont, je suppose, à Sœur Bernat. Je crois que la marmite a coûté 6 réaux et une casserole plus ou moins 5.

Pour ici, nous avons apporté une marmite de 7 réaux. Nous avons également acheté pour vous deux plats métalliques, au cas où vous n'en recevriez pas d'autres, un tire-bouchon et une horloge. Elle ne coûte que 11 pesetas et on nous a assuré qu'elle marche bien. Si elle avance ou retarde, il faut monter la petite roue du balancier ou la descendre en la faisant tourner ou la remonter un peu vers la gauche ou vers la droite. Vous me direz comment elle marche. Nous en avons également acheté une pour ici. Dans le magasin, il a été convenu de tout vous envoyer. Nous avons payé le montant ; mais pas l'emballage ni le transport. Vous me raconterez si vous l'avez reçu et comment et combien.»<sup>2</sup>

«Sœur bien-aimée : dès que vous recevrez cette lettre, préparez quelques constitutions que vous trouverez dans l'armoire de la salle capitulaire attachées par une ficelle ou un ruban, car celles qui sont ainsi, ont une feuille de modifiée avec de nombreuses coquilles, contrairement aux autres. Envoyez ces constitutions au courrier sur-le-champ avec des bandes et des timbres d'impression (ceux nécessaires), car elles doivent être déposées au courrier principal avant cinq heures et demie. Après cette heure, les emmener à la boîte aux lettres du bateau à vapeur. M. Reus a laissé la clé de l'armoire sur la commode dans ma chambre. J'ai préparé l'adresse, tout comme l'enveloppe, la voici :

Valence.

M. R. M. Supérieure de la Congrégation des Sœurs de la Pureté.

Par Albaida.

Agullent.»<sup>3</sup>

<sup>1</sup> 27 novembre 1900.

<sup>2</sup> 4 janvier 1901.

<sup>3</sup> 13 juillet 1899

«Rendez-vous à la petite chambre où écrit M. Assistante. Sur une planche à droite de la table, vous verrez une boîte en carton rouge avec dedans, dans une enveloppe, quelques lettres de D. L. Outre celles de l'enveloppe, il y a une toute seule de ce même D. L... ou de sa fille M... Vous me les envoyez toutes en veillant à ce qu'ils pèsent le pli et mettent les timbres nécessaires.»<sup>1</sup>

«J'inclus la forme ou la formule avec laquelle les filles demandent pardon ici. Je l'ai mise au pluriel, au cas où l'une le ferait au nom de toutes. Dans l'ancien cérémonial, que vous avez pour la bénédiction des fanfares, pages 21 et 22 vous trouverez tout ce qui concerne cet acte de 1<sup>ère</sup> communion.

Avec ce même bateau à vapeur, j'expédie le coussin peint de paillettes que je vous ai offert en modèle. Il a trop de paillettes ; il devrait en avoir moins et collées entre les poils, non entre elles ; la couche de peinture est également en trop.»<sup>2</sup>

«Je vous envoie un vendangeoir contenant des raisins que nous a envoyé Coll pour le vin, qui n'a finalement pas pu être fait en raison d'une surcharge de travail et ils sont à présent trop secs. Vous les donnerez à la truie. Une autre fois, je vous enverrai des figues sèches que vous pourrez également lui donner.»<sup>3</sup>

La maîtresse de maison ! Qui récupère tout, qui se souvient de tout, car elle respecte tout comme un don de Dieu !

Quelle admirable intuition avait cette femme pour mettre une note de tendresse dans la vie des autres, sans même que cela ne se remarque ! Un besoin, un désir dont l'intéressé en personne ne se rendait à peine compte, qu'elle arrivait à satisfaire sans attirer son attention !

Une religieuse explique : «En juin 1877, Le Révérende Mère, alors Rectrice, alla à Rome en pèlerinage (M<sup>r</sup> Tomás régla les frais du voyage). Un jeune prêtre qui semblait un peu souffrant participait au pèlerinage. La Mère ne le connaissait pas ; mais poussée par la charité, elle supposait que beaucoup marcher ne lui était pas très souhaitable et qu'il ne pouvait pas le faire ; quand il lui semblait qu'ils devaient faire un long chemin, elle proposait de prendre la voiture, comme si c'était elle qui avait du mal à marcher.

A un autre pèlerin, de Majorque également, qui semblait avoir peu de moyens, elle donnait quelque chose à manger, sans l'humilier, à chaque fois que l'occasion se présentait.»

Elle connut un étudiant prêtre de Valldemosa. Elle comprit sa passion pour la musique et vit que devant le piano se trouvait une chaise en mauvais état. Quand les fêtes de l'Epiphanie arrivèrent, le jeune prêtre reçut un paquet avec ce mot : «Les Saints Rois pour N...» Il s'agissait d'une chaise pour le piano.

Les Rois Mages pardonneront la Mère Alberta d'avoir utilisé leur nom...

Les attentions qu'elle portait à M<sup>r</sup> Enrique Reig pendant son séjour à Majorque étaient d'une telle courtoisie et d'une telle gentillesse que l'illustre Cardinal la considérait comme sa deuxième mère. Quand celui-ci quitta l'île pour entreprendre son ascension vers le siège primatial d'Espagne, l'affection de la Mère Alberta continua à veiller sur lui comme une véritable mère.

<sup>1</sup> 14 juillet 1899

<sup>2</sup> 13 mai 1902

<sup>3</sup>23 octobre 1891.

La Supérieure de la Maison de Agullent écrivait ces mots : «Aujourd'hui je n'écris pas à M<sup>r</sup> Enrique ; donnez-lui de nos nouvelles et envoyez-lui nos plus respectueuses et affectueuses salutations. Réclamez-lui ses soutanes pour les lui reprendre.»<sup>1</sup>

Une attention de femme, toujours et pour tout !

\* \* \*

Une ancienne élève de l'Ecole Normale disait en se souvenant du personnage de la Directrice : «Pour moi, elle représenta une véritable mère et une maîtresse savante. J'ai toujours admiré son amabilité et sa fermeté, sa conduite noble et modeste, sa sagesse et sa nature humble, son talent plus que courageux. Il me semble qu'elle avait quelque chose de Thérèse d'Ávila.»

Le Père Dominico Báñez, confesseur et directeur de la grande Sainte Espagnole, n'arrivait pas à convaincre le Père Provincial à son sujet, car celui-ci réprouvait les aventures, les extases et les livres de cette religieuse. Le Père Provincial alla à Tolède, il y vit la Mère Thérèse. Puis le Père Báñez lui demanda ce qu'il pensait d'elle. Le Père Provincial lui répondit : Vous m'avez trompé, vous disiez qu'elle était femme, et ce n'est véritablement qu'un homme, et des plus barbus.

Quand, en août 1916, la Mère Alberta abandonna sa fonction de Supérieure Générale, et que la Sœur qui rendait compte de l'acceptation de cet abandon la compara à Sainte Thérèse, la Révérende Mère la sermonna ensuite avec indignation. Cependant, même si la comparaison offensait sa modestie, elle n'était pas absurde. Les formes de sainteté que Dieu voulut donner à Mère Thérèse et Mère Alberta étaient différentes ; les chemins sur lesquels Il les conduisit furent différents ; mais elles ont un trait commun, le trait que remarqua le Père Provincial des Dominicains : vous disiez qu'elle était femme, et ce n'est véritablement qu'un homme.

La vigueur virile est un aspect remarquable chez la Mère Alberta.

Une vision claire des choses, une sérénité dans l'action, une capacité pour juger avec sécurité les gens et les faits, une objectivité propre de l'homme, une vigueur quand les circonstances l'exigeaient.

Lorsqu'elle vivait encore en famille, ses proches les plus intimes reconnaissaient en elle et respectaient ces dons. Ils lui demandaient conseil, ils voulaient qu'elle menât chaque chose. Son époux, par le testament octroyé le 17 juin 1869 devant le Notaire M<sup>r</sup> Miguel Pons, la désigna tutrice et curatrice— avec exemption de garantie— de leur fils Alberto. Il abandonnait son autorité paternelle aux mains délicates de sa femme, parce qu'il était conscient de la force dont elle était capable. Son frère, M<sup>r</sup> Saturnino, déjà Lieutenant-Colonel de la Garde Civile Espagnole, suivait docilement ses conseils et la laissait diriger.

<sup>1</sup> 5 août 1900.

Tous ceux qui la côtoyaient voyaient et admiraient en elle son talent et sa vigueur virile. Le Notaire Togores disait : «La Mère Alberta Giménez a un esprit d'avocat.» Un homme, inquiet au sujet d'une affaire à laquelle personne ne donnait solution, alla demander conseil à la Mère Alberta qui, sans difficulté, l'orienta. Même les Visiteurs du Lycée, de fortes personnalités au talent indiscutable, M<sup>r</sup> Tomás Rullán, M<sup>r</sup> Enrique Reig, faisaient appel à ses lumières pour leurs propres affaires, en échange des conseils qu'ils lui donnaient.

Malgré le désir naturel que ressentait la Fondatrice de voir se développer la Congrégation à laquelle elle avait donné vie, la Mère Alberta ne se précipita jamais dans les nouvelles fondations. Elle freinait les impulsions et laissait la raison décider de tout. Et la raison régnait avec force, elle donnait une telle fermeté à la volonté que la Mère n'hésitait pas à s'opposer aux opinions, même face à des personnalités aussi grandes et respectables que le Cardinal Sancha, Protecteur de la Congrégation de la Pureté et M<sup>r</sup> Enrique Reig, à ce moment-là Proviseur du Primat.

Le Maire et la Municipalité de Villarobledo exprimèrent au Cardinal leur désir d'avoir dans le village une École dirigée par les Sœurs de la Pureté, et ils offraient une subvention de 800 pesetas espagnoles annuelles pour le loyer de la maison. Le Cardinal accepta avec joie la proposition, et demanda à M<sup>r</sup> Enrique Reig de la communiquer à la Mère Alberta. Elle alla à Tolède en décembre 1903<sup>1</sup> et profita de cette occasion pour aller à Villarobledo. «Après-

<sup>1</sup> Nous retranscrivons un passage d'une lettre qu'elle écrivit depuis la ville impériale. Dans cette lettre apparaissent sa timidité, propre de la femme, et la maîtrise absolue de la situation qui caractérise l'homme. «Le Cardinal nous a offert une grande photographie, pour chacune des maisons, de la figure de la Sainte Vierge pour Villarobledo, il insiste donc pour que nous allions dans ce village et nous en indique d'autres qu'il pense également que nous devrions visiter. Il nous a donné une chaîne de Rome pour l'horloge, des médailles, et même cinq poupées pour que nous les donnions aux pauvres enfants. Hier nous sommes allés manger à Palacio ! Imaginez notre honte ! Nous aurions mille fois préféré jeûner au pain et à l'eau. J'ai même demandé à Dieu que s'abatte une tempête de neige pour que nous ne puissions sortir ; mais Dieu ne m'a pas écoutée, et nous avons dû consommer le sacrifice. Dieu était avec nous et nous avons pu répéter l'adage de Majorque «*Sa po en haverla vista no es res*». Nous étions joyeuses et sereines, et nous avons très bien mangé, moi à gauche du Cardinal et la Mère Assistante à droite de l'Évêque auxiliaire. Quelle splendide salle à manger ! Si vous aviez pu nous voir, seules avec le Cardinal, l'Évêque, M<sup>r</sup> Enrique, le Secrétaire, le Chanoine majordome et deux ou trois autres !» (24 décembre 1903).

demain, le 26 — écrit-elle depuis Tolède à une Sœur le 24 du même mois— nous partons pour Onteniente ; M<sup>r</sup> Enrique s'y rend pour les vœux ; nous pensons arriver là-bas le 28, car nous nous arrêterons à Villarobledo pour voir comment se présentent les choses et si elles nous conviennent.»

Les choses ne se présentaient pas bien, elles ne lui convenaient pas. Elle renonça à la fondation.

Une fois, le père d'une collégienne, élève de l'Ecole Normale, mal informé du projet qu'avait sa fille d'intégrer le Lycée, sans l'autorisation préalable de sa famille, écrivit à la Mère depuis la Péninsule, assez irrité. La Mère Alberta prit sa plume et lui répondit fermement, avec sérénité et énergie.

«Très cher Monsieur et ami : J'ai sous les yeux votre lettre que je me m'abstiens de clarifier en vous affirmant uniquement que vous avez été dupé par l'erreur ou par une injuste conviction que des bavardages d'enfant vous ont mené à commettre...»

«J'ai entendu N. parler de son départ et il y a quelques jours elle a dit qu'elle devait ramener quelques affaires que vous lui aviez demandées et qui se trouvaient chez un oncle. Je l'entends parler de son départ, de ce qu'elle y découvrira, etc. ; et il est certain qu'elle compterait sur moi si elle pensait rester.»

«Une unique fois elle me fit entrevoir son désir d'être Sœur de la Pureté et je lui interdit d'en parler et d'alimenter une telle pensée tant qu'elle se trouverait dans les circonstances qui sont les siennes ; je lui ai dit de rester ici pour étudier et passer ses examens, et que, jusqu'à ce que ce but soit atteint et qu'elle soit retournée à vos côtés, elle ne serait pas en mesure d'essayer quoique ce soit d'autre. En ce qui me concerne, c'est tout ce que je peux vous dire, en respectant toute la vérité...»

«Vous avez été injuste envers votre fille en croyant ses projets imaginaires de rester ici après ses examens, car je suis sûre qu'une telle idée ne lui a jamais traversé l'esprit.»

«A la veille des examens, je crois qu'il convient d'éviter à N. de recevoir des sensations désagréables, c'est pourquoi, sans la lui donner, je vous renvoie la lettre ci-jointe reçue aujourd'hui.»

«Que Dieu vous rende la sérénité et la tranquillité de l'esprit pour que vous puissiez penser avec raison et non avec le cœur.»

«J'ai toujours tenu parole ; si elle a pour vous une valeur quelconque, je vous la donne. Contre votre volonté, la demande de votre fille concernant le fait d'être Sœur de la Pureté ne sera jamais satisfaite, même en étant majeure. Cela vous suffit-il pour retrouver la paix ?»

«Demandant à Dieu paix et bonheur pour vous, votre fidèle et attentive servante qui cordialement vous salue,

Alberta Giménez.

Supérieure Générale.»

En ces temps d'effervescence patriotique, au cours desquels le sang des morts est encore chaud, au cours desquels l'Espagne s'est surpassée et a admiré les étrangers pour l'héroïsme de ses combattants, pendant lesquels la femme espagnole a tant de fois refoulé ses larmes pour se montrer courageuse, on ne peut pas oublier un fait qui révèle l'esprit patriotique et viril de la Mère Alberta. Ce fut pendant les dernières années de sa vie. Le Maroc nous causait beaucoup de victimes. On choisissait les jeunes pour aller à la

guerre. La Mère Alberta ne pouvait pas écrire à cause de sa mauvaise vue ; elle devait faire dicter ses lettres. Elle en dicta une pour son petit-fils Joaquín, formulée dans les termes suivants : « Mon garçon : je pense à si tu devais aller à la guerre, et je souhaiterais que tu sois courageux. J'ai toujours dit : si un des miens mourait sur le champ de bataille, je ne porterais pas le deuil, il n'y a rien de plus glorieux que de mourir pour la patrie quand celle-ci l'exige. Sois courageux donc, et avant de partir au front, confesse-toi ; si Dieu te demande de mourir, sois convaincu que du champ de bataille tu monteras au ciel. »<sup>1</sup>

\*\*\*

La simultanéité de ces deux traits antithétiques — féminité et virilité — dans la physionomie de la Mère Alberta ne doit pas s'expliquer par une étrange harmonie, plus superficielle que profonde. Chez elle, ce ne sont même pas deux pôles opposés qui s'attirent mais des phases distinctes, des manifestations diverses d'un même principe. Les deux découlent d'une même source.

On peut lire dans une de ses notes :

« Au sujet des devoirs que nous, les sœurs, nous avons envers nous-mêmes, nous placerons au premier rang la paix intérieure, à laquelle nous parviendrons en soumettant et en subordonnant à l'intelligence toutes les autres facultés. Nous ne permettrons pas à notre imagination de se dissiper et de s'égarer dans des régions qui nous sont étrangères, ni à notre mémoire de se nourrir de souvenirs inadéquats, ni à notre volonté de se laisser porter par les penchants naturels. La raison doit régner, et à elle nous nous soumettrons dans tous les domaines, ajustant notre conduite à ses prescriptions. »

Tel est l'ordre du jour, que promulgue la Mère pour ses facultés dans le domaine ascétique. Une hiérarchie stricte, inébranlable. La raison commande, les autres puissances doivent lui obéir. Il faut leur mettre un frein si elles veulent se rebeller, si elles veulent fuir le droit chemin pour divaguer sans contrôle, en suivant leurs propres envies. Et plus que leur mettre un frein, il faut les éduquer pour qu'elles contribuent positivement au travail global. « Nous placerons au premier rang la paix intérieure. »

La paix intérieure. C'est le point de départ. Une paix parfaite, inaltérable, qui se projette à l'extérieur, et s'impose ainsi aux activités quotidiennes, à ce grand ensemble de petites choses qui remplissent la vie de la femme, si celle-ci doit

<sup>1</sup> Récit de la religieuse qui écrivit la lettre.

gouverner la maison. La paix intérieure, comme tout principe sain et vigoureux, se reflète par vertu spontanée dans le monde extérieur. Elle se répand et se traduit par la propreté, la ponctualité, l'accomplissement scrupuleux du devoir, une bonne gestion économique, une sollicitude pour les biens —petits ou grands— possédés, soin et application, peine et sacrifice sans exclure une partie ni un point isolé qui entrent dans le rayon de la responsabilité propre. C'est ainsi que se construit la femme pour un gouvernement parfait.

Cependant, cette femme est d'un talent privilégié, elle est dotée d'une intelligence peu commune. Court-elle le risque —fréquent chez la femme— que son talent et son intelligence ne s'égarerent sous la prépondérance du cœur et de la fantaisie ? La paix intérieure se prolonge, dans le cas de la Mère, jusqu'à arriver à ce plan supérieur. La discipline ne se rompt pas : la paix est présente dans les concepts, dans les jugements, dans la subordination des petits buts aux grands objectifs, dans le fait d'envisager les choses non pas via une impulsion subjective mais du point de vue de la plus stricte objectivité. Les traits virils de la Mère Alberta apparaissent. La «clarté des concepts» que ses interlocuteurs admirent dans sa conversation, la «diaphanéité de l'exposé» dont se font écho les élèves de ses classes, la sérénité, même lorsque les difficultés et les contretemps s'amoncellent, la maîtrise absolue d'elle-même au sein de tous les problèmes, le succès dans le travail d'organisation et de gouvernement, le regard synthétique qui ne se laisse jamais détruire... sont des redondances de la hiérarchie des valeurs que la Mère établit entre les facultés. Tout provient de la paix intérieure.

Elle, la femme, rappelle à l'homme irrité le grand principe : «Que Dieu vous rende la sérénité et la tranquillité de l'esprit pour que vous puissiez penser avec raison et non avec le cœur».

«Nous ne devons pas nous laisser guider —écrit-elle dans ses notes— par les sentiments de notre cœur sans que la raison les ait examinés et jugés.»

«Nous ferons tout pour que notre volonté soit toujours prête à accomplir ce que l'intelligence bien menée lui présente comme objectif de respecter la volonté du Seigneur, même s'il nous en coûte des sacrifices.»

La hiérarchie des valeurs se poursuit, pour atteindre les projets de Dieu.

## DES DONS DE GOUVERNANTE

Comme dans certaines compositions de Brahms, dans lesquelles les notes d'accompagnement produisent et soulignent une mélodie qui, à première vue, ne semble pas être inscrite sur les lignes de la partition, il apparaît dans le portrait de la Mère Alberta un trait très caractéristique que le pinceau n'a pourtant pas encore tracé. Les œuvres que la Mère Alberta accomplit, les dons de son caractère, le talent extraordinaire que lui donna le Seigneur, son courage viril et son exquise féminité, l'amour que toujours elle enseigna à la famille et la dévotion avec laquelle elle aimait la Communauté montrent clairement la personnalité de la Supérieure, admirablement dotée par Dieu.

Il ne serait pas nécessaire de donner ce coup de pinceau, si ce n'est que son oubli semblerait une négligence imperdonnable du peintre. La femme gouvernante ! La Supérieure née ! C'est précisément sa personnalité !

Même si nous répétons quelques concepts et quelques phrases, même s'il s'agit de tracer une liaison sur la portée pour unir les notes principales des arpèges ou pour signaler les doubles accords, même s'il s'agit d'apporter une simple nuance sur certains points du tableau, il est nécessaire de souligner ses dons de gouvernante.

Que l'encre coule, donc.

«Tous voyaient en elle un air de supériorité», avons-nous écrit dans un des chapitres précédents. Ses dons naturels la rendaient supérieure aux autres. Et ces dons, dirigés vers le bien de la Communauté, sans favoritisme et sans le moindre égoïsme, fortifiés par une prudence innée et cultivée, démontrés par une expérience longue et constante, conféraient à la Supérieure un rang que ses subordonnées devaient spontanément respecter et qui aidait fortement à l'obéissance qui devait être portée à son jugement, sa volonté et son œuvre.

Sa sérénité, sa conduite et le don qu'elle possédait pour plaire lui ouvraient des portes dans toutes les occasions.

Il était une fois... Dans l'École de Palma il y avait une exposition d'ouvrages. Comme dans beaucoup d'événements similaires, toute la ville de Palma ainsi que beaucoup de gens des villages voisins visitaient la Maison. Le désir d'admirer les ouvrages exposés augmentait au cours des jours de l'exhibition. Il était impossible que tout le public ainsi réuni y accédât. La cour de l'École, l'entrée et une grande partie de la rue étaient bondées. Plusieurs religieuses se démenaient pour maintenir l'ordre et calmer les esprits de ceux qui, impatients, attendaient leur tour. La Mère Alberta apparaissait alors, majestueuse, sereine, reconnaissante. On lui ouvrait le chemin. Elle atteignait le public. «Du calme, Messieurs—disait-elle—, du calme ! Chaque chose en son temps.» C'était une vague d'huile sur les eaux déchaînées. Elle commençait à donner des ordres... Son autorité triomphait.

Son regard était délicat, profond, vaste.

On pourrait dire qu'elle saisissait les choses au vol, qu'elle portait sur elles un regard intuitif. Les dialogues et autres pièces de théâtre qu'elle écrivait pour remplir un numéro du programme des fêtes de l'École surprennent par leur naturalité. Les phrases, les idées, les pensées, le style semblent tout droit sortis du naturel. Une de ces pièces, «Sa madona de Son Real» («*La Madone de Son Real*»), est remarquable de ce point de vue là. Dans les conversations

courantes, la perspicacité de la Mère Alberta apparaissait toujours. Les descriptions pittoresques et vivantes, les phrases expressives, les portraits sur le vif la trahissaient constamment. «Ecrivez à M<sup>r</sup> Enrique pour qu'il se joigne à nous un jour ; il aime à être invité.» «Je voudrais que vous écriviez à M<sup>r</sup> le Visiteur et que vous lui offriez la même chose qu'à toute cette communauté. Il s'agit de quelqu'un de très délicat et courtois et il nous faut honorer.» Elle se référait à M<sup>r</sup> José Ribera. Ceux qui l'ont connu le retrouvent tout entier dans cette phrase : « Il s'agit de quelqu'un de très délicat et courtois ».

Quelles profondeurs avait-elle vu en l'âme de la jeune María Arrom ? Celle-ci désirait entrer en tant que Religieuse dans la Pureté. Son humilité lui faisait penser que peut-être elle ne serait pas admise... à cause de son inutilité. La Sœur Bujosa dit à la Mère Alberta : «La demoiselle Arrom craint de ne pas être admise, elle craint de ne pas être utile à la Pureté et n'ose pas le demander à Votre Révérence» -«Mon enfant !... Ne pas être utile, elle ? Qui sait si elle ne sera pas destinée à me remplacer ? Ceci est humilité ! Des études avec d'aussi bonnes notes et s'imaginer ne pas être utile !» Les brillantes études de María Arrom étaient à vue ; sa vertu évidente. Cependant, les dons de gouvernante nécessaires à une Supérieure, la prudence, la mesure, le talent pratique, l'intégrité et la douceur dont la Mère Arrom fit preuve plus tard, n'étaient à ce moment-là qu'en germe, et seul un très profond regard pouvait alors les deviner. María Arrom fut — comme nous l'avons déjà vu—celle qui succéda à la Mère Alberta en tant que Supérieure générale.

La lettre suivante que nous a envoyée une religieuse illustre directement nos propos :

«Au cours de mes premières années de religion, quand j'étais encore novice, j'admirais la Mère, mais elle m'inspirait un profond respect. J'avais pour cela pris l'habitude de raconter mes histoires à la Maîtresse des novices. Un jour, la Mère m'a étonnée en me disant qu'elle pouvait tout lire en mon âme. Ce qui m'attirait le plus l'attention était que, quand elle me voyait triste ou soucieuse, comme elle savait que la Maîtresse des novices me comprenait, au lieu de me faire appeler et de parler avec moi, elle m'envoyait voir la Maîtresse. C'est ainsi qu'elle nous démontrait combien elle nous connaissait et nous aimait.»

Sa largeur d'esprit et la clarté de son regard apparaissent dans la lettre suivante, lettre dont le contenu se comprend facilement par le contexte :

«Il est vrai, tout à fait vrai que je pensais qu'il fallait (dans ce village<sup>1</sup> comme dans n'importe quel autre) maintenir une école gratuite ; mais qu'il ne fallait pas la confondre avec l'externat. 16 jeunes filles, c'est beaucoup pour ne pas priver une classe de la distinction à laquelle elle doit aspirer, et je crois que la réunion de ces éléments produirait deux maux au lieu d'un bien. Dans l'école gratuite, nous limiterions les programmes aux matières et développement de l'enseignement élémentaire, et nous préparerions les jeunes filles en leur permettant de gagner leur vie en se consacrant de préférence à des travaux pour lesquels elles manifesteraient les meilleures aptitudes. A quoi bon les occuper avec de la géométrie, de la géographie, de l'histoire, etc....? Dix filles, c'est bien peu pour que la majorité du quartier soit satisfait. Prions et espérons, et Dieu nous donnera la possibilité d'ouvrir, comme je l'ai toujours désiré, une

<sup>1</sup>Agullent.

école gratuite pour cinquante pauvres enfants, mais où l'enseignement sera purement élémentaire.»

Depuis que la Mère Alberta a écrit ces lignes (5 Mars 1901), nos sociologues et les responsables de l'Action Catholique ont débattu — en allant parfois jusqu'à la vraie dispute — la question de la convenance de la réunion d'éléments hétérogènes dans les œuvres de l'apostolat ou si au contraire il était plus commode de diviser les secteurs pour que chacun d'entre eux développe un apostolat spécialisé : l'ouvrier avec les ouvriers, l'étudiant avec les étudiants, le soldat avec les soldats. Le Pape actuel a préféré ce dernier système. La Mère Alberta le défendait dans l'éducation et l'instruction des jeunes filles.

Cette subtile, profonde et large vision des choses lui permettait de connaître très bien ses filles.

Elle connaissait toutes les religieuses. «Donnez-moi, donnez-moi des nouvelles de tout et de toutes.» «J'ai faim de nouvelles.» Elle leur demandait de lui écrire des lettres et y répondait rapidement. Elle était constamment à leur côté, que les religieuses fussent près ou loin d'elle. Elle était avec elles par l'esprit, lorsqu'il n'en était pas possible autrement. Elle connaissait le caractère de chacune d'entre elles. Et elle faisait preuve de la souplesse suffisante pour le respecter quand il le fallait et de prudence et de méthode quand il fallait le modeler.

Une religieuse écrit : «De caractère j'étais turbulente et je provoquais un grand vacarme pendant la récréation de la Communauté. Un jour j'ai demandé à la Mère Alberta comment, à son âge, elle pouvait supporter avec tant d'amabilité le vacarme de la cour de récréation. Elle m'a répondu naturellement : «Mon enfant, je suis très souple.» Nous reproduisons un portrait de Margarita Estelrich, publié dans «Mater Purísima»:<sup>1</sup> «la Mère Alberta étudiait et connaissait les goûts de toutes, même des plus humbles des Sœurs coadjutrices. Elle me fit une fois un récit pittoresque de l'une d'entre elles, grande amatrice d'animaux qui avait réussi à dresser une tortue, récit que j'écoutai charmée, parce que l'idylle prosaïque de la modeste Sœur me rappelait l'idylle franciscain de l'illustre Costa:

«Fleur de l'Eden perdu,  
Simplicité de l'amour, science première.»

—Et où se trouve à présent cette sympathique Sœur ? lui demandai-je.

—A Valldemosa, elle s'occupe du poulailler. Je crois que les œufs nous coûtent chère ; mais la Sœur s'amuse tellement !»

«Mon enfant, je suis très souple.»

Avec la même flexibilité, c'est-à-dire avec patience et prudence, son profil se sculptait, suivant la phrase que nous copions de ses notes manuscrites: «Le noviciat est à la religion ce qu'est le tronc à l'atelier du sculpteur.»

<sup>1</sup> N°11, page 28.

Alors qu'elle se trouvait un jour dans le jardin, elle demanda à la Sœur jardinière si elle aimait les fleurs. La Sœur lui répondit négativement. Elle lui dit alors : «Ma Sœur, vous les aimerez à mesure que vous en prendrez soin, parce qu'elles vous seront très reconnaissantes, elles répondent aux soins qu'on leur dispense. Il en est de même pour les choses qui font référence à Dieu : plus nous nous attachons à la vertu, plus vite nous la gagnons.» La Sœur s'éprit rapidement de s'occuper des plantes.

Elle élevait cette conduite au rang de norme fondamentale, à un principe de gouvernement. «Mon enfant, ne souffrez pas— disait-elle à une religieuse, quand celle-ci fut nommée Supérieure locale d'une maison—, la Très Sainte Vierge a le devoir d'être Supérieure, et vous devez être fidèle à ce devoir. Etudiez tout d'abord le caractère et la nature de chacune.» Pour bien sûr les façonner à son gouvernement. Corriger et pardonner.

Les religieuses qui vécurent avec elle se souviennent de plusieurs moments. Et elles se délectent en les vivant à nouveau. L'évocation de ces souvenirs anciens a pour elles une douce saveur de miel : «Quelques fois, tourmentée par de graves et urgentes affaires, accablée de complications qu'il était urgent de démêler, quand le temps lui faisait défaut pour les choses les plus nécessaires, elle répondait à la Sœur qui la retardait pour une bagatelle avec moins de douceur que d'habitude. Très rapidement cependant, elle la faisait appeler ou feignait de la rencontrer par hasard ; et si la Sœur était amatrice de dessin, la Mère avait une nouvelle collection à lui montrer. Vous n'avez pas vu les dessins que j'ai reçus ? Ils sont intéressants. Regardez comme celui-ci est joli. On pourrait s'en servir pour tel ouvrage. Et celui-là, qu'en pensez-vous ? Et l'orage ainsi passait. Si la Sœur aimait la littérature, la Mère trouvait toujours l'occasion de lui parler d'un nouveau livre ou d'un nouveau courant littéraire. Elle nous connaissait par coeur et faisait de nous ce qu'elle voulait.»

Elle les aimait toutes «d'un amour sacrifié», phrase qui se répète comme un refrain dans ses notes manuscrites, dans ses lettres, dans ses instructions et dans les conseils qu'elle donnait aux Supérieures locales. «Si l'on n'agit pas avec prudence—disait-elle à une nommée toute récente—le spirituel devient charnel. Attention, mon enfant ! Pas d'égoïsme ! Se vouer à toutes et à chacune en particulier avec amour sacrifié, comme nous l'a enseigné Notre Seigneur.» «Ne tolérez pas les médisances, parce qu'elles représentent la perte spirituelle des Communautés.»

Elle les aimait toutes sans préférence. Dans son programme, elle mettait un point d'honneur à couper à la racine les amitiés personnelles. «On commence par parler de choses spirituelles ; une amitié se forme et on finit avec des divisions et des clans. Attention, mon enfant ! Dans une Communauté, si l'égoïsme, les jalousies et les amitiés personnelles sont présents, on peut dire que le diable s'y promène. Il vaut mieux parler avec Dieu que de Dieu.» «Quand j'ai fait il y a quelques années un voyage à la Péninsule, j'ai été très contente des Communautés de N. et N. Cela ressemblait à l'antichambre du paradis. Plus tard, quand je leur ai rendu visite à nouveau, je n'ai pas eu la même impression. L'égoïsme s'était installé ; les prédilections et les jalousies étaient présentes ; la pureté première s'était perdue. Cette paix qui produit l'amour sacrifié avait disparu.» Ainsi s'exprimait la Mère Alberta en catéchant une récente nommée Supérieure.

S'il lui fallait punir, son cœur en tremblait, pas sa main de fer. Dans le livre du Personnel, nous avons trouvé cette note : «En date du 17 décembre 1882 celle qui fut Sœur Maîtresse de la Pureté, M<sup>me</sup> N. N<sup>1</sup> a cessé d'appartenir à la Congrégation. La Congrégation s'est vue dans l'obligation de décider de se séparer de la Sœur après que celle-ci ait montré et dit avec insistance à des étrangers, aux Sœurs et à la Mère Rectrice elle-même qu'elle devait partir. Elle fut dépossédée des insignes de l'École Royale en présence des Sœurs et deux d'entre elles l'accompagnèrent de suite chez elle à N<sup>2</sup>. Monseigneur l'Evêque la libéra des vœux qu'elle avait prononcés, ce qu'il lui a été notifié par le biais d'un rapport officiel.

Il dut y avoir d'autres expulsions —pas beaucoup- pendant le long gouvernement de la Mère Alberta. Toujours douloureuses pour une Supérieure, très douloureuses pour qui était Mère par tant de titres. Nous soulignons cependant ce cas pour sa singularité. C'était en 1882. Huit ans après ce que la Mère Alberta appelait «l'installation de la Communauté». Les premiers bourgeons apparaissaient. Tous chéris par la tendresse d'une jeune mère. Que d'espérances! Que d'illusions! Pures et saintes! La graine semée dans le sillon allait se convertir en arbre luxuriant, malgré la bise brûlante, malgré les temps tempétueux. Et cette jardinière prévenante, celle qui voyait en l'avenir de l'École et de la Congrégation une source de sainteté, croissante, féconde, dut arracher une fleur, une branche et la mettre dehors ! Sa main de fer ne trembla pas. Elle s'exécuta avec toute la rigueur que les circonstances exigeaient. Elle conçut ainsi une norme. Elle donna ainsi une leçon de fermeté. Elle cimentait ainsi les fondements et les rendit inébranlables.

En d'autres occasions, on devinait dans la punition plus de tendresse que de rigueur, comme dans les cas suivants :

Elle crut parfois nécessaire pour le bien de la collégienne de la menacer d'expulsion. Mais en même temps elle pria quelques religieuses d'accompagner la jeune fille à demander pardon au Saint Cœur de Jésus et à lui promettre sincèrement qu'elle corrigerait ses défauts. La réprimande et la douceur ensemble, les deux œuvres de la Mère Alberta, donnèrent des résultats. La collégienne tint la promesse qu'elle avait faite devant le Cœur de Jésus en ce moment de grande émotion.

Une autre fois, une religieuse, professeur depuis déjà beaucoup d'années, dit au cours de la récréation qu'elle n'avait jamais été contrainte de baiser le sol, ce qui se faisait d'habitude si l'on arrivait en retard aux cérémonies de la Communauté. Elle avait toujours été ponctuelle. Et elle exprima qu'elle regretterait de devoir le faire. Peut-être y avait-il là une pointe de vanité ou une discrète suffisance qui ternissait la brillance d'un esprit réellement fervent et fidèle à son devoir. La Mère Alberta ne la reprimanda pas. Ni vigueur, ni douceur. Pas un reproche. Pas une remarque. Quand la récréation se termina, elle la fit appeler et la pria d'entrer dans sa chambre au matin suivant, en descendant du dortoir. C'est ce qu'elle fit. La Mère la retint jusqu'à ce que la cloche sonnât le début de la prière. Elles descendirent ensemble à l'oratoire. La Mère baisa le sol... La Sœur... le fit également. Plusieurs années après, elle assurait ne jamais avoir oublié la leçon.

<sup>1</sup>Dans le livre est mentionné, bien évidemment, le nom de l'expulsée.

<sup>2</sup>Dans le livre est précisé le nom du village, nom qu'également nous préférons avoir la prudence de supprimer.

Troisième cas. Dans l'externat. «La Mère nous faisait classe —dit une ancienne élève-. Elle était toujours très ponctuelle, arrivant à l'heure indiquée, malgré ses si nombreuses occupations. Nous, nous étions très espiègues. Une de mes camarades, croyant que la Mère ne s'en rendait pas compte, lut toute la leçon. Quand elle eut fini, la Mère lui dit : «Si vous aviez marqué les points et les virgules, la leçon aurait été correctement lue.» Puis, se dirigeant à toutes les pousseuses, elle continua : Quand il commence à neiger, le premier flocon qui tombe ne se remarque qu'à peine sur la terre, alors arrivent le deuxième et le troisième, et ainsi de suite, ils parviennent à pénétrer au plus profond de la terre et couvrent sa superficie d'une couche blanche. Il m'arrive la même chose avec vous. La première fois que vous ne saviez pas votre leçon, ce fut le premier flocon de neige qui tomba sur moi ; maintenant il en est tellement tombé qu'ils m'ont gelée.» L'ancienne élève rajoute cette dernière phrase : «Elle le dit avec tant de douceur que nous en sommes toutes restées émues.»

## LA PRESENCE DE DIEU

Le Seigneur concéda de grands dons à la Mère Alberta. Elle répondit avec tant de finesse en se livrant à Lui sans réserve, en mettant à son service tous les talents qu'elle avait reçus, en répondant « présente » -ou comme le dit la phrase biblique « Ecce ego »- à l'appel de Dieu, en le considérant à ses côtés dans toutes ses activités.

La présence de Dieu !

La présence de Dieu dans le fait de répondre à son appel. La présence de Dieu dans l'habitude de toujours sentir son regard, de diriger toutes les pensées, tous les mots et tous les labeurs vers sa gloire, de remplir pour Lui tous les devoirs, de lui demander des forces, de vivre pour Lui.

\*\*\*

Il semble que le Seigneur écrivait de sa propre main à travers la vie et la figure de la Mère Alberta ce principe fondamental de la sainteté : la volonté de Dieu. Il la tenait par la main, Il guidait ses pas, et souvent lui faisait emprunter des chemins insolites. Elle semblait souffrir d'un changement radical face à l'obéissance divine, face à l'auguste majesté de l'Omnipotent. Le chêne capable de défier tous les ouragans ressemblait à une tendre petite plante qui se mouvait au moindre soufle. Le dur rocher qui défiait la houle agitée ressemblait à une embarcation chétive remuée capricieusement par les eaux. Ce n'est pas qu'elle était faible, ce n'est pas qu'elle remuait à tout vent. Mais elle sentait l'irrésistible force de l'Esprit Divin qui souffle où il veut—*Spiritus ubi vult spirat*— et vers ce qu'il veut.

Cayetana Alberta Giménez se maria et eut des enfants. Mais Dieu l'appelait à Lui pour une autre maternité. Il la voulait Mère d'une Communauté religieuse.

Elle étudia l'enseignement. Elle passa des concours et obtint la première place. Elle ne dirigea pas l'école qu'on lui attribua. Elle voulait une école et l'abonna. Dieu la voulait Rectrice d'un autre École fondée par un Evêque et Directrice d'une Ecole Normale qui n'existait pas encore et devait naître et se développer dans l'École d'adoption.

Elle entra à la Pureté pour y fonder l'École et vivre au sein d'une Communauté qui s'appelait des Sœurs de la Pureté. Par volonté de Dieu, elle en sortit Fondatrice d'une Congrégation religieuse. Fondatrice, la Mère Alberta le fut.

Envers la présence de Dieu, elle n'avait qu'un mot: « ecce ego » — présente. Face à Dieu elle ne voulait qu'obéir.

Quand elle était enfant, elle ressentit ses ferveurs. Elle se levait tôt pour aller à la Messe, et elle trouvait les églises fermées ; cependant, lorsque, plus âgée, elle évoquait ce souvenir, elle disait qu'il s'agissait plus d'un caprice d'enfant que d'un élan de pitié. Une fois mariée et mère, elle pratiquait en famille les exercices de nuit comme l'indique le missel « l'Ancre de la salvation » ; jusque-là n'apparaissait que la femme chrétienne. L'intégrité dont elle fit preuve dans les grands moments de sa vie, même avant d'entrer à la Pureté, cette résignation héroïque face à sa propre maladie, face à la mort de son époux et face à la perte de presque tous ses enfants ne seraient-elles pas l'empreinte d'une vertu cachée ? N'avait-elle pas présente la volonté de Dieu

pendant qu'elle allait purifier—sans y penser —le blason des armes avec lequel elle se présenta aux Noces de la Pureté en 1870, quand elle allait amorcer sa route définitive ?

Le Seigneur la tenait par la main. Et elle se laissait guider.

«Nous avons de nombreuses vocations—écrivait-elle déjà au sein de la Pureté. — Que voudra Dieu ? De nouvelles fondations ? Manifestez-nous votre volonté et envoyez-nous les moyens de la respecter.»<sup>1</sup>

«Nous ne savons pas si l'École Normale réduira ou pas notre pensionnat— écrivait-elle en 1912, quand un gouvernement hostile avait supprimé les deux Ecoles Normales dirigées par des religieuses : celle de Palma et celle de Huesca—. Qu'il en soit comme Dieu le désire, je suis sereine, mais pas indifférente».<sup>2</sup>

Comme elle avait toujours l'habitude de le faire, elle inculquait à une jeune fille qui voulait intégrer la Congrégation le même sentiment et la même promptitude à suivre la volonté de Dieu.

«En ce qui concerne le rang de Sœur, de Maîtresse ou de Coadjutrice, vous devez vous livrer inconditionnellement à Dieu, pour le servir comme Lui le désire, et ne pas vous inquiéter pour cela ; vous serez utile à ce qu'il conviendra et pour ce dont vous valez. Il suffit que vous serviez en tant que sainte. Laissez en dehors de la Religion l'amour propre et la volonté propre et la sainte obéissance fera le reste.»<sup>3</sup>

«Dieu vous le demande et vous ne pouvez refuser ce qu'il demande ; il faut le satisfaire avant tout le reste.»<sup>4</sup>

«Dieu vous a accueillie parmi ses protégés ; certainement pour quelque chose. Dieu ne fait rien sans un objectif déterminé et plausible ; au sein des siens, Il veut maintenant que vous fassiez provision de mérites pour sa sanctification ; vous pouvez transformer chaque gêne, chaque mot qui fait partie de l'accomplissement de la tâche que la Providence vous a confiée en précieux bijou ou en rose parfumée pour l'éternelle couronne que vous vous fabriquez ; les anges eux-mêmes, s'ils le pouvaient, voudraient occuper votre place, vous qui pouvez mériter tant.»<sup>5</sup>

\*\*\*

La présence habituelle de Dieu représentait pour la Mère Alberta une protection de toute vertu. Parmi ses notes spirituelles, tirées des instructions que M<sup>r</sup> Tomás Rullán donnait aux religieuses et qu'elle avait déjà assimilées, nous pouvons lire :

«Nous devons essayer de toujours conserver la présence de Dieu, parce que c'est le meilleur moyen d'éviter les fautes et de gagner en vertu, et nous devons réaliser fréquemment des actes d'amour, d'espérance, de douleur, etc.»

«En nous mettant à nu, nous dirigerons des prières jaculatoires au Seigneur et nous lui demanderont qu'il libère nos âmes des fautes commises au cours de la journée. Nous nous signerons avec de l'eau bénite et, en nous couchant, nous penserons à la mort puisqu'elle ressemble tant au sommeil et que l'on peut comparer un lit à une sépulture. Nous ferons acte de contrition en essayant d'y réunir le sommeil.»

<sup>1</sup>8 juin 1915.

<sup>2</sup>17 septembre 1912

<sup>3</sup>23 juin 1906

<sup>4</sup>23 avril 1911

<sup>5</sup>26 mai 1910. Passage déjà retranscrit pages 183-164.

«Nous devons tout faire pour que les Sœurs puissent toujours se construire grâce à ce qu'elles voient en nous, et nous y parviendrons si nous vivons dans la foi et la charité, si toujours et partout nous sentons la présence de Dieu.»

Pour cette raison, dans les exercices spirituels de 1883 elle propose :

«Afin de m'assurer dès que possible de la présence de Dieu et ne pas me détourner de sa Sainte Loi, je propose de l'invoquer d'une brève prière jaculatoire à chaque fois que j'entendrai l'horloge et, si les circonstances me le permettent, de prendre conscience de la façon dont j'ai employé l'heure passée, ainsi que de comment je dois employer celle qui commence, en essayant d'occuper mon temps le mieux possible, même s'il m'est difficile de m'opposer à mes goûts ou de vaincre mes aversions.»

En ayant Dieu à ses côtés, elle avait confiance en Lui et se laissait guider par Lui. Une phrase écrite par une religieuse et qu'elle répétait souvent semble résumer sa vie entière : «Laissons venir les choses d'elles-mêmes.»

Cayetana était son prénom, même si on l'appelait Alberta. Elle-même signait ainsi. Elle fut baptisée le jour de la Saint Gaétan et ainsi entra dans la grâce. Elle reçut son prénom de Saint Gaétan. Le jour de ce Saint était le jour de son anniversaire, et également de sa fête. Cayetana était elle-même jusqu'à la moelle, grâce à la vertu qui distingue le Saint : la confiance absolue en la Providence, l'abandon complet aux mains de Dieu. «Laissons venir les choses d'elles-mêmes.» Pourquoi ? Parce que Dieu est présent.

Et s'il est présent, sentons en permanence son regard et respectons sa Sainte Volonté.

La présence de Dieu dans l'habitude de diriger toutes ses pensées, tous ses mots et tous ses labeurs vers sa gloire.

«La sérénité de se sentir entre les mains de la Providence ; elle dirige les événements en fonction de ce qui convient à la gloire de Dieu.»<sup>1</sup>

«Que tout se fasse pour la plus grande gloire de Dieu, ce à quoi nous devons aspirer toujours en premier lieu ; tout le reste ne représente que les moyens de parvenir à cette fin.»<sup>2</sup>

«Toutes ensemble, tâchons de donner beaucoup de gloire à notre Dieu et de réunir beaucoup de vertus pour le Ciel.»<sup>3</sup>

Elle remplissait ses devoirs et embrassait n'importe quelle contrariété en regardant toujours vers Dieu, en sentant toujours sa présence.

«Le travail se réalise pour Dieu et doit toujours s'effectuer comme s'il se faisait pour le plus grand des seigneurs, avec la sécurité de recevoir en échange cent contre un.»<sup>4</sup>

<sup>1</sup>11 janvier 1906.

<sup>2</sup>17 février 1910.

<sup>3</sup>28 juillet 1896.

<sup>4</sup>12 janvier 1909.

«Je suis heureuse de vous voir docile et soumise, acceptant de Dieu combien il s'oppose à vos désirs ; ainsi s'obtient le bonheur, quand il est possible de le trouver dans ce monde.»<sup>1</sup>

«S'il en coûte du travail, considérez qu'il se fait uniquement pour Dieu et qu'Il le récompensera, et vous travaillerez avec foi et avec un enthousiasme naturel.»<sup>2</sup>

«Remercions Dieu, qui nous fait grâce de ses bontés, et soyons disposées à recevoir, dociles, ses châtiments le jour où Il jugera bon de nous mettre à l'épreuve.»<sup>3</sup>

«Aujourd'hui je vous écris sans pouvoir vous donner des nouvelles aussi satisfaisantes que je le souhaiterais, même si elles ne sont pas si mauvaises, surtout qu'elles nous sont envoyées par Dieu, Lui qui ne peut donner plus que ce qui nous convient.»<sup>4</sup>

«Respectons les desseins de la Providence et baisons docilement sa main qui, si elle nous blesse, le fait toujours pour notre bien.»<sup>5</sup>

Elle était confiante, sereine et forte, parce qu'elle sentait toujours la présence de Dieu.

Voici de nouveaux grains récoltés en son jardin, c'est-à-dire dans son Epître :

«Rien ne vous est promis mais vous pouvez tout espérer de l'aide de Dieu, qui ne vous manquera jamais.»<sup>6</sup>

<sup>1</sup>26 septembre 1907.

<sup>2</sup>26 janvier 1915.

<sup>3</sup>20 octobre 1913.

<sup>4</sup>18 juillet 1899.

<sup>5</sup>1<sup>er</sup> janvier 1912.

<sup>6</sup>1<sup>er</sup> octobre 1908.

«Soyons comme nous le devons, et Dieu s'occupera du soutien et de la prospérité qui nous mériterons ; ne craignons rien, confions en le meilleur des pères.»<sup>1</sup>

«Nous traversons une mauvaise époque ; il semble que l'horizon se ternit et que l'on a peur de tout. Confions en Dieu et reposons-nous sur Lui. Prions beaucoup et avec ferveur.»<sup>2</sup>

«La situation s'aggrave et je ne sais pas ce qu'il arrivera au Gouvernement actuel, hostile comme aucun autre aux Congrégations religieuses. La crise qui nous arrive m'inquiète tellement que je n'arrive pas à dormir la nuit. Beaucoup de prière, ma Soeur, et beaucoup de confiance en Dieu, seul arbitre de tout. Respectons, soumises, sa Sainte Volonté.»<sup>3</sup>

La Mère Alberta se rapportait toujours à la présence de Dieu. Son intégrité, son impartialité, sa prudence, la noblesse de ses buts venaient de là. Les effusions saintes, quand elle communiquait seule avec Dieu, aussi. Elle vivait avec Lui et pour Lui.

«J'ai prêté serment au Christ et, bien que la lutte soit difficile, bien que les combats soient tendus, je le suivrai avec témérité là où il m'emmènera, puisque je sais qu'au bout sera la victoire.»<sup>4</sup>

<sup>1</sup>10 janvier 1915.

<sup>2</sup>25 mars 1902.

<sup>3</sup>1<sup>er</sup> avril 1902.

<sup>4</sup>Propos de 1886.

«Je me lèverai et j'irai avec mon père. Quoi qu'on me prodigue, je ne satisferai pas autant mon extrême misère que son infinie bonté. Il m'offre généreusement son cœur. Je me perds donc dans ses bras pour ne jamais l'abandonner.

Qui marchera derrière moi n'entrera pas dans les ténèbres, a dit le Sauveur. Je suivrai donc constamment ses pas et je ne l'abandonnerai pas ; avec Lui j'atteindrai la cime du Calvaire, puisque c'est avec Lui que je veux toucher la Gloire.»<sup>1</sup>

«Mon Dieu, je n'offre rien, je ne veux rien, rien qui de Vous ne puisse me séparer. Avec Vous je dois vivre, puisque c'est avec Vous que je veux mourir.»<sup>2</sup>

\*\*\*

Il est essentiel de bien voir comment Dieu illuminait de sa présence la figure et la vie de la Mère Alberta. Si la lumière du ciel s'était éteinte, elle en serait restée, je n'oserais pas dire éclopée, mais profondément bouleversée.

Dans le portrait de la Mère Alberta, nous devons concevoir Dieu comme un immense soleil, aux éclats vifs qui pénètrent le corps et l'âme ; comme un soleil qui illumine, revigore et crée.

Tout pour la présence de Dieu ! Le talent, le cœur, la droiture naturelle, les années de jeunesse ou de préparation et l'âge mûr, la vocation, la promptitude et la fidélité à celle-ci, l'exercice constant du bien, l'ordre dans les ouvrages externes et dans les puissances de l'âme.

La Mère Alberta s'en remet à la présence de Dieu dans les actes décisifs de sa vie. La présence de Dieu se ressentait dans son habitude à organiser ses actes toujours sous le regard du Divin, pour la gloire du Seigneur, à remplir les devoirs généraux des chrétiens, ses devoirs personnels de religieuse et ceux propres à sa fonction, à demander et à avoir confiance. Elle vivait avec Lui et pour Lui.

La présence de Dieu exalte et explique la figure de la Mère.

Le trésor riche en valeurs et vertus qu'elle renfermait était chargé de Dieu. L'âme ascétique qu'elle cultivait était si riche qu'elle en semblait naïve, qu'elle semblait se réduire à ce principe : sentir la présence de Dieu.

On pourrait croire que la Mère Alberta était une figure typiquement bénédictine. «Je dirige mes efforts pour mettre une âme au service du Christ — disait Dom de Latte, le grand Abbé de Solesmes, le grand maître des éminents personnages et des esprits puissants-, après je la laisse seule.» C'est une variante de «dilige et fac quod vis» formulé par Saint Augustin. On pourrait croire — nous répètons -que la Mère Alberta était une figure typiquement bénédictine. Soumise à la présence de Dieu, d'où sa robuste personnalité.

Cependant, il nous semble voir en elle un esprit éminemment ignacien, d'ascétique rude et solide, retouché et élagué, un esprit aux ascensions progressives, un esprit d'effort, de lutte et de victoire.

Sous ce critère nous écrirons les chapitres suivants et nous considérons tout ce que nous avons écrit jusqu'à présent à la lumière de cet élément.

<sup>1</sup>Sentiments et inspirations de 1883.

<sup>2</sup>Propos de 1886.

## L'HUMILITE

Au sein de l'ascétique rude et solide de la Mère Alberta, au sein de ses ascensions progressives, doivent inévitablement se trouver l'humilité et la charité.

L'humilité est le fondement, d'après les propos de Saint Augustin : «Magnus esse vis? a mínimo inci-pe. Cogitas magnam fabricara construere celsitu-dínis? de fundamento prius cogita humilitatis.»<sup>1</sup> Tu veux être grand ? Commence par être petit. Tu penses construire un haut et magnifique bâtiment ? Souviens-toi avant de sceller les solides ciments de l'humilité que plus la construction sera élevée, plus profonds ils devront être.

Par ailleurs, la charité est la reine des vertus.

L'humilité ainsi que la charité requièrent un effort.

Cependant, il existe une différence entre les deux. La charité est en harmonie avec notre cœur humain qui, en réponse à son égoïsme vil, possède également ses élans d'amour, ses tendresses et ses compassions, ses plaisirs à faire le bonheur de quelque malheureux. L'humilité, en revanche, est radicalement opposée à notre faible nature, qui, même si elle doit se soumettre à la souveraineté de Dieu et à la hiérarchie des valeurs de la création, crie et réclame de toutes ses forces une position de distinction. C'est pour cette raison que l'humilité demande toujours un effort spécial et possède un caractère de lutte.

Et quand il s'agit de placer ces vertus au sein du portrait d'une figure ascétique, une autre différence saute aux yeux. La charité, bien qu'humble puisqu'étant la reine de toutes les vertus, doit inévitablement se manifester dans de nombreuses occasions. On peut souhaiter qu'une main gauche ne sache pas le bien que procure la main droite, mais celui qui reçoit le bien le saura ; et quand entreront en conflit le désir de faire le bien et la volonté de masquer la main généreuse, la charité échouera en faveur du premier. On veut toujours dissimuler l'humilité. Précisément parce qu'elle est une des notes les plus glorieuses qui exaltent un personnage, l'humble veut occulter cette vertu. Pour cette raison découvrir et différencier la véritable humilité requiert une difficulté particulière.

De celle-ci nous traiterons dans le présent chapitre et réservons à la charité le chapitre suivant.

\*\*\*

La Mère Alberta avait une très grande estime pour la vertu de l'humilité. Elle l'appliquait comme un principe fondamental dans son système d'éducation. Elle ne se lassait pas de l'inculquer. En classe, pendant les récréations, dans ses lettres, dans ses conversations et dans ses oeuvres de théâtre.

<sup>1</sup>Serm. 10 de Verbis Domini.

Dans «Las Musas» («*Les Muses*»), jeu comique en un acte, elle présenta un portrait très vivant de quelques personnages mythologiques. Une dispute bruyante éclate, des cris s'entendent, parce que chaque Muse réclame la première position par rapport aux autres. Les unes après les autres, elles tentent de faire briller leurs qualités. Et elles le font avec élégance. A première vue même, elles semblent sincères. Un ange apparaît dans tout ce vacarme. Il les écoute. Il se rend compte des mensonges mêlés à la vérité ; et il découvre principalement... la vanité et l'orgueil.

A Calliope et Clio, il leur dit :

Je découvre que vous êtes vaniteuses.  
J'ai toujours détesté la vanité et l'orgueil.

Et à Terpsichore :

Tu es prétentieuse comme tes sœurs,  
Tu prétends également être la première.

C'est ainsi que la Mère humilie les Muses en pleine célébration de la vanité et inculque grâce à une pièce de théâtre l'humilité aux jeunes filles.

Dans «Amor filial» («*Amour filial*»), comédie en un acte, la scène se déroule dans une prairie. Sur la gauche se trouvent quelques arbres ; dans le fond, un autel rustique orné de fleurs, et au loin une croix en pierre. Plusieurs jeunes filles apparaissent, elles chantent et portent des bouquets de fleurs. Parmi elles se détache Emilia, gracieuse et belle... mais vaniteuse. Fille de Leonor, pleine d'ambitions. Plus tard arrive Luisa, humble et pauvre,—«la souillon» comme l'appelle Emilia—mais très généreuse. Emilia déchoit, elle en devient cruelle et voleuse. Luisa s'élève : elle vend sa chevelure au coiffeur pour donner à manger et obtenir des médicaments pour sa mère malade ; elle pardonne à ceux qui l'ont profondément offensée ; elle mérite d'être couronnée reine de la fête.

Le personnage central est une Comtesse, dans son jardin se déroule la scène.

C'est elle qui mène la fête et marque les sentiments. Elle dit aux jeunes filles que rien n'est plus dangereux pour elles que la vanité :

Cette passion charmante,  
Provoque une blessure de l'âme  
Qui dure toute la vie  
Et qui n'offre que des larmes.

Elle punit Emilia, ruinée par la vanité. Elle concède la récompense et la couronne de reine à Luisa, exaltée par l'humilité qui la rend si bonne. Elle réprimande Leonor, responsable des négligences dont souffre Emilia :

Je dois te parler, Leonor,  
Et il se peut que je te châtie ;  
Tu vas perdre ta fille  
Avec cet orgueil et cet amour.

Ce n'est qu'une facétie,  
Mais elle peut lui être fatale ;

L'amour propre est un mal  
Et il doit être soigné.

La morale pénètre de manière perçante dans l'esprit de toutes : l'orgueil est un péché capital qui provoque de graves déviations ; l'humilité est le fondement de toutes les vertus.

Elle en est la base... et la Mère Alberta achève ainsi la leçon :

«Priez pour moi, qui en ai tant besoin et qui suis toujours si débordée de travail. Je demande fréquemment au Seigneur qu'il vous envoie grâce et vertu, ainsi qu'humilité comme base et complément de tout. Voulez-vous bien en faire de même pour moi ? C'est ce que je vous demande en échange.»<sup>1</sup>

Base ou fondement, tous appellent l'humilité ainsi. Seule la Mère Alberta la considère en tant que complément. Une nouvelle nuance apparaît. Pour que les vertus grandissent, elles doivent prendre racine dans l'humilité ; elles ne peuvent cependant jamais complètement s'émanciper ; l'autorité qui leur a donné vie les domine toujours ; elle les freinera toujours et leur donnera la force de l'humilité, dans son développement et dans sa perfection. Il n'y a pas de vraie vertu sans humilité. Et celle-ci croît à mesure que grandissent les autres vertus.

A quel point la Mère Alberta devait être humble !

Il faut cela dit chercher son humilité. Il faut la rechercher, parce qu'elle ne se trouve pas en surface. Ce n'est pas la vertu qui saute aux yeux dans le portrait moral de la Mère.

<sup>1</sup>4 avril 1904.

Quelle femme ! Quel talent ! Quel viril caractère ! Quelle supériorité ! Quel personnage ascétique ! Quelle douceur et quelle bonté ! Disent les étrangers. Mais il se peut que personne ne pensât à dire, en la rencontrant pour la première fois: quelle humilité !

Les religieuses, si. Les religieuses, qui la cotoyaient de plus près, ont pu surprendre quelques fuites, dirait-on, d'humilité.

Au cours des exercices spirituels, à huit clos, dans une atmosphère d'adoration générale, lorsque toutes sentaient la proximité de Dieu dans une plus grande mesure que d'habitude, et que les propres personnalités s'effaçaient plus que jamais, et peut-être devrait-on donner un exemple non pas de vie quotidienne mais de concentration de forces face à l'obéissance divine, elle fit parfois acte d'une extraordinaire humilité.

Dans la vie de tous les jours, on la vit quelques fois chargée d'un fardeau dans les rues de Palma et accomplir des tâches encore plus humbles dans la maison. Cependant, à ce moment, la Mère Alberta ne semblait pas agir par humilité, mais avec humilité. Elle voulait rendre un service quand il était nécessaire, et elle le rendait là où il le fallait. Elle le faisait sans simagrée, sans objection... et sans penser qu'elle donnait une leçon d'humilité.

Celles qui eurent l'occasion d'être plus intimes avec elle ainsi que le biographe qui non seulement contemple son personnage mais aussi l'étudie et le médite, peuvent soupçonner avec plus de raison la profondeur de son humilité.

J'habite dans le calice des violettes obscures ;  
Le monde me regarde avec une pitié rare ;  
En moi, l'âme trouve son entière félicité ;  
Je suis l'amie discrète des Saints ;  
Je suis... L'Humilité !<sup>1</sup>

Je prie le lecteur de ne pas prêter attention à cette ostentation littéraire, mais de chercher le cœur ascétique contenu dans ces vers, et de sentir le parfum de cette fleur du Calvaire.

Elle est l'amie discrète des Saints. Elle est à leurs ordres, mais elle ne se remarque jamais. Elle vit parmi les violettes obscures et, même en leur sein, elle cherche le calice pour s'y cacher. Parfois, le Saint se présente au premier plan ; son amie doit alors redoubler de discrétion. Parfois, une main audacieuse et amoureuse cueille la violette, pour la montrer, et l'humilité doit alors se recroqueviller dans le calice pour se cacher.

Un candélabre soutenait la Mère Alberta. Elle ne faisait jamais défaut à l'humilité. Elle sentait toujours la proximité de l'amie discrète.

Le monde me regarde avec une pitié rare,

Pour elle, il n'existait pas de regard compatissant, justement parce que sa grande humilité se cachait avec soin et succès.

<sup>1</sup>Strophe de la poésie «Fleurs du Calvaire», écrite par la propre Mère Alberta.

Dans les exercices spirituels de 1886 elle écrivit ces lignes :

«Je n'ai aucun mérite. Je ne verrai en moi rien de plus que ma misère et mes péchés afin d'atteindre, en m'humiliant comme le publicain de l'Évangile, la grâce de la justification. *Je ne parlerai jamais de moi.*

Sans y penser, elle traça un des plus solides coups de crayon de son propre portrait.

*Je ne parlerai jamais de moi.* On a beaucoup vanté l'humilité de Saint Thomas d'Aquin, parce que dans la monumentale *Suprême Théologie*, il n'emploie qu'à peine la première personne du singulier. Il propose la question à traiter ; il présente les difficultés ou les opinions erronées avec un *videtur quod non* – il semble que la réponse à notre question devra être négative ; et il répond ensuite d'un désir opposé—mais non, c'est tout le contraire. Et au long d'interminables pages, il n'apparaît presque jamais un *je*, même pas pour dire : je crois...

«Je ne parlerai jamais de moi,» écrivit la Mère Alberta. Et elle le respectait. Son talent trouvait les moyens de donner à sa conversation un caractère objectif. En règle générale, elle n'avait pas besoin d'éviter les louanges, tout simplement parce qu'elle ne parlait pas d'elle-même ; si parfois elle ne pouvait l'éviter, elle préférait cacher son humilité que l'exhiber.

Le lecteur se souviendra de l'accueil formidable que reçut la Mère Alberta au cours de ses Noces d'Or. Peut-être se sera-t-il demandé en lisant ces pages : comment se comportait alors la Mère ? Nous répondons : avec naturel et distinction. En ces temps de banquets, d'éloges et d'hommages, nous savons comme il est difficile de conserver la sagesse aux moments d'apothéose. Certains s'enthousiasment et se précipitent parce qu'ils exagèrent dans leur vanité les preuves de l'affection qu'ils reçoivent ; d'autres inclinent humblement la tête en se déclarant indignes d'un tel honneur et la satisfaction qui les rend si fières jaillit d'eux-mêmes ; d'autres, plus sages, se montrent peut-être sincèrement humbles et récoltent ainsi un nouvel éloge. La Mère Alberta, pendant ses Noces d'Or, se montra toujours sereine, digne, naturelle et reconnaissante..., pas humble. Peut-être que, dans l'intimité, elle dit à une religieuse – mais avec sincérité et avec son ouverture habituelle — qu'elle n'avait rien fait d'extraordinaire, qu' « elle était comme une boule de neige qui en roulant devient toute seule plus grande » — comme nous le raconte une Sœur — ; mais en public, elle était simplement reconnaissante. Au milieu des festivités et des applaudissements, elle voyait seulement des générations d'élèves et de religieuses qui récompensaient leur Maîtresse et Supérieure ; elle ne voyait que la Mère, et non la Mère Alberta. Elle ne pensait pas à elle-même, si ce n'est pour masquer son humilité et remplir son devoir en remerciant.

A travers cela doit-on voir combien cette vertu de l'humilité, base et complément de toutes les autres, était ancrée en elle.

J'habite dans le calice des violettes obscures,

Son humilité était si grande qu'elle trouvait moyen de se cacher.

Son parfum, lui, ne se cachait pas. Il envahit encore aujourd'hui l'École et la Congrégation des Sœurs de la Pureté.

## LA CHARITE

Nous avons vu la Mère Alberta constamment illuminée par le présence de Dieu. Nous l'avons vue se livrer sans réserve à la volonté divine. Tout ceci est amour de Dieu, est charité dans la première de ses fonctions.

Nous avons également vu l'amour qu'elle portait à sa famille, amour qui en elle présentait de singulières caractéristiques. Nous avons vu cet amour transplanté à la vie religieuse et baptisé en conséquence de cette expression : amour de la Communauté. Ce tout, au sein d'une âme chargée de Dieu et imprégnée de vie spirituelle, représente aussi la charité dans sa deuxième fonction: l'amour de son prochain.

Devons-nous encore examiner sa charité ?

Il est indispensable de le faire, parce qu'elle grandit avec vigueur, dans d'autres domaines aussi, parfois en parfaite harmonie avec les sentiments naturels d'un coeur droit, parfois sous les ordres d'une ascétique qui exige des efforts.

Il ne serait pas difficile d'écrire un long chapitre sur la générosité, la bonté, la tendresse qui grandissent sous la chaleur de la charité.

Voici un bouquet de souvenirs. Ils expriment la plus subtile tendresse et la plus pure charité. Plus que les faits concrets, il faut voir en eux le fond qui l'inspire. On retrouve dans tous de charmantes et singulières nuances.

Une famille, qui s'était trouvée dans une situation financière aisée, souffrit d'un revers de fortune. Pendant les fêtes de Pâques, elle rendit visite à la Mère Alberta. Ils parlèrent du passé et du présent. Au cours de la conversation, il se nota que les pauvres gens n'avaient même pas quelques «empanadas» (sorte de chaussons farcis d'ingrédients variés) cette année-là. La Mère comprit la situation : un foyer résigné... et privé, pas de n'importe quel repas, mais de «empanadas», c'est-à-dire du plat typique, de ce qui est essentiel à Majorque pendant les fêtes de Pâques, de ce qui est...une vie de famille. Avec naturel, avec la simplicité de la distinction née et d'un élan familial, elle prépara un paquet avec quelques «empanadas» qu'elle gardait pour la Communauté et le leur offrit. La religieuse qui se trouvait présente à ce moment-là, commente : «Avec quel plaisir elle fit ce cadeau ! Je me rappelle qu'elle était très émue quand elle leur donna le paquet.»

Elle ! Elle qui ne semblait pas s'émouvoir de l'explosion d'enthousiasme et de toutes les gentillesses au cours des Noces d'Or !

Une malheureuse femme souffrait d'un cancer du palais. Un jour, elle se rendit à la Pureté pour rendre visite à une religieuse qu'elle connaissait de longue date. Elles parlèrent, bien sûr, de la terrible maladie. La Sœur demanda si la femme pouvait manger. La malade répondit que non, à moins que ce ne soit quelque chose de très tendre. Poussée par la compassion, la religieuse pensa que dans la maison il y avait un «pa d'en pou », c'est-à-dire une sorte de gâteau, de la taille d'un pain, délicieux et si tendre qu'il fondait dans la bouche sans besoin de le mâcher. Elle demanda l'autorisation à la Mère Alberta pour en offrir un morceau à la pauvre femme.

—Pas un morceau, ma Sœur — répondit la Mère—; vous pouvez tout lui donner.

Cette même Sœur se souvient que la charité de la Mère Alberta était constante. «Surtout quand sa mère décéda, elle donna par charité tous les draps et le reste du linge qui avaient appartenu à la défunte.»

D'une manière spéciale ressort sa compassion pour les pauvres honteux, qu'elle soulageait et consolait sans blesser leur dignité. De la même façon, nous pouvons ajouter qu'elle admettait en classe quelques élèves gratuitement ; elle leur trouvait également quelques activités, que les filles réalisaient en dehors des cours et qu'elle leur payait libéralement. Quand elle leur fournissait quelque chose, elle le faisait avec tant de discrétion que les intéressées elles-mêmes à peine s'en rendaient compte ; elle s'arrangeait pour que la susceptibilité des jeunes filles fût épargnée ; elle restait si discrète qu'il n'y avait même pas lieu de la remercier pour ses services. «La tendresse de son âme était si délicate et si diaphane, permettez-moi le mot —écrit son ancienne élève, Margarita Estelrich — qu'elle passait souvent inaperçue, même pour celui pour qui œuvrait la Mère. Il se passait le même phénomène qu'avec l'air : plus il est pur, moins il se remarque.» Ainsi s'observait la nuance de sa charité auprès des malheureux honteux.

Déjà en son temps il existait un embryon de sociologie chrétienne. Les doctrines de Karl Marx avaient séduit les masses ouvrières, qui en conséquence désertaient nos champs. Il ne fallait pas hésiter à employer les grands moyens pour les reconquérir. Le Pape Léon XIII parla, beaucoup d'Evêques et d'écrivains catholiques l'approuvèrent. Il y eut un mouvement social catholique d'un entrain indiscutable, certainement plus grand que les succès qu'il remporta. Peut-être que la Mère Alberta entendit ces voix de la saine réforme et de la reconquête. Mais ce qu'il se distingue en elle, c'est la voix de la tradition, l'esprit classique du christianisme, la pure empreinte de la charité dirigée, quand il fallait, vers l'ouvrier.

Une fois que l'on chargea un homme de réparer quelques parapluies, elle entendit la Sœur responsable négocier le prix. Quand l'homme fut parti, elle dit : «Voyez, mon enfant, il faut être conséquente pour tout ; ce travail vaut ce que l'homme a demandé ; et nous devons avoir présent qu'il gagne sa vie du travail de ses mains ; et entre un de vos sous, et un autre de quelqu'un d'autre, ce soir il aura perdu la moitié du salaire de sa journée. Donner au travailleur ce qu'il se doit n'est pas faillir à la pauvreté. Si vous pensez qu'il y a escroquerie, il convient de le renvoyer civilement... Que le malheureux s'en aille content et grandi. Ce que pour toi tu ne veux pas, ne le souhaitez pas pour les autres. Cette réputation qui veut que les religieuses n'aient une main que pour recevoir ne me plaît pas. La pauvreté n'est pas cela ; la pauvreté consiste à en souffrir les conséquences.»

Une autre fois, alors qu'une religieuse se plaignait de l'homme qui s'occupait du potager d'une des maisons, parce qu'il lui semblait qu'il gagnait plus qu'il ne travaillait, la Mère Alberta lui dit : «Voyez, mon enfant, je pense que nous ne devons ni négliger ni perdre nos intérêts, et qu'on ne peut pas non plus nous prendre pour des imbéciles ; mais puisqu'il est voisin et a bon coeur, qu'allez-vous faire d'une poignée de haricots de plus ou de moins ? On ne doit jamais voir d'égoïsme chez une religieuse. Dites-lui aimablement ce qu'il doit être fait, il est de notre devoir de penser à notre maison, mais n'agissons jamais par égoïsme. Voir de l'égoïsme chez les religieuses fait beaucoup de mal à l'âme.» La Sœur répondit : «Aïe ! J'agissais pour le vœu de pauvreté.» - «Vous avez raison, ma Sœur, mais nous le confondons avec l'égoïsme. Nous ne sommes pas plus pauvres que Saint Ignace et que d'autres saints qui avaient aussi prononcé le vœu de pauvreté, et malgré cela, ils donnaient aux nécessiteux le peu qu'ils avaient. L'égoïsme est un des plus grands obstacles

pour gagner des âmes pour Dieu.»

Elle n'oubliait jamais de donner un pourboire. Et elle le conseillait aux Sœurs comme un principe fondamental : «Même s'il vient en port payé, on ne doit jamais laisser partir un homme sans lui donner un pourboire pour qu'il puisse aller boire un verre ; et s'il s'agit d'un enfant, il faut lui donner une petite médaille ou n'importe quelle bagatelle.»

Et elle ne voulait pas que cette conduite fût entendue comme généreuse.

La Congrégation employait un homme chargé de récolter les fruits d'une parcelle de terre. On le payait en fonction de ce qui avait été convenu ; mais la Mère Alberta ordonna qu'on lui donnât aussi une partie des fruits, en dehors de ce qui avait été accordé.

— Comme la Mère est généreuse ! — dit une Sœur quand elle apprit ce détail.

—Mon enfant — répondit-elle—, être généreuse, tout comme son contraire, être avare, me contrarieraient ; en effet, chez une religieuse les deux peuvent être un défaut ; nous devons toujours être responsables de nos actes, et cet homme malheureux doit se réjouir de pouvoir rapporter à ses enfants ces quelques fruits. Pour respecter la pauvreté, la religieuse ne doit pas se servir de l'égoïsme, puisque notre vœu nous oblige plus à souffrir de ses effets qu'à accumuler les richesses ; et si la religieuse est généreuse, elle doit d'abord penser qu'elle ne donne pas de ses biens. Elle doit pour autant payer et bien se conduire, en donnant à chacun ce qu'il mérite.»

Il est superflu d'ajouter que l'objectif principal de sa charité fraternelle était le bien spirituel de son prochain. «Sauvons, si nous le pouvons, une âme— écrivait-elle à une religieuse ;<sup>1</sup> — ceci vaut plus que de donner par aumône beaucoup de richesses.» «Bien pour la Dominicale ; c'est un moyen supplémentaire d'attirer une âme vers Dieu : grâce à l'appât de l'instruction, on avale l'hameçon de la morale et de la Religion. Traitez les âmes avec beaucoup d'affection et gagnez-les pour Dieu.»<sup>2</sup>

La bonté naturelle, bien évidemment élevée par la grâce et saturée de charité, est une source richissime de tendresse et de gentillesse, comme celles que nous venons de mentionner ; cependant, l'exercice constant du bien, l'atmosphère chaleureuse de l'amour, l'inculcation de la charité à toutes les religieuses et élèves, les mille façons dont se présente cet esprit sacré dans les lettres, les conversations, les pièces de théâtres et les actes de la Mère Alberta, révèlent un fond qui ne semble pas commun — pas même parmi les bonnes âmes — et démontrent également une discipline de fer, une culture soignée, une pratique ascétique qui n'acquiesce d'aucun effort.

Dans les faits que nous avons avancés jusqu'à présent, il est facile de penser qu'il fallut parfois vaincre quelques difficultés. A plus forte raison, j'aime à ajouter encore quelques anecdotes qui soulignent le ton ascétique de la charité.

<sup>1</sup>30 mai 1911.

<sup>2</sup> 30 mai 1914.

Pardoner à l'ennemi, l'aimer même, est une magnifique gloire du christianisme, précisément parce qu'il existe au fond de notre triste nature un ensemble de forces indomptables qui s'opposent à ce pardon et à cet amour. Il est vrai que parfois le malheur de l'ennemi peut nous pousser à la compassion et que son humilité quand il nous demande pardon peut flatter notre vanité à sembler généreux ; mais s'il manque ces conditions et d'autres similaires, l'amour de l'ennemi porte la marque évidente du surnaturel chrétien.

La Mère Alberta n'avait pas d'ennemi. Peu, très peu, la traitèrent avec hostilité, mais la mère ne le leur rendait pas de la même manière.

Les Jardins de l'Enfance existaient déjà à Palma. Un homme sollicita l'admission de ces deux enfants. La Mère Alberta s'en réjouit beaucoup, et confia à la Soeur qui était à charge de cette classe une demande spéciale pour l'instruction et l'éducation de ces deux enfants. Bien mieux, elle ajouta qu'elle n'accepterait aucune rétribution. Les religieuses pensèrent que la Mère Alberta, ou peut-être la Communauté par son biais, avait reçu quelques faveurs spéciales de cet homme. Quelle surprise auraient-elles eue en sachant que, quand la Mère était Directrice de l'Ecole Normale, cet homme avait été celui qui l'avait le plus dérangée et lui avait causé tant de difficultés !

Il ne s'agit pas d'un acte héroïque, mais affectif oui ; parce que dans ce cas, les circonstances qui, d'après ce que nous disions plus haut, peuvent attendrir naturellement le cœur ne sont pas présentes.

L'Ecole Dominicale provoquait certaines difficultés, cependant la Mère Alberta la fonda à Palma depuis le début ; l'Ecole gratuite en provoquait également, cependant la Mère essaya de l'établir dans toutes les Écoles. Il est vrai que cela faisait entièrement partie de l'esprit du Lycée, mais ceci ne quitte en rien ni ne réduit les difficultés.

Il nous plaît à terminer ce glanage en ajoutant un fait très significatif. On pourrait le placer dans la lignée de l'amour du bien spirituel à son prochain, mais il sert aussi à examiner l'esprit avec lequel la Mère Alberta embrassait les difficultés et assumait le poids que la charité lui offrait.

Il s'agissait de supprimer l'École ou la Maison Agullent. Les circonstances l'imposaient. Et, bien que les prières et les raisons du Curé fussent en faveur du maintien de cette maison-école il était impossible de convaincre la Mère Alberta. Enfin Monsieur le Curé lui écrivit : «Je vous supplie de ne pas avoir de but matériel. Dieu est tout puissant ; s'il devait s'éviter un seul péché véniel à Agullent, cela serait-il suffisant pour ne pas supprimer la maison ?» Elle répondit sans attendre : «Vous m'avez convaincue, cette raison me touche, ce qui n'est pas le cas des autres qui m'avaient été exposées jusqu'à présent.» Ceci arriva en 1906. En 1909, la Communauté put acquérir une nouvelle maison, et l'École qui semblait agoniser fleurit.

\*\*\*

La Mère Alberta ne peut pas être représentée avec une torche allumée à la main, ni révélant pleinement son cœur. Cependant, une douceur inaltérable peut et doit se retrouver dans son portrait, une charité sans défaillance, une seconde nature qui la poussait à aimer d'un amour sacrifié. Pour accentuer ces traits, les mêmes tons peuvent être employés et les mêmes coups de pinceau qui ont donné vie à beaucoup des chapitres précédents peuvent se répéter.

Dans le chapitre qui suit, le lecteur trouvera aussi de nouveaux aspects de la charité.

## LE RESPECT DES VOCATIONS

La Mère Alberta considérait la vocation avec le profond respect avec lequel se contemple le sourire innocent d'un enfant, encore préservé de la malice et des désillusions, ou bien avec celui avec lequel s'observe une fleur subtile et délicate, dont les pétales veloutés brillent encore virginalement avec les perles de rosée.

*Noli ne tangere !* Pour elle, la vocation était une chose sacrée que ni des mains profanes ni des mains pieuses ne pouvaient toucher pour légèrement la déformer et l'orienter vers une autre direction. Face à la vocation, les réflexions humaines, la modération ou les calculs n'ont pas lieu d'être. La vocation est une fleur semée par la main divine, il n'est pas permis de l'arracher pour la planter dans un autre jardin.

*Noli me tangere!*

La Mère Alberta ne la toucha jamais, elle ne voulut jamais l'effleurer du moindre geste. Elle souhaita toujours qu'elle grandît librement, et elle se réjouissait qu'elle grandît, même si elle ne se trouvait pas dans son propre jardin. Plus encore, elle la protégeait de façon prévenante—la fleur du jardin d'autrui !—de tout geste indiscret. Pour la préserver du vent et de la tempête, elle l'entourait d'une haie de charité.

Un cas délicat se présenta et montra clairement le profond respect de la Mère Alberta pour la vocation, respect qui ne fléchissait pas face aux cris émouvants du cœur.

Une religieuse très appréciée de la Mère et de la Communauté pour sa solide vertu et pour l'ardeur avec laquelle elle travaillait pour la Congrégation — une Fille qui comme toutes les autres fut éduquée par la chaleur du cœur maternel de la Mère Alberta !—se pensa appelée par Dieu à aller dans un autre couvent, à un couvent de clôture ; et par conséquent, elle pensait sortir de la Pureté. Quand le moment décisif arriva, elle provoqua une vraie surprise et une profonde peine aux Conseillères et aux personnes qui durent intervenir. Ce furent des jours d'agitation, de commentaires passionnés, de pleurs et même de *scandalum pusillorum*. Elles furent nombreuses à se sentir puérilement scandalisées. Lorsqu'elles demandèrent à la Mère Alberta l'impression que lui avait causée toute cette histoire, elle répondit : «Cela faisait longtemps déjà que ce sujet m'empêchait de dormir et je ne trouvais de réconfort que dans la prière.» — «Comment ? — lui demandèrent-elles — vous le saviez et vous pouviez le dissimuler, sans changer d'attitude à son égard ?» — «Ça jamais — répondit la Mère — ; si vraiment il s'était agi de la volonté de Dieu et non d'une illusion, pour rien au monde je n'aurais voulu bouleverser ses plans, il faut voir les choses et les laisser arriver d'elles-mêmes.»

Le cœur de la Mère saignait. Mais elle ne voulut pas toucher la fleur délicate, ou ce qui en tout cas semblait être : la vocation. Plus encore, elle l'entoura d'une haie de charité. Elle interdit formellement à celles qui apprirent la nouvelle d'en parler et de la commenter entre elles. Une Sœur lui dit : «Mère, bien que je le souhaite, je ne suis pas capable de l'aimer à nouveau comme avant.» —«Ma Sœur — lui répondit la Mère Alberta — sachez que vous œuvrez très mal. L'amour que vous lui démontriez avant n'est pas nécessaire (l'interlocutrice vouait une véritable passion pour cette religieuse); mais vous devez savoir que moi je l'aime comme avant et que je considère que Dieu a permis tout ça pour purifier les sentiments, attention donc aux imprudences !

Quand l'amour est pur, les déceptions ne font pas haïr.» — «C'est juste, Révérende Mère, mais je ne suis plus capable de lui faire confiance.» La Mère Alberta répondit énergiquement, très fidèle à elle-même lorsqu'il lui fallait s'imposer : «Et bien vous faites très mal ; l'humiliation que cette malheureuse vient de recevoir vaut mieux que l'estime que vous lui portiez avant. Attention, je répète, et je ne veux pas qu'elle puisse se voir humiliée par vos imprudences !» Les Sœurs se turent et suivirent les ordres de la Mère Alberta.

La religieuse en question ne sortit pas de la Pureté. Elle reconnut que sa vocation se trouvait là. La Mère continua comme avant, elle respecta la fleur, en voyant avec joie qu'elle ornait toujours son jardin bien-aimé.

Le Visiteur de cette époque, M<sup>r</sup> José Ribera, en apprenant le cas, s'exclama : «Si la Mère n'était pas une Sainte, il ne lui aurait pas été possible de recevoir et ensuite de supporter ce choc en l'espace de trois mois, en dissimulant l'amertume de son cœur.»

Le Visiteur, qui ne se distinguait pas pour son profond regard sur les affaires de la Mère Alberta, avait raison ; la Mère Alberta fit preuve dans cette histoire d'une vertu héroïque, non seulement pour la force avec laquelle elle reçut le coup, mais aussi pour son obéissance inconditionnelle à la volonté divine. Et ceci est une marque plus profonde de sainteté.

Un pas vers la volonté de Dieu ! L'obéissance parfaite à ses saints desseins ! L'inclination humble et amoureuse face à l'appel divin !

On parla et commenta le cas d'une élève de l'École qui désirait intégrer une autre Congrégation religieuse. On voulut savoir l'opinion de la Mère Alberta. Elle dit avec simplicité : «Très bien, si Jésus l'appelle là-bas. Je suis fière d'avoir des disciples dans presque tous les couvents de Majorque. Quand elles venaient me demander conseil, pour rien au monde je ne les aurais éloignées de l'idée d'entrer dans telle ou telle Maison, dans l'objectif de les attirer à la Pureté. J'ai accompagnée A.N.N., qui n'avait pas ses parents, du pensionnat à Santa Clara ; elle m'a toujours consultée au sujet de sa vocation, et malgré tout l'amour que je lui porte, pour rien au monde je lui aurais conseillé autre chose. Il en est de même pour la Sœur Rosario ; je l'ai accompagnée au Noviciat des Carmélites. L'égoïsme est chose laide, et encore plus dans les affaires de Dieu. L'élan du Seigneur doit se poursuivre ; pas la vocation ordonnée par les hommes. »

Respect de la vocation ! Respect imprégné de charité !

Au sujet de l'admission d'une jeune aspirante, il existait deux positions. Une en faveur, l'autre contre prétextant son jeune âge et son peu d'instruction. Dictamen de la Mère Alberta : «Les objections sont raisonnables, mais puisqu'elle est si bonne enfant et paraît si docile, et en tenant compte des bonnes recommandations de son directeur, je m'incline en faveur de son admission ; la vertu est la première chose qu'il faut prendre en compte, si elle est bonne, le travail ne lui manquera pas ; si elle ne sert pas pour une chose, elle servira pour une autre. Une seule âme est si précieuse que j'aurais l'impression de fermer ma porte à la vérité... et celles dont on attendait peu ont parfois donné beaucoup. Il y a des religieuses dont apparemment on ne pouvait pas attendre grand chose et dont les Supérieures ont été très satisfaites, des religieuses qui, par leur sincérité, leur abnégation et leur humilité, ont été le réconfort de celles qui ont vécu avec elles.»

Il y eut un autre cas similaire. Certaines Sœurs voyaient la vocation d'un point de vue assez naturel, sans trop prêter attention aux buts divins qui —

comme ce qui donne leurs couleurs aux ailes des papillons —ornent et embellissent la vocation.

Une novice avait le genou malade. Le mal l'accablait depuis déjà longtemps. Certaines Sœurs, en parlant à la Mère, exprimèrent leur avis : la novice devait sortir, parce qu'elle n'allait jamais guérir son genou. La Mère les interrompit : «N'ayez pas tant de hâte : tout ce qu'il peut arriver, c'est qu'elle devienne boiteuse et qu'elle ne puisse sortir se promener.»

La novice est allée jusqu'à prononcer ses vœux.

Dans les cas où il ne pouvait se faire autrement que d'arracher une fleur de son jardin, la Mère Alberta souffrait beaucoup. Une fois, en arrivant en classe à l'Ecole Normale, les élèves remarquèrent à l'expression de son visage que la Mère était vivement et profondément émue, et en la saluant elles lui demandèrent si elle se sentait bien. Les yeux remplis de larmes, elle dit : «J'ai de la peine, parce que la Novice N. N. doit partir. Elle est très souffrante. Elle se désole de nous laisser et je me désole qu'elle parte.»

Si sa douleur était immense quand elle devait briser des espérances à cause d'un impératif inévitable, son énergie n'en était pas moins grande quand elle devait rejeter une vocation qui lui semblait reposer sur des buts humains, qui était «une vocation ordonnée par les hommes».

Quand elle entra à la Pureté, une de ses anciennes élèves, bonne et remarquable, la pria de bien vouloir l'admettre comme Sœur. La Mère Alberta lui demanda : «Et si je n'étais pas là, tu viendrais ?» La jeune fille répondit négativement.—«Et bien tu ne dois pas non plus venir maintenant. Les vocations doivent servir à nous détacher ; elles doivent s'épouser pour Dieu et non par amour aux êtres vivants.» Elle admit les anciennes élèves qui voulurent continuer leur instruction avec elle, en qualité d'élèves de l'École, mais pas en tant que Sœurs.

Face à celles qui montraient un désir d'épouser la vie religieuse, elle ne cachait pas les sacrifices que celle-ci comportait.

Une Sœur rapporte : «Quand je demandais d'entrer comme religieuse, je me souviens du paragraphe suivant d'une lettre que la Mère m'écrivit : «Aujourd'hui c'est mon tour de garde<sup>1</sup>, croyez-vous que se lever à minuit et être trois ou quatre heures éveillée, avec le froid en cette saison, est un petit sacrifice ? Mais, mon enfant, la grâce est de savoir cueillir les roses sans se blesser avec les épines.»

Si elle voyait que la prétendante allait savoir accepter les roses avec ses épines, elle encourageait la vocation de tout son cœur et avec l'admirable éloquence qui rayonnait, non pas de ses mots, mais de tout son être. Elle conseillait, convainquait, conquérait.

<sup>1</sup>Souvenez-vous de ce dont nous avons déjà parlé : les jeunes filles étaient surveillées la nuit dans l'École pour si elles avaient besoin de quelque chose. Les Sœurs avaient des tours de garde, une veillait les premières heures de la nuit, une autre la relevait pour la seconde moitié de la nuit.

Même si nous avons déjà précédemment cité le témoignage suivant d'une religieuse, il nous est impossible de ne pas en répéter ici quelques lignes, pour le doux charme avec lequel la Mère Alberta encourageait la vocation. «Je ne pourrai jamais oublier la douce bienveillance avec laquelle elle me parla quand je m'approchai pour lui faire part de mes désirs d'intégrer le Lycée. Je lui parlai avec une certaine timidité, j'avoue qu'il m'était difficile de lui ouvrir mon cœur pour lui parler d'un tel thème ; mais quand j'entendis de sa bouche ces doux mots, prononcés d'un ton si tendre : «Si Jésus vous veut comme épouse, alors je vous veux comme fille», je fus si émue que je regrettai de ne pas avoir décidé avant de lui confier mon secret.»

La Mère Alberta continua à encourager cette vocation naissante, en l'enrobant d'amour maternel.

Quand une aspirante sollicitait son admission au sein du Lycée, elle la recevait avec beaucoup d'amabilité, elle avait l'habitude de lui promettre de l'avoir présente dans ses prières, et à partir de ce moment, elle prononçait quotidiennement un Salvé à la Vierge. Si des obstacles se présentaient, des difficultés, l'opposition des parents ou l'absence de dot, le cœur de la Mère Alberta était toujours disposé à donner un doux réconfort à l'âme de l'intéressée ou à lui donner du courage. S'il s'agissait d'une absence de dot, discrètement, sans même que les Sœurs ne le remarquassent, elle essayait de trouver une solution et de doter la jeune fille. Il est évident qu'aucune trace de ces cas n'a été conservée. Ces fleurs de charité, qui cherchaient, humbles, à se cacher, ne s'apercevaient pas plus que de très rares fois. Nous avons déjà parlé du cas de la jeune fille à qui elle offrit du linge blanc qu'elle tenait de sa propre mère.

Quand la difficulté venait des parents, la Mère Alberta redoublait ses sollicitudes, mais elle souhaitait que les droits paternels se respectassent, elle voulait que la vocation ne fleurît pas malgré ou contre la famille, mais avec son consentement, avec sa bénédiction. Elle voulait que le terrain familial alimentât de sa sève bienfaitrice la fleur de la vocation.

Les religieuses parlaient un jour d'une histoire qui fut très commentée : une jeune fille quitta sa maison pour intégrer un couvent, sans que sa famille ne soupçonnât son intention. Elle dit au revoir à ses parents et à son fiancé par le biais d'une lettre. La Mère Alberta, qui écouta la conversation des Sœurs, leur dit : «Mes filles, je souhaite que vous ne conseilliez à personne d'agir ainsi. Cette jeune fille a risqué de provoquer une véritable syncope à ses parents quand ils lurent la lettre et de les faire trépasser ; et son fiancé aurait pu faire une grosse bêtise. Les choses, même très difficiles, s'arrangent toujours si on les pense en présence de Dieu et qu'on les médite avec prudence. Que voulez-vous que je vous dise ? Je n'aime pas qu'on agisse en faisant un scandale.»

L'époque difficile, au cours de laquelle l'opposition des parents devait se vaincre avec l'arme de l'amour, était pour la Mère Alberta comme un temps de mise à l'épreuve voulu par Dieu pour donner plus de valeur à la vocation. Et elle ne doutait jamais du fait que la vocation authentique ne triomphât. Avec des mots et des lettres elle encourageait celles qui devaient lutter contre ses parents pour appartenir complètement à Dieu.

Une de ces aspirantes —qui fut un membre illustre de la Congrégation— conserva les lettres de soutien que, pendant cette mise à l'épreuve, la Mère Alberta lui envoya. De celles-ci, nous avons sélectionné quelques passages.

«Mon bon enfant : votre agréable lettre du 7 m'a apporté votre vœu et la

manifestation de vos désirs. Je souhaite que Dieu les bénisse, s'il en plait à sa grande gloire.

Ne vous étonnez pas ni ne prenez mal le fait que vos parents agissent avec prudence, ils veulent certainement mettre à l'épreuve votre vocation, et cela met en évidence l'affection qu'ils vous portent. Soumettez-vous docilement à leur volonté, en demandant à Dieu qu'il leur fasse part de la sienne, et ne vous inquiétez pas du reste. Jésus vous veut toujours calme, toujours joyeuse, toujours soumise ; prouvez-lui maintenant que vous savez l'être, comme garantie que vous saurez l'être dans la Religion.»<sup>1</sup>

«Ma bien-aimée : par chance j'ai reçu votre aimable lettre du 22 dernier et j'ai répondu à vos prières, en demandant à l'Enfant Divin les grâces spéciales dont vous avez besoin vues les circonstances particulières dans lesquelles vous vous trouvez. Reposez-vous en Lui, dont le pouvoir est immense, même si nous le voyons petit et enfant.

Je désire, tout comme vous, que vous passiez ici les fêtes de Noël de l'année que nous avons commencée ; attendons et ayons confiance ; mais vivez sans inquiétude et sereine, en comptant sur Jésus et sur sa Sainte Mère, qui est aussi la notre.

Comme vous le dites si bien, le temps passe vite ; bientôt se sera écoulée l'année fixée comme délai par vos parents, et je ne crois pas que de nouveaux obstacles ne s'offrent à vous, même en craignant que le diable use de ses ruses pour trouver d'autres problèmes, comme il le fait toujours dans ces cas-là. Mais, que peut le diable face à l'Omnipotent ?»<sup>2</sup>

«Je me réjouis des nouvelles que je reçois de vous ; je vous sais bonne et appliquée, et ceci me satisfait. En ce qui concerne votre vocation, ne doutez pas, Dieu vous couronnera si vous ne manquez pas de persévérance ; et en ce qui concerne vos parents, Lui qui peut tout touchera leur coeur quand le moment sera venu ; espérez tout de Lui et de notre Mère si Pure.»<sup>3</sup>

<sup>1</sup>22 avril 1904.

<sup>2</sup>18 janvier 1905.

<sup>3</sup>21 mars 1905.

«Vous n'avez pas à douter de mes mots. En septembre, cinq novices doivent prononcer leurs vœux et laisserons donc de la place dans le Noviciat pour vous et pour une autre qui, comme vous, attend. Sérénité entre les mains de la Providence ; elle dirige les événements en fonction de ce qu'il convient à la gloire de Dieu.»<sup>1</sup>

«Je me complimente et me félicite, et vous félicite aussi, pour le cours satisfaisant des négociations qui concernent le couronnement prochain de vos aspirations ; continuez à être bonne et ayez confiance en Dieu et en notre Sainte Mère ; Ils se chargent de ceux qui n'est pas à notre portée d'être humain.

Etudiez le plus possible. En effet, si cela est faisable, nous ferons quelques examens avant que vous ne commenciez le Noviciat, puisque pendant celui-ci il ne convient pas de se consacrer aux thèmes matériels ou temporaires.

Je continue à prier pour vous et à demander à notre Sainte Mère qu'elle vous prenne par la main et vous abrite sous son manteau protecteur, plus que jamais maintenant que l'ennemi tramera contre vous mille ruses et vous tendra des pièges.»<sup>2</sup>

Si la Mère Alberta encourageait les vocations quand elle les voyait germer, elle les fortifiait plus tard quand celles-ci commençaient à fleurir. Les novices, les jeunes professes avaient toute son affection et son attention.

Une religieuse commente, en se souvenant du temps de son Noviciat : «Avec un intérêt maternel, la Mère Alberta me demandait si je m'étais bien reposée, si je désirais voir mon père... Elle me dit aussi que le diable avait de grands filets, que je devais être attentive pour ne pas me laisser piéger, que je devais m'attacher à la méditation. «Avec la lecture — me disait-elle — faites ce que font les chèvres, qui, après avoir mangé, ruminent ; si vous faites ainsi, votre tête se remplira de sainteté, et vous oublierez tout ce que vous avez laissé dans le monde ; votre cœur sera serein et vous vivrez dans la paix et dans la joie ; comme un poisson dans l'eau.» Quand je lui dis que j'étais sereine, elle me répondit qu'elle s'en réjouissait, que c'était un bon signe du fait que je ne m'étais pas trompée de vocation, et elle rajouta : Continuez à aimer la Vierge, car elle nous soutient et nous assiste à tout moment.»

A une autre novice elle écrivait :

«Je me réjouis que le désir de votre profession de foi vous intéresse, et je ne vois pas de raison de craindre un échec ; je ne crois pas que Dieu vous soumette à une telle humiliation, ni à une telle épreuve, ni qu'il y ait au sein de la Congrégation quelqu'un qui puisse œuvrer contre vous. Si l'ennemi veut vous ôter la paix en vous suggérant ces idées, renvoyez-le et ne l'écoutez pas, car ce serait une véritable tentation. A présent que nous sommes dans le mois des fleurs, consacré à notre bien-aimée et très Sainte Mère, offrez-lui vos ferventes prières et ne doutez pas que, avec une telle médiatrice, elles auront un heureux dénouement.»<sup>3</sup>

<sup>1</sup>11 janvier 1906.

<sup>2</sup>25 février 1906.

<sup>3</sup>6 mai 1912.

Un jour qu'une jeune fille entra dans la chambre de la Mère, déjà d'un certain âge, celle-ci lui dit : «Soyez très passionnée, la Vierge vous a amenée ici pour vous sanctifier.»

Et à une autre, elle dirigeait ces mots : «Si vous êtes sincère et que vous avez de la bonne volonté, ne craignez rien, ma Sœur ; ce dont vous n'êtes pas capable, Dieu le sera pour vous. Laissez-vous informée, et sans vous décourager vous verrez comme ce qui vous inquiète disparaîtra.»

Voici un autre témoignage d'une religieuse : «Un jour, je lui ai dit que dans le Réfectoire nous avons lu que celle qui était entrée dans la Religion peut être sereine parce que c'est là que l'avait voulue Dieu ; elle répondit : «Oui, ma fille, si un jour l'ennemi vous dit que vous vous êtes peut-être trompée, que peut-être que Dieu vous souhaitais à une autre place, n'ayez pas peur, répondez-lui : je sais que je me trouve là où Dieu me veut.» Je pensais alors : cette Mère est une Sainte ; ses paroles m'encourageaient tellement !»

La Mère Alberta n'encourageait pas seulement les vocations, elle les réveillait aussi. Elle les réveillait de sa simple présence, avec la simple vertu qui rayonnait d'elle.

Une Sœur, originaire de Minorque, remarque : «Quand la Mère Alberta est allée à Ciudadela pour accompagner une religieuse de là-bas, j'ai eu l'occasion de la rencontrer, et même si j'étais assez jeune, elle me donna une impression profonde quand je suis allée la saluer avec une autre Sœur, plus jeune encore. Elle nous reçut comme si nous étions des personnes plus âgées. Depuis ce jour, s'est initiée en mon âme ma vocation, car il m'a semblé que j'avais parlé à une Sainte. Le village lui rendit visite en masse et on n'entendait que cette phrase : On dirait Sainte Thérèse.»

Tableau expressif des sentiments de respect, de charité, de vénération sacrée que la Mère Alberta professait à la vocation, c'est ce tableau dans lequel elle apparaît, la Supérieure Générale de la Congrégation, servant le repas à la famille d'une religieuse le jour de la Profession de foi. La famille était ébahie et gênée par tant de gentillesse. Elle répondit simplement : «Cette tâche me revient à moi plus qu'à n'importe qui.»

Acte d'humilité ? «Je suis l'amie discrète des Saints.» Comment la Mère Alberta allait heurter cette discrétion, en la donnant en spectacle face à des étrangers ?

Elle servit le repas... pas par humilité, mais pour rendre un bel hommage... à la vocation.

Comme une bénédiction de Dieu, comme gage des futures grandeurs de la Congrégation, elle reçoit les vocations que Dieu multiplie. Elle en oublie son âge et retrouve les entrains de sa jeunesse, en écrivant le 8 juin 1915, à l'âge de 78 ans: «Beaucoup de vocations nous avons ! Que voudra Dieu ? De nouvelles fondations ? Manifestez-nous votre volonté et envoyez-nous les moyens de la respecter.»

Et sa propre *vocation*?

Expression éloquente et propre consommation, ce sont les mots qui se lisent dans ses propos en 1886 :

«J'ai usurpé mon amour à Dieu, mais je pouvais le Lui faire et Il est l'objet de toutes mes difficultés ; mais maintenant non, je ne veux rien au monde ; tout, tout pour Dieu.»

¡Cayetana Alberta Giménez! — *Ecce ego*, présente.  
Les vocations arrivent. — Dieu soit béni.  
Les fleurs de ton jardin poussent. — Dieu les aime.  
On te vole le fruit de tes efforts. — Tout appartient à Dieu. Seigneur,  
*ecce ego*.

<sup>1</sup> 6 mai 1912.

## LE CULTE DU TEMPS

L'Evêque de Chalons, J. M. Tissier, au cours d'une conférence dirigée à des femmes, leur inculquait «le culte sacré du temps» et leur demandait de transmettre ce culte à tous ceux qu'elles auraient à éduquer en montrant l'exemple.

Le culte sacré du temps ! Quelle image épique acquiert ce culte grâce à la vie de la Mère Alberta !

Penser à ses multiples activités stupéfie, elle devait avoir très peu de temps. L'Ecole Normale, la Congrégation, le Pensionnat, l'Externat, les écoles gratuites, les nouvelles fondations ! N'importe quelle de ces entreprises aurait besoin de toute la concentration de l'attention, de toute la détermination de quelqu'un ; et la Mère Alberta les maintenait, les dirigeait toutes à la fois. Elle les maintenait... pas rachitiques ni faibles, mais fortes en vitalité ; elle les dirigeait, non pas assise à son bureau, disposant de moyens et de personnel abondants..., mais surmontant de graves difficultés financières, palliant de son propre travail matériel le manque de personnel, étant par moment Directrice, Supérieure, Professeur de l'Ecole Normale, Maîtresse de l'enseignement primaire, journalière, blanchisseuse..., Fondatrice.

Quelle quantité de temps dut investir la Mère dans ses multiples entreprises ! Avec quel génie elle dut manier le temps pour qu'il lui suffît ! Il est cependant important de préciser dès à présent que le travail continu de la Mère, son art de multiplier le temps et de donner à chaque minute la valeur et la productivité d'une heure, n'avaient rien de la fièvre païenne avec laquelle l'homme moderne, haletant, piétine les autres afin d'obtenir le nécessaire, et non pour «notre pain quotidien», mais pour le divertissement ou le plaisir de chaque jour, ou bien pour ajouter quelques centimes ou des centaines au capital qu'il garde dans un coin.

La Mère Alberta vouait un culte au temps, parce qu'elle le regardait avec vénération, en tant que moyen mis par Dieu à la disposition de l'homme pour être digne. Son culte était sacré et non païen. Ce n'était pas une soif démesurée de profiter de ce qu'il attisait, mais le désir de ne rien gaspiller du trésor que Dieu lui confiait : le temps de travail.

Il était naturel qu'elle ne fût pas indifférente à la prospérité de ses entreprises, mais elle ne se laissa jamais obséder par celle-ci. Peut-être qu'à certains il pouvait sembler que la Mère Alberta allait lentement, qu'elle aurait pu plus développer sa Congrégation. Pour cela réellement, elle n'était pas pressée, parce qu'un des plus remarquables traits de son personnage était précisément d'avoir toujours évité toute spectacularité. Elle aurait pu créer plus de fondations, puisqu'on lui présenta beaucoup de demandes et beaucoup d'offres. Elle ne se laissa jamais éblouir. Elle allait lentement, parce qu'elle ne voulut jamais devancer la volonté de Dieu, elle ne voulut jamais enfreindre la consigne : «Laissez les choses venir d'elles-mêmes.» Elle travaillait avec ardeur pour faire son devoir et non pour se surpasser ; elle œuvrait avec magnanimité et non par avarice.

Dieu l'appela par des voies extraordinaires à la Pureté. Elle accepta la fonction comme une sainte mission dans laquelle il est illicite d'économiser ses forces. Et elle ne les économisa jamais.

Elle était la première à se lever et la dernière à se coucher. Elle donnait au temps un double rendement. Pendant les cours de travaux manuels, elle

dictait ou écrivait des lettres. Elle s'occupait de tout et de tous, sans qu'il ne pût jamais sembler que la Directrice de l'Ecole Normale ou la Supérieure de la Congrégation manquât de temps pour recevoir ceux qui avaient besoin de la consulter ou de lui exposer un fait, ou que la Mère n'eût pas de marge pour s'occuper des peines et des joies, des découragements et des entrains de ses nombreuses filles : collégiennes, normaliennes et Sœurs.

La Mère Alberta possédait «la courtoisie des rois»: ne pas faire attendre, être toujours ponctuelle pour tout ; dans les sujets officiels comme privés, cette courtoisie était de nature complètement spirituelle. Nous avons vu que jusqu'à Madrid, les gens du Ministère faisaient écho de l'Ecole Normale des Maîtresses des Baléares comme d'un centre d'enseignement qui donnait le moins de soucis en Espagne. La Mère Monserrate souligne dans une de ses notes la scrupuleuse ponctualité avec laquelle la Mère Alberta respectait toutes les formalités officielles sans jamais faire traîner une affaire. Tous ceux qui lui rendaient visite officiellement ou semi officiellement, repartaient extrêmement contents et satisfaits d'elle pour la délicate attention qu'elle leur avait portée. Il semblait que la Mère Alberta n'était jamais pressée. Et toutes les âmes qui lui faisaient appel pour ses doutes, ses tristesses ou ses chagrins, repartaient avec l'impression d'avoir bien fait, d'avoir rencontré quelqu'un qui considérait les histoires et les problèmes d'autrui comme les siens. Tous ceux qui allèrent voir la Mère Alberta pour chercher une lumière pouvait faire sienne la phrase de la religieuse : «Quand on écrira la vie de la Mère, je souhaite que l'on y fasse figurer qu'à chaque fois que j'ai fait appel à elle, j'ai trouvé le réconfort et les conseils nécessaires, et que je repartais donc toujours pleinement soulagée.»

Elle eut des époques si surchargées de travail qu'il lui était matériellement impossible de trouver un moment de repos. Le 10 octobre 1899, elle écrivait à une religieuse : «...nous n'avons pas un moment : je travaille comme jamais dans ma vie je n'ai eu à travailler.» Et le 10 décembre 1901 : «Nous avons besoin de plus de personnel, nous n'avons pas de remplaçante pour suppléer une Sœur si un jour elle attrape un rhume. Nous avons besoin de coadjutrices...» Cependant, les étrangers n'ont jamais pu noter la moindre nervosité en elle, cette nervosité presque inséparable de l'excès de travail. Et elle s'occupait des élèves de toutes les classes avec le même soin que si le personnel enseignant n'avait à s'occuper que d'une seule et même classe.

La Mère, quand toutes dormaient enfin, veillait toujours et continuait à travailler, écrivant des lettres, les unes après les autres ; elle écrivait jusqu'à ce qu'elle eût fini toutes celles qu'elle s'était promise d'écrire pour cette nuit là. Il n'existait aucun motif suffisant pour la faire renoncer à cette tâche épistolaire. «Ma très chère Sœur : Aujourd'hui j'ai eu la joie de me retirer et de pouvoir méditer tranquillement sur les grands mystères des festivités que l'Eglise, notre Sainte Mère, commémore ; mais cette retraite m'a empêché de vous écrire comme j'en ai l'habitude tous les mardis, et je me sens dans le besoin de respecter cette habitude, de nuit. Comme la lanterne s'éteint par manque de pétrole, je suis obligée d'écrire à la faible et oscillante lumière d'une bougie. J'espère que cela vous fera plaisir, car vous savez que je n'ai pas l'habitude d'économiser mes écrits.»<sup>1</sup>

Sa correspondance avec les Sœurs était pour elle un devoir sacré. Elle ne perdait pas la moindre petite miette de temps pour remplir ce devoir. En décembre 1903, elle se trouvait à Tolède avec la Mère Assistante. Elle était logée chez M<sup>r</sup> Enrique Reig. Le Cardinal Primat la traitait avec une déférente

courtoisie.

<sup>1</sup>25 mars 1902.

Son temps se distribuait rigoureusement entre affaires et égards. Mais des lettres de ses Filles lui parvenaient. Comment allait-elle les laisser sans réponse ? Dans les lettres, on parlait souvent affaires. Il fallait bien les régler mais il fallait aussi envoyer... quelques paroles affectueuses. Il fallait profiter du premier moment qui s'offrait à elle.

«Ma chère Sœur : Je viens de recevoir la lettre de H.\* Palau, avec les fonctions pour la signature de la Mère Assistante, que sur-le-champ nous retournons.

Nous sommes à Palacio où on a remis à M<sup>r</sup> Enrique votre correspondance, et dans son bureau même j'y réponds tout de suite, afin que le courrier parte dès aujourd'hui.

Son Eminence nous a comblées d'attentions, il nous a offert une photographie de lui-même, grande, pour toutes les maisons, et d'autres présents, même des poupées ordinaires pour les donner aux enfants pauvres ; mais, dans un excès, il nous a entraînées, contraintes, à aller demain déjeuner avec lui, ce qui, comme vous le comprenez, sera un véritable sacrifice.

J'écrirai à nouveau demain, comme j'ai également écrit hier.»<sup>1</sup>

La Mère Alberta conserva jusqu'à la fin ce culte sacré du temps. Elle le conserva même dans les années de repos. Elle travailla le temps qu'elle put, et comme elle put. «Si je n'ai plus mes yeux, j'ai encore mes doigts»... Et elle écosait des petits pois dans la cuisine. Elle aurait pu donner sans ostentation cette tournure à la phrase : « Si je n'ai plus mes yeux, j'ai encore ma tête»... car elle représenta le cas étonnant d'une femme de plus de quatre-vingt ans qui donna des cours quotidiens d'arithmétique aux postulantes, sans pouvoir voir les opérations qu'elle écrivait au tableau, en suivant de mémoire les problèmes et en corrigeant les plus petites fautes ou en approuvant de suite la bonne réponse.

Le temps toujours représenta une provision sacrée aux mains de la Mère Alberta. Elle le respecta avec une profonde vénération. Elle l'utilisa comme moyen de sanctification.

«Je dois me sanctifier par le respect de mes devoirs personnels. Je ne regarderai plus les difficultés de la mission que Dieu m'a confiée : je ne refuserai aucune œuvre que ma fonction me réclame, et Jésus Christ et sa Sainte Mère suppléeront mon insuffisance en me donnant la force et la persévérance dont j'aurai besoin.»<sup>2</sup>

Elle ne refusa aucune œuvre au cours de sa longue vie. Elle se sanctifia en remplissant scrupuleusement et magnanimement les devoirs de sa fonction à chaque instant.

Le temps fut pour elle un moyen de parvenir à la sainteté, matière précieuse pour mener à bien... la vocation, ascétique dure, projection du devoir et de la paix intérieure vers toutes les activités, lourde charge et riche source.

<sup>1</sup>22 décembre 1903

<sup>2</sup>Propos du 26 août 1886.

## LA PAUVRETE

La pauvreté est une condition requise à la perfection religieuse. Ceux qui prononcent leur profession de foi l'épousent de leurs vœux. La Congrégation ou l'Ordre religieux lui font une place d'honneur. Elle est l'ornement sacré de tous ceux qui décident de se consacrer au service de Dieu et à leur propre sanctification.

Elle n'accable pas toujours les religieux de pénurie et de misère ; mais elle les forme toujours à la générosité.

Renoncer à tout au moment de la profession est acte d'ascèse. C'est l'ascension d'une abrupte pente vers le sentiment de pauvreté, non seulement au sein de la maison mais aussi au sein de l'individu. Il s'agit non seulement d'avoir exclusivement ce que l'obéissance octroie et rien de plus, mais il s'agit aussi de manquer personnellement du nécessaire, et pas uniquement pendant une journée, mais fréquemment.

C'est pour cela que le trait de la pauvreté, commun aux religieuses, peut avoir des caractéristiques particulières.

La pauvreté que la Mère Alberta obligea ses filles à garder par le vœu possède une nuance particulière. Il porte une empreinte très personnelle.

La Mère Alberta connut de sévères extrêmes, mais cependant elle garda toujours un air de distinction, en harmonie avec l'objectif du Lycée : se sanctifier par le biais de l'enseignement. Cet enseignement, même s'il se dispensait avec sollicitude et charité à l'humble classe, se dirigeait premièrement à la solide formation chrétienne des filles et des jeunes de bonne famille. Si la pauvreté était nécessaire à une plus grande perfection de vie, la distinction ne l'était pas moins pour une œuvre pédagogique plus juste.

La Mère Alberta était un modèle singulier de cet amalgame difficile. «Je voyais en elle une grande dame et une religieuse parfaite»; ainsi était l'impression qu'elle donnait à ses propres Filles, qui purent la voir et la connaître de plus près que les autres et qui purent donc voir en elle la parfaite harmonie entre ces deux traits qui semblent antagonistes. Elles la virent s'occuper du linge, laver le sol ; et même ainsi elles continuaient à la voir comme une grande dame».

Pourtant, Dame Pauvreté ne manqua pas de rendre visite à la Maison. Elle s'y sentait confortable et lui rendait de grands services.

Peu d'années après être entrée à la Pureté, quelques Sœurs et pensionnaires demandèrent de l'argent à la Mère Alberta depuis la Maison de Valldemosa, où elles étaient allées passer l'été. Elle envoya cinquante sous à la Supérieure locale avec ce mot : Si vous me les aviez demandés hier, je n'aurais même pas pu vous en envoyer un quart.

Et ce n'était pas un cas isolé. A tel point que certaines Sœurs arrivèrent à se préoccuper pour les rentes de l'École et plus tard de la Congrégation. Quand on parlait de ce sujet, la Mère Alberta disait invariablement : «Nous pouvons manger et rien ne nous manque ; les cinq doigts de nos mains font notre richesse.»

La sainte pauvreté lui rendait visite ; elle l'acceptait sans marchandage ni exceptions. Elle la voulait gardienne de la Maison et également substance de la sainteté de ses Filles. C'est pour cela qu'elle ne voulait pas que les religieuses prissent l'habitude de demander à leur famille ce dont elles avaient besoin,

parce que, d'après elle, les compromis ainsi acquis sont des chaînes qui empêchent de pratiquer la sainte pauvreté ; grâce au prétexte de recevoir les choses en tant que cadeaux, on tend à plus posséder les choses, et on cesse de distinguer le superflu du nécessaire. Elle ne voulait pas que ses Filles ne manquent du nécessaire, mais toujours dans les limites de la sainte pauvreté. «La Religieuse – disait-elle — qui s'habitue à demander à sa famille ou à ses amis s'expose, sans s'en rendre compte, à glisser peu à peu et à tomber dans la dissipation, et à faillir ainsi à la pauvreté.»

La Mère ne s'y glissa jamais. Habitée à une vie aisée, elle s'adapta dès le premier instant avec la plus grande naturalité à la pauvreté, elle la reçut comme la douce hôte de son nouveau foyer et la traita avec honneur. Elle regardait les grands Saints, amis de la pauvreté et souhaitait apprendre d'eux.

Souvent, quand les cours se terminaient l'après-midi —lorsqu'elle était Directrice de l'Ecole Normale- elle s'en allait à pied avec une religieuse à Son Serra ; elle emmenait un panier pour ramener des légumes avec lesquels faire le dîner. Un après-midi, les clous de ses chaussures lui blessèrent le pied et elle marchait en boitant un peu. Son accompagnatrice insista pour qu'elle régressât rapidement à Palma, mais elle lui répondit, simplement et naturellement : «Nous devons beaucoup chérir la sainte pauvreté et imiter Saint François qui faisait ses excursions à pied.» Et, chargée du panier de légumes, avec le pied blessé, marchant, marchant, elle retourna à Palma.

Elle faisait parfaitement la distinction entre le vœu de pauvreté et la vertu que celle-ci représentait. Elle ne se contentait pas du vœu, elle voulait atteindre la vertu. Parlant de cette subtile distinction, elle expliquait de cette manière à une postulante : «Si par exemple vous avez besoin d'un objet et que je vous donne l'autorisation d'aller le prendre parmi d'autres, si vous prenez n'importe lequel, même le plus neuf, vous ne faillissez pas au vœu de pauvreté car vous obéissez à ce que je vous ai dit de faire ; mais si de tous, vous choisissez celui qui paraît en pire état, vous faites preuve de vertu de la pauvreté.»

Elle voulait respecter le vœu et la vertu. Le vœu sans déclin. La vertu en abondance.

Une fois, une religieuse lui demanda l'autorisation de se faire un costume en toile de meilleure qualité que celui qu'elle avait l'habitude de porter, parce que, d'après elle, ce serait plus économique, puisqu'il lui durerait plus de temps. «Ma Fille — lui répondit la Mère — je crois qu'il convient de le faire avec les draps que nous avons dans la maison, car nous n'avons pas fait vœu d'économie mais de pauvreté.»

Il y eut de magnifiques exemples de cette vertu parmi les Sœurs de la Pureté. Des exemples aux saveurs franciscaines. Prenons-en un au hasard. Il s'agit de la fondation de Valence. L'histoire semble tout droit sortie des Petites Fleurs.

«La grande quantité de travail, la prière et la joie qui régnait dans nos cœurs étaient notre principal aliment. Nous avons été très justes en ressources matérielles ; parfois il nous manquait de quoi manger, mais la paix de nos âmes ne s'en altérait pas. Nous nous levions très tôt pour aller à la première Messe dans l'église des Pères Carmélites, pour nous mettre tout de suite à œuvrer pour tout ce que Jésus disposait, travaux de maçon, transport de décombres, amener de l'eau aux ouvriers, peindre quelques images... Chacune faisait ce que l'obéissance lui exigeait. Nous continuâmes ainsi jusqu'à la fin des travaux et nous dûmes commencer l'année scolaire. Nous passâmes par beaucoup de

péripéties par manque de moyens, mais nous les souffrîmes en silence pour ne pas peiner notre Mère. Fin décembre, nous dûmes payer le loyer du premier trimestre, il ne resta pas plus de 75 centimes. Juste après avoir payé, la Sœur cuisinière se présenta pour me dire qu'il n'y avait même plus d'huile pour faire la soupe du jour, il n'y avait pas non plus de riz ni de farine, en un mot, que nous manquions de tout. Nous ne pouvions espérer le versement d'un seul centime, car c'était les vacances de Noël, les pensions des filles avaient été touchées. J'appelai la Communauté, et sans révéler à personne nos besoins, nous priâmes une partie du Rosaire à la Sainte Vierge. Une fois la prière achevée, les religieuses s'en allèrent à leurs travaux ; face à Jésus je restai peinée, mais sereine, et je lui demandai qu'il nous soulageât de la nécessité. Après avoir insisté auprès de Jésus une heure, quelqu'un frappa à la porte. C'était un homme qui venait chargé d'un caisson de six arrobes d'huile, de deux sacs de farine, d'un demi sac de riz, des pois chiches, de boudin, de touron, de biscuits, deux poules. En voyant tout ceci, nous nous exclamâmes : oh Divine Providence, que tu es grande ! On sonna les cloches pour convoquer la Communauté, et nous chantâmes un Magnificat à la Sainte Vierge pour nous avoir sorties d'une si grande difficulté.»

La vertu authentique de la sainte pauvreté qui a confiance en la Divine Providence !

Cependant, ces religieuses, amies si intimes de Dame Pauvreté, sujettes obéissantes qui se soumettent à tous les caprices de la Dame, et qui, si celle-ci l'ordonne, mettent naturellement la main aux tâches de maçonnerie, devaient maintenir — selon la volonté de la Fondatrice — le caractère de la distinction, l'air de la bonne société.

Dans les notes que la Mère préparait à base des conférences de M<sup>r</sup> Tomás Rullán, mais en les passant par son propre tamis et en les transformant en un petit code que possédaient les Sœurs de la Pureté, on y trouve des conseils se référant à la vigilance qu'il faut exercer sur les sens, et dans ces conseils on peut lire :

«La vue est un autre sens qu'il nous faut vigiler continuellement, c'est-à-dire qu'il nous faut toujours baisser les yeux et ne pas les laisser divaguer, mais en évitant d'être ridicules et de faillir à ce que la bonne société exige. Elle voulait ainsi voir toute la distinction s'incliner consciemment et spontanément face à la pauvreté pour vivre avec elle en parfaite harmonie.

L'amour de la pauvreté rendait l'éducation que prodiguait la Mère Alberta extraordinairement efficace. L'École de la Pureté n'était pas — et n'est pas non plus aujourd'hui — un centre d'enseignement dans lequel l'idéal pédagogique chrétien et le désir d'augmenter les revenus de la comptabilité étaient en parallèle ; il s'agissait d'un centre dans lequel les intérêts économiques se subordonnaient à l'idéal de formation. Beaucoup d'institutions, des plus honnêtes, de celles qui ont une fin droite et légitime, souffrent de ce défaut : elles cherchent avec ardeur le profit. De là provient l'échec de tant d'écoles en ce qui concerne les fruits de la moralité ou de la religion durable. Pour la raison opposée, pour l'esprit fin de pauvreté, les écoles de la Mère Alberta furent et sont source de vertus solides.

L'amour de la pauvreté donnait à la Mère Alberta une exquise sensibilité pour les humbles gens, sans pour autant manquer à ses bonnes manières lorsqu'elle devait entrer en relation avec des gens de bonne situation. Elle

savait s'occuper de tous avec la même délicatesse et la même charité. Et dans l'éducation et l'enseignement, elle ne perdait jamais de vue les manières qu'il fallait adopter selon la position sociale des élèves.

Elle ne consentait pas que les collégiennes fussent mélangées dans la même classe avec les jeunes filles de l'école gratuite. Les unes et les autres avaient besoin d'une formation différente et de matières différentes. Elle souhaitait cependant que toutes fussent reçues avec la même ardeur et le même amour. Elle souhaitait, quand cela était possible, qu'il y eût rapidement des écoles gratuites et nocturnes et des cours de catéchisme les dimanches dans toutes les nouvelles Fondations.

Elle se comportait en vraie mère avec les humbles gens, qui à leur tour correspondaient à cette affectueuse attention. Une religieuse raconte : «La Madre Alberta était respectueuse et aimable avec tous, riches ou pauvres, cultivés et ignorants ; elle savait s'adapter à l'état et à la condition de celui qui s'approchait d'elle ; avec les gens cultivés elle s'exprimait comme aucun d'entre eux ne savaient le faire et avec les ignorants ou les travailleurs, elle se montrait si maternelle et simple que tous l'aimaient. Elle ne regardait pas la condition de l'un ou de l'autre pour être attentive. Quand tous les ans elle faisait sa visite habituelle à Valence, Paco, l'homme de la tartane lui disait de loin : «Mère, je suis ici.» Et quand elle arrivait à Agullent, les voisins, le facteur, le sacristain..., les autorités comme les gens humbles venaient la voir, parce que la visite de la Mère Alberta était un événement pour tous. Elle nous disait : «A Palma ou dans les grandes villes, je dis au revoir d'une simple carte, mais ces gens ont besoin d'un mot affectueux.» Son arrivée produisait une profonde joie dans ce village pittoresque.»

Mais ce «mot affectueux» n'était pas une aumône donnée avec indifférence et qui s'oublie une fois prononcée. La Mère Alberta, malgré les multiples fonctions qui pesaient sur sa personne, n'oubliait pas sa «racaille». Pendant ses voyages à Agullent un enfant endeuillé, jeune, qui, quand il la voyait courrait lui embrasser la ceinture, lui avait attiré l'attention. La Mère, dans les lettres qu'elle écrivit à Agullent insistait encore et encore sur cet enfant, elle s'intéressait à lui, demandait des nouvelles. Cet enfant endeuillé, qui avec deux frères était orphelin de sa mère, était entré dans la vie de la Mère Alberta, s'y faisait une place pour toujours.

La Mère Alberta resta constamment fidèle à la pauvreté. Elle l'aima d'un amour fervent.

Dans ses dernières années, elle descendait à la cuisine et demandait par charité à la Sœur responsable un bol de bouillon.

Elle demandait par charité...

La Mère ! La Fondatrice !

## L'OBEISSANCE

«Désireuse de perfection je me suis unie à Dieu de mes vœux. Mon manque d'obéissance concernant cet engagement ne serait-il pas une véritable humiliation ?»<sup>1</sup>

«Attribuant mon manque de dépassement dans la vertu au peu d'obéissance des Saintes Règles et au peu de ponctualité dans le respect des objectifs que je me suis proposée antérieurement, je propose d'être très exacte dans le respect des uns et des autres, et je ferai de toutes les fautes ou omissions un motif de mise en examen et de confession.»<sup>2</sup>

«Seigneur, je ne m'opposerai plus au but pour lequel Vous m'avez élevée ; je serai docile face à vos inspirations ; je me laisserai porter par mes supérieurs sans résistance et je ne regretterai pas les pertes de ma volonté.»<sup>3</sup>

Depuis les débuts de sa vie religieuse, la Mère Alberta comprit la transcendence de l'observance et de l'obéissance, et elle leur réserva un poste d'honneur au sein du gouvernement de la Communauté.

Elle fut la première à s'adapter. Toute sa vie avait été un long noviciat.

Avec une ardeur sainte elle inculquait déjà en compagnie de M<sup>r</sup> Tomás Rullán l'esprit d'obéissance aux premières Sœurs qu'elle réunit autour d'elle. Elle leur présentait la Communauté en tant que corps moral dont le cœur est l'unanimité dans le mode de penser et d'œuvrer, et dont la tête est la Supérieure. La doctrine inculquée aux Sœurs de la Pureté face à l'obéissance était la suivante :

<sup>1</sup>Sentiments et inspirations. 1883.

<sup>2</sup>Propos des Exercices de 1833.

<sup>3</sup>Propos des Exercices de 1886.

«La Mère Rectrice,<sup>1</sup> qui représente la tête de la Communauté des Sœurs de la Pureté de Sainte Marie, doit diriger, ordonner et orienter comme il convient au cœur et aux autres membres, et ne pourra bien le faire si les Sœurs ne sont pas explicites avec elle. Comme nous ne devons pas nous laisser guider par les sentiments de notre cœur sans que la tête les ait pesés et jugés, nous ne nous permettrons pas non plus d'agir, même s'il nous le semble bon, sans la connaissance et l'approbation de la Mère Rectrice. Nous devons l'aimer d'un saint amour, nous ne devons pas lui donner le titre de mère en vain, ainsi nous devons la voir et l'aimer, devant ses désirs et lui évitant tous les ennuis et contrariétés que nous pouvons.»

«Nous devons lui obéir inconditionnellement, car jamais elle ne nous donnera un ordre contre la loi de Dieu ; nous recevrons ses ordres comme venant de Dieu, car elle le représente et tient son autorité de lui. Nous ne regarderons jamais ses défauts, et nous considérerons la plus petite de ses indications comme la claire manifestation de la volonté de Dieu. N'importe quelle excuse, manque de ponctualité, manque de diligence dans le respect de ses ordres sont des fautes contre l'obéissance, vertu que nous avons promise à Dieu au pied des autels quand nous avons prononcé nos vœux...»

«Nous tâcherons de et devons obéir sans la moindre répugnance, mais guidées par la prudence, c'est-à-dire que nous devons respecter aussi bien l'intention de la Supérieure que la matérialité de son ordre...»

Si la Mère disait que «à la Religion est le noviciat ce que le tronc est à l'atelier du sculpteur» ou bien que «l'on rejoint la Religion pour se crucifier avec le Christ», les ciseaux et la croix étaient pour elle la sainte obéissance. Elle écrivait à une aspirante :<sup>2</sup> «En ce qui concerne la classe de Sœur, Maîtresse ou coadjutrice, vous devez vous offrir inconditionnellement à Dieu, pour lui servir comme Il le veut et ne pas vous occuper de cela,- Il vous utilisera pour ce qu'il convient et pour ce dont vous servez. Il suffit de servir pour être Sainte ! Laissez en dehors de la Religion l'amour propre et la propre volonté, et la Sainte Obéissance fera le reste.»

La Mère Alberta donna le plus bel exemple d'obéissance pendant ses années de repos, quand, après presque un demi-siècle de gouvernement, elle passa de Supérieure Générale à simple Religieuse. Elle le fit sans ostentation, avec le plus grand naturel, avec plaisir du cœur. Elle avait déjà la responsabilité de sa fonction ; il lui suffisait... d'obéir.

<sup>1</sup>Les notes sont de 1884, date à laquelle le titre de Rectrice s'utilisait encore, celui de Supérieure ne s'étant introduit que fin 1892, quand eut lieu l'érection canonique de la Congrégation.

<sup>2</sup>23 juin 1906, déjà retranscrite page 390.

Elle obéit d'une scrupulosité amoureuse. Elle voulut respecter la plus stricte obéissance tant qu'elle le put. Nous avons déjà retranscrit la réponse qu'elle donna à la Mère Arrom quand celle-ci, en tant que supérieure, l'invita à se permettre quelques commodités : « Mère, quand je serai si vieille que je ne pourrai poursuivre dans la Communauté, j'en serai très attristée ; laissez-moi maintenant respecter comme je le peux les Constitutions. » Et en montant jusqu'aux Novices – comme nous l'avons déjà vu – elle ne demandait pas l'autorisation ; et lorsque celles-ci se proposaient de descendre pour lui éviter la fatigue de la montée, elle refusait l'offre avec douceur, mais aussi avec fermeté : « je suis fille de l'obéissance. »

Avant de toucher n'importe quel objet dans la cuisine, où elle aidait avec ferveur, elle demandait l'autorisation à la Sœur responsable. A un âge avancé, quand même les personnes vertueuses se voient si facilement en prise à la mauvaise humeur, surtout si elles souffrent de problèmes de santé, et adoptent, sans même le noter un ton d'une exigence impérieuse, la Mère Alberta, non seulement conservait une impartialité sereine, mais aussi codifiait sa joie en se laissant commander au lieu d'être soignée. « Je ne suis pas entrée dans la religion pour être servie, mais pour servir. » Le diabète, les rhumatismes, la tourmentaient, sa vue se voilait ... Elle sentait de tout son poids « la méchante maladie », la vieillesse. Mais elle ne capitulait pas face aux problèmes de santé, les souffrances physiques ne pouvaient détruire la grandeur de son esprit, construit d'un alliage résistant au cours des longues années de sa vie complètement dévouée au service de Dieu ; elle continua à donner l'exemple jusqu'à son dernier souffle.

« Le bel exemple d'obéissance – nous l'avons dit – la Mère Alberta le donna au cours de ses années de repos. » Il en est ainsi en effet, parce qu'alors l'exemple était plus clair, il sautait aux yeux. S'il nous faut regarder son obéissance, non pour son exemplarité mais pour sa profondeur, nous nous inclinons à valoriser celle qu'eut la Mère Alberta pendant ses années de gouvernement. Elle fit preuve d'obéissance, avec un esprit de loyauté et de vénération, envers la voix de Dieu, envers l'esprit des dispositions canoniques, envers la volonté de ses supérieurs, envers les Constitutions ... Lorsqu'elle donnait des ordres elle obéissait à sa conscience. Elle donnait l'ordre d'obéir. Elle obéissait – et nous voulons le souligner – aux Visiteurs, à Mr José Ribera, et cela même lorsque l'autorité était discutable, et plus encore lorsque la prudence était elle-même discutable, et lorsque l'investissement des intérêts sacrés de la Congrégation bien-aimée était très difficile, humainement parlant. Les deux leçons d'obéissance furent éloquentes.

La dernière fut la plus tendre et la plus émouvante, celle des années de repos ; la première fut la plus difficile, celle des années de gouvernement.

## LA PRIÈRE

Ce n'est pas seulement un effort pénible, ce n'est pas uniquement une volonté de fer l'ascétique de la Mère Alberta. Sa force est en Dieu. De là son esprit de discours, dans lequel se rassemblent la prière et l'effort.

Celui qui a été le confesseur de la Communauté, D. Miguel Maura, voulait que la Mère Alberta atteigne un grade maximum de perfection ; et pour l'inciter à atteindre la perfection, il la sermonnait.

En parlant un jour avec sa pénitente il lui dit : « *Son âme est comme un grand palais, dans lequel on admire les immenses salons et les ornements singuliers ; mais en le parcourant avec intérêt, je vois qu'il manque de la principale pièce, l'Oratoire.* »

La Mère Alberta commenta plusieurs fois à ses Filles les paroles du confesseur, en reconnaissant la vérité de ces dernières.

Pour comprendre la portée de la phrase, il faut connaître le confesseur et la pénitente.

D. Miguel Maura, Recteur du Séminaire, homme de grand esprit et de grand talent, avait une manière particulière de diriger les âmes.. C'était un apôtre de l'humilité. Il prêchait en donnant l'exemple. Frère du grand politicien espagnol, D. Antonio Maura, et homme de grande capacité, il aurait pu aspirer à des hauts postes dans la hiérarchie ecclésiastique, mais il se contentait selon une de ses phrases, avec l'action de « dire la messe ».

Il avait un élève au séminaire, à qui il exigeait et opprimait tellement, que le pauvre garçon étudia tout le cours avec cet objectif : Éviter d'être refusé aux examens. Il croyait ne pas pouvoir aspirer à plus, tel était la rigidité avec laquelle le professeur le traitait. Cependant, D. Miguel Maura, lui donna une note extraordinaire, le nomma Bibliothécaire du séminaire et préfet des théologiens et des moralistes quand il étudiait encore la philosophie.

Don Miguel l'avait en haute estime. Et cependant il l'humiliait.

C'était son système.

La Mère Alberta était d'une singulière franchise. Elle racontait tout, comme cela se produisait. Elle a ainsi raconté ce que lui avait dit son confesseur. Il ne cherchait à adopter une attitude, nous dirions presque théâtral ; il ne voulait pas se vanter d'être humble. Elle croyait que Don Miguel Maura avait raison. Et l'interprétation qu'elle donnait à la phrase avait un sens beaucoup plus fort que l'intention de son confesseur.

La Mère Alberta avait réellement une vie surchargée de travaux.. Elle pouvait encourir facilement dans le danger de se laisser entraîner par le mouvement, avec une diminution de l'introspection, sans laquelle il n'y a pas d'avance spirituelle possible. L'avertissement de Don Miguel Maura était comme un de ces panneaux indicateurs que l'on place aux bords des chemins dans des endroits dangereux, en indiquant qu'il convient de rouler avec précaution et de freiner la marche.

Le danger existait. Le confesseur jugea nécessaire de sonner la voix d'alerte. La Mère reçut avec gratitude l'avertissement... et continua son chemin. Elle travaillait depuis l'aube jusqu'à la nuit, sans que cela lui enlève du temps pour décorer cette dépendance principale de son âme, que son confesseur dit ne pas avoir trouvé : l'oratoire

Qu'une activité très intense - laquelle doit nécessairement augmenter le sens pratique - n'exclut pas le plus profond esprit de prière ni d'union avec

Dieu, cela été vu d'une manière éloquente dans la vie de la Sainte espagnole que les inconnus distinguent avec l'épithète le plus important que l'histoire peut donner : La grande Sainte Thérèse de Jésus. La mystique Doctoresse du Carmel à peine sortie de son extase se consacrait avec le plus grand des naturels aux travaux ; elle traitait des affaires avec des avocats, et le faisait avec une telle lucidité que tous en étaient étonnés ; elle multipliait les fondations en résolvant d'innombrables difficultés.

La Mère Alberta n'apparaît pas avec les éclats de ravissement et extase. Mais cela n'indique pas que dans le palais de son âme « Oratoire » y fit défaut. Dans les oratoires, il y a de la place pour une infinité de styles et d'ornementations, et ils peuvent offrir par différents moyens et procédures un ensemble d'égale beauté, abondance de richesse et de recueillement.

L'« Oratoire » de la Mère Alberta avait sa particulière empreinte. Ce n'était pas une imitation ; ses ornements n'étaient pas prêtés. C'était l'« Oratoire » que Dieu voulait d'elle en vue de sa propre sanctification et de plus grand bénéfice de tout l'Institut. Dans cet « Oratoire » Dieu était toujours présent, même si vu de dehors, elle ne se détectait pas de façon impressionnante.

C'est ainsi que cela devait être. La Congrégation de la Pureté n'est pas née comme Ordre contemplatif, mais d'enseignement. Le chemin de la perfection a été fixé aux Religieuses : Se sanctifier en enseignant. Conformément à cette fin elles devaient être leur ascèse et leur spiritualité.

La Mère Alberta a vu dès le début ce que Dieu voulait d'elle. Elle a vu genre et la portée de l'œuvre que le Seigneur voulait d'elle. Elle s'est lancée pour l'effectuer avec âme et vie, sans vouloir corriger un détail des plans divins.

L'ordre de l'enseignement ! Ainsi est née la Congrégation de la Pureté et ainsi elle devait vivre. C'est pour cela que dès les débuts la Mère Alberta mit déjà les principes adéquats.

Je ne veux pas d'excès de mortifications qui ne soit pas en concordance avec un Ordre d'enseignement actif, dans lequel les Religieuses, pour répondre dûment à leur tâche, ont besoin aussi d'une bonne santé physique qui puisse résister au travail épuisant. Dans l'article 4.º des bases manuscrites de 1874, on formule explicitement ce principe :

« Il n'y aura pas de mortifications spéciales ni plus de jeûnes que ceux prescrits par l'Église, et la Vigile du Corpus et celle du Nom de María, festivité principale de la Société. »

Oralement et par écrit la Mère Alberta insiste sur le même principe.

Le 11 février 1902 elle sollicite elle écrit à une Sœur :

« Permettez-moi ma Sœur, que j'attire votre attention sur votre estomac auquel je ne crois pas que les jeûnes lui convienne. Consultez le médecin et obéissez à ce qu'il vous prescrit. Ne perdez pas une once de force ou de robustesse qu'il est si difficile de récupérer. Notre travail actif quelque peu excessif nous dispense de la rigidité des Jeûnes. Restez en forme; privez vous de la qualité, non de la quantité.»

Cette sage modération se reflétait dans toute la vie spirituelle de la Congrégation. Sérénité et calme en surface... aussi profondes que soient les eaux.

C'est ce que reflétaient les nombreuses lettres que la Mère écrivit à ses Filles. Le ton général est d'avis pratique, d'instructions et d'ordres pour un bon gouvernement. De temps à autre une phrase apparemment insignifiante est

écrite, mais qui en réalité montre un profond esprit ascétique, un regard admirablement clair sur les choses de l'âme. Aucune exagération, aucune prétention à des expansions mystiques ; mais constante et éternelle, encore dans les plus petits et insignifiants détails..., la présence de Dieu.

La mère disait généralement à ses Filles qu'elle n'était pas âme de grand recueillement et de discours mental, et qu'en conséquence elle essayait de se dédommager par le discours vocal. Certaines de ses filles ont peut-être pris cette manifestation au pied de la lettre, célébrant seulement l'humilité de la Mère, quand elle voulait et croyait être sincère. Si elle avait raison ou pas, les phrases pleines de spiritualité l'indiquent qui lui échappaient, la solide doctrine, le critère bien adapté qu'elle montrait en toutes occasions.

Sérénité et calme en surface... profondeur dans l'esprit.

La Mère voulait former et instruire, orienter et prévoir. Elle voulait éliminer le souci excessif de colloques et de tendresses, cherchés dirions nous avec stratagème. Elle voulait que ses Religieuses respectent en tous les élans divins, qu'elles ne prétendent pas de faveurs selon leur caprice, qu'elles laissent agir Dieu en tout, qu'elles puissent se sanctifier ainsi que Dieu le voulait.

Ceci était le critère ferme de la Mère Alberta.

Respectueuse à l'extrême envers les « choses de Dieu », elle était contraire par une délicatesse exquise à qu'on essaye de les résoudre avec une curiosité, plus ou moins juste. *Secretum meum mihi* — elle était l'amie du silence.

Un jour pendant la récréation les Sœurs ont parlé d'une certaine personne qui selon les racontars des gens faisait des choses extraordinaires. Certaines étaient prêtes à croire les rumeurs, d'autres se montraient incrédules. La Mère Alberta qui était présente dans la conversation, dit: «Pour certaines choses, le mieux est de ne rien dire. Nous ne devons pas commencer à discuter. Ni nous devons nous enthousiasmer avec ce que nous ne comprenons pas, ni non plus censurer et parler avec dédain de ce qui se dit. Je recommande le silence dans ces cas ; l'extase et les visions sont dans la mesure du possible ; les Saints les ont eus ; y croire de suite, est un comportement d'idiots, et abuser d'incrédulité peut être de la fierté. Dans de tels cas, charité et silence est la meilleure solution.»

Silence!

L'« Oratoire » de la Mère Alberta était aussi encerclé par le silence. Elle avait son secret, lequel était exposé ou on le soupçonnait quelque peu, plus que par les faits par l'esprit, par l'atmosphère qu'elle donna à la Communauté. Fleurs subtiles, sensibles, cachées que l'on voit à peine, mais qui tout le parfument avec leur parfum, elles poussaient dans la Pureté. La maison commença à être remplie d'échos de saints.

On entendit l'ordre : « Avant de sortir de la maison nous demanderons la bénédiction au Seigneur et à la Vierge, en entrant pour cela dans l'oratoire ; et en revenant nous entrerons aussi les remercier. Si nous sommes pressé nous dirons uniquement: « Béni et loué soit le très saint Sacrement de l'autel et la Pureté Immaculée de la très sainte Marie » Et Jésus et Marie accompagnent toujours les Sœurs dans la rue, en classe, pendant la récréation, dans les conversations avec les élèves... Et - on entend dans les cœurs des éducatrices des échos de vertu et de sainteté.

Jésus consacré est le propriétaire des Maisons de la Pureté, il n'a d'elle que la possession, et la Vierge Immaculée a dans toutes ses fidèles sa court d'honneur. Du Tabernacle jaillit la source de la sanctification.

« Dans les œuvres de piété, et spécialement dans le Saint Sacrifice de la Messe, je dois trouver la source des vertus dont j'ai besoin pour accomplir dûment mes devoirs, et mériter ainsi la gloire. Je vaincrai ma débilité et tiédeur, je serai une dévote du Sacré Cœur de Jésus, pour qu'il transmette au mien une flamme de l'amour qui brûle en lui et qu'il me rende tellement fervente comme jusqu'à présent j'ai été négligente.»<sup>1</sup>

La Fondatrice, au fur et à mesure qu'avancent les années provoque un en crescendo de prières. Il semblerait qu'elle veut porter sur son dos, à force de prières, la charge chaque fois plus lourde qui repose sur ses épaules. Elle demande des prières maintes et maintes fois ; et elle en demande à nouveau. Elle semble assoiffée de prière.

<sup>1</sup>Propos de 1886.

« Beaucoup de prières, ma sœur, beaucoup de prières. Faisons violence, si cela est nécessaire, au Cœur de Jésus ; nous avons aujourd'hui beaucoup à demander, beaucoup, beaucoup. Prier pour moi et pour toutes »<sup>1</sup>

« Je réclame beaucoup de prières et je vous envoie en échange, beaucoup de bénédictions. »<sup>2</sup>

« Je vous demande à vous notre Mère très pure que vous nous sortiez du labyrinthe de festivités et prix de ce mois, parce que je me perds dans ce désordre, et merci si je ne m'emmêle pas avec une corde qui résiste plus qu'eux y ne se laisse pas casser. »<sup>3</sup>

« Prier pour moi, qui en ai tant besoin qui suis toujours tellement accablée par le travail. Je demande fréquemment pour vous au Seigneur tolérance et vertu et comme base et complément de toutes l'humilité. Voulez vous demander la même chose pour moi? *Ceci je le demande en retour.* »<sup>4</sup>

« Beaucoup de prière, ma sœur, en commun et en privée ; les circonstances le réclament. »<sup>5</sup>

« ... demandez à Dieu de m'accorder les vertus nécessaires pour accomplir les devoirs que ma charge réclame. »<sup>6</sup>

« Faites moi une neuvaine de trois ave maria, j'ai besoin de prières. »<sup>7</sup>  
J'ai besoin de prières!

Elle en avait besoin de ses Filles tant qu'elle était la Mère Supérieure. Elle les faisait pour toutes quand elle laissa son poste pour se reposer. Les Sœurs la trouvaient toujours le rosaire à la main. Gentille, douce, infatigable dans la prière - non tam orans, quam oratio facta- jusqu'au point d'être pratiquement la prière personnifiée.

Si au début et dans le zénith de sa vie religieuse « les grands salons et les ornements singuliers » du palais frappaient plus les étrangers – D. Miguel Maura les compara à l'âme de la Mère Alberta -, dans le déclin l'« oratoire » se voyait imposant, magnifique et resplendissant, éclipsant presque toutes les autres dépendances.

Et non pas parce que la Mère Alberta ait fait des œuvres de réforme dans son palais ; simplement le futile disparaissait, montrant uniquement le bâtiment.

L'activité incroyable qui les éblouissait tous cessa, et apparaissait dans sa véritable lumière le palais.

Il y a encore eu un dernier silence qui entoura tout, étendant le voile du secret. Les derniers trente-six jours, où la Mère ne parla pas...

Mais dans l'agonie arrivaient à nouveau les différents échos de la prière, qui s'élevaient de l'... « Oratoire » !

<sup>1</sup>25 avril 1900.

<sup>2</sup>5 août 1900.

<sup>3</sup>9 octobre 1900.

<sup>4</sup>4 avril 1904. Déjà retranscrite page 403.

<sup>5</sup>18 août 1910.

<sup>6</sup>30 décembre 1912.

<sup>7</sup>6 juillet 1914.

## LA SAINTE PAIX ET LA JOIE

La Mère Alberta se trouvant un jour en ermitage à Valldemosa, elle entama une conversation amicale avec un moine. Ils étaient tous deux avancés en âge. Ils approchaient des soixante-dix ans.

Le moine lui dit : « Je demande à Dieu qu'il me concède quelques années de plus pour prier et travailler pour le bien de l'humanité. »

Elle répondit : « Moi aussi je demande quelques années de plus pour répondre aux nécessités et à la paix de mon âme. »

La Mère Alberta concéda toujours une grande importance à la paix de l'âme. Elle la considérait nécessaire à tout effort pour atteindre la perfection ; elle la considérait comme un postulat impérieux de toute ascétique.

Voici ce qu'elle écrit dans ses notés spirituelles :

« Pour corriger nos fautes nous devons être en paix, parce qu'ainsi dans les eaux en furie la base ne se divise pas, dans le lac tranquille se voient les plus petites pierres et il est aisé de les trouver si l'on veut les sortir de l'eau. »

« Pax vobis. Ainsi le Seigneur salua ses disciples quand il leur apparut ressuscité dans le cénacle aux portes fermées. Pour venir à nous Dieu nous veut en paix et entièrement dévouées à lui ; Pax vobis, leur redit-il avant de les illuminer de science et de leur donner le pouvoir. Il nous enverra sa grâce seulement si nous sommes en paix. »

« Rien ne doit perturber cette paix de l'âme, pas même le désir excessif de la vertu ou sa justification. »

Une paix profonde en Dieu ! Une conformité absolue à la volonté divine qui se superpose au plus véhément désir de perfection ! Seul celui qui connaît les saints mystères de la vie auprès de Dieu peut exprimer avec tant de simplicité la valeur suprême de la paix de l'âme. La brise peut troubler la surface des eaux et la tempête lever des vagues houleuses ! Dans les profondeurs, dans « le fond de l'âme », d'après le terme utilisé par les mystiques, une paix imperturbable doit régner. Paix de Dieu !

C'est uniquement avec cette paix dans le fond de l'âme que l'homme peut monter vers Dieu ; et cette paix est nécessaire pour que Dieu se penche sur l'homme. L'âme et Dieu ne peuvent se retrouver que dans la paix.

Cette paix n'est pas exempte de luttes. Celles-ci peuvent être grandes et véhémentes. Personne ne peut prétendre être complètement exempte d'elles...

« Certains se croient libérés des tentations, parce qu'ils ont la conscience aussi large qu'une porte cochère qui permet à n'importe qui rentrer et sortir librement. »

« On ne peut ouvrir une lucarne au diable, on doit au contraire bien lui fermer la porte. »<sup>1</sup>

Même dans cette lutte contre le diable il est nécessaire de maintenir inviolée la paix de l'âme, parce que ce n'est qu'ainsi que l'on peut avoir les forces suffisantes pour mener la guerre avec la hardiesse nécessaire, comme un nouveau guerrier non fatigué par le combat. « J'entrerai en moi-même, sans prêter attention ni penser au monde extérieur, pour que sorte un autre être que celui que j'ai été jusqu'à présent. »<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Notes de la Mère Alberta.

<sup>2</sup> Propos de 1886.

Pour que « sorte un autre être » la paix est nécessaire.

La Mère Alberta souhaitait cette paix. Elle la souhaitait spécialement quand il s'agissait de la vocation. Elle savait que quand une âme désire la paix du cloître, c'est précisément le moment où le diable lui prépare le plus de ruses. Et contre ce danger elle m'était en garde et animait.

Je me réjouis que vous vous inquiétiez du désir de votre profession de foi, et je ne vois pas de motif de craindre un échec ; je ne crois pas que Dieu ne la soumette à une telle humiliation, ni à une telle épreuve, ni qu'il y ait au sein de la Congrégation quelqu'un qui soit contre vous. Si l'ennemi veut vous enlever cette paix en vous suggérant ces idées, renvoyez-le... »<sup>1</sup>

Nous l'avons déjà mentionné l'avertissement qu'elle donna à une postulante, mais il convient de le répéter maintenant, pour que celle-ci ne se laissât pas piéger, car le diable possède des filets très grands, et pour qu'elle oubliât ce qu'elle avait laissé dans le monde pour avoir ainsi le cœur serein et vivre en paix et dans la joie.

Les luttes contre l'ennemi ne doivent pas perturber la paix. Mais il ne faut pas non plus ébranler les petites et les grandes piqûres de la vie.

« Ma chère Sœur : le contenu de votre lettre semble teinté d'un peu d'amertume ; je vous fais cette remarque pour essayer de vous adoucir. Dieu, ma Sœur, veut de vous, comme de moi, plus que ce que nous lui offrons, et nous ne devons pas lui refuser ce petit plus. Je sais que l'épine fait plus ou moins mal en fonction de sa provenance et de sa direction ; mais recevez-la avec une sainte patience et en considérant que Dieu la consent pour quelque chose de bon ; recevons tout comme provenant de sa main divine, et comme une pièce de monnaie qu'il nous offre pour la tirelire de notre trésor. Priez pour celui qui interprète mal ce qui est droit et possède une juste fin. »<sup>2</sup>

La sainte joie est la fleur de la paix intérieure, il nous faut toujours nous réjouir, même au milieu des souffrances et des contretemps, pour parfaitement respecter en toutes circonstances la volonté de Dieu.

Elle recommandait la paix spirituelle et la sainte joie à une Sœur qui s'en alla à une des Fondations pour respecter ses devoirs. Après être rentrée de la première maison fondée sur la Péninsule et y laisser quelques Filles, elle leur écrivit le cœur en peine :

« Je pense souvent, presque constamment, à vous depuis que je suis partie, car je vous sens seules, un peu attristées de notre absence. Réjouissons-nous pour Dieu, mes chères, et ne voulons ni désirons plus de choses à faire. Que se respecte en nous toujours sa sainte volonté. »<sup>3</sup>

Paix...paix et joie souhaite t'elle dans la vocation. Elle dit à une aspirante :

« Jésus vous veut toujours sereine, toujours joyeuse, toujours soumise; prouvez-lui que vous êtes capable de l'être maintenant, comme garantie que vous serez dans la Religion. »<sup>4</sup>

<sup>1</sup> Lettre du 6 mars 1912. Déjà retranscrite page 431.

<sup>2</sup> 4 février 1902.

<sup>3</sup> 5 août 1900.

<sup>4</sup> 22 avril 1904. Déjà retranscrite page 428.

Et quand arriva la fête au cours de laquelle la terre entendit pour la première fois l'annonce de la sainte paix –Paix sur la terre pour les hommes de bonne volonté-, la Mère Alberta voulut que l'ardeur de la sainte joie montât.

La scène de Noël de la Sainte d'Avila se renouvelle dans la Pureté. Les joyeux chants de Noël résonnent dans la nuit de Noël. Les cornes muses, les violons, les tambourins, les cymbales, et les grelots mêlent leurs sons clairs aux chants. La sainte joie monte, monte ...

Et quand les échos des chants s'éteignent, quand les Sœurs vont se reposer, la Mère et quelques religieuses continuent à veiller dans la nuit et font la cour à Marie, elle qui offrit au monde l'Enfant qui amena la sainte paix.

C'est le fruit de la prière et de l'effort pour atteindre la perfection. C'est un don de Dieu, qui le concède comme prix d'une sainte vie. Dans l'ordre surnaturel des choses, il est logique que quelqu'un qui possède les vertus que nous avons déjà rencontrées chez la Mère Alberta possède la sainte paix et la joie.

## AMOUR A LA NATURE

La belle floraison de l'esprit chrétien est l'amour à la nature. L'onction du temple dans la religion chrétienne se disperse dans l'univers, et tout reçoit des étincelles de sainteté. Il est évident que celui qui ressent la nature, ressent également la grandeur et la bonté de l'auteur. Il s'ensuit que ce sentiment apparaisse avec constance chez les saints, quoiqu'avec des touches différentes; même les plus austères ont leurs propres attachements en ce qui concerne l'œuvre si splendide et variée du Dieu Créateur.

Les nuances sont différentes. La personne elle-même en est le fond. Il y en a qui sautillent d'allégresse et entonnent des chants d'un haut lyrisme; il y en a qui, silencieux, contemplent et prient, émerveillés par la grandeur du Créateur. Saint François d'Assise, Le Saint jongleur, se réjouissait du pur amour aux frères et sœurs qui peuplaient l'univers créé par Dieu... frère Soleil, Sœur Lune, Frères oiseaux, sœurs fleurs, sœur eau, sœur mort. Saint Ignace De Loyola, l'ascète au caractère effronté, montait à la terrasse de la maison pour regarder la voûte céleste posée par la main de Dieu, et assis sur un petit banc, sans secousse, sans sanglots, de ses yeux coulaient des ruisseaux de larmes. Sainte Rita, la fleur de Cassie et Saint Charles Borromeo, le grand Cardinal de la réforme ecclésiastique cherchait le ciel garni d'étoiles comme baldaquin de ses prières; Ils se retiraient dans une chambre avec ouverture sur ciel... et priaient. Le Saint Chanoine Cottolengo commandait à des oiseaux chanteurs la mission de lancer des couplets à la Vierge en son absence, et il suppliait les oies de ne pas gêner avec leurs cris les alentours pleins de recueillement de l'église de la « Petite maison »... Des communautés entières de moines graves sentirent le charme ensorcelleur des parages envoûtants et ils levèrent le foyer de leurs méditations et contemplations près de la frondaison des forêts et du murmure des eaux. Jordan de Saxe parlait à une hermine qui sortait de son terrier pour être caressé par le pèlerin. Antoine de Padoue prêchait les poissons. Saint Jean Evangéliste -- selon la tradition -- avait à ses côtés une perdrix. Le Pape Léon IX avait un perroquet.

Tout le monde aimait le Créateur, par ses œuvres et à travers elles.

La Mère Alberta avait également senti l'envoûtement de la nature, elle l'aimait profondément, avec enthousiasme. Elle l'aimait un peu à la manière ignacienne, avec plus d'intensité que d'élan. Mais elle ne manquait pas d'intérêt non plus pour l'amour franciscain, et elle voyait cette nuance avec allégresse chez les sœurs. Il y eut une d'entre-elles, qui comme référence, dressa une tortue; et une autre qui en donnant à manger aux poules, les invitait à la charité. Rassasiez-vous autant les unes que les autres; soyez charitables.

La grandeur majestueuse de la nature et ses beautés intimes l'émouvaient.

Le 1er Septembre 1905, elle écrit une lettre à la Mère Supérieure de Onteniente. Avez-vous pu voir l'éclipse? Ici, nous avons pu le voir à la perfection depuis notre terrasse. Moi, j'y ai pris un plaisir indiscible de la même façon que je me réjouis de tous les grands phénomènes de la nature, qui mettent en exergue la petitesse et l'impuissance de l'homme, en dépit de la grandeur de sa science.

La Mère Alberta aimait la vie à la campagne. Quand elles allaient chez Son Serra, c'était la première qui mettait son tablier pour travailler dans le jardin et l'arroser. Elle organisait fréquemment des excursions et elle emportait les collégiennes pour profiter du plein air, et pour apprendre à l'Université de Dieu, la façon dont Spalding appelait la nature. Ces excursions furent des journées de plaisir et de joie, des journées d'une agréable pédagogie.

Même à travers le langage courant, on s'aperçoit de l'amour que témoigne la Mère Alberta à la nature. Les comparaisons, les images se manifestent de par sa façon de mettre en valeur ses messages et ses conseils. Ses yeux sont pleins de tableaux, de détails... et la parole trahit cette plénitude.

Un jour, pour fixer l'attention des élèves, elle leur dit : "Quand il commence à neiger, le premier flocon qui tombe effleure à peine la terre, mais vient un deuxième, un troisième, et ainsi de suite. Ils arrivent à pénétrer au plus profond de la terre, et couvrent sa superficie d'un manteau blanc. Il m'arrive la même chose avec vous. La première fois que vous ne saviez pas votre leçon, le premier flocon est tombé sur moi ; j'en ai tant reçu que j'en suis glacée.

Afin de transmettre la valeur de l'amour et de l'union aux Religieuses, elle leur donnait l'exemple de l'arbre. Quand il est petit et faible, on l'arrache facilement, mais quand il a un tronc robuste et un ramage épais, grâce à une vitalité et force picturales – l'amour et l'union – il résiste aux agressions et on peut difficilement le déraciner.

Avec la comparaison de l'arbre, elle illustre aussi les efforts à faire sur le chemin de la perfection. « Les petits défauts sont faciles à arracher, de la même façon qu'il serait facile d'arracher un petit arbre; mais un arbre, déjà grand, avec ses racines, son tronc et ses branches, résiste; il en est de même pour une faute, quelqu'un persévère dans ses erreurs.

Le lecteur connaît déjà la leçon donnée par la Mère Alberta à Sœur Jardinière.

Elle lui déclara qu'elle n'était pas attirée par les plantes. La Mère lui dit: "Ma soeur, au fur et à mesure que tu t'occuperas d'elles, tu y prendras goût ; elles sont sensibles aux soins. Il en est de même pour les choses qui se rapportent à Dieu: Plus nous donnons d'intérêt à la vertu, plus tôt nous l'obtenons. »

La Mère Alberta acceptait toujours avec une sainte paix et bonheur tous les sacrifices que Dieu avait voulu lui imposer. Dans cette attitude de soumission, une certaine nostalgie se manifeste: lorsque qu'on perd la vue et qu'elle ne peut écrire aux Sœurs et... quand elle doit renoncer à la contemplation de la nature.

"Ma vue ne se détériore pas; mais ne s'améliore pas non plus. De loin, je vois beaucoup de brouillard; je ne peux contempler aucun paysage... »

Ce furent les deux sacrifices qui lui coûtèrent le plus.

Amour à la nature! Floraison de l'esprit chrétien. Senteur et onction de l'église pour toute la création.

Amour à la nature! Présence de Dieu dans les astres et dans les fleurs.

Amour à la nature! Surnaturalisme intégral.

C'est ce qu'il en était pour la Mère Alberta.

## ÉQUILIBRE DE FORCES

Ce qui attire le plus l'attention dans l'image de la Mère Alberta est l'équilibre parfait de toutes ses capacités et vertus.

Si en faisant son tableau, nous mettons en évidence son humilité et qu'elle paraît sauter aux yeux, il faut alors la mettre en sourdine, il faut la diminuer, parce qu'en réalité la Mère Alberta ne se distinguait pas plus par cette vertu que par les autres. Et mieux encore sera d'amplifier la sonorité, mettre en valeur les autres vertus jusqu'à ce qu'elles atteignent le même degré de splendeur et de fraîcheur que celle qui dominait avant. Sa moralité est comme un de ces arbres corpulents couronnés de ramage splendide, qui entretenus avec soin par la main adroite et prévenante du jardinier, offrent une cime parfaitement régulière, taillée régulièrement, sans développement excessif, flamboyante, pleine de vitalité et d'équilibre.

La Mère Alberta cherchait ardemment la paix : la paix avec Dieu, la paix avec son prochain, la paix entre les puissances, la paix au plus profond de son âme. Et la paix est *tranquillitas ordinis*, la tranquillité de l'ordre ; la paix est équilibre, équilibre de désirs, équilibre de vertus.

La vertu est silencieuse, elle veut accomplir la volonté de Dieu dans le domaine qui lui correspond. De là les luttes, les débordements, le déséquilibre dans le royaume des passions ; de là la paix, le calme, l'équilibre dans l'ordre de la sainteté.

Les vertus se nourrissent de la grâce, et la grâce croît avec les vertus. C'est ainsi qu'il y a une solidarité - jamais vu dans un autre domaine - entre toutes les vertus. La charité, reine des vertus, est humble. Selon San Pablo, elle est bienveillante, patiente, elle ne cherche pas ce qui lui appartient, elle se réjouit du bien d'autrui... Et on pourrait dire, en inversant la phrase : celui qui est humble est charitable, celui qui est patient a de la charité. Et continuer : celui qui est humble est patient, et celui qui est paisible est humble. Il y a une essence surnaturelle : la grâce. Et de cette seule essence se nourrissent toutes les vertus, parce que toutes sont nécessaires pour accomplir la volonté de Dieu. C'est ainsi qu'elles grandissent ensemble.

Sans nier que les saints aient leurs propres vertus, nous devons affirmer sans hésitation que tous aspiraient à être le plus vertueux possible. La sainteté est, par conséquent, équilibre.

Il est donc plus difficile de distinguer les vertus quand elles croissent de manière uniforme; cependant il y a une raison pour soupçonner une abondante richesse de sainteté lorsque l'équilibre des vertus est évident.

Il était nécessaire de rappeler ces principes pour finir le portrait de la Mère Alberta.

Nous avons évoqué des traits qui semblent caractéristiques. Certains le sont, et c'est ainsi que Dieu a voulu la distinguer. D'autres aussi le sont par la nuance particulière qui s'en dégage dans le portrait que nous étudions. Nous devons à nouveau repasser le pinceau sur ces traits pour en arriver à une unité organique si celle-ci n'est toujours pas évidente. Nous ne devons pas les atténuer ; nous devons les enrichir, sans préjudice de leur physionomie, avec d'autres couleurs du tableau même.

Nous n'avons pas fait le tour des vertus; mais face à une image qui dégage autant d'austérité, autant d'ordre, autant d'équilibre, ce n'est pas de l'audace, sinon un impératif de la logique que de supposer qu'elles sont

dissimulées, car pour des raisons de circonstances elles n'ont pas dû se manifester.

Nous passerions en revue toutes les pages que nous avons écrites, si nous voulions voir le lien organique de toute cette vie illustre, si nous voulions voir la touche de toutes les vertus dans les activités de la Mère Alberta. Un même fait était interprété comme acte héroïque d'humilité par certaines Sœurs, comme oeuvre de charité par certains, ou comme mesure de prudence par d'autres encore ; en fait toutes les vertus s'entrelaçaient.

Nombreux étaient ceux qui vantaient les grands contrastes que l'image de la Mère Alberta offrait. « Dans son allure, ses bonnes manières et dans toute sa personne on percevait une dignité majestueuse qui était innée et en même temps une bonhomie et un naturel charmants. Elle parlait en toute simplicité, et malgré cela il n'y avait pas de conversation plus agréable ni plus instructive et éloquente que la sienne. Sa présence inspirait le respect, tout en suscitant la paix et la confiance. On trouvera difficilement tant de fermeté et de tendresse réunies dans un cœur. Elle n'était pas intéressée, elle vivait très au-dessus de tout ce qui était terrestre, elle était surnaturelle, réellement parfaite; mais elle connaissait et comprenait très bien les misères, les bassesses et faiblesses humaines, sans même s'en étonner quelle qu'en soit l'ampleur, elle les contemplait avec une indulgence charitable, les dissimulait et de cette manière, les transformait et les réparait ; elle allait du divin à l'humain et elle le purifiait. »

Ce n'était pas des contrastes. C'était l'unité.

Ses remontrances se manifestaient à travers la charité, non à travers la colère ou la mauvaise humeur. Sa simplicité et sa dignité n'étaient pas superficielles, sinon l'expression de l'ordre intérieur. Le sentiment de justice ne dominait pas plus que le sentiment de charité, l'un comme l'autre avait un droit d'expression dans la même affaire. Douée d'un esprit surnaturel, elle aimait passionnément la nature, où elle y voyait la main de Dieu. C'était l'équilibre de ses capacités et l'équilibre de ses vertus.

Équilibre parfait, qui donne la sensation de maîtrise et de sérénité absolue.

La Mère Alberta a été admirablement favorisée par le ciel; elle a bénéficiée de la faveur divine; elle a durement travaillé pour atteindre la vertu; toutefois on avait l'impression que cette vertu était innée. On ne voyait pas l'effort, seulement le résultat. Elle n'avait pas l'air d'agir par humilité --- selon ce qui a été dit au sujet de cette vertu --- mais avec humilité. Et on pourrait en dire de même pour le reste des vertus.

Paix de l'âme plutôt que faits d'armes. Elle pleura quelquefois. Jésus aussi avait pleuré. Elle pleurait... mue par la charité et peut-être de douleur devant Dieu. Et malgré cela, le drame ne prend pas de place dans sa vie. Elle pleura le décès des siens et des inconnus; inévitablement, elle a dû l'affronter; mais pas le moindre signe du drame qui la trouble, qui agite les vagues des sentiments ou qui réclame une force d'esprit extraordinaire. Elle était tout simplement supérieure au drame. Les peines, les contretemps, les injustices, les dures difficultés de cette même vertu avaient de la mesure, de l'ordre, de la paix, de l'équilibre à l'intérieur de son âme et dans toute son expression.

Ni même le propre chef des stoïciens pourrait apporter une explication naturelle à ce fait. C'est la paix du Christ dans le royaume du Christ; car le

Christ règne et d'une manière essentielle dans l'âme sainte. C'est la tranquillité de l'ordre. C'est l'équilibre de toutes les puissances, parce qu'elles sont toutes considérables.

La sainteté est équilibre.

## ECCE EGO

La Mère Alberta mérite une place d'honneur dans l'Histoire.

Lorsqu'on la rencontrait, pour la première fois, en pleine conversation ou se promenant à travers les salles de la Pureté, elle éblouissait par la supériorité qui, dans toute sa simplicité, irradiait son être et à mesure qu'on la connaissait, son importance croissait sans cesse. Il en est de même, lorsqu'on l'étudie du point de vue historique.

Ses deux œuvres : la première Ecole normale d'Institutrices (Normal de Maestras) qu'il y a eu aux Baléares et qu'elle a gérée pendant quarante ans et la congrégation des sœurs de la Pureté qu'elle a fondée et a consolidée, l'ont mise sur un piédestal de gloire. A elles seules, elles suffiraient à acquérir l'admiration de Majorque, qui fut son berceau, la gratitude et les éloges de la Mère Patrie et la bénédiction de l'Eglise. Nombre de personnages ont une importance historique et n'atteignent pas sa grandeur.

Ces deux œuvres, si glorieuses et fécondes, ne sont pas seulement une projection de sa forte personnalité. Le Seigneur l'a placée dans l'école de la Pureté et elle y a accompli son devoir. C'est en ce lieu, que les énergies occultes de son âme se sont manifestées, dans la mesure où elles ont été nécessaires et suivant les conjonctures que leur a procurées la providence. Il lui restait beaucoup d'énergie qui ne s'est projetée dans aucune de ces deux œuvres.

Son cœur sensible, grand, maternel qui a battu d'un amour saint jusqu'à son dernier souffle, son talent privilégié qui, dans tous les ordres, spéculatifs et pratiques, éblouissait malgré la suavité de l'étincelle qui la caractérisait, sa facilité exquise à répondre à tous les détails, à se souvenir de tous les faits et à organiser toutes les dépendances, féminité admirablement entremêlée de vigueur virile, ces dons à gérer qui lui ont apporté des succès complets et lui ont acquis l'amour, d'abord de ses filles, les sœurs de la Pureté, mais aussi de ceux qui l'ont approchée, leur donnant à tous la conviction que la Mère Alberta était bien plus supérieure à ses œuvres et que rien qu'en la regardant de près, on pouvait sentir ce qu'elle valait

Ces mêmes qualités étaient plus profondes que visibles. La Mère Alberta pouvait écrire des traités, mais elle ne les écrivait pas, parce qu'à son sens ce n'était pas nécessaire. Elle avait des assignations à entreprendre et aller au bout de vastes entreprises, mais elle n'a pas voulu sortir de la voie que Notre Seigneur lui avait tracée.

Ce que nous avons affirmé à propos de ses dons naturels, doit être augmenté lorsque nous parlons de ses vertus. Elles étaient toujours là où on en avait besoin, elles répondaient aussitôt « présent » à l'appel de Dieu. Nous les avons étudiées avec attention ; parfois même, on a pu donner l'impression de les décrire avec une délectation amoureuse. Nous n'avons rien fait plus que de montrer les profondeurs inexplorables de sa vie fertile.

Par sentiment de justice, nous réclamons pour elle une place d'honneur dans l'Histoire.

\*\*\*

Nous désirons voir exalter le personnage de la Mère Alberta pour un nouveau motif ; sa grande exemplarité.

Il est certain que ses dons naturels ne peuvent pas servir d'exemple, mais uniquement d'admiration. Dieu a voulu la doter admirablement, afin qu'elle serve ses hautes fins et il humainement impossible d'atteindre ce que Dieu n'octroie pas. Nous ne devons pas envier et il est même imprudent de demander en prière, d'obtenir les qualités personnelles de grand talent, la capacité pour toute œuvre culturelle et de gestion, qu'avait reçues, de Dieu, la Mère Alberta. Ses vertus, sa correspondance à la grâce, si tant bien est qu'on puisse le désirer, le demander et l'imiter.

Il n'est pas difficile de trouver des documents relatant une perfection chrétienne, exemples extraits de la vie que nous avons tracée. Ses deux œuvres, en nous offrant un vaste champ, complexe et difficile, nous présentent une lumière constante : Dieu guidait la Mère Alberta et elle se laissait guider.

Dieu l'a guidée vers l'ancienne école de la Pureté, bien qu'en ruine et avec son blason retourné, parce qu'ici il voulait montrer ses desseins pour la Mère Alberta. Et elle a travaillé dans l'école. Elle l'a converti non seulement en Ecole Normale d'institutrices, mais aussi en ample foyer qui offrait des dépendances et une chaleur de vie à l'Ecole Normale.

Dans l'école on gardait le souvenir de femmes pieuses qui s'appelaient les soeurs de la Pureté et qui, peut-être, ont aspirées à être religieuses, mais n'y sont pas parvenues... Et elles se sont dispersées. En ce lieu, Dieu a voulu que la Mère Alberta travaille. Et, en ce lieu, la Mère Alberta, pensant peut-être ressusciter une communauté défaite et morte, a été la fondatrice.

Durant quarante ans, elle a travaillé dans l'Ecole normale, tout le temps que Dieu a bien voulu la conserver. Durant quarante-huit ans, elle a encouragé la congrégation, depuis 1874, où elle a considéré que la communauté était installée, jusqu'en 1922, où Dieu l'a libérée de sa vie mortelle, afin de lui donner la vie éternelle. Durant ces années, elle s'est laissée guider. On aurait presque dit qu'elle ignorait sa propre œuvre. Elle a fêté le centenaire en 1909, afin de commémorer la fondation de l'école. Elle parlait de Doña Maria Arbona et de Dona Maria Ferrer, comme si elle-même n'avait fait que suivre l'œuvre que ces dernières avaient initiée.

Dans cette Ecole normale, elle a formé des institutrices. Dans l'Ecole normale et dans l'école, elle a pratiquement eu l'exclusivité de former toutes les femmes de Majorque. Dans la congrégation, elle a formé des religieuses qui ont pu étendre vers d'autres régions la bonne parole. Ici était son travail, parce qu'ici, Dieu l'avait appelée.

Nous l'avons dit plusieurs fois : elle aurait pu élargir son champ d'action. Mais elle voulait cultiver, sans ambition, celui que Dieu lui avait assigné. En récompense, Dieu l'a comblée de bénédictions et a donné profondeur et solidité extraordinaires à ses agissements.

« Je dois me sanctifier dans l'accomplissement de mes devoirs. »

C'est la leçon qui ressort de sa vie entière.

Dans ce portrait nous avons vu une contexture solide de vertus : l'amour de la famille qui a soulevé la catégorie de vertu éminente, l'amour de la communauté avec caractères d'abnégation et de sacrifice, la vigueur virile étroitement liée avec la solitude de la propre femme, la présence de Dieu, l'humilité, la charité et bien d'autres vertus qui réclament un effort rude et constant ; nous l'avons vue avoir confiance, non pas en ses efforts, mais en l'aide de Dieu et priant en conséquences avec une vive intensité ; comme fruit de ses vertus, nous avons vu, également, la sainte paix dont elle jouissait et

l'amour qu'elle offrait à la nature parce qu'elle était l'œuvre de Dieu ; en dernier chapitre, « Equilibre de forces », nous lui adjugeons de nouvelles vertus et, en pleine conscience, nous les élevons toutes à un grade de perfection extraordinaire.

On ne peut pas tout suivre au pied de la lettre. L'amour, qu'elle professait à la famille, avait des nuances spéciales, parce que spéciaux étaient les chemins que lui avait tracé le seigneur ; son amour envers la communauté se nourrissait, en la Mère Alberta, de sève surnaturelle et de souvenirs vécus dans le foyer ; sa vigueur virile s'appuyait sur son grand talent et dans son cœur énorme que Dieu lui avait concédés ; son autorité, dans la pauvreté, était également une réminiscence des temps passés élevée à un niveau surnaturel. Toutes les nuances ne peuvent être copiées, voire même, certaines particularités de ses vertus étaient louables et sûres en elle, mais n'auraient pas été exemptes de tout péril, pour celui qui serait moins doué et n'aurait pas l'équilibre parfait, qu'elle avait atteint.

Mais le fond de toutes et de chacune de ses vertus peut être copié.

Si nous les regardons, non pas séparément, mais comme un tout, nous verrons à nouveau cette lumière constante et vive : Dieu guidait la Mère Alberta et elle se laissait guider.

Présence de Dieu ! Là se trouve le secret de sa force, l'explication de son aspect moral. "Je dois me sanctifier dans l'accomplissement de mes devoirs". Je dois écouter la voix de Dieu. Je dois toujours me rendre à son appel. Je dois toujours être prête à accomplir l'entreprise qu'il me fixe. C'est pour cela qu'elle était humble et caritative, pour cela qu'elle aimait la pauvreté, pour cela qu'elle avait en son âme une chapelle et une lampe toujours allumée d'amour et de vigilance dans cet oratoire.

Sa culture et son zèle ont vu passer les grandes idées qui ont enflammées les esprits bien nés de son temps ; son cœur sentait les grands courants d'apostolat qui ont agité les cœurs des fidèles à l'époque moderne ; elle aimait la liturgie, vibrait avec les succès et les pénuries des missionnaires, elle a vu les peuples lointains où pouvait naître de nouvelles fondations et qui pouvaient être préparés à Dieu. Mais pour tous, elle attendait un ordre. « Je dois me sanctifier dans l'accomplissement de mes devoirs ». « Je dois me sanctifier en enseignant » et je dois enseigner là où Dieu me l'indique.

Un principe aussi simple que fécond, que nous devons tous accepter.

A ses filles, les sœurs de la Pureté, elle leur a laissé en plus des exemples concrets, que nous avons en grande partie réunis, afin de décrire ses « deux œuvres » et de faire son portrait. Vous pouvez les revoir et les méditer. Ils sont d'une potentialité extraordinaire. Et ici, venez répéter pour la centième fois que la Mère Alberta est supérieure à son oeuvre, supérieure à tous ce qu'elle a fait, supérieure aux données que nous avons accumulées dans ce livre. A mesure que nous l'avons étudiée, de nouvelles richesses dans son fonds de merveilles vont se révéler.

Elle a laissé à ses filles des exemples concrets de perfection religieuse, comme le fait de s'entendre au sein de la congrégation des soeurs de la Pureté. Elle leur a laissé des constitutions. Elle leur a laissé son esprit.

Elle leur a laissé des souvenirs vivants, qu'elles doivent respecter et aimer : les fondations à Majorque, sur la Péninsule, sur les îles de l'océan. Toutes parlent de la Mère Alberta... ; toutes, même celles qui sont nées après

la mort de la Fondatrice.

Palma, Valldemosa, Manacor et Agullent parlent avec un accent particulier. Palma, Maison ancienne, berceau de la congrégation, foyer premier de la grande famille, théâtre de luttes et de victoires ! En toi se trouve le « château enchanté ». Tu conserves les cimENTS centenaires de l'école. Tu as vu naître l'Ecole normale et la congrégation; tu gardes des souvenirs d'émotion et de vertu. Encore maintenant nous sentons les fragrances de ce jardin cultivé par la Mère Alberta.

Valldemosa ! Berceau de Catalina Thomás ! Jardin de parfums mystiques ! Sanctuaire de manifestations célestes ! Tu gardes le souvenir de luttes rudes et de saints colloques; en toi la Mère Alberta a du lutter, équipée de suavité et de prudence, avec Doña Margarita Ana, tenace et sournoise; en toi la Rectrice et la vice rectrice de la Pureté ont conversé largement, afin d'installer, à Palma, la communauté des soeurs. Les anciens parfums se mêlent aux nouveaux. Catalina Thomás, la Mère Alberta et Maria Aloy remplissent ton atmosphère d'échos très doux. Les sœurs de la Pureté te voient comme une relique sainte.

Manacor ! Ville peuplée et chrétienne ! Tu as été la première à appeler les soeurs de la Pureté; tu leur as fait le magnifique présent d'un temple que tu venais de construire ; tu les as reçues avec palmes et victoires, avec le cœur plein d'espérance et les espérances pleines d'amour. Par les salles de ton école, sont passées d'illustres personnages; par les âmes de tes filles sont passées, en laissant des souvenirs impérissables, les grandes maximes de la formation chrétienne. Souvenir spécial de la Mère Alberta, à la fin de son premier vol ! Tu as l'amour de la Pureté !

Agullent ! Petit village avec un air seigneurial, tu as, à tes pieds, un riche tapis de champs et prairies ! Par tes rues, a couru le petit Enrique Reig, qui plus tard a été le cardinal primat des Espagne ; en toi s'est posé l'aigle, source de la Pureté, racine du premier vol entrepris pour sortir de sa terre natale et faire son nid dans la péninsule ; tu as, surtout toi, une marque authentique, expressive voire noble de la Mère Alberta : « S'il permettait d'éviter un seul péché véniel à Agullent, cela ne serait-il pas suffisant pour maintenir la maison ? » Vous m'avez convaincue, cette raison me touche. » Les sœurs de la pureté te regardent comme exécuteur de la noblesse, elles t'aiment avec une tendresse singulière.

\*\*\*

Mère Alberta : je sais que nombre de tes filles t'invoquent ; et que certaines d'entre elles ont rendu public leur certitude d'avoir été entendues.

Moi aussi je t'invoque. Ma demande est la suivante : si j'ai dit la vérité, propage-la et avec un colloque d'âme à âme fait la sentir dans toute sa profondeur et son efficacité

Pour la gloire de Dieu.  
Dieu est Vérité.

## TABLE DES MATIÈRES

PREFACE .....	7
NOCES .....	13
<b>DEUX OEUVRES.....</b>	<b>23</b>
<b>I. L'École Normale d'Institutrices des Baléares....</b>	<b>35</b>
La fondation .....	37
Vicissitudes de l'École Normale .....	47
Hommage unanime .....	59
Epilogue .....	87
<b>II. La Congrégation des Sœurs de la Pureté.....</b>	<b>89</b>
<b>Cofondatrice ou fondatrice.....</b>	<b>91</b>
Les premiers fruits de la moisson.....	117
Monsieur Tomás.....	133
Une affaire à régler .....	141
Mère Assistante .....	161
Soeurs et collégiennes .....	175
Un nouvel ami .....	191
Le premier jalon .....	205
La maîtresse des novices.....	219
La première Maison sur la Péninsule .....	231
Fleurs et épines .....	237
Quelques années de repos .....	261
Les noces d'or .....	269
Fête sans la Mère .....	287
Verger fleuri .....	303
Portrait.....	309
Amour pour la famille .....	311
Amour pour la Communauté .....	331
Un grand talent .....	347
Une attention de femme et une vigueur virile..	357
Des dons de gouvernante .....	373
La présence de Dieu .....	357
L'Humilité .....	399
La charité .....	409
Le respect des vocations .....	419
Le culte du temps .....	435
La pauvreté .....	443
L'obéissance .....	453
La prière .....	459
La sainte paix et la joie.....	471
Amour à la nature .....	477
Équilibre de forces .....	453
ECCE EGO .....	

## **OEUVRES PUBLIÉES DU MÊME AUTEUR**

Sermon de l'Immaculée.

Sermon du Bigot Ramón Lull.

Sermon contre le blasphème.

Commentaire au Banquet de Pedro Martell.

Sermon sur la Reconquête de Majorque.

L'accent majorquin.

À Babylone. (Théâtre chrétien).

Les Conférences de Saint-Vincent de Paul.

Marie dans la Bible.

Vers Dieu. (Conférences quadragésimales)

Panegyrique des nouveaux Saints.

Aux nôtres. (Conférences.)

Soixante-dixième Carême. (Bibliothèque «Chaire de l'Esprit Saint») en collaboration avec le Dr. Félix Arrarás. Magistral de Burgos, et avec le Dr. José Sanfellu, Magistral d'Orihuela.

## **OEUVRES TRADUITES**

### **DE L'ITALIEN :**

**P. I. Van Houtryve, O. S. B. :** Raisons du Mouvement liturgique.

**P. Fernando Maccono, Salesiano :** Bref traité de la Liturgie Sacrée. (En presse.)

### **DE L'ALLEMAND :**

Dr. Pío Parsch : Suivons la Sainte Messe.

Dr. Karl Adam : Le Christ notre Frère.

### **DU HONGROIS :**

Dr. Tihamér Tóth : Le jeune de caractère.

- » » Le jeune observateur.
- » » Le jeune croyant.
- » » Le jeune de l'avenir.
- » » Le jeune et le Christ.
- » » Énergie et Pureté.
- » » Je crois en Dieu.
- » » Le Christ Roi.
- » » Les Dix commandements.
- » » Formation religieuse des jeunes.
- » » Eugénisme et catholicisme. (En presse.)
- » » Je crois en Jésus-Christ. (En presse.)
- » » Je crois en l'Église. (En presse.)
- » » Je crois en la vie éternelle. (En presse.)